
BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
6
F
29



LES ŒUVRES DE VIRGILE.

TOME PREMIER.





Paris chez Odieuvre M.d d'estamp. rue d'Anjou la dern. P. Cochere à gauche CPR.

LES ŒUVRES DE VIRGILE

TRADUITES EN FRANÇOIS,

LE TEXTE VIS-A-VIS LA TRADUCTION,

AVEC DES REMARQUES,

Par M. l'Abbé DES FONTAINES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez QUILLAU Pere, Imprimeur-Juré-Libraire de l'Université, rue Galande, près la Place Maubert, à l'Annonciation.

M. DCC. XLIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME CONSTANTIN MAURO-CORDATO, DESPOTE* DES DEUX VALACHIES ET DE MOLDAVIE







MONSEIGNEUR,

L'amour ſingulier de VOTRE ALTESSE *pour les Lettres, ſon génie, ſon érudition,*

* Prince Souverain.

Tome I. *

ſon goût, l'eſtime qu'elle fait des bons Ecrivains François, le ſoin qu'elle prend de ſe procurer à grands frais tous leurs Ouvrages, enfin ſon inclination particuliére pour la France, conforme à celle de la SUBLIME PORTE, *m'ont engagé à lui demander la permiſſion de mettre ſon illuſtre nom à la tète de ma traduction des œuvres de* VIRGILE. *La Lettre qu'elle m'a fait la grace de m'écrire à ce ſujet, en me donnant une haute idée de ſa politeſſe & de ſes lumiéres, m'a fait connoître que les qualités de ſon cœur étoient encore au-deſſus de celles de ſon eſprit.*

Lorſque je conſidére, MONSEIGNEUR, *les Loix admirables que vous avez faites pour le bonheur de vos peuples*, & la ſageſſe avec laquelle vous les gouvernez, je ne ſuis point étonné de la protection particuliére, que vous accordez aux ſciences & aux talens, & de votre zéle pour faire*

* Elles ſont imprimées dans le Mercure de Juillet 1742.

fleurir les Lettres dans les pays ſoumis à votre autorité. Vous êtes perſuadé, MONSEIGNEUR, *que le ſçavoir & le génie ſont ce qui illuſtre le plus une nation, & ce qui contribue principalement à la rendre floriſſante; que les Lettres forment les hommes, qu'elles perfectionnent la raiſon & les mœurs, & qu'elles apprennent également à commander & à obéir: que l'eſprit cultivé fait naître les Arts, ou en hâte le progrès, & conſéquemment celui du commerce, & attire imperceptiblement chez une nation polie, ſçavante, & induſtrieuſe les richeſſes des nations étrangéres. C'eſt donc en ſuivant non ſeulement votre goût particulier*, MONSEIGNEUR, *mais encore les conſeils d'une ſolide politique, ignorée de ceux qui ne penſent point, & qui diſtinguent mal à propos les ſervices rendus à l'Etat de ceux qu'on rend aux Sciences & aux Arts, que vous vous efforcez de les faire goûter à vos ſujets, & que votre exemple & vos récom-*

penſes les encouragent à les cultiver.

Précieux rejetton de Mpogdan & de Dragus, Princes des Valachies & de Moldavie dans le milieu du quatorziéme ſiécle, dont la glorieuſe poſtérité a toujours régi ces grandes Provinces ſans aucune interruption, vous vous êtes principalement propoſé, MONSEIGNEUR, *de marcher ſur les nobles traces du Séréniſſime Prince* ALEXANDRE *votre Ayeul, ſi célèbre dans toute l'Europe par ſon amour pour les ſciences, & par ſa haute ſageſſe, dont il nous reſte un éternel monument dans ſon excellent livre des* Offices.

La reconnoiſſance m'a encore engagé, MONSEIGNEUR, *à vous rendre cet hommage. Avant que j'euſſe eu l'honneur d'être prévenu par un de vos Secrétaires d'Etat, qui m'écrivit la Lettre la plus obligeante, vous me faiſiez déja celui de lire mes écrits: vous aviez donné ordre de les rechercher & de vous les envoyer, & chaque ſemaine vous faiſiez traverſer des pays immenſes à ma*

feuille périodique, consacrée à l'entretien du goût, & à l'éloge des bons Ecrits. Dès-lors je formai la résolution de me glorifier de ces faveurs aux yeux de ma Nation, par un remerciment public, & d'offrir à VOTRE ALTESSE *celui de tous mes Ouvrages qui m'a le plus coûté d'application, & que je crois le plus digne de vous être présenté.*

Dans un pays, où tant de langues ont cours, où la langue Françoise, regardée comme une langue sçavante, & préférée à toutes les langues modernes, est cultivée par les Nobles, ainsi que le Latin & le Grec littéral, où l'on étudie les grands modéles de l'antiquité, où enfin, graces à VOTRE ALTESSE, *toutes les belles connoissances & tous les talens sont en honneur : quelle gloire pour moi si mon travail est estimé jusque dans une région si éloignée, & s'il a le bonheur de plaire à un* PRINCE, *digne de régner sur toute la République des Lettres. Je serai*

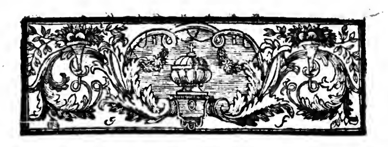
toujours avec le plus inviolable attachement, la plus parfaite reconnoiſſance & le plus profond reſpect.

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, P. GUYOT DES-FONTAINES.

DISCOURS



PREFACE.



J'OSE donner au Public une nouvelle traduction de l'Auteur de l'antiquité qui a été le plus souvent traduit. Sans parler de plusieurs versions ignorées ou oubliées, nous avons en prose celles de Marolles, de Martignac, du P. Catrou, de l'Abbé de la Landelle de S. Remy, du P. Fabre de l'Oratoire, avec celle de Segrais en vers. Tant de Traductions ne m'ont point détourné d'entreprendre la mienne. Persuadé que Virgile pouvoit être mieux rendu, qu'il ne l'a été par tous ces Ecrivains, je me suis livré sans orgueil à une louable émulation.

Si l'espérance de les surpasser m'a fait illusion, je suis sûr au moins de ne m'être trompé, ni sur la valeur de leurs traductions, ni sur la nécessité d'une meilleure. Il n'y a personne aujourdui qui ne convienne que Marolles est ridicule & barbare, & Martignac aussi plat qu'ignorant. On sçait qu'une vive & singuliére imagination a dicté la

verſion du P. Catrou, toujours rampante & ſouvent burleſque ; où le ſens du texte eſt à chaque page expoſé d'une façon familiére ou biſarre; où l'original même eſt fort ſouvent altéré dans ſon texte placé vis-à-vis de la traduction. Car ſans égard aux éditions de Nicolas Heinſius, & de Maſvicius, faites avec ſoin ſur les Mſſ. les plus anciens & les plus autentiques, le P. C. prend ſouvent la liberté de réformer les expreſſions de Virgile, en citant fauſſement les manuſcrits ſur leſquels il s'appuye, & quelquefois n'en citant aucun, & de ſon propre aveu ne conſultant alors que ſon goût particulier. Souvent, pour trouver dans le texte le ſens qu'il imagine, il ajoute des mots & des phraſes entiéres dans ſa traduction, & ſupplée quelquefois juſqu'à trois à quatre lignes, qu'il a néanmoins l'attention de mettre d'un caractére différent : comme s'il y avoit des lacunes à remplir dans ſon original. Il y a de l'eſprit & des recherches dans ſes Notes. Mais il y en a un grand nombre qui ne ſont guéres judicieuſes. La plûpart ſervent à étayer les ſens faux qu'il donne à ſon Auteur. Ainſi ces Notes en général ſont moins faites pour le Poëte que pour le Traducteur. Tel eſt le Virgile du P. Catrou, dont on a publié pluſieurs éditions, avant que la Traduction de l'Abbé de S. Remy eût paru.

Celui-ci a écrit d'un ſtyle plus ſage, plus régulier & plus poli. Mais s'il ne rend jamais Virgile plat & ridicule, il le rend toujours froid & ennuyeux. Ce n'eſt pas un Poëme qu'il nous fait lire, c'eſt un Roman inſipide, une Hiſtoire, ou quelquefois même une Gazette. Sa proſe triſte, lourde & languiſſante éteint tout le feu poétique de ſon original. C'eſt preſque partout une paraphraſe ſans génie, ſans goût, ſans art, d'un ſtyle foible & ſouvent entortillé. Il eſt communément aſſez fidéle au fond des penſées, mais il ne rend jamais les images, ou les rend mal. Le P. Catrou ſçavoit mieux le latin que l'Abbé de S. Remy; mais celui-ci ſçavoit un peu mieux le françois. On ne trouve donc ni termes populaires, ni phraſes barbares, ni expreſſions comiques dans ſa traduction; mais on y remarque quelques contreſens, qui lui ſont échappés, faute de capacité ou d'attention. Ses Notes placées au bas des pages n'éclairciſſent preſque aucun des endroits difficiles: les remarques mythologiques & géographiques ſont triviales; il ſemble avoir épuiſé toute ſon érudition ſur de petites étymologies grecques, qu'on trouve dans tous les Dictionnaires, & qui paroiſſent ici très-ſuperflues.

Comme la traduction du P. Fabre eſt peu con-

nue, & que d'ailleurs ce Traducteur de Virgile eſt encore vivant, je ne dirai rien de la médiocrité de ſon Ouvrage, peu capable de former le goût de la Jeuneſſe. A l'égard de quelques autres Traducteurs de Virgile en entier ou en partie, ceux qui auront la curioſité de les connoître, pourront lire le ſixiéme volume de la Bibliothéque Françoiſe de M. l'Abbé Goujet. Il eſt inutile de faire mention d'une certaine *Paraphraſe*, en manuſcrit, de l'Enéide, dont je n'ai vû que le premier Livre, qui eſt d'un goût déteſtable.

Si je parle ainſi de tous ceux qui m'ont précédé dans la carriére que je cours, ce n'eſt point dans la vue de profiter de leur ruine, ni de ſacrifier leur réputation à la mienne. Le caractére de leurs ouvrages a fait naître le mien. S'ils ont réuſſi, j'ai tort d'avoir travaillé après eux. En les faiſant connoître, je me juſtifie. Quiconque travaille ſur une matiére après pluſieurs autres Ecrivains, eſt toujours cenſé ne les pas eſtimer. C'eſt une politeſſe affectée & une modeſtie inſipide, que de leur donner des éloges dans une humble Préface.

Toutes ces verſions, ſans en excepter aucune, ont deshonoré le Prince des Poëtes latins, dans l'eſprit d'une infinité de perſonnes, incapables d'en juger immédiatement par elles-mêmes, en le li-

ſant dans ſa langue. Ainſi, graces aux Traducteurs, la haute eſtime de tous les gens de Lettres pour cet Auteur a peut-être paſſé chez pluſieurs pour un préjugé de Collége. Cependant celui qui entend & goûte le plus les vers de Virgile, convient avec l'ignorant, que les Œuvres de cet Auteur ne ſont pas ſupportables en françois; mais il ſoutient en même tems que ce n'eſt pas la faute de ce grand Poëte, plus heureux en Italie & en Angleterre par les traductions d'Annibal Caro & de M. Dryden.

Certainement Virgile ne cédera jamais le rang ſupréme qu'il tient parmi les Poëtes. Malgré les progrès de l'ignorance & du mauvais goût, il eſt encore aujourdui, de l'aveu de tous ceux qui ſe connoiſſent en poëſie, le plus grand Auteur que le Parnaſſe ait jamais produit. Pourquoi donc a-t-il paru juſqu'ici en françois ſous de ſi mauvais auſpices? Dira-t-on que notre idiome eſt incapable d'exprimer ſes penſées délicates ou ſublimes, d'approcher de la nobleſſe & de la force de ſes expreſſions, & de rendre la magnificence de ſes images? Mais notre langue eſt-elle donc ſi foible & ſi indigente? Que d'excellens Ouvrages en tout genre n'avons-nous pas produits, de l'aveu des nations étrangéres! Elle a certainement de la force, de l'agrément, & de l'harmonie; & les Romains du ſiécle

d'Auguste auroient accordé eux-mêmes leur estime à nos célébres Orateurs & à nos fameux Poëtes. Ce n'est donc pas la faute de notre langue, si nous n'avons pu jusqu'ici supporter en françois ce que nous admirons en latin. Il faut s'en prendre nécessairement à nos Traducteurs.

Dire que nous sommes aujourdui plus éclairés, plus délicats, plus instruits des propriétés & du vrai mérite de la Poësie, qu'on ne l'étoit à Rome sous Auguste, ce seroit une absurdité, qui justifieroit mal nos traductions de Virgile & d'Horace, & qui rendroit ridicules les imbécilles contempteurs de ces divins Originaux. On sçait que tous ceux qui ont fait de bonnes études dans leur jeunesse, & qui ont l'esprit juste & le goût délicat, ne se lassent point de les lire & de les admirer, & que nos grands Ecrivains n'ont fait cas de leurs propres écrits, qu'autant qu'ils approchoient de ces modéles. Ainsi ont pensé les Corneilles, les Racines, les la Fontaines, les Fénelons, les Despreaux, les Rousseaux. Ainsi pensent encore dans notre siécle ceux qui contribuent à nous consoler de la perte de ces Auteurs illustres.

Convaincu donc que notre langue peut en quelque sorte s'élever jusqu'à la grandeur & à la majesté de la langue Romaine, & en égaler la douceur &

l'énergie, qu'elle a ſon harmonie & ſes graces, & qu'enfin la belle antiquité n'a rien qu'elle ne puiſſe rendre heureuſement, j'ai eu la hardieſſe d'en faire l'eſſai ſur le plus élégant & le plus ſublime des Poëtes latins, & ſur le genre d'écrire le plus auguſte, qui eſt l'épopée. Pour concevoir ce deſſein, il m'a fallu oublier ma foibleſſe, & j'ai dû témérairement me ſuppoſer des talens. Une ſorte d'ivreſſe m'a inſpiré cette préſomption, que j'ai moi-même plus d'une fois condamnée, en me repentant d'avoir entrepris un ouvrage ſi long, ſi pénible & ſi audeſſus de mes forces. Des alternatives de préſomption & de modeſtie, de courage & de défiance, d'opiniatreté & de laſſitude, ont enfin produit cette nouvelle traduction de toutes les Œuvres de Virgile, qui m'a coûté plus de travail qu'aucun de mes autres écrits; puiſqu'il n'y a preſque aucune partie de cet Ouvrage que je n'aye fait de trois ou quatre maniéres. Deux fois j'ai écrit de ma main l'Ouvrage entier, & deux fois je l'ai fait copier au net. Les épreuves ont encore eſſuyé à l'Impreſſion tant de corrections & de changemens, qu'elles pourroient paſſer pour autant de copies nouvelles. Ce ſont ces nombreuſes épreuves, dont les derniéres détruiſoient toutes les précédentes, qui ont retardé une édition, dont le Public m'a reproché le

délai, tandis que je m'épuisois pour me rendre digne de ses suffrages. Malgré tous ces soins, & quatre années de retraite & de travail, je suis bien éloigné de penser que ma traduction soit dans l'état de perfection où elle pourroit être. Je ne dis rien d'un cruel procédé tenu à mon égard, dans le tems que j'étois le plus occupé de mon Ouvrage. Je ne me suis point abaissé à me justifier, & j'ai dédaigné de réfuter un bruit follement injurieux. Indignement accusé, j'ai marché au Capitole.

Je vais maintenant rendre un compte plus particulier de la méthode, que j'ai jugé à propos de suivre dans cette Traduction. Je me suis proposé de rendre tous les vers de Virgile, le plus littéralement que le génie de la Langue Francoise a pu le permettre. J'ai tâché de ne jamais supprimer ni travestir ses expressions figurées, & j'ai soigneusement évité de les réduire au sens propre, comme ont fait jusqu'ici la plûpart des Traducteurs des anciens Poëtes, qui par là ont fait disparoître toute la Poësie de leurs Originaux, dont ils n'ont présenté que les squelettes. Cependant j'ai été obligé quelquefois d'avoir recours à des figures équivalentes, parceque chaque Langue a ses images & ses métaphores, comme chaque nation a ses loix & ses usages. Mais lorsque j'ai cru qu'une figure de la lan-

gue latine pourroit avoir de la force ou de la grace dans la nôtre, je me suis abstenu de lui substituer une autre figure, & je n'ai eu garde de réduire l'image à l'idée nuë, quoique rien ne soit plus ordinaire dans toutes les traductions. J'ai donc été assez hardi pour adopter quelques-unes de ces figures en usage chez les Romains, & j'ai tâché de les ajuster à notre goût, dans la pensée que ces sortes de nouveautés étoient de bien plus solides enrichissemens pour notre langue, que cette foule inutile de termes nouveaux & précieux, que le bel esprit moderne s'est efforcé d'introduire parmi nous. Malgré ces principes, dont dépend l'exactitude & la force d'une traduction, je crains bien d'avoir été infidéle à moi-même & à mon Auteur, faute de courage ou d'attention, & d'avoir plus d'une fois péché du côté de l'exactitude littérale, dont un Traducteur ne doit jamais s'écarter autant qu'il est possible, en prenant cette exactitude au sens que j'expliquerai dans le Discours suivant.

Il y a peu d'Auteurs qui ayent plus besoin de commentaires que Virgile, par raport à la Mythologie, à la Géographie, à l'Histoire ancienne, & aux usages des peuples dont il fait mention. Son style éxige aussi quelques Notes grammaticales,

dont je n'ai employé qu'un petit nombre, étant ennemi des minuties de grammaire & de toutes ſortes de Notes enfantines, telles qu'il y en a pluſieurs dans le Virgile du P. de la Rue & dans l'Horace du Pere Sanadon.

Outre les éclairciſſemens que j'ai cru néceſſaires, par raport aux endroits obſcurs de mon Auteur, & à la maniére dont je les ai rendus, je me ſuis encore propoſé d'être utile au Public d'une autre façon, & principalement à la Jeuneſſe. Pour cet effet 1°. je rappelle dans mes Remarques quelques morceaux remarquables des Auteurs anciens & modernes, qui ont ou traité les mêmes ſujets, ou employé les mêmes penſées que Virgile. J'ai cru que ces citations, qui ſont en petit nombre, ne déplairoient point, & ſerviroient à orner l'eſprit des jeunes gens. 2°. Dans la même vûe j'y ai inſéré quelques réflexions morales & littéraires. 3°. Je préſente de tems en tems au Lecteur la maniére dont les deux derniers Traducteurs de Virgile, qui ſont les plus connus, ont rendu les vers de cet Auteur, & je fais voir les défauts de leurs traductions; non pour les humilier en détail, ou inſulter à leurs cendres, ni pour mortifier (ce qu'à Dieu ne plaiſe!) ceux qui

peuvent encore s'intéresser à leur gloire ; mais uniquement pour l'instruction de la Jeunesse, à qui les exemples du mauvais sont aussi utiles, pour les en préserver, que les exemples du bon, pour le leur faire suivre. Apprendre à éviter les défauts, c'est apprendre à marcher vers la perfection; & la critique des Ouvrages d'esprit, quand elle est judicieuse, est la meilleure Rhétorique qu'on puisse étudier. Je sens assez de défauts dans ma Traduction, pour pouvoir par elle procurer cet avantage au Public. On y remarquera surtout plusieurs endroits, où j'aurois pu être plus exact. Mais je me suis apperçu trop tard de ces négligences. Les connoisseurs en découvrent dans les tableaux les plus travaillés.

Quoique ce soit l'usage de placer la Vie des Auteurs à la tête de leurs Ouvrages, il a été nécessaire de placer celle de Virgile à la fin de cette édition, afin de mettre de l'égalité entre les volumes, & que le premier fût moins chargé.

Mon Imprimeur n'a rien épargné pour l'ornement matériel de mon ouvrage. Son art a employé les plus beaux caractéres & les meilleurs ouvriers, & son zéle le plus célébre burin de l'Europe. Les soins qu'exigent de la part des Im-

primeurs les vignettes en taille-douce, ne pouvant s'accorder aiſément avec la fatigue des épreuves multipliées, on s'eſt contenté d'employer des vignettes ordinaires, qui retardent moins les travaux de la Typographie.



DISCOURS
SUR LA TRADUCTION
DES POËTES.

SI l'art de la traduction avoit été jusqu'ici plus honoré parmi nous, il est vrai-semblable que nous aurions eu de meilleures versions françoises des anciens Auteurs. Mais on s'est imaginé jusqu'ici qu'un Traducteur n'étoit qu'une espéce de Trucheman ; que pour réussir dans ce travail, il suffisoit d'entendre deux langues ; que quelque exactitude, quelque élégance qu'on employât dans une traduction, ce n'étoit toujours qu'une simple copie, qui n'exigeoit que de l'attention & du bon sens. On a confondu les Traducteurs d'ouvrages secs & dogmatiques, de ces Ecrits sans esprit où il n'y a que du raisonnement ou des faits, avec les Ecrivains qui entreprennent de faire passer d'une langue dans une autre des ouvrages admirés dans tous les siécles, soit pour les choses qu'ils renferment, soit pour la maniére dont elles y sont exprimées, & dont le goût, l'esprit, & le génie demandent nécessairement ces trois qualités réunies dans quiconque ose les traduire.

Il est vrai que la plûpart des traductions fran-

çoiſes que nous avons de ces précieux monumens de l'antiquité, ont été malheureuſement fabriquées par des perſonnes, à qui la nature n'avoit pas accordé les diſpoſitions néceſſaires, & qui n'ayant aucun talent pour produire, ſe ſont perſuadé qu'ils en avoient aſſez pour repréſenter dans leur propre langue les chefs-d'œuvres des langues Grecque & Romaine, & pour en exprimer le feu & l'élévation. Les ignorans, qui ont ſuppoſé de la reſſemblance entre ces inſipides verſions & leurs fameux originaux, ont mépriſé ceux-ci, tandis qu'ils ne devoient mépriſer que les copies: & par là ces grands modéles du bel eſprit & du bon goût n'ont été regardés que comme des ouvrages médiocres, ennuyeux, ridicules même. Car quelle autre idée peut-on avoir des grands Poëtes de la Gréce & de Rome, quand on en juge par la plûpart des traductions françoiſes, ſoit en proſe, ſoit en vers, que nous en avons euës juſqu'ici?

D'un autre côté, ceux qui ſe ſentent du goût & du génie, croiroient ſe dégrader & étouffer leurs rares talens, s'ils s'amuſoient à rendre dans leur langue les penſées des Anciens. Ils voyent que les grands Peintres ne copient point, mais peignent de génie, & d'après nature. Ce ſeroit donc pour eux trop de modeſtie, que de s'abaiſſer à traduire. Originaux à leurs propres yeux, ils croyent faire aſſez d'honneur aux Anciens, que de leur reſſembler quelquefois & comme par hazard. La plûpart même mettant leur ſiécle au-deſſus de celui d'Auguſte, n'ont garde de s'amuſer à des ouvrages qu'ils croyent effacés par ceux de leurs con-

temporains. A peine daignent-ils les lire : comment leur viendroit-il en pensée de les rendre en leur propre langue ? Les traductions de ces célébres Auteurs étant dédaignées de cette maniére par les beaux esprits, qui seroient le plus capables de les faire valoir, s'ils étoient moins prévenus en faveur du mérite des modernes & du leur, & étant abandonnées à des écrivains subalternes & sans talens, faut-il s'étonner que presque tout ce qui a paru jusqu'ici en ce genre, soit ou mauvais, ou médiocre.

Les gens d'esprit sont ordinairement paresseux. Si quelques-uns sont moins ennemis du travail, ils n'aiment pas celui dont ils ne sont pas l'objet eux-mêmes. Les pensées d'autrui leur plaisent moins que leurs propres pensées. Il est pénible & dégoûtant d'être asservi à des idées étrangéres, & de ne pouvoir donner l'essor à son génie : liberté interdite au Traducteur, qui ne doit jamais s'élever qu'au niveau de son original. Il est bien plus doux de voler de ses propres aîles. De plus, le métier de Traducteur est dur & ingrat. Les soins qu'il exige, vont quelquefois jusqu'à désoler ceux qui les prennent. Non que notre langue françoise soit aussi indigente & aussi rebelle qu'on le prétend. L'inconvénient dont il s'agit est attaché à quelque langue que ce soit. Cicéron auroit eu de la peine à mettre en latin les ouvrages de Bossuet, Tacite les caractéres de la Bruyére, & Pline les écrits de S. Evremont. Tel qui sçait bien le Latin, qui écrit parfaitement en François, & mieux peut-être que M. Rollin, ne seroit pas néanmoins

capable de rendre, comme lui, les beaux endroits des Anciens. Enfin nous ſçavons par expérience, qu'un bon Traducteur eſt plus rare qu'un bon Auteur, en quelque genre que ce ſoit. On a bientôt compté nos Traducteurs eſtimables, tandis que la France peut ſe glorifier d'un grand nombre d'Auteurs excellens.

Cependant les Traducteurs ſont placés par le préjugé dans la plus baſſe claſſe de la littérature. Ce ſont, pour ainſi dire, des eſclaves qui ſemblent à peine mériter quelquefois, que la République des Lettres les déclare affranchis, en conſidération de quelques heureuſes productions de leur imagination. Voilà le honteux état, où les a réduits juſqu'ici cette foule ignoble de traductions platement littérales, ou miſérablement prolixes; traductions ſans fidélité & ſans goût, ſans force & ſans génie, dont les Auteurs, en aviliſſant leurs originaux, ont avili leur perſonne & leur métier. Quel courage ne faut-il pas avoir, pour s'appliquer aujourdui à la traduction!

Mais cet art, demande-t-on, eſt-il de quelque utilité? Eſt-il à propos de traduire les anciens Auteurs en langue vulgaire? N'eſt-ce point les dégrader? N'eſt-ce point favoriſer la pareſſe & l'ignorance, & empêcher de lire ces grands Ecrivains dans leur propre langue? Je vais répondre à ces queſtions.

1°. Si notre langue étoit auſſi groſſiére, auſſi rude, auſſi foible qu'elle étoit autrefois, j'avoue qu'elle ſeroit peu capable de faire honneur aux Anciens. Mais elle eſt devenue ſi douce, ſi harmonieuſe,

nieuſe, ſi réguliére, ſi délicate, ſi expreſſive, qu'elle pourroit preſque être miſe en paralléle avec les belles langues de l'antiquité. Les penſées des Auteurs de la Gréce & de Rome ne ſont donc point rabaiſſées, lorſque nous ſçavons leur donner un air François, & les revêtir de toutes les graces de notre langage. D'ailleurs, quelque eſtimables que ſoient ces anciennes langues, nous devons toujours leur préférer la nôtre, quoiqu'inférieure, parce qu'elle nous appartient, qu'elle eſt celle de notre patrie, celle qui la premiére a fourni des ſignes à nos idées, & qui tous les jours eſt leur interpréte néceſſaire. Nous ſommes par conſéquent obligés de la mieux ſçavoir, de la parler & de l'écrire avec plus de correction & d'élégance, que quelqu'autre langue que ce ſoit.

C'eſt pour nous perfectionner dans l'uſage de notre propre idiome, pour nous former le goût, & nous plier à écrire en françois avec pureté, avec élégance, avec force, avec une douce harmonie, que nous devons étudier les fameux Auteurs Grecs & Latins, ſurtout les Poëtes. Tout autre motif eſt étranger, au moins au commun des hommes qui n'écrivent ni en Grec ni en Latin. Ceux donc qui parmi nous ont le plus de goût pour ces deux langues, ne doivent pas mépriſer les verſions françoiſes des anciens Auteurs, ſi elles ſont bien faites. Ils doivent au contraire ſe réjouir, de les voir par de fidéles traductions recevoir des hommages, qui juſtifient le culte qu'ils leur rendent. Ces Sçavans auſtéres qui dédaignent toutes les verſions, & qui ſe picquent de ne jamais lire les Auteurs Grecs & La-

tins, que dans leur langue originale, sont assurément des hommes fort respectables. Mais quelle idée pouvons-nous avoir de leur sçavoir & de leur esprit, lorsque nous les prions de vouloir bien nous faire part des belles choses qu'ils admirent ? Quel importun verbiage pour rendre un discours précis & sensé ! Que de termes impropres, quel langage barbare & grossier, substitué à un style pur & délicat ! Si c'est de la Poësie qu'ils s'efforcent de faire sentir, ne courent-ils pas risque d'aprêter à rire par leur jargon, & par leurs pedantesques périphrases ?

2°. C'est une erreur que de se figurer que les Traductions favorisent la paresse & l'ignorance, & qu'elles empêchent de lire les Anciens dans leur Langue originale. Un Sçavant Anglois (M. *Thirlby*) prétend que s'il y a si peu de Sçavans qui méritent ce nom, & un si grand nombre de demi-sçavans, il faut s'en prendre non-seulement aux traductions en langue vulgaire, mais même à celles de grec en latin. *Omnibus versionibus de Græcâ in Latinam, de utrâvis in vernaculas, hanc cum doctorum incredibilem paucitatem, tum semi-doctorum & sciolorum multitudinem præcipue, ni fallor, debemus* *. C'est à peu près comme si on blâmoit la coutume d'aller en carosse, sous prétexte que cela empêche d'aller à pied, ou l'usage des charettes, qui dispensent les hommes de porter des fardeaux sur leurs épaules. Malgré la commodité des carosses & des charettes, il y aura toujours des piétons & des porte-faix ; & malgré les traductions, la République des Lettres ne manquera point d'un certain nombre de

* *Præf. in Just. Philos.*

Sçavans, qui ne liront jamais les Auteurs Grecs & Latins que dans leur langue originale.

J'avoue cependant qu'il y a certaines versions serviles, qui rendent les Auteurs mot à mot, lesqu'elles sont capables de porter un grand préjudice aux jeunes gens, qu'elles empêchent de faire des efforts pour chercher le sens des Auteurs. De plus, ces traductions grossiéres leur gâtent le goût, par raport à l'original qu'elles dégradent, & par raport à leur propre langue, où elles les accoutument à s'exprimer mausſadement. Ces sortes de versions ne doivent donc jamais être mises entre les mains de la Jeunesse. Il n'en est pas de même des traductions élégantes & fidéles. Un des plus importans exercices des Colléges est l'explication des anciens Auteurs, qu'on y apprend à traduire. Il faut donc mettre entre les mains des Etudians des modéles de traduction, afin de les accoutumer à trouver dans leur langue naturelle des termes propres & justes & des tours élégans, qui rendent non-seulement le fond des pensées des Auteurs, mais encore leurs images, leurs ornemens, leur vivacité, leurs graces, & tout ce qu'il y a d'accessoire dans leurs idées. La version que le Professeur le plus habile fait sur le champ d'un morceau de quelque Auteur ancien, peut-elle avoir ces conditions? C'est nécessairement une foible version, quelque fidéle qu'elle soit; parce qu'il n'est pas possible de faire passer rapidement, & sans réflexion, les beautés d'une langue dans une autre, surtout lorsqu'il s'agit d'une poësie telle que celle de Virgile ou d'Horace.

Ce n'eſt pas ſeulement par une interprétation puérilement littérale, qu'on avilit les grands Ecrivains de l'antiquité, on les dégrade encore par des circonlocutions & des paraphraſes. C'eſt le défaut de preſque toutes les traductions modernes que nous avons des Poëtes latins. J'appelle paraphraſe cet amas de termes inutiles, qui enflent & étendent la penſée du Poëte qu'on traduit; ces vaines additions, ces plats éclairciſſemens inſérés dans le texte, ces petites attentions à des minucies, qui refroidiſſent & métamorphoſent l'original. Comme la clarté eſt une qualité eſſentielle, le Traducteur peut néanmoins employer des expreſſions un peu moins préciſes que celles de ſon Auteur, & inſérer quelques mots qui l'éclairciſſent : mais en cela même il doit toujours avoir égard à la briéveté, & compter les paroles.

Tous nos Traducteurs des Poëtes de l'antiquité les rendent ou par un diſcours ſec, trivial, bas & populaire, ou par un langage verbeux & ampoullé, qui n'a ni force, ni grace, & que les ignorans appellent néanmoins de la proſe poëtique. Souvent des figures latines, qui maniées par une habile main peuvent être exprimées heureuſement dans notre langue, ſont abſolument négligées & omiſes par des Traducteurs ſans eſprit & ſans talent, qui les rendent froidement au ſens propre, ou qui dans la vûe de les remplacer à leur maniére, leur ſubſtituent des figures modernes, uſées, inconnues aux Anciens, & qui employées ſans goût, font un ridicule effet. Pour faire ſentir ce vice très-commun, & en même tems tous ceux que j'ai indiqués

ci-dessus, je vais citer une Ode d'Horace de la plus grande beauté, que tous les Traducteurs ont dégradée par la maniére dont ils l'ont rendue. C'est la quatriéme du premier Livre.

Solvitur acris hyems gratâ vice veris & favoni,
Trahuntque siccas machinæ carinas.
At neque jam stabulis gaudet pecus, aut arator igni;
Nec prata canis albicant pruinis.
Jam Citherea choros ducit Venus, imminente lunâ:
Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede; dum graves Cyclopum
Vulcanus ardens urit officinas.
Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto,
Aut flore, terræ quem ferunt solutæ.
Nunc & in umbrosis Fauno decet immolare lucis,
Seu poscat agnam, seu malit hœdum.
Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres, ô beate Sexti:
Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam:
Jam te premet nox fabulæque Manes,
Et domus exilis Plutonia: quò simul mearis,
Non regna vini sortiere talis,
Nec tenerum Lycidam mirabere, quo calet juventus
Nunc omnis, & mox virgines tepebunt.

Je joins ici trois Traductions de cette Ode, sçavoir, par M. Dacier, par le P. Tarteron, & par le P. Sanadon. Les mots qui sont en caractéres italiques, sont ceux que je juge répréhensi-

bles, soit pour être impropres, plats, superflus; soit pour être contraires au sens du texte. Outre ces défauts particuliers, il y en a un autre qui est général, & qui régne également dans ces trois versions : c'est qu'elles sont tellement prosaïques, qu'il est difficile de décider laquelle des trois l'est davantage.

Ecoutons d'abord le sçavant M. Dacier. „ Le „ Printems avec ses doux zéphirs vient nous délivrer des excessives rigueurs de l'Hyver. On travaille déja à remettre en mer les vaisseaux, qui „ étoient à sec sur le rivage : les troupeaux ne se „ tiennent plus dans l'étable : le Laboureur ne se „ *plaît plus près* du feu, & les *prés* ne sont plus „ couverts de *gelée blanche*. Venus commence déja „ à danser au clair de la lune avec les Graces & „ les Nymphes, pendant que Vulcain son mari „ est empressé à faire travailler ses Cyclopes. Il „ est tems de se faire des couronnes de myrte, „ ou de fleurs que la terre *pousse de son sein*. Il „ est tems d'aller dans les bocages immoler à Faune un chevreau ou une brebis. *Profitons de ces* „ *momens*, heureux Sestius : la mort *renverse également* les palais des Rois, & les cabanes des „ Bergers ; & notre vie la plus longue est si courte, qu'elle ne nous permet pas de former de „ grands desseins, & de concevoir de longues espérances. Vous même, *vous serez bientôt enveloppé dans cette nuit, qui envelopera tout le monde*. „ Les dieux Manes, *dont on nous fait tant de contes*, & la *triste* maison de Pluton vous attendent. Dès que vous y serez entré, vous ne tire-

» rez plus au ſort *à qui ſera* le Roy des feſtins :
» Vous n'admirerez plus la beauté du jeune Lycidas, qui eſt recherché de tous nos jeunes gens,
» & qui donnera bientôt de l'amour à toutes nos
» jeunes filles. «

Voici la verſion du P. Tarteron, tirée de l'édition de M. Coſte, qui eſt regardée comme la meilleure, quoique les Remarques de cet Editeur ſoient peu de choſe, & que ſon goût pour la traduction ſoit bien médiocre, à en juger par ſa critique.
» Le retour du Printems & des zéphirs fait diſparoître l'affreuſe ſaiſon ; *on met à l'eau à force de*
» *machines* les vaiſſeaux qui étoient auparavant à
» ſec. Les troupeaux ne ſe *plaiſent plus enfer-*
» *més* dans leurs étables ; ni le Laboureur *au coin*
» *de ſon feu.* Nos prairies ne ſont plus *couvertes*
» *de gelées.* Venus recommence déja ſes danſes au
» clair de la lune, les Nymphes & les Graces *tou-*
» *tes charmantes* ſe tiennent par la main, dan-
» ſent & ſautent en cadence ſur l'herbe ; pendant
» que Vulcain *tout en feu, eſt attaché à ſa forge*
» avec ſes Cyclopes. *Quel plaiſir pour nous*, de
» couronner nos têtes d'un myrte naiſſant, ou de
» fleurs que la terre nous prodigue en ouvrant à
» préſent ſon ſein ! C'eſt en cette ſaiſon qu'il faut
» immoler au Dieu Pan, dans ſes bois ſacrés, un
» bouc, ou un tendre agneau, s'il lui eſt plus
» agréable. *Profitez*, Seſtius, *de ces beaux jours* ;
» *vous le pouvez mieux qu'un autre.* La triſte mort
» frappe ſans diſtinction aux palais des Rois, com-
» me aux cabanes des pauvres. Nous vivons trop

„ peu pour porter loin nos eſpérances. Les om-
„ bres de la mort vous envelopperont tout à coup,
„ vous n'échapperez point aux Manes : *fables tant*
„ *qu'il vous plaira*, vous vous trouverez , *ſans y*
„ *penſer*, *logé à l'étroit chez Pluton* ; & quand vous
„ y ſerez une fois, vous ne tirerez plus *en un coup*
„ *de Dé*, la royauté du feſtin.

On vient de voir deux Traductions bien défectueuſes. La troiſiéme & la derniére, qui eſt du P. Sanadon, ne ſera-t-elle pas meilleure? On en jugera. „ Enfin l'aimable Printems *porté ſur les aîles*
„ *des zéphirs* *, chaſſe l'affreux hyver. *On travail-*
„ *le* à remettre en mer *à force de machines* les vaiſ-
„ ſeaux, qui étoient à ſec ſur le rivage. Les trou-
„ peaux ne ſe *plaiſent plus* dans l'étable, ni le La-
„ boureur *au coin* de ſon foyer , & nos prairies
„ ne ſont plus couvertes de *gelées blanches*. Venus
„ raſſemble pluſieurs troupes de jeunes filles au
„ lever de la lune ; les Nymphes & les Graces mo-
„ deſtement parées ſe tiennent par la main , &
„ ſautent en cadence *ſur l'herbe tendre* ; pendant
„ que Vulcain *au viſage brûlé* preſſe le pénible
„ travail de ſes Cyclopes , & redouble le feu de
„ ſes forges embraſées. Tout nous invite à nous
„ *parfumer d'eſſence*, & à ceindre nos têtes de cou-
„ ronnes de myrte, ou de fleurs nouvelles que
„ la terre à fait éclore de ſon ſein. La ſaiſon ra-

* Ce Printems *porté ſur les aîles des Zéphirs* n'eſt jamais tombé dans l'eſprit d'Horace, & une image auſſi ridicule ne ſe trouve chez aucun ancien Poëte. En effet comment ſe repréſenter un jeune garçon (comme on le ſuppoſe ſans doute dans cette figure) étendu de ſon long ſur les aîles des Zéphirs. En ce cas, comment ces Zéphirs peuvent-ils voler ?

» méne les fêtes de Faune. Il est tems d'aller dans » les bois consacrés à ce Dieu. *Cherchons-lui* une » jeune brebis, s'il n'aime mieux un chevreau, » pour lui en faire un sacrifice. Heureux Sestius, » *ne laissons pas échapper ces beaux jours, qui du-* » *rent si peu.* La triste mort frappe sans distinction » aux palais des Rois, comme aux cabanes des » Bergers. Notre vie la plus longue est trop cour- » te pour porter loin nos espérances. Une éter- » nelle nuit, les Manes *dont on nous parle tant,* » le *morne* séjour de Pluton, sont *le terme où vous* » *aboutirez* bientôt. Quand vous y serez une fois, » il n'y aura plus pour vous ni royauté dans les » festins, *ni de jeu de hazard pour en décider.* «

Sans entrer dans le détail des fautes semées dans ces trois versions, & du mauvais goût qui y régne, je remarquerai seulement, 1°. qu'il y a une bévûe grossiére dans celle du docte Dacier, qui traduit *Pallida Mors æquo pulsat pede, &c.* par ces mots : *la mort renverse également, &c. Pulsare domum* ne signifie point renverser une maison. Un rocher *vento pulsatus & imbri* signifie-t-il un rocher renversé ? *Pulsare domum* a ici la même signification que *pulsare fores.* C'est ce que Lambin, & tous les sçavans Commentateurs d'Horace ont fait voir clairement. Aussi les deux Jésuites n'ont eu garde d'adopter cette fausse interprétation, étant d'ailleurs guidés par le bon sens, qui dit à tout le monde, que quand le maître d'une maison meurt, la maison ne tombe pas pour cela. M. Dacier prête donc à Horace une pensée contraire à la raison. Mais tous les trois Traducteurs, comme de

concert, ont affoibli en cet endroit l'image de leur original, où il y a que c'eſt le *pied de la mort qui frappe également*, &c. M. Dacier croit ſatisfaire à ſon devoir de Traducteur, en mettant en note, à la marge, *le pied égal*. Comment n'eſt-il pas venu à l'eſprit de l'Académicien & des deux Jéſuites, de changer cet adjectif en adverbe, & de conſerver par ce moyen l'image de la mort *frappant du pied* à la porte des Palais comme à la porte des cabanes ? ce qui exprime la cruelle impartialité de la Mort, qui ne ménage perſonne. Quelle image expreſſive que ce *pâle ſpectre*, dont *le pied* brutal frappe à la porte, & qui ſemble dire aux Grands comme aux petits : Ouvre, vien, ſui-moi, &c.

2°. Ces trois Traducteurs s'aviſent de vouloir lier par une tranſition arbitraire la ſeconde partie de cette Ode avec la premiére. Rien de plus froid que ces liaiſons dans le genre Lyrique : c'eſt au Lecteur à appercevoir ce que le Poëte a ſous-entendu. Mais qu'eſt-il beſoin de tranſition en cet endroit ? Après avoir décrit le renouvellement de la nature par le retour du Printems, après avoir peint les plaiſirs de cette ſaiſon, quoi de plus naturel & de plus philoſophique, que de rappeller, comme fait Horace, à l'eſprit de ſon ami Sextius, que tous les plaiſirs de cette vie paſſent, & qu'après avoir joui d'un ſort heureux (*Beate Sexti*) il faudra bientôt mourir ? La liaiſon de ces idées ne ſe ſent-elle pas, & faut-il qu'un Traducteur ſupplée une lourde & triviale tranſition de deux lignes, comme font ici le docte & plat Académicien, & les deux Jéſuites, à l'envi l'un de l'autre ?

3°. Ces Traducteurs n'ont pas entendu le *fabulæ manes*; ce qui les a obligés d'avoir recours a la plus insipide circonlocution. M. Dacier & le Pere Sanadon justifient leur interprétation par l'expression de *fabulosus Hydaspes*. Mais il y a bien de la difference entre *fabulæ*, & *fabulosus*. J'avoue que *fabulosus* ne signifie pas ce que nous entendons par *fabuleux*; mais je soutiens que *fabulæ* signifient des *fables*, & que *fabulæ manes*, veut dire *la fable des Manes*, *ou les Manes fabuleux*. Le mot de *fabulæ* dans les Comiques signifie toujours une chose fausse. C'est faute de logique, & non par ignorance, que les trois Traducteurs ont donné dans le contre-sens dont il s'agit. Ils n'ont point compris qu'Horace insinue finement à son Ami, qu'après la mort il n'y a plus rien : le *Domus exilis Plutonia* n'a pas d'autre sens. Est-ce que cette épithéte *exilis* peut signifier, *morne*, *triste*, &c. Elle exprime clairement que c'est une pauvre maison, où il n'y a rien, qui est vuide. Le P. Tarteron entend par *exilis domus*, qu'on sera *logé à l'étroit* dans cette maison. Sans parler de la familiarité de cette expression, peut-on dire qu'on sera *logé à l'étroit* dans le vaste Empire de Pluton, que la fable suppose peuplé seulement d'ombres légéres? Virgile nous peint-il l'Elisée, le Tartare, & le lieu où les ames sont purgées de leurs souillures, comme des lieux *étroits*.

La difficulté de bien traduire les Odes d'Horace peut excuser, je l'avoue, ces Traducteurs, & si j'ai cité leurs versions, ce n'est point dans la vue de rabaisser ces Sçavans hommes, mais uniquement pour donner un exemple des défectuosités

que j'ai indiquées par raport aux traductions des anciens Poëtes. Il n'y a pas une Ode d'Horace traduite par ces trois Ecrivains, à laquelle je ne pûsse faire les mêmes reproches. Tantôt ils omettent, tantôt ils ajoutent, tantôt ils défigurent & changent entiérement les pensées de leur original. Il en est ainsi de tous nos Traducteurs des poësies de l'antiquité.

J'ai essayé d'exposer cette Ode dans notre langue, selon mon goût particulier. Si le Public préfére ma version à celles que je viens de citer, mon systême de traduction se trouvera solidement établi, & mon raisonnement confirmé par l'expérience.

„ L'agréable retour du Printems & du Zéphi-
„ re bannit le rigoureux Hyver. Les machines lan-
„ cent en mer les navires, qui étoient à sec sur le ri-
„ vage. L'étable cesse de plaire aux troupeaux, &
„ le feu aux laboureurs. Les brouillards glacés ne
„ blanchissent plus les prairies. La Déesse de Cy-
„ thére rassemble déja les jeunes filles au clair de la
„ lune, & les Graces, tenant d'un air décent les
„ Nymphes par la main, sautent d'un pied leger, &
„ frappent la terre en cadence, tandis que le la-
„ borieux époux de la Déesse embrase ses four-
„ neaux, & hâte les pénibles travaux des Cyclo-
„ pes. Voici le tems de se parer, & d'orner sa tête
„ de branches de Myrte, ou de quelque fleur
„ nouvellement éclose du sein libre de la terre.
„ C'est aussi la saison des fêtes en l'honneur du Dieu
„ Faune, & le tems de lui sacrifier dans un sombre
„ bois, selon ses desirs, ou de jeunes brebis,

„ ou des chevreaux. O Sextius, dont le ſort eſt „ ſi heureux, le pied de la pâle Mort frappe également à la porte des cabanes & des palais. La „ briéveté de la vie défend de concevoir de grands „ projets. La nuit approche : tu n'es pas loin „ du fabuleux ſéjour des Manes & du vuide de la „ demeure de Pluton. Là tu ne tireras plus au „ ſort les royautés de la table ; & tu n'admireras „ plus la beauté du jeune Lycidas, qui charme aujourdui tous ceux de ſon âge, & qui bientôt „ fera ſoupirer nos jeunes Romaines. “

Si le lyrique rendu par la proſe peut être ſouffert, il me ſemble que le génie d'Horace eſt moins déguiſé dans cet eſſai de traduction, que dans celles que j'ai citées ci-deſſus. Cette verſion n'eſt ni ſervilement littérale, ni platement prolixe, ni fadement paraphraſée, ni avilie par des expreſſions baſſes, par des tours proſaïques & languiſſans, par un langage familier & populaire. Je ſçais qu'une Ode, & même toute ſorte de Poëſie en général, plairoit beaucoup plus dans une traduction en vers, que dans une traduction en proſe ; parce que la Poëſie aime à marcher avec une légéreté pompeuſe & cadencée, & à meſurer tous ſes pas. Une marche libre & naturelle ſemble la raprocher du vulgaire. La Proſe enfin n'eſt point le langage des Dieux. Il eſt certain néanmoins que la proſe, comme les vers, a ſa légéreté, ſa pompe & ſa cadence, & que pour en avoir tout le mérite, la ſeule meſure lui manque. Car pour ce qui eſt de la rime qui caractériſe particuliérement nos vers, on me permettra de compter pour rien

ce prétendu agrément, qui n'eſt point naturel, & qui eſt incapable de faire par lui-même d'autre impreſſion ſur notre ame, que celle du dégout & de l'ennui.

Tout le monde convient que comme il peut y avoir des vers ſans poëſie, il peut auſſi y avoir de la poëſie ſans vers. Que la poëſie ſoit meſurée & rimée, ou qu'elle ſoit parfaitement libre & aſſervie aux ſeules loix de la *ſuperbe oreille*, ſans dépendre des loix arbitraires de la verſification, c'eſt toujours de la poëſie, qui ne conſiſte eſſentiellement que dans les images hardiment deſſinées, dans les couleurs vives, dans les expreſſions vigoureuſes, dans les tours ſerrés & expreſſifs, dans un langage doux, coulant & mélodieux, ſans foibleſſe, ſans langueur, ſans prolixité. Or je demande, quelle connexion néceſſaire ces qualités, qui conſtituent l'eſſence de la poëſie, ont avec ce qu'on appelle le Rythme ou le Métre? Ce Rythme & ce Métre eſt, je l'avoue, un ornement de plus. Je ſuis, pour cette raiſon, bien éloigné d'égaler entiérement la proſe aux vers, & un Poëte élégant verſificateur eſt à mes yeux un plus grand artiſte, que le plus habile Proſateur, qui ſçaura s'exprimer poëtiquement. Mais s'il s'agit de traduire de la poëſie, je préfererai toujours le Proſateur au Verſificateur, parce qu'il me paroît plus convenable de traduire en proſe qu'en vers.

Une Traduction en vers, quelque travail qu'elle ait couté, n'eſt jamais exacte, & ne peut l'être. Le Traducteur omet ou ajoute néceſſairement, & dès

lors il cesse d'être traducteur proprement dit: ce n'est qu'un imitateur ou un paraphraste. Cependant si l'on en croit M. le Président Bouhier dans la Préface de sa Traduction du 4. Liv. de l'Eneide de Virgile: » La Prose ne sçauroit représenter qu'imparfaitement les graces de la Poësie. Les Traductions » en Prose sont moins faites pour le plaisir des » lecteurs, que pour leur faciliter l'intelligence » du texte original. Ainsi *tout leur mérite* con- » siste dans l'exactitude: en sorte qu'il est nécessai- » re qu'elles soient aussi litterales que peut le per- » mettre le génie de la langue, dans laquelle elles » sont écrites. « J'ai combattu ce sentiment de M. le Président Bouhier, avec tous les égards dû à son rang, à ses talens & à sa respectable érudition, dans la feuille 477 des *Observations sur les Ecrits Modernes*, à laquelle je renvoye le Lecteur. Je me contenterai d'opposer ici à l'opinion de ce sçavant homme le raisonnement d'un autre Sçavant, faisant grace au Lecteur de plusieurs autres autorités en ma faveur que je pourrois citer encore, entr'autres celle de Madame Dacier.

» La Traduction des Poëtes, (dit le P. Sanadon » dans la Préface de sa Traduction des Œuvres » d'Horace) a des difficultés particuliéres. Des » personnes de mérite sont persuadées que les vers » ne doivent être traduits qu'en vers; qu'on ne » sçauroit les mettre en prose, quelque excellente » qu'elle soit, sans leur faire perdre beaucoup de » leur force & de leur agrément; qu'un Poëte à » qui l'on se contente, en le traduisant, de laisser » ses pensées toutes seules, destituées de l'har-

» monie & du feu des vers, n'eſt plus un Poëte
» mais le cadavre d'un Poëte ; & que toutes ces
» Traductions de vers en proſe, que l'on nomme
» fidéles, ſont très-infidéles, puiſque l'Auteur que
» l'on y cherche y eſt ſi défiguré. Ces raiſons, tou-
» tes ſenſibles qu'elles paroiſſent, ſont plus ſédui-
» ſantes que ſolides. La fidélité eſſentielle d'un
» Traducteur conſiſte à bien prendre le caractére
» & le génie de ſon Auteur, à repréſenter ſes pen-
» ſées dans leur entier, ſans omettre aucun mot
» néceſſaire ou important ; enfin à lui conſerver
» tous ſes traits, toutes ſes couleurs, & tout ſon
» prix, en remplaçant par des beautés équivalen-
» tes celles que l'on ne peut retenir également dans
» les deux langues. Avec ces qualités une tradu-
» ction d'un Poëte faite en proſe aura toute la
» perfection qu'elle peut avoir du côté de la fidé-
» lité.

» Pour ce qui eſt de l'harmonie du vers, j'a-
» voue que c'eſt un agrément ; mais outre que cet
» agrément n'eſt qu'une partie acceſſoire dans une
» traduction, je ſuis perſuadé qu'il n'eſt pas im-
» poſſible de le faire paſſer dans la proſe, en lui
» donnant tout ce qu'elle peut emprunter du lan-
» gage des Muſes. C'eſt une remarque judicieuſe
» que l'on a faite, après Ariſtote, Denys d'Hali-
» carnaſſe & Strabon, que l'épopée eſt indépen-
» dante de la verſification, & que comme on peut
» faire des vers ſans poëſie, on peut auſſi être
» poëte ſans faire de vers. Ce qui fait la poëſie,
» dit l'Auteur d'un Diſcours ſur le poëme épique,
» ce n'eſt pas le nombre fixe & la cadence réglée
» des

» des ſillabes ; c'eſt la vivacité de la fiction, la » magnificence des figures, la hardieſſe des inver» ſions, la beauté & la variété des images ; c'eſt » l'enthouſiaſme, le feu, l'impétuoſité, la force ; » je ne ſçai quel tour de penſées & d'expreſſions » que la nature peut donner. Or tout cela peut » ſe trouver dans une traduction en proſe : au lieu » qu'une traduction en vers ne ſçauroit manquer » de ſacrifier ſouvent l'eſſentiel à l'acceſſoire, & » d'altérer les penſées & les expreſſions de l'Auteur, » pour conſerver les graces de la verſification. «

Ce raiſonnement eſt ſi judicieux & ſi ſenſible, que je ne ferois peut-être que l'affoiblir, en le voulant étendre. Voici néanmoins quelques raiſons qui ſerviront, ſi je ne me trompe, à le fortifier. L'uſage des Anglois eſt de traduire toujours en vers les anciens Poëtes Grecs & Latins, & ils condamnent notre coutume de les traduire en proſe. Un jour que je m'entretenois ſur ce ſujet avec quelques beaux eſprits d'Angleterre, je pris le Virgile en vers Anglois de M. Dryden, & leur ayant fait voir qu'il n'y avoit preſque pas une ſeule penſée de l'Auteur, que ce Traducteur n'eût altérée ou traveſtie, il fallut qu'ils m'avouaſſent que ce n'étoit pas là traduire. Une traduction, leur dis-je, eſt une copie fidéle. Peut-on croire qu'un tableau eſt la copie d'un autre tableau, ſi dans cette prétendue copie il y a des attitudes, des draperies, une perſpective, qui ne ſe trouvent point dans l'original, auquel elle ne reſſemble que dans le deſſein général & dans quelque partie de l'ordonnance ? Ce ſont aſſurément deux tableaux différens : on dira ſeu-

lement qu'un des deux Peintres a imité l'autre. Telles ſont les traductions en vers : ce ſont ſeulement des imitations, auxquelles on donne abuſivement le nom de traductions.

Je ne nie pas cependant qu'un paſſage de quelque ancien Poëte ne puiſſe être traduit en vers avec une certaine fidélité, qui ne fera tort ni à l'Auteur ni au Traducteur, ſi ce morceau eſt court, & traité par une main très-habile. Monſieur Deſpreaux, par exemple, a exprimé heureuſement ces vers du 20e Livre de l'Iliade, où le Poëte Grec dit, ſuivant la verſion de Madame Dacier : *Le Roy des Enfers, épouvanté au fond de ſon Palais, s'élance de ſon trône, & s'écrie de toute ſa force, dans la frayeur où il eſt que Neptune de ſon trident n'entrouvre la terre qui couvre les ombres, & que cet affreux ſéjour, demeure éternelle des ténébres & de la Mort, abhorré des hommes & craint même des Dieux, ne reçoive pour la premiere fois la lumiére & ne paroiſſe à découvert.* Cette traduction eſt noble & fidéle. Voici celle de M. Deſpreaux.

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie :
Pluton ſort de ſon trône ; il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux ſéjour
D'un coup de ſon Trident ne faſſe entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée
Ne faſſe voir du Styx la rive deſolée ;
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

Voilà une traduction admirable, ſoit pour l'exactitude, ſoit pour la beauté des vers.

Le P. Bouhours, dans sa *Manière de bien penser*, après avoir proposé l'Epigramme d'Ausone * sur les avantures de Didon, comme le modéle d'une pensée parfaitement juste, quoique ce ne soit qu'une jolie antithese, admire la traduction en vers françois qui en a été faite. Elle a été, dit-il, traduite *si heureusement*, de cette maniére :

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes Maris le triste sort!
L'un en mourant cause ta fuite:
L'autre en fuyant cause ta mort.

Mais peut-on appeller *Traduction heureuse* quatre vers, dont les deux premiers ne rendent aucunement le premier vers Latin, & offrent même une pensée contraire & fausse? Est-ce que le sort des deux Maris de Didon fut *triste*? Cela ne se peut dire que de Sichée son premier Epoux, & nullement d'Enée, qui la quitta pour obéir aux Dieux, se rendre en Italie, y conquerir le Latium, & épouser la fille unique du Roy. Le sort d'Enée, après avoir abandonné Didon, ne fut donc point *triste*. Aussi Ausone ne dit point que le *triste sort des deux Maris de Didon*, fut *la cause* de ses malheurs.

La contrainte de la mesure & de la rime a occasionné sans doute cette absurde infidélité du Traducteur. S'il eût traduit en prose, il eût pu dire conformément au texte : *Infortunée Didon, que tu as été malheureuse dans tes époux! Quand l'un*

* *Infelix Dido, nulli bene nupta marito,*
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

meurt, tu fuis : quand l'autre fuit, tu meurs. Cependant comme les petites piéces de Poësie, & surtout les Epigrammes, faites d'ailleurs pour l'ornement de la memoire, sont bien plus agréables dans un langage mesuré qu'elles ne le sont en prose, l'Epigramme d'Ausone pourroit être rendue ainsi en deux vers, comme dans l'Original :

Helas, que tes époux te causent de malheurs,
Didon ! L'un meurt, tu fuis ; l'autre fuit, & tu meurs.

Il n'en est pas de même des longs Poëmes, où il est impossible au Versificateur de soutenir le ton de Traducteur fidéle, depuis le commencement jusqu'à la fin. D'ailleurs les longs ouvrages en vers françois ne plaisent point : quelque mérite qu'ils ayent, ils fatiguent, dégoutent & ennuyent. La Henriade de M. de Voltaire, si l'on en croit quelques personnes, est un Poëme digne de Virgile, pour la versification & pour les images, pour la noble hardiesse des pensées, pour l'élégance & l'harmonie de la diction. Cependant peut-on en lire deux chants de suite ? N'a-t-on pas de la peine à en achever un seul, quelque courts que soient tous les chants ? Est-ce la faute du Poëte ? Je suis bien éloigné de le penser. Si nous n'éprouvons pas la même satiété à la lecture d'une bonne Tragédie, c'est que l'action, le dialogue, l'intérêt, la curiosité nous soutiennent. Je dis la même chose d'une Comédie. Pour prévenir le dégoût, nous ne faisons aucune attention à la forme, & l'Acteur sur le théatre tâche aussi de la déguiser par sa déclamation. Il faut conclure que c'est la

mauvaiſe conſtitution de nos vers, qui les rend ainſi faſtidieux à la longue, puiſqu'il en naît une langueur & un ennui, que l'on n'éprouve point à la lecture continue des vers d'Homére, de Virgile, ou d'Ovide.

Mais cet effet n'eſt-il pas phyſiquement néceſſaire? Une longue ſuite de vers uniformes, où il n'y a qu'une ſorte de pied, qui eſt le ſpondée, peut-elle ne pas aſſoupir le lecteur? Quelle oreille inſatiable de muſique pourroit écouter juſqu'au bout un Opera tout entier ſur la même meſure, & dont chaque meſure ſeroit conſtamment compoſée de quatre notes égales? Tels ſont de longs Poëmes en vers Alexandrins. Je ne parle point de la Rime, ornement dont l'origine eſt barbare, & qui en laſſant l'oreille par une inſipide répétition de ſons, n'a d'autre avantage que de ſoulager la mémoire & de lui aider à retenir les vers. L'égalité des hemiſtiches dans les vers Alexandrins eſt encore une autre ſource de fatigue & d'ennui. Pour remédier un peu à cet inconvénient qui eſt ſenſible, il ſeroit peut-être à propos que tous les longs Poëmes fuſſent compoſés de vers Decaſyllabes, à cauſe de la variété de leurs hémiſtiches cauſée par la liberté des enjambemens. Les Italiens, dont les grands vers ont trois ſortes de repos, au choix du Poëte, & qui d'ailleurs croiſent leurs rimes, nous donnent un exemple de bon goût, qu'il ſeroit à ſouhaiter que nous vouluſſions ſuivre. Ils ont fait plus, puiſqu'ils ont ſecoué dans beaucoup d'ouvrages le joug importun de la rime. Les Anglois, peuple libre en litté-

rature comme en politique, ont marché ſur leurs traces.

Mais, oſerai-je le dire ? ni les François, ni les Italiens, ni les Anglois, ni quelqu'autre nation moderne que ce ſoit, n'ont aujourdui de vers, depuis l'extinction des langues Grecque & Romaine, auxquelles ont ſuccédé des idiomes groſſiers, polis néanmoins peu à peu, enſuite mis en honneur & érigés en vrayes Langues, par les lumiéres, le bel eſprit, le génie & les travaux de ceux qui ſe ſont depuis quelques ſiécles appliqués à écrire en Langue vulgaire, que les Sçavans ont appellée *lingua vernacula*; ce qui veut dire, *langue des valets*, *langue du peuple :* injurieuſe dénomination qui continue d'être toujours en uſage parmi les Sçavans. Pour ce qui eſt des vers de toutes les langues vulgaires, comme ils n'ont point de rythmes, point de longues & de bréves, que deux ſyllabes ont toujours la double valeur d'une ſeule, dans l'énumération des pieds, & dans la prononciation, & que par conſéquent il n'y a plus de meſure métrique proprement dite, mais ſeulement un nombre exact de ſyllabes égales ; on peut ſoutenir, ſans air de paradoxe, qu'il n'y a plus dans le monde que de la proſe, & que tous les vers en langue vulgaire, chez toutes les nations modernes, ne ſont que des phraſes coupées, dont les mots ſont comptés, avec une marque au bout de chaque ligne, inventée pour la diſtinguer de la ſuivante, & appellée Rime. Les Italiens & les Anglois, qui font des vers ſans rimes, appellés *verſi Sciolti*, ſont encore plus proſateurs que nous par cette ſorte de verſification.

Mais comme le mal eſt ſans reméde, & que nous n'atteindrons jamais à la délicateſſe des oreilles Grecques & Romaines, qui ſçavoient meſurer les ſyllabes bréves & longues, & les combiner enſemble pour le Rythme & le Métre, il faut nous contenter de ce que nous avons, & nous borner au genre imparfait de verſification que nos peres nous ont tranſmis; à condition de le mettre fort au-deſſous de la verſification des langues ſçavantes, & de ne pas s'imaginer, qu'y ayant auſſi peu de différence entre nos vers & notre proſe, on ne puiſſe pas exprimer la plus ſublime poëſie, ſans employer des ſyllabes uniformes, comptées par les doigts, & rimées à la fin des lignes. Quelque magnifiques que ſoient les huit vers de M. Deſpreaux que j'ai rapportés ci-deſſus, je doute beaucoup que toute l'Enéide de Virgile, traduite avec la même beauté de ſtyle, & rendue avec une pareille force, pût ſe lire de ſuite ſans quelque ennui. Si ma proſe n'a pas le même ſort, j'eſtime ma propoſition démontrée.

Mais j'ai tort d'oppoſer ici mon Ouvrage à une Traduction des Œuvres de Virgile, qu'une Muſe diſtinguée pourroit entreprendre. J'ai fait ſentir que le principal défaut d'une traduction de ce genre ſeroit une infidélité preſque continuelle, néceſſairement occaſionnée par la contrainte de la meſure & de la rime. Car ſi le Traducteur en proſe, qui jouit d'une pleine liberté, a tant de peine à trouver dans ſa langue les expreſſions & les tours qui conviennent; s'il eſt obligé de ſe contenter quelquefois d'approcher de ſon original, à cauſe

du goût différent des deux langues; s'il eſt ſouvent forcé d'omettre ou de ſuppléer quelques mots, quelles licences ne prendra pas néceſſairement celui qui eſt tyranniſé tout à la fois & par les penſées de ſon Auteur, qu'il eſt obligé de rendre, & par les régles génantes de ſon art, qu'il eſt forcé de ſuivre ?

La ſeule diverſité des deux langues m'a obligé moi-même de prendre quelquefois des libertés dans ma traduction de Virgile. Peut-être qu'à force de chercher, j'aurois pu trouver le moyen d'être plus conſtamment littéral; mais eſt-il poſſible dans un long travail de ne ſe pas quelquefois pardonner à ſoi-même un peu d'inattention & de négligence ? Il ſemble qu'en ce cas l'indulgence du Lecteur eſt de droit. *Væ tibi, per quem non licet eſſe negligentem.* C'eſt en gros, & non en partie ni dans de menus détails, qu'une longue traduction doit être jugée. Pour être abſolument irrépréhenſible à tous égards dans un ouvrage de cette eſpéce, il eſt incertain, ſi en ſuppoſant d'ailleurs tous les talens & toute l'application néceſſaires, la vie la plus longue pourroit ſuffire. Je ne crois pas qu'il me ſoit échapé aucun contreſens, m'étant toujours conformé aux meilleurs interprétes, & ne m'étant jamais éloigné de leur ſentiment, que fondé ſur de ſolides raiſons. Quand même je me ſerois trompé, ce n'eſt que la nombreuſe multiplicité de ces ſortes de mépriſes, qui doit rendre une verſion mépriſable. Cette maxime eſt de principe chez tous ceux qui ſçavent apprétier les traductions. Car à qui ne doit-il pas arriver naturel-

lement de ſommeiller dans un long ouvrage ?

Quelle rigueur ne ſeroit-ce pas encore de chicaner un Traducteur ſur quelques légéres omiſſions, quelquefois néceſſaires pour ne pas rendre la phraſe prolixe & traînante. De plus, l'exceſſive exactitude conduit toujours à la platitude ou à la ſéchereſſe, & rend ſouvent le ſtyle confus ou entortillé. Il faut, de l'aveu de tout le monde, qu'une Traduction, pour plaire, ait un air libre & original ; ce qui ne s'allie guéres avec une dépendance ſervile. Tout Traducteur a, pour ainſi dire, un maître : c'eſt ſon Auteur. Mais ce maître ne doit pas exercer ſur lui un empire oriental & deſpotique, ni le charger de chaînes, comme un vil eſclave. L'unique devoir de celui-ci eſt de le ſuivre toujours, mais quelquefois d'un peu loin. C'eſt même par cette eſpéce de liberté qu'il lui fait honneur. En marchant ſcrupuleuſement & immédiatement ſur toutes ſes traces, il ne pourroit avoir qu'une démarche contrainte, & ſa baſſe ſervitude ſeroit honteuſement marquée par ſes pas timides, & par la mauvaiſe grace de tous ſes mouvemens.

Peut-on après cela trouver de l'exactitude dans la comparaiſon qu'on fait ſouvent des Traducteurs avec des Eſtampes gravées d'après des tableaux ? » Qu'on ne croye pas connoître les Poëtes par les » traductions, dit M. Voltaire : ce ſeroit vouloir » appercevoir le coloris d'un tableau dans une » eſtampe. « L'eſtampe ne repréſente que le ſimple deſſein : mais une traduction fidéle & élégante n'exprime-t-elle que le fond de la penſée du Poë-

te ? N'en a-t-elle pas tout le coloris, c'eſt-à-dire, les images, les agrémens, la vivacité, l'harmonie ? Tout au plus ſon coloris eſt moins vif, par le défaut du métre. Une traduction en proſe n'eſt donc point à un original en vers ce que le burin eſt au pinceau. Si on vouloit comparer une bonne traduction à une bonne copie de tableau, la comparaiſon dans un ſens pourroit ſembler plus juſte. Cependant elle eſt encore imparfaite ; en ce que le Peintre copiſte ne fait aucun uſage de ſon génie, & n'a d'autre emploi que de choiſir les couleurs ſur ſa palette, & de les appliquer ſuivant ſon modéle. Le Traducteur au contraire doit, pour ainſi dire, créer lui-même ſes couleurs. Il faut que ſon génie les cherche, les trouve, les aſſortiſſe, & les applique avec goût. Cependant l'eſtampe & la copie d'un tableau ayant une eſpéce d'analogie avec une traduction, cela ſuffit pour le paralléle. Mais il n'en faut pas abuſer, juſqu'à prétendre qu'une bonne traduction n'a d'autre mérite que celui d'une belle eſtampe, ou de la fidéle copie d'une peinture. » Les traductions, » ajoute M. de V., augmentent les fautes d'un » Ouvrage, & en gâtent les beautés. « Cela arrive très-ſouvent, & M. de V. à raiſon de penſer ainſi de toutes les traductions que nous avons des Poëtes de l'antiquité. » Qui n'a lû, continue-t-il, » que Madame Dacier, n'a point lû Homére. « M. de V. qui aſſurément n'a lû que Madame Dacier, n'a donc point lû Homére. Pourquoi donc en juge-t-il ſi ſouverainement dans ſon Eſſai ſur la Poëſie épique, juſqu'à vouloir apprétier toutes

ſes beautés & tous ſes défauts, & à juger Madame Dacier elle-même ?

Le ſtyle élégant, élevé, coulant & harmonieux, qu'exige la traduction en proſe d'un Poëte tel que Virgile ou Horace, entraîne néceſſairement dans ſon cours tantôt des vers decaſyllabes, tantôt des vers alexandrins. On prétend que c'eſt un défaut en françois, parce que c'en eſt un en latin. Mais il y a bien de la différence. Comme les vers latins ont un rythme & ſont compoſés de bréves & de longues, cette verſification eſt beaucoup plus ſenſible, & plus aiſée, ce me ſemble, à éviter dans la proſe latine que dans la proſe françoiſe. De plus, la rime étant eſſentielle à notre verſification, on peut dire que douze ſyllabes, même avec leur repos au milieu, ne ſont point un vers : ces douze ſyllabes ne forment un vers, qu'en vertu d'un autre vers dont le dernier mot rime avec le dernier mot de celui-là. Dans ce ſens, il n'y a point d'unité dans nos vers, qui doivent toujours marcher en compagnie. M. de la Motte a donc eu raiſon de ſe moquer de cette fauſſe délicateſſe, qui proſcrit de la proſe douze ſyllabes arrangées par hazard ſuivant la forme du vers alexandrin. Les Grecs & les Latins ont eu même de l'indulgence ſur cet article. La langue grecque eſt tellement conſtituée, que le vers Iambe s'inſinue naturellement dans une proſe élégante, & qu'il eſt même difficile de l'éviter. Auſſi remarque-t'on une foule de vers Iambes dans les Diſcours d'Iſocrate. Le vers Héroïque ou Hexamétre eſt aſſez naturel par raport à la langue latine, & l'on en remarque quelques-uns dans la proſe

des plus célébres Auteurs de cette langue. On lit par exemple cette phrase dans Tite-Live, au sujet de l'action d'un brave Officier immédiatement après la défaite de Cannes : *Hæc ubi dicta dedit, stringit gladium, cuneoque facto per medios*, ce qui forme un vers & demi. Tacite commence ses Annales par un vers hexamétre, non héroïque, & dans le goût de ceux d'Horace : *Urbem Romam à principio reges habuere.* On ne doit donc pas être surpris que dans la traduction d'un Poëme tel que l'Enéide, il me soit échappé quelques vers alexandrins. J'avoue même que j'y en ai laissé plusieurs, avec connoissance, parce que je ne les pouvois rompre sans nuire à mon expression.





DISCOURS SUR LES PASTORALES DE VIRGILE.

SI l'on juge du mérite de l'ancienne Poësie Pastorale sur l'idée peu avantageuse qu'on a essayé d'en donner vers la fin du dernier siécle, & si l'on est prévenu en faveur du nouveau systême sur l'Eclogue, on pourra ne prendre aucun plaisir à la lecture de celles de Virgile. On n'y trouvera ni tendres amourettes, ni brillantes antithéses, ni pensées fines, ni rien qui approche de ces sentimens analysés, qui forment ce qu'on appelle la métaphysique du cœur, & ce qu'on pourroit nommer la mousse de l'esprit. Il faut aimer le naturel & le simple, pour aimer les Pastorales de Théocrite & de Virgile, & sçavoir goûter autre chose que des traits ingénieux & délicats. Il faut avoir assez de bon sens, pour ne pas vouloir que des habitans de la campagne soient des discoureurs de ruelle, ou des personnages de roman. Le Lecteur judicieux doit se transporter dans ces siécles reculés, où la condition pastorale, sans être stupide ni misérable, étoit affranchie de certaines bienséances arbitraires, établies dans la suite par

un nouveau genre de ſociété, qui a exigé des loix & conſéquemment de nouvelles mœurs. Delà eſt né ce que nous appellons, politeſſe; qualité néceſſaire dans l'état préſent de la ſociété, capricieuſe néanmoins dans ſes divers uſages, & qui vaut peut-être moins, que ces anciennes maniéres conformes à la nature & à l'aimable candeur, qui étoient celles de tous les hommes, avant qu'ils euſſent, dans le deſſein de ſe civiliſer, renoncé à la liberté champêtre, pour s'empriſonner dans des murs, & ſe ſoumettre à une foule de maîtres.

Dans ces premiers tems l'unique paſſion de l'homme étoit peut-être l'amour. Mais comme ce n'étoit pas un déſir effréné, ce n'étoit pas non plus une molle galanterie, ni un ſentiment chimérique. Le Berger n'aimoit pas plus ſa Bergere, que ſes brebis, ſes paturages, & ſes vergers. Des troupeaux féconds, une abondante récolte, une heureuſe vendange combloient ſes déſirs. Son amour propre ſe bornoit à avoir de la beauté & à être loué ſur cet avantage, à exceller dans la poëſie & dans le chant. Car les Bergers furent les premiers Poëtes & les premiers Muſiciens : ils furent encore les premiers Aſtronomes, les premiers Phyſiciens, & les premiers Naturaliſtes. D'ailleurs leur ſimplicité les rendoit extrêmement religieux. Comme les bois, les moiſſons, les fleurs, les fruits, les troupeaux, les bêtes farouches, les fontaines, les fleuves, les montagnes, les rochers, les prairies étoient ſans ceſſe préſens à leurs yeux & à leur eſprit, c'étoit le ſujet le plus ordinaire de leurs entretiens, & c'étoit de là qu'ils empruntoient leur langage figuré. Leurs

vers n'avoient point d'autre objet, & s'ils réussissoient à peindre, ils se croyoient avec raison excellens Poëtes, sans le secours des antithéses, des pointes & des épigrammes. Leur galanterie ignoroit cette futile délicatesse, que la nature n'enseigne point; elle ne connoissoit dans le commerce amoureux que la tendresse, que la bonne foi & la constance, & quoique le jeu de cette passion fût apparemment le même que parmi nous, & qu'il y eût alors, comme aujourdui, des jaloux, des ingrats, des infidéles, tout cela se pratiquoit au moins modérément, sans ruse, & sans dissimulation. La vertu & le vice étoient également simples & naturels.

Telles sont les idées que nous donnent de la vie & des mœurs des premiers hommes les anciens Auteurs. Les hommes riches & puissans étoient ceux qui possédoient de nombreux troupeaux, dont ils prenoient soin eux-mêmes, & que leurs enfans conduisoient. Ce n'étoient donc pas des gens grossiers, sans esprit & sans éducation, que ces anciens pasteurs, bien différens de ceux qui exercent aujourdui cette profession injustement avilie. Or après qu'elle eut été abandonnée à des esclaves & à des mercenaires, le souvenir de ce qu'elle avoit autrefois été ne fut point effacé de la mémoire des hommes, & il y eut des Poëtes qui prirent plaisir à peindre les charmes de cet ancien genre de vie. Tels furent entre les Grecs le fameux Théocrite, & Virgile parmi les Latins.

Celui-ci se proposa quelquefois un autre but

que la ſimple peinture de cette vie champêtre; il imagina des dialogues allégoriques entre des Bergers, afin de rendre ſes Paſtorales plus intéreſſantes. Telles ſont ſa premiére & ſa neuviéme Eclogue. Il donne à la ſeconde le goût d'une élégie champêtre, à laquelle il ne manque que d'être boëteuſe dans ſa verſification, ſelon l'expreſſion d'Ovide. La quatriéme renferme un magnifique horoſcope, & la cinquiéme un éloge funébre; mais l'une & l'autre dans le ſtyle paſtoral: car les penſées, & les images de ces deux piéces admirables ſont empruntées des objets qu'offre la campagne. La ſixiéme eſt toute philoſophique, ſoit par raport à la phyſique générale & au ſyſtême de l'univers, ſoit par raport à la morale, & aux funeſtes effets des paſſions. Cette Eclogue eſt un peu dans le goût lyrique: elle en a le beau déſordre, effet de l'art, & les vives images. La ſeptiéme, comme la troiſiéme, eſt un combat de deux Bergers qui ſe diſputent la gloire du chant; l'une & l'autre ſont un peu ſatyriques, & renferment vraiſemblablement des alluſions; mais ces traits ſont perdus pour nous, que la diſtance des tems empêche de les ſaiſir. La huitiéme eſt toute galante: c'eſt d'abord un Berger, trahi par ſa Bergere, qui ſe plaint; & ſes plaintes partent de la nature; c'eſt elle ſeule qui gémit. Cette nature ſimple étoit alors goûtée à Rome, quoique les Romains fuſſent au moins auſſi délicats & auſſi polis que nous le pouvons être. Dans la ſeconde partie de cette même Eclogue, une Bergere abandonnée par ſon amant a recours aux ſecrets de la magie pour le faire rentrer dans ſa chaîne: elle en

en pratique tous les rites myſterieux ; & ce moyen lui réuſſit. Car à peine a-t-elle achevé la cérémonie, que ſon chien aboye : c'eſt Daphnis qui revient à elle. La plus belle de toutes eſt ſans contredit la dixiéme & derniére. Ce ſont les amours de Gallus, repréſenté ſous l'image d'un Berger d'Arcadie, que l'infidélité de ſa maitreſſe a plongé dans le deſeſpoir. Virgile le fait parler avec une vivacité & une tendreſſe, qui ſurpaſſent tout ce que le bel eſprit moderne pourroit imaginer. Quelle préciſion, quelle élégance, quels ſentimens, quels tours de penſée, quelle poëſie !

Car il faut obſerver, que quoique le langage des Bergers de Virgile ait pour objet ou des amours champêtres, ou des choſes communes & ruſtiques, ce langage eſt toujours élégant, figuré & poëtique, & eſt bien éloigné de ce ſtyle proſaïque, froid & négligé, que nous confondons mal à propos avec le ſtyle ſimple & naturel qu'exige l'Eclogue en général. La ſimplicité du ſtyle n'eſt point incompatible avec la vraye poëſie ; parce qu'il y a une poëſie ſimple & une poëſie ſublime. Je ne prétends point ici mortifier un Auteur célébre, dont la réputation eſt juſtement établie par pluſieurs Ouvrages qui paſſeront à la poſtérité. Mais je me perſuade qu'il trouvera bon, que pour faire ſentir mes principes par des exemples, je faſſe un paralléle du commencement d'une de ſes Eclogues avec les vers d'une Eclogue de Virgile, qui y ont quelque raport. Je commence par le Poëte latin :

Quæ nemora, aut qui vos ſaltus habuere, puellæ
Naïades, indigno cùm Gallus amore periret ?...

Omnes, unde amor iste, rogant? Tibi venit Apollo.
Galle, quid insanis, inquit? tua cura, Lycoris
Perque nives alium, perque horrida castra secuta est....
Et quis erit modus, inquit? Amor non talia curat.
Nec lacrymis crudelis Amor, nec gramina rivis,
Nec cytiso saturantur apes, nec fronde capellæ.....
Certum est in sylvis, inter spelæa ferarum,
Malle pati, tenerisque meos incidere amores
Arboribus; crescent illæ, crescetis amores.....
Omnia vincit Amor, & nos cedamus amori.

Voilà un Berger tendre & passionné, qui ne respire que l'Amour, & qui ne peut vaincre sa passion, avoüant qu'il brûleroit au milieu des neiges de la Sithonie. Avec quelle noblesse & quelle poëtique simplicité il exprime ses sentimens amoureux! Ecoutons maintenant l'Auteur François. Il s'agit d'un Berger, qui avoue aussi qu'il ne peut vivre sans aimer; mais son langage, ainsi que celui de l'autre Berger, est bien commun, & ne sent guéres la poësie.

Atis. Où vas-tu, Licidas? Lic. Je traverse la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.
At. La course est assez longue. Lic. Ah! s'il étoit besoin,
Pour le sujet qui me méne
J'irois encore bien plus loin.
At. Il est aisé de t'entendre.
Toujours de l'Amour. Lic. Toujours.
Que faire sans les Amours?

Qui viendroit me les défendre,
Je finirois là mes jours.
Au hameau d'où je suis tout le monde s'engage,
En aucun autre lieu l'Amour n'est mieux servi :
Bergeres & Bergers, nous lui rendons hommage.
Il n'est point parmi nous d'usage
Plus ancien, ni mieux suivi.
AT. Et n'est-ce pas chez nous la même chose ?
Un Berger rougiroit de n'être pas Amant.
Au doux plaisir d'aimer soi-même l'on s'expose.
Qu'il arrive un événement,
Il n'en faut pas chercher bien loin la cause :
C'est l'Amour, c'est lui surement.
Par nos Iris & nos Silvies
Tous nos destins sont décidés.
Les troupeaux, il est vrai, sont assez mal gardés,
Mais les Belles sont bien servies.

Il seroit peut-être injuste de juger de toutes les Eclogues de cet Auteur par le commencement de celle-ci. Quoique le goût de ses poësies pastorales soit fort éloigné du goût de l'antiquité, elles ont néanmoins un certain mérite. C'est un nouveau genre Pastoral qui tient un peu du Roman, & dont l'*Astrée* de d'Urfé, & les Comédies de l'*Amynte* & du *Pastor Fido*, ont fourni le modéle. Tout ce qui ne ressemble point à l'antiquité n'est pas pour cela digne de mépris. M. Rémond de S. Mard, dans ses Réflexions sur l'Eclogue, a fait sentir le principal défaut des Pastorales de cé

célébre Ecrivain. Comme je ne prétends point le critiquer, (ce que j'aurois néanmoins droit de faire, ſans qu'il eût celui de s'en plaindre, la critique étant de droit commun) j'aime mieux y renvoyer le Lecteur, & me borner à défendre Virgile, qu'il a eſſayé de rabaiſſer par des remarques peu juſtes.

M. de F. après avoir reproché à Théocrite beaucoup de ruſticité & de groſſiéreté, (défaut par raport à nous qui avons d'autres mœurs) ſans lui donner le moindre éloge ſur les charmes de ſon ſtyle, ſur la beauté de ſes images champêtres, ni ſur le naturel de ſon Dialogue, ne traite guéres mieux Virgile, tout Prince des Poëtes qu'il eſt. La IVe. Eclogue, *Sicelides Muſæ*, ne lui paroit point dans le genre paſtoral, & il la critique ainſi :

» Il n'appartient point aux Bergers, dit-il, de parler de toutes ſortes de matiéres, & quand on veut » s'élever, il eſt permis de prendre d'autres per- » ſonnages. Si Virgile vouloit faire une deſcription » pompeuſe de ce renouvellement imaginaire, que » l'on alloit voir dans l'Univers à la naiſſance du » *fils de Pollion*, il ne falloit point qu'il priât les » Muſes paſtorales de le prendre ſur un ton plus » haut qu'à leur ordinaire : leur voix ne va point » juſqu'à ce ton-là. Ce qu'il y avoit à faire étoit » de les abandonner, & de s'adreſſer à d'autres » qu'à elles. « Il eſt vrai que dans cette piéce Virgile déclare qu'il ne veut parler ni de vergers ni d'humbles bruyéres :

Non omnes arbuſta juvant, humileſque myricæ.

Cependant c'eſt un Horoſcope dans le goût cham-

pêtre. Cette nouvelle révolution des siécles & ce renouvellement de la nature dont il s'agit au commencement, n'a rien qui ne se puisse allier au goût pastoral; parce que, comme j'ai dit ci-dessus, l'Astronomie & la Physique ont été d'abord cultivées par les Bergers, soit dans la Caldée, soit en Egypte.

» Je ne sçai cependant, continue-t-il, s'il ne » devoit pas s'en tenir aux Muses pastorales. Il » eût fait une peinture agréable des biens que le » retour de la paix alloit produire à la campagne; » & cela, ce me semble, eût bien valu toutes ces » merveilles incompréhensibles qu'il emprunte de » la Sibylle de Cumes; cette nouvelle race d'hom» mes qui descendra du Ciel; ces raisins qui vien» dront à des ronces, & ces agneaux qui naîtront » de couleur de feu ou d'écarlate, pour épargner » aux hommes la peine de teindre leurs laines. » On auroit mieux flatté Pollion par des choses » qui eussent eu un peu plus de vraisemblance. » Peut-être cependant celles-là n'en manquoient » elles pas trop. Il est bien difficile que les louan» ges en manquent pour ceux à qui elles s'adres» sent. « Dès qu'il est constant que les matiéres qui concernent l'Astronomie, la Cosmogonie, & la Religion même, conviennent au genre pastoral, rien ne doit blesser dans cette Eclogue. Mais il faut remarquer que ces choses, quoique sublimes, ne sont point traitées dans le style sublime. Ce sont des peintures charmantes & vraiment poëtiques; telles que le retour d'Astrée sur la terre, l'avarice bannie, la fécondité de la terre qui sans être culti-

vée portera tout en tous lieux ; l'abolition des ferpens & de tous les poifons ; les fleurs qui croîtront autour du berceau du célefte enfant ; les plantes rares & précieufes qui deviendront communes ; les couleurs éclatantes & naturelles qui pareront les agneaux paiffans dans les prairies, &c. Qu'y a-t-il là, qui ne foit point Paftoral ? Il n'y a pas de vraifemblance à ces chofes, dit M. de F. Mais l'hyperbolique & le merveilleux ne font-ils pas l'ame de la poëfie. Celui à qui ces fortes de louanges s'adreffent s'avife-t-il jamais de les prendre à la lettre , & la réflexion ingénieufe de M. de F. fur les louanges eft-elle ici bien placée ? Au refte les éclairciffemens qui fuivent ma traduction de cette Eclogue, fur tout ce qui concerne la Sibylle de Cumes, ne laifferont aucun lieu de douter que cette piéce de Virgile ne foit au-deffus de la critique moderne. Si les peintures qu'elle renferme font aujourdui peu frappantes, c'eft qu'elles ont été empruntées plus d'une fois. Mais un original ceffe-t-il d'être admirable pour avoir été fouvent copié ? Ceux qui font épris du neuf, & qui ne goûtent que cela, peuvent fe difpenfer de lire les Anciens. Ils trouveront les Anciens dans les Modernes, comme on trouve les ineftimables tableaux de Raphael & du Titien dans une foule de copies de peu de prix.

Il ne faut pas croire que M. de Fontenelle, qui a mis tant d'efprit dans les dialogues de fes Bergers, & tant de délicateffe dans les fentimens qu'il leur prête, ait ignoré que la fimplicité du ftyle & le naturel des penfées font le principal mérite de l'Eclogue. Il blâme dans les Bergers, non-feu-

lement les subtilités & les folles pointes des Italiens du dix-septiéme siécle, mais même tout ce qui a l'air trop pensé & trop fin. Cependant, outre qu'il n'a pas toujours observé ses propres maximes, comme il en convient lui-même, il lui a plû encore de se contredire en quelque sorte, en exigeant dans l'Eclogue ce qui ne peut s'accorder avec la simplicité pastorale. » Il faut, dit-il, que » les Bergers ayent de l'esprit, & de l'*esprit fin* » *&* *galant*: Ils ne plairoient pas sans cela. « Il est vrai qu'il veut qu'ils n'en ayent que jusqu'à un certain point. Mais qu'est-ce que ce certain point? Il s'efforce en vain de le fixer par ce raisonnement, qui n'est pas d'une extrême clarté.

» Les hommes, dit-il, qui ont le plus d'esprit, » & ceux qui n'en ont que médiocrement, ne different pas tant par les choses qu'ils sentent, que » par la maniére dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espéce » de lumiére, qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possédent. Il y a une » certaine pénétration, de certaines vûes attachées, » indépendemment de la différence des esprits, à » tout ce qui nous intéresse & nous pique. Mais ces » passions *qui éclairent* à peu près tous les hommes » de la même sorte, ne les font pas tous parler » les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit » plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils sentent, y apportent je ne sçais » quoi qui a l'air de réflexion, & que la passion seule » n'inspire point: au lieu que les autres expriment » leurs sentimens plus simplement, & n'y mêlent

» pour ainsi dire rien d'étranger. « Comme tout cela est un peu énygmatique, M. de F. tache de rendre sa pensée sensible par deux exemples. Selon lui, » un homme du commun dira bien : *J'ai* » *si fort souhaité que ma maitresse fût fidéle, que j'ai* » *cru qu'elle l'étoit.* Mais il n'appartient qu'à M. de » la Rochefoucault de dire : *l'esprit a été en* » *moi la dupe du cœur.* Le sentiment est égal, la » pénétration égale, mais l'expression est si diffé- » rente que l'on croiroit volontiers que ce n'est » plus la même chose. «

Ce n'est plus la même chose en effet. Car cette expression, *l'esprit a été en moi la dupe du cœur*, ne représente pas assurément la même idée que ces paroles, *j'ai si fort souhaité*, *&c*, qui peignent naturellement & clairement un effet particulier de la passion ; au lieu que l'expression du Duc de la R. représente en général ce que produit la passion chez tous les hommes à l'égard de toutes choses. Le *sentiment* n'est donc point *égal*. Ce sont deux pensées différentes : la premiére est simple & naturelle & exprime sans affectation le jugement particulier que forme une personne qui desire avec ardeur. La seconde est une expression générale & commune, qui peut s'appliquer à tous les genres de prévention causée par le cœur, par raport à toute sorte d'objets. Ces deux exemples loin d'éclaircir le raisonnement de l'Auteur, ne servent donc qu'à obscurcir ses idées ; d'autant plus qu'il trouve plus d'esprit & de finesse dans la seconde expression que dans la premiére ; ce qui ne me paroit pas, comme à lui.

Il veut enſuite que dans l'Eclogue *le ſimple* ſoit *fin*. Cela n'a-t-il pas un peu l'air contradictoire ? » On ne prend pas moins de plaiſir, dit-il, à voir » un ſentiment exprimé d'une maniére ſimple, » pourvû qu'il ſoit toujours également fin. « Peut-être que par ce *ſimple fin*, il n'entend que le naïf; mais il ne s'explique point là-deſſus; ce qui rend ſon diſcours moins inſtructif. Enfin il condamne l'uſage des comparaiſons dans l'Eclogue. Il a raiſon par raport à celles qui ſont uſées; mais n'en ſçauroit-on faire de neuves ? Les comparaiſons, ſelon lui, ne ſont point du génie de la paſſion, & les Bergers ne s'en devroient ſervir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Il eſt vrai que la paſſion exclut abſolument les comparaiſons, qui ne ſont faites que pour peindre mieux les objets en les raprochant de ceux qui nous ſont le plus connus, & qui ſervent médiocrement pour rendre ce qu'on ſent & les mouvemens de ſon ame. C'eſt le langage de l'eſprit & non du cœur; parce qu'il n'appartient qu'à l'eſprit de comparer des idées. Mais faut-il donc qu'il y ait toujours de la paſſion dans une Eclogue ? Les Bergers ſont le plus ſouvent des perſonnages tranquilles, à qui il ſied de n'être que foiblement paſſionnés. C'eſt ce qui rend les Paſtorales ſi froides ſur le théatre. Que leurs dialogues roulent ſur les plaiſirs, & ſur les peines de l'amour, ſur le bonheur de la vie champêtre ou ſur ce qui peut l'altérer; les Bergers peuvent s'entretenir de ces choſes ſans que la paſſion les tranſporte. En ne leur donnant que des paſſions douces, comme il convient, on peut aſ-

ſurément leur faire faire des comparaiſons, qui ſont les fruits de la réflexion, & qui demandent une imagination paiſible.

La paſſion que M. de F. ſuppoſe comme eſſentielle aux Bergers, eſt ce qui l'engage à leur défendre en quelque ſorte les comparaiſons, & cette paſſion eſt l'amour. Il ne connoît, ſoit dans ſa Diſſertation, ſoit dans ſes ingénieuſes Eclogues, que ce ſentiment qui convienne aux Bergers : en ſorte qu'on peut appliquer à toutes ſes Paſtorales ce vers qui eſt au commencement de la premiére :

Toujours de l'amour ; toujours.

Si la galanterie qui s'eſt emparée de notre théatre eſt un grand défaut, au jugement de tous les connoiſſeurs ; ſi au moins l'amour tragique ne doit jamais être fade ni doucereux, comme dans la *Bérénice*, & l'*Alexandre* de Racine, & dans pluſieurs autres Tragédies Françoiſes, cet amour eſt-il plus ſupportable & moins inſipide dans le genre paſtoral ? Les Eclogues de M. de Fontenelle ne reſpirent que l'amour, & un amour de bel eſprit. Il dit lui-même, en ſon propre & privé nom, au commencement de la cinquiéme Eclogue, en parlant des Bergers :

Ils ſont toujours Amans ;
De je ne ſçais quels feux qui leur ſemblent charmans
Leur ame eſt ſans ceſſe remplie.
Mais quoi? Tous les Humains ſont fous par quelque endroit :
Et l'amour n'eſt-il pas la plus ſage folie,
Dont on puiſſe payer le tribut que l'on doit ?

Telle eſt la morale de tous ſes Bergers, qui ſont ſi galans, que les Madrigaux ne leur coûtent rien. Par exemple Arcas dit, Ecl. 4.

> Dans le criſtal des eaux ſouvent Philis ſe mire,
> Et là contre mon cœur elle apprête des traits.
> Ruiſſeaux, peignez-lui bien la beauté qui m'attire;
> Philis en croira mieux les ſermens que je fais.

Cette Eclogue & toutes les autres du même Auteur ſont ſur ce ton badin & galant. Mais eſt-ce là le vrai ton de l'Eclogue? Pluſieurs perſonnes en doutent. Cependant ôtez de ſes Eclogues les mots de hameaux, de brebis, de fleurs, de bois, de fontaines, & ſubſtituez-y ceux de Verſailles, de Paris, d'Opéra, de Tuilleries, de Bal, &c: ce ne ſeront plus des Eclogues, mais des entretiens de Cour & des diſcours de ruelle; c'eſt ce que les Anglois, & entr'autres M. Dryden, ont reproché aux Paſtorales de M. Fontenelle. C'eſt auſſi l'objet de la Critique de M. Remond de S. Mard dans ſes *Réflexions ſur l'Eclogue.*

Il ſeroit à ſouhaiter que ce Critique ingénieux nous eût donné quelque Eclogue de ſa façon, ayant autant de panchant qu'il en témoigne pour ce genre de Poëſie. » C'eſt une de mes folies, dit-» il, que l'Eclogue. Les prés, les bois m'entraî-» nent. Tout ce qui porte un caractére de berge-» rie m'enchante: je m'y livre comme un enfant, » & je crois qu'on me ſéduiroit avec le bruit d'une » fontaine..... Y a-t-il tant de quoi s'étonner, » ajoute-t-il dans un autre endroit, qu'au premier » mot qu'on nous dit de la Bergerie, nous nous

» transportions sur le champ dans la condition des » Bergers, nous qui sentons à tous les momens » que nous étions faits pour elle? .... M. de Fon- » tenelle veut tout doucement nous insinuer, que » quand on est né avec de l'esprit, on a la permis- » sion d'en mettre par-tout : ce qui tend indirecte- » ment à justifier le fard, le mauvais éclat, & les » ornemens, dont il croit qu'à son exemple on » peut sans peine charger l'Eclogue. Pour moi je » vous déclare que je ne le souffrirai pas : du moins » je m'y opposerai de toutes mes forces; parce » qu'on ne sçauroit trop défendre ce qu'on aime, » & en vérité il n'y a rien que j'aime tant que » l'Eclogue. « M. Remond, en censurant les pensées trop recherchées & le goût épigrammatique des Eclogues de M. de Fontenelle, paroît néanmoins avoir adopté son systême sur l'objet de ce genre d'écrire, & avoir cru qu'il ne devoit s'exercer que sur des sentimens d'amour. Ce qu'il trouve de plus charmant dans les Bergers est » qu'ils ai- » ment toute la journée, presque sûrs d'être ai- » més, du moins sûrs de l'être avec délicatesse : » ils aiment dans les plus beaux lieux du monde. » J'aime bien à voir ainsi faire l'amour : je suis » presque aussi heureux que si je le faisois. «

C'est ainsi que nos plus beaux esprits ont oublié le goût primitif de l'Eclogue. Se rappellant à peine quelques vers des Bucoliques de Virgile, qui les ont frappés au Collége, ils croient que ce que les modernes ont écrit en ce genre, est le vrai modéle; & comme ils ne sont pas néanmoins tout-à-fait esclaves du préjugé, ils ne rejettent dans

ces prétendus modéles que ce qui heurte la raison & choque visiblement le bon goût, c'est-à-dire, l'affectation & le bel esprit. Mais ils ne vont pas plus loin, & dédaignent de remonter aux sources. Négligeant même de lire les modernes, qui s'en sont médiocrement écartés, tels que Racan & Ségrais, ils se contentent de demander que les madrigaux champêtres soient plus simples, & que les Bergers fassent l'amour sans métaphysique & sans passion. Le correctif est judicieux; mais est-ce là traiter la matiére de l'Eclogue? Ne doit-on pas exiger que l'amour n'entre dans la Pastorale qu'indirectement & en passant, comme dans les Eclogues de Virgile, & que de peur d'affadir le lecteur, le langage doucereux de cette passion ne soit pas sans cesse dans la bouche des Bergers? Doit-on avoir ainsi oublié le mérite de ces Eclogues allégoriques, dont Virgile a fourni le modéle? Et pourquoi néglige-t-on d'insister sur l'élégance de la diction, l'harmonie des vers, & leur style poëtique & figuré, que ce genre exige? Quel style, quelles images dans les Bucoliques de Virgile! Quel langage romanesque & prosaïque, que celui de toutes nos Eclogues modernes! Ce ne sont pas des vers.

Voilà ce que n'a pas seulement effleuré un Académicien, nommé l'Abbé Genest, dans ses longues & ennuyeuses dissertations sur la Poësie Pastorale, où l'on ne trouve rien de solide, rien de suivi, mais des citations sans jugement, & des raisonnemens sans dialectique. Qu'il justifie mal le goût du dialogue pastoral, & la supposition des mœurs

simples des Bergers. » Ce sont, dit-il, des Bergers » polis, & si l'on veut, sçavans, qui parlent dans » l'Eclogue. Le loup & l'agneau, les arbres & les » *pierres* ne parlent-ils pas raisonnablement dans » les fables d'Esope, de Phédre, & de la Fontai- » ne? Ne voyons-nous pas tous les jours sur nos » théâtres Cyrus, Alexandre, César, & mille au- » tres personnes qui ne sont plus il y a tant de » siécles? Ils parlent notre langue: ils sont à Paris, » & nous nous transportons avec eux dans tous » les pays du monde. Ainsi à l'égard de nos Eclo- » gues & de nos Idylles, nous parlons en François » & non en Grec ou en Latin; nous nous trans- » portons en Sicile & en Arcadie, ou bien nous » amenons ces anciens Bergers aux bords de la » Seine & de la Loire. « Justifier les dialogues des Bergers dans l'Eclogue par ceux des Bêtes dans l'Apologue, & leur langage en François par celui des Héros de nos Tragédies, n'est-ce pas là un beau raisonnement, & une solide apologie? Il est vrai que M. Remond dit dans ses *Réflexions sur la Poësie*, que les mœurs pastorales de l'Eclogue sont une chimére; mais ce sont les mœurs pastorales qu'il imagine & adopte, c'est-à-dire, ces mœurs qui sont *toujours des Amours, toujours*, & cette galanterie qu'il croit devoir occuper sans cesse les Bergers & les Bergéres. Cependant on n'a jamais révoqué en doute qu'il n'y ait eu en Arcadie & en Sicile des Bergers tels que ceux de Theocrite, de Virgile, de Calpurnius, & de Nemesianus. Ce sont ces mœurs réelles, qu'il faut peindre dans l'Eclogue moderne, & non des mœurs imaginai-

res, telles que celles des héros de l'Aſtrée. Or pour juſtifier ces peintures, qu'eſt-il beſoin d'avoir recours aux fictions autoriſées de l'Apologue, de l'Epopée & du Cothurne?

Mais, diront les partiſans des Eclogues de Cythére, ſi la galanterie n'eſt pas le principal objet de la poëſie Paſtorale, ce ſera un genre inſipide. Je demande, ſi la peinture d'une vie innocente & d'une ſociété entiérement différente de la nôtre, telle qu'étoit l'ancienne ſociété humaine, n'eſt pas digne de notre attention. Quoi de plus capable d'animer la poëſie & de plaire à l'imagination, que les prairies, les vergers, les bois, les fontaines, les ruiſſeaux, la douce haleine du zéphyre, les fleurs, le chant des oiſeaux, les abeilles, les grottes, l'azur des Cieux? Les Bergers de Virgile parlent ſouvent de leurs troupeaux, mais ſans groſſiéreté & ſans baſſeſſe, & nullement comme nos Payſans en pourroient parler aujourdui. Loin que les comparaiſons rendent leurs diſcours froids & languiſſans, & qu'elles gâtent l'Eclogue, comme l'inſinue M. de F. c'eſt au contraire ce qui l'anime & l'embellit. Comme ils ſont ſuppoſés avoir beaucoup de loiſir & de tranquillité d'eſprit, ils peuvent s'exercer plus aiſément & avec plus de juſteſſe que les autres hommes, à comparer les choſes. Mais leurs comparaiſons ſont toujours champêtres, & c'eſt ce qui en fait l'agrément. Bornés à ce qui frappe ſans ceſſe leurs yeux, & occupés de la pluye & du beau tems, du cours du ſoleil & des étoiles, de la fécondité de la terre, de leurs troupeaux, de la verdure des prés & des bois, ils

y rapportent toutes leurs pensées, & c'est ce qui leur fournit une abondance merveilleuse de similitudes, infiniment agréables à l'esprit, qui aime toujours ou à comparer lui-même, ou à jouir des comparaisons qu'on lui offre.

On ne peut guéres juger, par toutes nos Eclogues modernes, du bon goût & de l'élévation du génie de leurs Auteurs. Il n'en fut pas de même autrefois par raport aux Pastorales de Virgile. Ce furent ses Eclogues qui firent sa réputation. Elles plûrent tellement aux Romains, & surtout à Auguste, que cet Empereur y ayant découvert le génie vraiment poëtique de l'Auteur, l'engagea à entreprendre un Poëme sur les Georgiques, & ensuite son divin Poëme de l'Enéide. Auguste, dit l'Abbé Geneft, (& c'est ce qu'il y a de plus sensé dans son ouvrage) ayant trouvé Rome bâtie de brique, la voulut laisser construite de marbre, comme il s'exprima lui-même. Mais s'il l'embellit par la magnificence des ouvrages materiels, il voulut qu'elle empruntât son principal ornement des ouvrages de l'esprit. Il voulut faire régner en Italie tous les beaux arts & toutes les sciences de la Grece. Comme il aimoit la poësie, à l'exemple de Jule César, ayant même l'un & l'autre composé des Tragédies, toutes les beautés de la poësie Grecque parurent à Rome sous son régne. Plaute & Térence y avoient déja fait connoître la Comédie. Gallus, Catulle, Ovide, Tibulle, Properce excellérent dans l'Elégie: Horace dans le Lyrique & dans la Satyre, c'est-à-dire, dans les discours moraux. Varius & Pollion dans la Tragédie. Virgile osa entreprendre d'égaler les trois plus

plus grands Poëtes de la Grece, & peut-être de les ſurpaſſer, ſçavoir Théocrite, Héſiode & Homére.
» Quelle aſſemblée (s'écrie l'Abbé Geneſt, en par-
» lant à l'Académie Françoiſe) quel commerce ſe
» trouvoit alors dans le Palais d'Auguſte! Avouons,
» Meſſieurs, que *c'étoit-là une belle Académie*, Mé-
» cénas, Pollion, Tucca, Varius, Gallus, Horace,
» Virgile, l'Empereur même. Et ce qui fait à notre
» ſujet, nous découvrons le jugement qu'on fit de
» l'Eclogue, dans cette aſſemblée, par l'immenſe
» travail dont Virgile fut chargé, après ce premier
» eſſai de ſon génie. Ses Eclogues déclamées ou
» chantées ſur le théatre furent d'abord l'admiration
» de Rome. « Il ajoute que dans une de ces repréſentations, Ciceron s'écria, *magnæ ſpes altera Romæ.* Mais ce fait eſt apocryphe, ſelon tous les Critiques. Auguſte jugea la poëſie & tous les beaux arts propres à ſe concilier l'eſtime & l'amour des peuples, & capables d'adoucir les mœurs que les guerres civiles avoient rendues farouches. Il s'appliqua principalement à rétablir la culture des terres. Les Bucoliques & les Georgiques de Virgile furent deſtinées à faire goûter la vie champêtre, & à réveiller dans les Romains leur ancienne inclination pour l'agriculture. Lorſqu'il fut affermi ſur le trône, les peuples délivrés du fleau de la guerre ſe virent dans l'abondance, & les campagnes ceſſérent enfin d'être déſolées, ſoit par les levées de ſoldats, ſoit par les impoſitions ruineuſes, ſoit par les ravages des partis contraires.

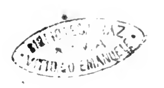
Tutus bos etenim rura perambulat :

Nutrit rura Ceres, almaque Faustitas. Hor.

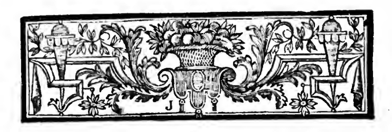
C'est ainsi que Regnier disoit à Henri IV.

Partout le Villageois entonnant tes louanges,
Riant coupe ses bleds, chantant fait ses vendanges.

Je finis ce discours par la définition de l'Eclogue, telle que la donne l'Abbé Geneſt. » L'Eclogue, » dit-il, est un Poëme composé d'un style pur, harmonieux, & fleuri, où sous le nom de Bergers, » & sous des images champêtres, on peut décrire » l'état & les sentimens des personnes les plus élevées, & leur insinuer l'amour des plaisirs innocens, & les leçons d'une sage & douce morale. « Cette définition trop longue est plutôt une description, qui n'est pas même exacte, puisqu'elle ne fait aucune mention de la simplicité du style, qui est essentielle à l'Eclogue, *deductum carmen.* Ainsi, pour donner une définition courte & générale, j'aimerois mieux dire, que l'Eclogue est un ouvrage de poësie qui a pour objet immédiat les mœurs & les occupations des Bergers. Cette définition embrasse leurs amours, leurs plaisirs, leurs peines, leurs inclinations, leurs passe-tems, leurs bois, leurs vergers, leurs troupeaux, les agrémens de leur séjour, leur vie douce, tranquille & oisive : Enfin elle n'exclut point les allégories, qui, selon moi, font le principal mérite de l'Eclogue, comme on le voit par quelques-unes de Virgile.



LES PASTORALES DE VIRGILE.



PUBLII VIRGILII MARONIS BUCOLICA.

ECLOGA I.

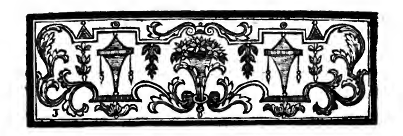
TITYRUS, MELIBŒUS.

MELIBŒUS.

TITYRE, tu patulæ recubans ſub tegmine fagi,
Sylveſtrem tenui muſam meditaris avenâ.
Nos patriæ fines, & dulcia linquimus arva:
Nos patriam fugimus: tu, Tityre, lentus in umbrâ
Formoſam reſonare doces Amaryllida ſylvas.

TITYRUS.

O Meliboee, Deus nobis hæc otia fecit.
Namque erit ille mihi ſemper Deus: illius aram



LES PASTORALES DE VIRGILE.

I. ECLOGUE.

TITYRE ET MELIBE'E.

MÉLIBÉE.



OUCHE' ſous l'épais feuillage de ce hêtre ; tu eſſayes, ô Tityre, un air paſtoral ſur ton leger chalumeau. Tandis que forcés d'abandonner notre pays nous fuyons ces agréables campagnes, tranquille à l'ombre, tu apprends aux échos de ces bois à répéter le nom de la belle Amaryllis [1].

TITYRE.

O Mélibée, c'eſt à un Dieu [2] que je dois cette tranquillité. Oui, je regarderai toujours mon bienfaiteur comme un Dieu : les tendres agneaux

Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.
Ille meas errare boves, ut cernis, & ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.

MELIBOEUS.

Non equidem invideo, miror magis; undique totis
Usque adeo turbatur agris. En ipse capellas
Protinus æger ago; hanc etiam vix, Tityre, duco:
Hîc inter densas corylos modo namque gemellos,
Spem gregis, ah! silice in nudâ connixa reliquit.
Sæpe malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus;
Sæpe sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.
Sed tamen, iste Deus qui sit da, Tityre, nobis.

TITYRUS.

Urbem quam dicunt Romam, Meliboee, putavi
Stultus ego huic nostræ similem, quò sæpe solemus
Pastores ovium teneros depellere fœtus.
Sic canibus catulos similes, sic matribus hædos
Noram: sic parvis componere magna solebam.
Verum hæc tantum alias inter caput extulit urbes,
Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

MELIBOEUS.

Ecquæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?

de nos bergeries arroſeront ſouvent ſes autels de leur ſang. Il veut bien que mon troupeau, comme tu vois, continue d'errer en ces lieux, & il m'a permis de jouer à mon gré toutes ſortes d'airs ſur mon ruſtique chalumeau.

MÉLIBÉE.

Je ne porte point envie à ton bonheur : je n'en ſuis que plus étonné, à la vûe de ce trouble affreux qui agite nos campagnes. Tu me vois ſur le point d'emmener triſtement mes chévres loin d'ici. En voici une, que j'ai bien de la peine à conduire : elle vient de mettre bas deux chevreaux, hélas! l'eſpérance de mon troupeau, qu'elle a laiſſés ſur un rocher au milieu de cette épaiſſe coudraye. Si mon eſprit n'avoit pas été aveuglé, je me ſouviens que ce malheur m'a été prédit plus d'une fois par des chênes frapés de la foudre : une funeſte corneille croaſſant ſur un arbre creux me l'a ſouvent annoncé. Cependant apprend moi, Tityre, quel eſt ce Dieu qui t'a été ſi favorable.

TITYRE.

O Mélibée, j'avois été aſſez ſimple juſqu'ici, pour me figurer cette Ville, qu'on appelle Rome, ſemblable à celle où nous avons coutume de mener nos agneaux. C'eſt comme ſi j'euſſe comparé à leurs peres de petits chiens qui viennent de naître, ou des chevreaux à leurs meres. Mais Rome éleve autant ſa tête au-deſſus de toutes les autres Villes, que le cyprès ſurpaſſe les viornes.

MÉLIBÉE.

Eh! quel puiſſant motif t'a inſpiré le deſſein de voir cette grande ville?

TITYRUS.

Libertas, quæ sera tamen respexit inertem,
Candidior postquam tondenti barba cadebat.
Respexit tamen, & longo post tempore venit,
Postquam nos Amaryllis habet, Galatea reliquit.
Namque, fatebor enim, dum me Galatea tenebat,
Nec spes libertatis erat, nec cura peculî;
Quamvis multa meis exiret victima septis,
Pinguis & ingratæ premeretur caseus urbi,
Non unquam gravis ære domum mihi dextra redibat.

MELIBOEUS.

Mirabar, quid mœsta Deos, Amarylli, vocares;
Cui pendere suâ patereris in arbore poma.
Tityrus hinc aberat: ipsæ te, Tityre, pinus,
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant.

TITYRUS.

Quid facerem? neque servitio me exire licebat,
Nec tam præsentes alibi cognoscere Divos.
Hîc illum vidi juvenem, Meliboee, quotannis
Bis senos cui nostra dies altaria fumant.
Hic mihi responsum primus dedit ille petenti:
Pascite, ut ante, boves, pueri, submittite tauros.

MELIBOEUS.

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt,
Et tibi magna satis; quamvis lapis omnia nudus,
Limosoque palus obducat pascua junco.

TITYRE.

La Liberté, qui, quoique tardive, a jetté les yeux ſur moi, comme ſur un eſclave oiſif dont la barbe a blanchi dans la ſervitude [3]. Elle m'a regardé favorablement & elle eſt enfin venuë, depuis que Galatée m'a quitté, & qu'Amaryllis me tient ſous ſes loix. Car je te l'avouerai, tandis que j'étois aſſervi à Galatée, je n'avois ni eſpérance d'être libre, ni ſoin de mes intérêts. Quoiqu'il ſortît de mes bergeries un grand nombre de victimes, & que je fiſſe d'excellens fromages pour l'ingrate Mantoue, ma main n'en revenoit jamais chargée d'argent [4].

MÉLIBÉE.

O Amaryllis [5], j'étois ſurpris de te voir triſtement invoquer les Dieux. J'étois en peine de ſçavoir pour qui tu laiſſois pendre tes fruits à leurs arbres. Tityre étoit abſent de ces lieux : ces pins, Tityre, ces fontaines, ces vergers te redemandoient.

TITYRE.

Que faire? Je ne pouvois autrement ſortir d'eſclavage, ni trouver ailleurs des Dieux auſſi propices? C'eſt-là, Mélibée, que j'ai vû ce jeune Dieu, pour qui tous les mois l'encens fume ſur nos autels. A peine lui ai-je adreſſé ma priére, qu'il m'a répondu : Continuez, mes enfans, de faire paître vos troupeaux, & de labourer vos terres.

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard [6], vous conſerverez donc vos champs, aſſez étendus pour vous, quoique le terrein ſoit pierreux, & que le limon d'un marais couvre votre herbage de joncs. Des pâturages incon-

Non inſueta graves tentabunt pabula fœtas,
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.
Fortunate ſenex, hîc inter flumina nota
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.
Hinc tibi, quæ ſemper vicino ab limite ſepes
Hyblæis apibus florem depaſta ſalicti,
Sæpe levi ſomnum ſuadebit inire ſuſurro.
Hinc altâ ſub rupe canet frondator ad auras;
Nec tamen interea raucæ, tua cura, palumbes,
Nec gemere aëriâ ceſſabit turtur ab ulmo.

TITYRUS.

Ante leves ergo paſcentur in æthere cervi,
Et freta deſtituent nudos in littore piſces;
Ante pererratis amborum finibus exul
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quàm noſtro illius labatur pectore vultus.

MELIBŒUS.

At nos hinc alii ſitientes ibimus Afros:
Pars Scythiam & rapidum Cretæ veniemus Oaxem,
Et penitus toto diviſos orbe Britannos.
En unquam patrios longo poſt tempore fines,
Pauperis & tugurî congeſtum ceſpite culmen
Poſt aliquot, mea regna videns, mirabor ariſtas!
Impius hæc tam culta novalia miles habebit,
Barbarus has ſegetes: En quò diſcordia cives

nus ne feront point tort à vos brebis pleines, & le mal contagieux d'un troupeau voisin ne nuira point au vôtre. Heureux vieillard, à l'ombre de ces arbres, vous jouirez de la fraîcheur de ces fontaines sacrées; & de ces ruisseaux ausquels vos yeux sont accoutumés. Ici, le doux bruit des abeilles, qui viennent sucer la fleur de cette haye de saules, vous invitera souvent au sommeil. Là, vous entendrez le bucheron, qui émonde les arbres sur cette haute montagne [7], faire retentir les airs de ses chansons. Cependant vos chers ramiers ne cesseront de roucouler, ni la tourterelle de gémir sur ces grands ormes.

Tityre.

Aussi les rapides cerfs paîtront dans les plaines de l'air, & les flots laisseront les poissons à sec sur les rivages; le Parthe boira des eaux de la Saone, le Germain des eaux du Tigre [8], changeant l'un & l'autre de climat; avant que l'image de mon bienfaiteur s'efface de mon esprit.

Mélibée.

Et nous, malheureux éxilés, nous irons vivre, les uns dans la brûlante Afrique, les autres dans la Scythie, ou dans l'isle de Créte sur les bords de l'impétueux Oaxe, ou parmi les Bretons, peuple séparé du reste de l'Univers. Hélas! reverrai-je jamais ma chere patrie, ma chaumiére, mon champ, qui étoit pour moi un royaume? Un Soldat inhumain va s'emparer de ces campagnes que j'ai cultivées avec tant de soin : ces moissons seront la proye d'un barbare. Voilà où la discorde a conduit

Perduxit miſeros : En queis conſevimus agros.
Inſere nunc, Melibœe, pyros, pone ordine vites.
Ite meæ, quondam felix pecus, ite capellæ.
Non ego vos poſthac viridi projectus in antro
Dumosâ pendere procul de rupe videbo.
Carmina nulla canam : non, me paſcente, capellæ,
Florentem cytiſum & ſalices carpetis amaras.

TITYRUS.

Hîc tamen hac mecum poteris requieſcere nocte,
Fronde ſuper viridi : ſunt nobis mitia poma,
Caſtaneæ molles, & preſſi copia lactis.
Et jam ſumma procul villarum culmina fumant,
Majoreſque cadunt altis de montibus umbræ.



de malheureux citoyens. Voilà ceux pour qui nous avons ensemencé nos terres. Ente maintenant des poiriers, Mélibée, & plante des vignes. Allez, mes chévres, allez, troupeau jadis heureux. Couché sur le gazon, dans une de ces grottes, je ne vous verrai plus de loin paître sur le panchant de cette montagne couverte de buissons. Je ne chanterai plus, & votre Berger ne vous fera plus brouter la fleur du cityse, ni la feuille amére du saule.

TITYRE.

Tu peux cependant passer cette nuit avec moi, sur un lit de feuillage. J'ai des fruits mûrs, des chataignes cuites, & du laitage en abondance. Déja la fumée s'éléve des toits de ces hameaux éloignés: déja les grandes ombres tombent des hautes montagnes.



REMARQUES
SUR LA PREMIERE ECLOGUE.

OCTAVE, après la Bataille de Philippes, où conjointement avec M. Antoine il avoit vaincu Brutus & Cassius, donna pour récompense à ses soldats vétérans toutes les terres situées autour de Crémone & de Mantoue, & par une injustice criante, il en dépouilla les légitimes possesseurs. Le Pere de Virgile, dont le petit bien étoit situé près de Mantoue, fut enveloppé dans cette disgrace. Mais comme on avoit alors des égards pour le mérite & les talens, il y eut une exception en sa faveur. Virgile le fils ayant par ses Vers mérité les bonnes graces de Pollion, qui commandoit quelques légions dans le pays, celui-ci lui donna une lettre de recommandation pour Mécéne qui étoit à Rome. Il s'y rendit avec son pere, & Mécéne les présenta l'un & l'autre à Octave, qui voulut bien leur conserver leurs terres. Ce fut pour en témoigner sa reconnoissance que le Poëte composa cette Eclogue, étant pour lors âgé de 29. ans. Il s'y représente lui-même sous le nom de Tityre. Quoique le pere de Virgile ne soit pas censé présent, c'est cependant à lui que s'adressent le 47e vers, qui commence par ces mots *Fortunate senex*, & les vers suivans jusqu'au 59e. Il est ridicule de supposer, comme le Pere Catrou, que Tityre représente le vieux pere de Virgile, jouant du chalumeau & chantant ses amours. Dans cette hypothése, l'amoureux Tityre est un Berger à barbe blanche, qui a attendu jusqu'à la fin de ses jours à cesser d'être amoureux de Galatée, pour aimer Amaryllis. Dire, comme ce Traducteur, qu'il ne s'agit que d'un amour allégorique, & que *Galatée* est Mantoue, & *Amaryllis* Rome, c'est une explication absurde. Amaryllis, la nouvelle Maitresse de Tityre, fait des vœux pour le retour de ce Berger *qui étoit allé à Rome*, & elle lui conserve ses fruits. Com-

ment Rome feroit-elle cette prétendue amante ? La suppofition eft inconcevable. D'ailleurs une Ville, repréfentée comme une Maitreffe charmante, rappelle *les beaux yeux de ma caffette* de la Comédie de Moliere.

[1] *Le nom de la belle Amaryllis.* Aucun des Interprétes & des Traducteurs n'a jufqu'ici compris que Mélibée commence par témoigner à Tityre, combien fa tranquillité l'étonne. Faute d'y faire attention, & de voir qu'il s'agit d'une efpéce de reproche, ils ont rendu le commencement de cette Eclogue d'une maniére infipide. Le P. Catrou commence ainfi : *Vous voilà donc, Tityre, &c.*

[2] *O Mélibée, c'eft à un Dieu, &c.* Il y a dans le titre de *Dieu*, que Tityre donne ici à Octave, une flaterie poëtique. Le titre de *Divus* ne fut donné au Triumvir qu'après la derniére défaite de Sext. Pompeïus, l'an de Rome 718, fous le Confulat de Vipfanius Agrippa & de Cananius Gallus, Octave étant alors âgé de 27 à 28 ans. Or cette Eclogue n'a été compofée que l'an de Rome 713, fous le Confulat de P. Servilius, & de Lucius Antonius frere de Marc-Antoine. Ce fut cette même année 713, que fe fit le partage célébre des terres, Tyrannie qui révolta les peuples, & donna lieu à la guerre de Péroufe ; parce que les anciens poffeffeurs eurent recours à Lucius Antonius, pour fe venger de cette oppreffion, & confpirérent contre les Triumvirs.

[3] *Dont la barbe a blanchi dans la fervitude.* Il eft manifefte que Tityre en cet endroit fe compare à un efclave, que l'on n'affranchit que fur la fin de fes jours ; *Candidior poftquam, &c.* Sans cela, ce qu'il dit feroit ridicule. Le *peculium*, dont il parle en ce même endroit, confirme cette idée, puifque *peculium* étoit l'argent que les efclaves amaffoient. Servius s'avife de rapporter *candidior* à *libertas.* Un autre (c'eft Pomponius) dit que *candidior barba* c'eft le poil folet, *lanugo.* Virgile avoit alors 29 ans, & il n'y a plus de poil folet à cet âge.

[4] *Ma main n'en revenoit jamais chargée d'argent.* C'eft que fa Maitreffe Galatée lui prenoit tout ce qu'il pouvoit gagner.

[5] *O Amaryllis, j'étois ſurpris, &c.* Des Commentateurs, & le dernier Traducteur de Virgile (l'Abbé de la Landelle de S. Remy) à l'exemple du P. Catrou, ne pouvant entendre le fil du dialogue de cette piéce, ont pris la liberté d'altérer le texte & de ſubſtituer *Galatea* au mot *Amarylli*, ſans faire réfléxion que le manuſcrit de Florence, & celui de la Bibliothéque du Roy, qui ſont les plus parfaits de l'aveu de tout le monde, portent *Amarylli.* En ſuppoſant *Galatea* au lieu d'*Amarylli*, les vers ſuivans deviennent un vrai galimathias. Une amante abandonnée peut-elle avoir les ſentimens qui y ſont exprimés?

[6] *Heureux vieillard, &c.* Ces vers, qui s'adreſſent au pere de Virgile, ne formoient point d'équivoque dans ſon tems. On ſçavoit que le jeune Poëte avoit un pere âgé, à qui les champs dont il s'agit appartenoient. On ne pouvoit s'y méprendre, comme on a fait depuis; ce qui a été la ſource de pluſieurs fauſſes interprétations.

[7] *Le Bucheron qui émonde les arbres ſur cette haute montagne.* Parce que Servius a avancé, qu'il y avoit certains oiſeaux toujours perchés ſur les arbres, qu'on appelloit *frondatores*, l'Abbé de S. Remy s'eſt aviſé de traduire ici *frondatores* par *les roſſignols.* Dans quel Auteur a-t-il vû *le roſſignol* appellé *frondator?* Virgile ne ſe ſeroit-il pas ſervi du mot de *Luſcinia* ou de *Philomela*, s'il avoit eu en vûe de parler ici des roſſignols?

[8] *Le Germain boira des eaux du Tigre.* Sans égard à la Syntaxe, le même Traducteur rapporte le mot d'*exul* à la Saone & au Tigre, deux fleuves, dont le premier coule dans la Gaule & le ſecond dans l'Aſſyrie & la Méſopotamie. Du reſte les Commentateurs ſe ſont beaucoup tourmentés pour expliquer géographiquement *Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim;* comme s'il étoit néceſſaire pour le ſens de ces vers, que la Saone fût dans la Germanie, & le Tigre dans la Parthie. L'Abbé de S. Remy, pour autoriſer le contre-ſens de ſa Traduction, dit que les migrations des peuples étoient anciennement fort fréquentes. Mais s'agit-il ici d'une colonie de Parthes qui s'établiroit dans la Gaule, ou d'un eſſaim de Germains qui

ſe tranſporteroit dans la Méſopotamie ? Non, ce ne ſont pas ces ſortes de migrations que Virgile regarde ici comme des choſes impoſſibles. Il eſt queſtion de toute une nation, *Parthus*, *Germania*. Or il n'eſt jamais arrivé qu'une nation entiére, une nation nombreuſe & étendue, telle que les Parthes & les Germains, abandonnât à la fois ſon pays pour s'établir dans un autre. C'eſt ainſi que faute d'entendre un Auteur, tantôt on prend la liberté de corrompre ſon texte, tantôt de n'avoir aucun égard à l'arrangement des termes, tantôt de lui ſubſtituer des ſens ridicules. Ce que je dis ici des Traducteurs, doit auſſi s'appliquer aux mauvais Commentateurs qui les ont guidés.

9 *Déja la fumée s'éléve des toits de ces hameaux éloignés.* La plûpart des Traducteurs font *fumer les cheminées* de ces hameaux. Mais il n'y avoit pas alors de cheminées en Italie, ſur-tout à la campagne, & il y en a encore fort peu aujourdui.

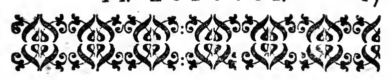




ECLOGA II.

ALEXIS.

FORMOSUM paſtor Corydon ardebat Alexim,
Delicias domini, nec quid ſperaret habebat.
Tantum inter denſas, umbroſa cacumina, fagos
Aſſidue veniebat: ibi hæc incondita ſolus
Montibus & ſylvis ſtudio jactabat inani.
O crudelis Alexi, nihil mea carmina curas,
Nil noſtri miſerere: mori me denique cogis.
Nunc etiam pecudes umbras & frigora captant;
Nunc virides etiam occultant ſpineta lacertos:
Theſtilis & rapido feſſis meſſoribus æſtu
Allia ſerpillumque herbas contundit olentes.
At mecum raucis, tua dum veſtigia luſtro,
Sole ſub ardenti reſonant arbuſta cicadis.
Nonne fuit ſatius triſtes Amaryllidis iras,
Atque ſuperba pati faſtidia? Nonne Menalcam?
Quamvis ille niger, quamvis tu candidus eſſes.
O formoſe puer, nimium ne crede colori.
Alba liguſtra cadunt, vaccinia nigra leguntur.
Deſpectus tibi ſum, nec qui ſim quæris, Alexi,



II. ECLOGUE.

ALEXIS.

LE Berger Corydon aimoit avec ardeur & sans espoir le charmant Alexis, les délices de son maître. Seulement il venoit tous les jours sous des hêtres chargés d'un épais feuillage. Là son amour solitaire faisoit sans art retentir les montagnes & les bois de ces inutiles plaintes.

O cruel Alexis, tu dédaignes mes chants, & tu n'es point touché de ma peine. A la fin tu seras la cause de ma mort. Voici l'heure que les troupeaux cherchent l'ombre & le frais; que les lézards sont cachés dans les buissons; que Thestilis broye l'ail & le serpolet, pour les moissonneurs accablés de la chaleur dévorante [1] : & moi, attaché à la trace de tes pas, je m'expose aux rayons d'un soleil brûlant, & ma voix se joint au chant des importunes cigales [2], dont ces buissons retentissent. Ne m'eût-il pas été moins dur d'essuyer la triste colére & les superbes dédains d'Amaryllis? N'aurois-je pas mieux fait de m'attacher au jeune Ménalque, quoi qu'il soit brun, & que tu sois blanc. Bel enfant, ne te glorifie point de ta blancheur: on laisse dans les champs les marguerites, pour cueillir les violettes [3].

Alexis, tu me méprises, & tu te mets peu en

Quàm dives pecoris, nivei quàm lactis abondans.
Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ :
Lac mihi non æſtate novum, non frigore deſit.
Canto, quæ ſolitus, ſi quando armenta vocabat,
Amphion Dircæus in actæo Aracyntho.
Nec ſum adeo informis. Nuper me in littore vidi,
Cùm placidum ventis ſtaret mare : non ego Daphnim,
Judice te, metuam, ſi nunquam fallit imago.
O tantum libeat mecum tibi ſordida rura
Atque humiles habitare caſas, & figere cervos,
Hædorumque gregem viridi compellere hibiſco !
Mecum una in ſylvis imitabere Pana canendo.
Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Inſtituit : Pan curat oves, oviumque magiſtros.
Nec te pœniteat calamo triviſſe labellum :
Hæc eadem ut ſciret, quid non faciebat Amyntas ?
Eſt mihi diſparibus ſeptem compacta cicutis
Fiſtula, Damœtas dono mihi quam dedit olim ;
Et dixit moriens : te nunc habet iſta ſecundum.
Dixit Damœtas : invidit ſtultus Amyntas.
Præterea duo nec tutâ mihi valle reperti
Capreoli, ſparſis etiam nunc pellibus albo ;
Bina die ſiccant ovis ubera, quos tibi ſervo.
Jam pridem à me illos abducere Theſtylis orat,
Et faciet, quoniam ſordent tibi munera noſtra.

peine de sçavoir qui je suis : combien je suis riche en troupeaux, combien ils me fournissent de laitage. Mille brebis, qui m'appartiennent, errent sur les montagnes de Sicile : l'hyver & l'été, le lait nouveau ne me manque point. Je sçais chanter les mêmes airs, que chantoit Amphion sur le mont Aracynthe [4], lorsqu'il vouloit rassembler ses troupeaux. Enfin je ne suis point d'une figure si désagréable. Je me suis vû derniérement dans l'onde, lorsque la mer étoit calme. Si un tel miroir est fidéle, je ne craindrai pas de le disputer à Daphnis, ni de te prendre toi-même pour juge.

Ah! daigne seulement habiter avec moi ces campagnes & loger sous d'humbles toits. Vien armé de javelots poursuivre des cerfs, & la houlette à la main conduire des troupeaux. Tu imiteras comme moi le Dieu Pan, en faisant retentir les forêts de tes chansons. Pan a le premier enseigné à joindre ensemble plusieurs chalumeaux avec de la cire : il protége les brebis, & les bergers. Tu ne te repentiras point d'avoir approché la flûte de tes lévres. Que ne faisoit point Amyntas, pour apprendre les airs que je sçais jouer! J'ai une flûte à sept tuyaux de différente longueur [5], dont autrefois Damétas m'a fait présent. En mourant il me dit : Corydon, tu es le second qui posséde cette flûte. Ainsi me parla Damétas : Amyntas l'a follement enviée. De plus, j'ai trouvé au fond d'un périlleux ravin deux petits chevreuils tachetés de blanc, qui épuisent tous les jours le lait de deux brebis. Je les garde pour toi. Il y a déja quelque tems que Thestilis me presse de les lui donner; & elle les aura, puisque tu dédaignes mes présens.

Huc ades, ô formoſe puer. Tibi lilia plenis
Ecce ferunt Nymphæ calathis : tibi candida Naïs
Pallentes violas & ſumma papavera carpens,
Narciſſum & florem jungit bene olentis anethi.
Tum caſia, atque aliis intexens ſuavibus herbis,
Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.
Ipſe ego cana legam tenerâ lanugine mala,
Caſtaneaſque nuces, mea quas Amaryllis amabat.
Addam cerea pruna, & honos erit huic quoque pomo.
Et vos, ô lauri, carpam, & te proxima myrte :
Sic poſitæ quoniam ſuaves miſcetis odores.
Rusticus es, Corydon, nec munera curat Alexis :
Nec, ſi muneribus certes, concedat Iolas.
Eheu, quid volui miſero mihi ? floribus Auſtrum
Perditus, & liquidis immiſi fontibus apros.
Quem fugis, ah demens ? Habitârunt Dii quoque ſylvas,
Dardaniuſque Paris. Pallas quas condidit arces
Ipſa colat : nobis placeant ante omnia ſylvæ.
Torva leæna lupum ſequitur, lupus ipſe capellam ;
Florentem cytiſum ſequitur laſciva capella,
Te Corydon, ô Alexi. Trahit ſua quemque voluptas.
Aſpice : aratra jugo referunt ſuſpenſa juvenci,
Et ſol creſcentes decedens duplicat umbras.
Me tamen urit amor : quis enim modus adſit amori ?

Vien, aimable enfant : les Nymphes te préſentent des corbeilles remplies de fleurs : une blanche Naïade t'offre des violettes pâles [6], des pavots, des narciſſes, & des fleurs d'anet, dont l'odeur eſt délicieuſe. Elle te compoſe un bouquet de romarin, de hyacinthe & de ſouci. Pour moi, je t'offre des pommes de coin couvertes d'un tendre duvet, & des chataignes que mon Amaryllis aimoit. J'ajouterai des prunes de couleur de cire, & ce fruit aura auſſi l'honneur de t'être deſtiné. Je vous cueillerai pour le même deſſein, laurier & myrte, vous dont les odeurs ainſi mariées exhalent un ſi doux parfum.

Corydon, tu es groſſier. Alexis eſt peu ſenſible à tes libéralités champêtres, & ſi tu voulois le gagner par des préſens, Iolas l'emporteroit ſur toi. Ah ! malheureux que je ſuis, qu'ai-je dit [7] ? J'ai déchaîné un vent de midi ſur des fleurs, j'ai fait entrer des ſangliers dans les eaux pures d'une claire fontaine.

Cependant quel caprice, ô Alexis, te force à me fuir ? Les Dieux eux-mêmes & Paris du ſang de Troie ont habité les forêts [8]. Que Pallas s'enferme dans les Villes qu'elle a bâties : pour nous préférons les bois à tout autre ſéjour. La féroce lionne cherche le loup ; le loup, la chévre ; la chévre, le cityſe fleuri : Corydon te cherche, ô Alexis. Chacun eſt entraîné par ſon goût. Voi ces bœufs chargés du ſoc de la charue, qui retournent à leurs étables : voi le Soleil qui finit ſa carriére, & qui réunit les ombres qu'il a fait croître. Cependant l'amour continue de me conſumer. Eſt-il un frein pour l'amour ?



Ah, Corydon, Corydon, quæ te dementia cœpit?
Semiputata tibi frondosâ vitis in ulmo eſt,
Quin tu aliquid ſaltem potius, qucrum indiget uſus,
Viminibus mollique paras detexere junco?
Invenies alium, ſi te hic faſtidit Alexis.



Ah ! Corydon, Corydon, que tu es insensé ! Ta vigne, unie à cet ormeau chargé de feuillage, n'est qu'à demi taillée. Que ne prépares-tu au moins quelque utile ouvrage, tissu d'ozier, ou d'un jonc fléxible ? Si cet Alexis te dédaigne, tu en trouveras un autre.



REMARQUES
SUR LA DEUXIÉME ECLOGUE.

LE sujet de cette Eclogue s'explique assez de lui-même. Il s'agit, suivant les Interprétes d'un jeune esclave de Pollion, que Virgile vouloit avoir, & il paroît par cette piéce que le jeune homme avoit de la répugnance à passer au service du Poëte. La plûpart des Traducteurs ont cru embellir leur traduction, en regardant Alexis comme un jeune Berger, que Corydon invitoit à venir demeurer avec lui. Mais cette supposition est manifestement contraire au sens de l'Auteur, & fait dire à Corydon des choses plattes & inutiles. A quoi bon vanteroit-il les agrémens de la campagne à un Berger, qui les connoitroit aussi-bien que lui, & lui diroit-il de ne point dédaigner la vie pastorale? Pourquoi craindroit-il que les présens champêtres qu'il lui offre, ne le rebutassent? Le but de cette Eclogue est d'engager Pollion à donner au Poëte un Esclave qui lui plaisoit. Il feint qu'il est Berger, & sous cette idée champêtre, il représente à ce jeune homme la médiocrité de sa condition, en comparaison de celle de l'illustre Romain, à qui ce joli esclave appartenoit. Il fait sentir en même tems qu'il sera aussi heureux chez lui que dans la maison d'un Grand; que rien ne lui manquera; qu'il y goûtera des plaisirs innocens; qu'il lui apprendra à faire des vers, &c.

A l'égard de la passion qui paroît régner dans cette piéce, je n'ai autre chose à dire, après les Interprétes, sinon que Virgile a voulu exprimer, dans le goût des Eclogues de Théocrite, l'envie extrême qu'il avoit qu'on lui donnât le jeune esclave, qui, à ce qu'on dit, s'appelloit Alexandre. *Fabrini*, un des meilleurs Commentateurs de Virgile, & qui a écrit son Commentaire en Italien, dit à ce sujet: *Altri, atteso che il Poeta fù di vita e costumi honestissimi, e lontano da ogni bruttezza, hanno inteso questo fatto sanamente, e bassi a mio parere a creder cosi; cioè, che questo fanciullo fusse amato da Virgilio di amor honesto e gentile, si come dicesi che Socrate amò Alcibiade.* Voyez le Banquet de Platon, traduit par le grand Racine, où est le systême de Venus Uranie & la

Pulchrum sententia!

distinction des deux amours. Les Anciens mettoient une grande différence entre *Cupidon* & l'*Amour*, comme M. Dacier le fait voir dans ses Notes sur les Odes d'Horace.

[1] *Accablés de la chaleur dévorante.* Le mot de *rapidus* doit être ici raporté à son étymologie, qui est *rapio.* Ainsi *æstus rapidus* signifie *æstus rapax, vorax*, dévorant.

[2] *Au chant des importunes cigales, &c.* Des Naturalistes modernes ont dit que le bruit que font les cigales, vient de l'agitation de leurs aîles, ce qui n'est point vrai. Il est causé par le mouvement d'une membrane de leur estomac composé singuliérement. V. le 5e vol. de l'*Hist. des Insectes* par M. de Reaumur. Ce bruit est un *chant* pour les Poëtes. La Fontaine dit : *la cigale ayant chanté tout l'été.*

[3] *On laisse les marguerites pour cueillir les violettes.* Il y a dans le texte, *on laisse le troëne pour cueillir le glaieul.* Ces fleurs étant peu connues, je leur en ai substitué d'autres, qui forment la même idée.

[4] *Sur le mont Aracynthe.* Le mont Aracynthe est dans la Béotie près de Thebes. Virgile l'appelle *actæus*, parce qu'il est sur le bord de la mer : ἀκτὴ *Littus.*

[5] *J'ai une flûte à sept tuyaux de différente longueur.* Chez les Anciens cet instrument avoit autant de tuyaux qu'il y a de tons dans la musique. L'orgue en est une imitation, ainsi que la musette. On sent bien qu'il étoit impossible que les poulmons pussent fournir du vent à sept tuyaux joints ensemble avec de la cire. Ce devoit donc être une espéce de musette.

[6] *Des violettes pâles.* Il y a des violettes blanches, ou pâles. La couleur pâle étant celle de l'amour, dit le P. de la Rue, Corydon offre au jeune Alexis des violettes de cette couleur. *Et tinctus violâ pallor amantium.* Hor. L. 3. *Od.* 10.

[7] *Ah ! malheureux que je suis, qu'ai-je dit?* J'ai suivi l'interprétation du P. Abraham Jésuite qui m'a paru la meilleure, ainsi qu'au P. de la Rue. Ce Iolas est ici représenté comme le rival de Corydon. Son nom prononcé devant Alexis rend inutiles toutes les offres du Berger, parce qu'Iolas est bien plus riche. Corydon a donc ruiné lui-même ses espérances : c'est ce que signifient les expressions figurées dont il se sert, *floribus austrum, &c.*

[8] *Paris du sang de Troie, &c.* Le Poëte cite Paris, à cause de sa beauté, qui attira les trois Déesses à son tribunal.

ECLOGA III.

MENALCAS, DAMŒTAS, PALEMON.

MENALCAS.

DIc mihi, Damœta, cujum pecus? an Melibœi?

DAMŒTAS.

Non, verum Ægonis: nuper mihi tradidit Ægon.

MENALCAS.

Inſelix ô ſemper ovis pecus! ipſe Neæram
Dum fovet, ac ne me ſibi præferat illa, veretur,
Hic alienus oves cuſtos bis mulget in horâ:
Et ſuccus pecori, & lac ſubducitur agnis.

DAMŒTAS.

Parcius iſta viris tamen objicienda memento.
Novimus & qui te..... tranſverſa tuentibus hircis,
Et quo, ſed faciles Nymphæ riſere, ſacello.

MENALCAS.

Tum credo, cùm me arbuſtum videre Myconis,
Atque malâ vites incidere falce novellas.

DAMŒTAS.

Aut hîc ad veteres fagos, cum Daphnidis arcum
Fregiſti & calamos, quæ tu, perverſe Menalca,

III. ECLOGUE.

MENALQUE, DAMETAS, PALEMON.

MENALQUE.

DI-MOI, Damétas, à qui appartient ce troupeau. Eſt-ce à Mélibée?

DAMETAS.

Non: il appartient à Egon, qui depuis peu me l'a confié.

MENALQUE.

O troupeau toujours malheureux! Tandis que le jaloux Egon eſt ſans ceſſe auprès de Néera, dans la crainte qu'elle ne me préfére à lui, il ſe fie à un mercenaire, qui deux fois par heure traît les brebis, épuiſe le troupeau, & dérobe le laît aux agneaux.

DAMETAS.

Souvien-toi que de pareils reproches doivent ſe faire avec plus de réſerve. Nous ſçavons ce qui t'eſt arrivé .... quand les boucs te regardérent de travers, & ce qui ſe paſſa dans cet antre conſacré aux Nymphes, qui eurent l'indulgence d'en rire.

MENALQUE.

Ce fut ſans doute, quand on me vit couper méchamment les arbres & les jeunes vignes de Mycon.

DAMETAS.

Et toi, quand près de ces vieux hêtres tu briſas l'arc & les chalumeaux de Daphnis. Jaloux qu'on

Et cùm vidisti puero donata, dolebas:
Et, si non aliquà nocuisses, mortuus esses.

MENALCAS.

Quid domini facient, audent cum talia fures?
Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum
Excipere insidiis, multum latrante Lyciscâ?
Et cùm clamarem: Quò nunc se proripit ille?
Tityre, coge pecus: tu post carecta latebas.

DAMŒTAS.

An mihi cantando victus non redderet ille
Quem mea carminibus meruisset fistula caprum?
Si nescis, meus ille caper fuit; & mihi Damon
Ipse fatebatur, sed reddere posse negabat.

MENALCAS.

Cantando tu illum! aut unquam tibi fistula cerâ
Juncta fuit? Non tu in triviis, indocte, solebas
Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen?

DAMŒTAS.

Vis ergo inter nos, quid possit uterque vicissim
Experiamur? ego hanc vitulam (ne forte recuses,
Bis venit ad mulctram, binos alit ubere fœtus)
Depono: Tu dic mecum quo pignore certes.

MENALCAS.

De grege non ausim quicquam deponere tecum.
Est mihi namque domi pater, est injusta noverca:
Bisque die numerant ambo pecus, alter & hædos.
Verum, id quod multo tute ipse fatebere majus,

en eût fait préſent à ce jeune Berger, tu ſerois mort, méchant Ménalque, ſi tu ne lui avois fait quelque mal.

Menalque.

Que feront les maîtres, ſi des fripons tels que toi ont tant d'audace? Ne t'ai-je pas vû, ſcélérat, dérober un chevreau à Damon? Sa chienne Lyciſque aboya. Et lorſque je criai : où va ce voleur? Tityre, raſſemble ton troupeau; alors tu te cachas derriére des roſeaux.

Dametas.

Que Damon ne me donnoit-il le chevreau, prix de la victoire que ma flûte avoit remportée ſur la ſienne? Car ſi tu l'ignores, ce chevreau étoit à moi: Damon en convenoit lui-même; mais il diſoit qu'il n'étoit pas le maître de me le donner.

Menalque.

Toi, tu l'as vaincu! Ignorant, as-tu ſeulement jamais eu une flûte à pluſieurs tuyaux? N'eſt-ce pas toi, qu'on a ſouvent entendu dans les carrefours jouer de miſérables airs ſur un mauvais chalumeau?

Dametas.

Veux-tu que nous éprouvions qui de nous deux eſt le plus habile. Je gage cette géniſſe. Tu ne dois pas la mépriſer. Elle donne du lait deux fois par jour, & elle nourrit encore deux veaux. Di ce que tu veux gager de ton côté.

Menalque.

Je n'oſerois rien riſquer de mon troupeau. J'ai un pere attentif, & une marâtre ſévére, qui deux fois par jour comptent le troupeau; l'un les brebis, l'autre les chevreaux. Mais puiſque tu es aſſez inſenſé pour me faire un défi, je vais te propoſer un gage,

Inſanire libet quoniam tibi, pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis;
Lenta quibus torno facili ſuperaddita vitis
Diffuſos hederâ veſtit pallente corymbos.
In medio duo ſigna, Conon: & quis fuit alter?
Deſcripſit radio totum qui gentibus orbem,
Tempora quæ meſſor, quæ curvus arator haberet.
Necdum illis labra admovi, ſed condita ſervo.

DAMŒTAS.

Et nobis idem Alcimedon duo pocula fecit,
Et molli circum eſt anſas amplexus acantho:
Orpheaque in medio poſuit, ſylvaſque ſequentes.
Necdum illis labra admovi, ſed condita ſervo.
Si ad vitulam ſpectes, nihil eſt quod pocula laudes.

MENALCAS.

Nunquam hodie effugies: veniam quocumque vocâris.
Audiat hæc tantum vel qui venit. Ecce Palæmon.
Efficiam poſthac ne quemquam voce laceſſas.
Quin age, ſi quid habes; in me mora non erit ulla:
Nec quemquam fugio. Tantum, vicine Palæmon,
Senſibus hæc imis, res eſt non parva, reponas.

PALÆMON.

Dicite: quando quidem in molli conſedimus herbâ.

que tu avoueras toi-même être au-dessus du tien. Ce sont deux coupes de bois de hêtre, tournées & recherchées au ciseau par le fameux Alcimedon. Un cep de vigne entrelassé d'un lierre [1] embrasse le contour du vase. Dans le fond d'une de ces coupes est la figure de Conon [2] : Quelle est l'autre ? C'est celle de cet homme, qui par des lignes tracées, a décrit tout le globe de la terre habité par différentes nations [3], qui a distingué les saisons où il faut labourer les champs, & couper la moisson : je ne me suis point encore servi de ces deux vases, que je conserve précieusement.

Dametas.

J'ai, comme toi, deux coupes de la main du même Alcimedon, ornées de branches d'Acanthe parfaitement ciselées, qui embrassent les deux anses. Il a gravé au fond un Orphée, entraînant les arbres par le son mélodieux de sa lyre. Je n'en ai pas non plus fait usage, & je les garde soigneusement. Cependant ces deux coupes ne valent pas la génisse que j'ai proposée.

Menalque.

Tu ne m'échaperas pas aujourdui : j'accepterai toutes les conditions que tu voudras. Que celui qui vient vers nous, quel qu'il soit, écoute nos chants. C'est Palemon. Je vais te faire perdre l'envie de proposer jamais un défi. Allons, chante le premier, si tu sçais quelque chanson : je ne tarderai pas à te répondre. Je ne récuse personne pour juge. Palemon, il ne s'agit pas de peu de chose ; sois attentif à nos chants.

Palemon.

Chantez, jeunes Bergers, puisque nous sommes assis sur ce tendre gazon. Tous les champs se pa-

Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos.
Nunc frondent ſylvæ, nunc formoſiſſimus annus.
Incipe, Damœta : tu deinde ſequére, Menalca.
Alternis dicetis, amant alterna Camœnæ.

DAMŒTAS.

Ab Jove principium, Muſæ : Jovis omnia plena :
Ille colit terras, illi mea carmina curæ.

MENALCAS.

Et me Phœbus amat : Phœbo ſua ſemper apud me
Munera ſunt, lauri & ſuave rubens hyacinthus.

DAMŒTAS.

Malo me Galatea petit, laſciva puella,
Et fugit ad ſalices, & ſe cupit ante videri.

MENALCAS.

At mihi ſeſe offert ultro, meus ignis, Amyntas :
Notior ut non ſit canibus jam Delia noſtris.

DAMŒTAS.

Parta meæ Veneri ſunt munera : namque notavi
Ipſe locum, aëriæ quo congeſſere palumbes.

MENALCAS.

Quod potui, puero ſilveſtri ex arbore lecta
Aurea mala decem miſi, cras altera mittam.

DAMŒTAS.

O quoties, & quæ nobis Galatea locuta eſt !

rent

parent de verdure, tous les arbres se renouvellent; les bois se couvrent de feuillage: c'est la riante saison. Commence, Dametas: toi, Menalque, tu répondras. Vous chanterez tour à tour: les Muses aiment cette sorte de chant.

DAMETAS.

Muses, je commence par les louanges de Jupiter. Ce Dieu remplit l'Univers [4]: c'est par lui que nos campagnes sont fertiles. Mes chants ont le bonheur de lui plaire.

MENALQUE.

Et moi je suis aimé d'Apollon. J'ai toujours des présens à lui offrir, du Laurier & de l'agréable fleur d'Hyacinthe.

DAMETAS.

La jeune & folâtre Galatée me jette une pomme, & court se cacher parmi des saules. Mais auparavant elle veut être aperçue.

MENALQUE.

Mon cher Amyntas vient de lui-même s'offrir à moi. Delie n'est pas maintenant plus connue de mes chiens [5].

DAMETAS.

J'ai des présens tout prêts pour mon aimable Bergére; car j'ai remarqué un endroit, où des ramiers ont fait leur nid.

MENALQUE.

J'ai cueilli dans la forêt dix pommes de couleur d'or [6]. C'est tout ce que j'ai pu envoyer à mon ami. Demain je lui en envoyerai autant.

DAMETAS.

Que de choses touchantes Galatée m'a dites mille

Partem aliquam, venti, Divûm referatis ad aures.

MENALCAS.

Quid prodeſt, quod me ipſe animo non ſpernis, Amynta,
Si, dum tu ſectaris apros, ego retia ſervo?

DAMŒTAS.

Phyllida mitte mihi, meus eſt natalis, Iola.
Cum faciam vitulâ pro frugibus, ipſe venito.

MENALCAS.

Phyllida amo ante alias; nam me diſcedere flevit:
Et longum, formoſe, vale, vale, inquit, Iola.

DAMŒTAS.

Triſte lupus ſtabulis, maturis frugibus imbres,
Arboribus venti, nobis Amaryllidis iræ.

MENALCAS.

Dulce ſatis humor, depulſis arbutus hœdis,
Lenta ſalix fœto pecori, mihi ſolus Amyntas.

DAMŒTAS.

Pollio amat noſtram, quamvis eſt ruſtica, Muſam.
Pierides, vitulam lectori paſcite veſtro.

MENALCAS.

Pollio & ipſe facit nova carmina. Paſcite taurum;
Jam cornu petat, & pedibus quiſpargat arenam.

fois ! Vents, portez-en une partie aux oreilles des Dieux.

Menalque.

Que me sert, Amyntas, que dans ton ame tu ne me méprises point, si tandis que tu cours après les sangliers, je garde les toiles?

Dametas.

Iolas, envoye-moi Phyllis : c'est le jour de ma naissance. Lorsque je sacrifierai une génisse pour obtenir une récolte heureuse, vien toi-même.

Menalque.

Iolas, j'aime Phyllis plus que toutes les autres Bergéres ; car elle a pleuré à mon départ, & elle m'a dit long-tems : adieu, beau Menalque, adieu.

Dametas.

Le loup est funeste aux bergeries, les pluyes à la recolte, les vents aux arbres, & à moi la colére d'Amaryllis.

Menalque.

L'eau est agréable aux champs ensemencés, l'arboisier aux chevreaux sevrés, le saule pliant aux brebis pleines, & à moi le seul Amyntas.

Dametas.

Pollion aime ma Muse, toute rustique qu'elle est. Déesses du Permesse, élevez une génisse pour l'illustre Lecteur de mes vers.

Menalque.

Pollion fait lui-même des vers d'un goût neuf. Muses, élevez-lui un jeune taureau, qui déja menace de la corne, & qui en bondissant fasse voler la poussiére.

DAMŒTAS.

Qui te, Pollio, amat, veniat quò te quoque gaudet.
Mella fluant illi, ferat & rubus aſper amomum.

MENALCAS.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi :
Atque idem jungat vulpes, & mulgeat hircos.

DAMŒTAS.

Qui legitis flores & humi naſcentia fraga,
Frigidus, ô pueri, fugite hinc, latet anguis in herbâ.

MENALCAS.

Parcite, oves, nimium procedere : non bene ripæ
Creditur : ipſe aries etiam nunc vellera ſiccat.

DAMŒTAS.

Tityre, paſcentes à flumine reîce capellas.
Ipſe, ubi tempus erit, omnes in fonte lavabo.

MENALCAS.

Cogite oves, pueri : ſi lac præceperit æſtus,
Ut nuper, fruſtra preſſabimus ubera palmis.

DAMŒTAS.

Eheu, quam pingui macer eſt mihi taurus in arvo!
Idem amor exitium pecori, pecoriſque magiſtro.

MENALCAS.

His certe neque amor cauſa eſt, vix oſſibus hærent.
Neſcio quis teneros oculus mihi faſcinat agnos.

Dametas.

Que celui qui t'aime, ô Pollion, puiſſe arriver où il ſe réjouit de te voir parvenu. Que le miel coule pour lui : Que pour lui le buiſſon inculte produiſe l'amome.

Menalque.

Que celui qui ne hait point Bavius, aime tes vers, ô Mevius [7] ! Qu'il s'aviſe d'atteler des renards, & de traire des boucs !

Dametas.

Jeunes Bergers, qui cueillez des fleurs & des fraiſes, fuyez ces lieux : un ſerpent eſt caché ſous l'herbe.

Menalque.

Prenez garde, mes brebis, de vous avancer trop : la rive de ce fleuve n'eſt pas ſûre. Ce bélier même ſéche encore ſa toiſon.

Dametas.

Tityre, éloigne tes chévres du fleuve. Quand il ſera tems, je les laverai toutes moi-même à la fontaine.

Menalque.

Bergers, renfermez vos brebis. Si la chaleur vient à tarir leur lait, comme il arriva ces jours paſſés, nous preſſerons en vain leurs mammelles.

Dametas.

Que mes taureaux ſont maigres au milieu d'un gras paturage ! L'amour fait le même tort au troupeau & au paſteur.

Menalque.

Ce n'eſt pas l'amour certainement qui nuit à mes brebis. Cependant elles ſont d'une maigreur extrême. Je ne ſçai quel regard faſcine mes tendres agneaux.

DAMŒTAS.

Dic quibus in terris, & eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat cœli ſpatium non amplius ulnas.

MENALCAS.

Dic quibus in terris inſcripti nomina regum
Naſcantur flores, & Phyllida ſolus habeto.

PALÆMON.

Non noſtrûm inter vos tantas componere lites:
Et vitulâ tu dignus & hic, & quiſquis amores
Aut metuet dulces, aut experietur amaros:
Claudite jam rivos, pueri, ſat prata biberunt.



Dametas.

Di, dans quel endroit de la terre l'espace du Ciel n'a pas plus de trois coudées d'étendue, & tu seras pour moi un Apollon.

Menalque.

Di, dans quelle contrée naissent des fleurs, sur lesquelles sont écrits des noms de Rois, & je te céde Phyllis.

Palemon.

Il ne me convient pas de juger un si grand différend. Vous méritez le prix l'un & l'autre, aussi-bien que quiconque chantera, comme vous, les redoutables douceurs de l'amour, & ses inquiétudes améres. Arrétez l'eau, jeunes Bergers, les prairies sont assez abreuvées [8].



REMARQUES SUR LA TROISIÉME ECLOGUE.

CETTE Eclogue est un combat de deux Bergers, qui disputent sur le mérite de leur chant; ils commencent par se quereller; puis ils se mettent à chanter, après avoir proposé un prix pour le vainqueur. Palemon est le juge du combat. Les Grammairiens appellent ces sortes de chants alternatifs, vers *Amébées*. Lorsqu'un des deux a chanté deux vers, l'autre répond par deux autres vers, dont le sens est analogue à ceux du premier. Quelques Interprétes ont cru que cette piéce étoit allégorique, & que c'étoit une satyre contre quelque ennemi du Poëte. Mais je n'en vois aucune apparence. Les deux Bergers se font des reproches trop affreux, pour que Virgile ait voulu être représenté par aucun de ces deux personnages. D'ailleurs on n'y apperçoit de trait satyrique que contre Bavius & Mévius. Les Bergers finissent par proposer chacun une énigme, ou un rébus à deviner. On s'est donné la torture pour les expliquer. On a dit que dans la premiére énigme il s'agissoit du Ciel considéré au fond d'un puits. Pour le second, on n'y a encore rien entendu. Ceux qui ont paru rencontrer le moins mal, ont dit qu'il s'agissoit de la fleur d'Hyacinthe, sur laquelle on voit les premiéres lettres du nom d'Ajax fils de Télamon, changé en cette fleur, suivant la Fable.

Ovide dit, *Met.* 10. v. 215.

Ipse suos gemitus foliis inscripsit, & ai, ai
Flos habet inscriptum.

Cette métamorphose d'Ajax en Hyacinthe n'empêche pas que les Poëtes n'ayent supposé que le jeune Hyacinthe fut aussi changé en cette fleur.

[1] *Un cep de vigne entrelassé d'un lierre.* C'est à mon gré le seul sens qu'on puisse donner au texte. Les Traducteurs, copistes du P. de la R. supposent ici que *vitis* est la même chose

que *vimen hederæ*, ce qui eſt une interprétation choquante.

[2] *La figure de Conon.* Conon fut un célébre Mathématicien de Samos, qui pour plaire au Roy d'Egypte, Ptolémée Evergéte, donna le nom de *Chevelure de Bérénice* à une conſtellation, comme l'on voit dans une piéce de Callimaque, que Catulle a traduite en Latin. Il vivoit du tems d'Archimède, dont il étoit ami, & quelques-uns prétendent qu'il fut ſon maître.

[3] *Quelle eſt l'autre? C'eſt celle de . . .* Le Berger ne pouvant dire le nom de l'autre Mathématicien, qu'il a oublié, le déſigne par ſa qualité d'Aſtronome & de Géographe. Il eſt bien ſingulier de voir la plûpart des Interprétes & des Traducteurs rendre *radius* par *baguette mathématique. Radius* en termes de Géométrie ſignifie une ligne, un rayon. C'eſt avec des lignes qu'on trace les cartes aſtronomiques & géographiques.

[4] *Ce Dieu remplit l'Univers.* Les anciens donnoient à l'*Æther*, c'eſt-à-dire à l'air, le nom de Jupiter. Virgile dit dans les Géorgiques, L. 2. v. 325.

Tum pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ deſcendit, & omnes
Magnus alit magno commixtus corpore fœtus.

[5] *Delie n'eſt pas maintenant plus connue de mes chiens.* Cette Delie étoit une Bergére. Il eſt ridicule de l'entendre de Diane, comme le P. Catrou qui traduit : *mes chiens lui font les mêmes careſſes qu'à la Déeſſe de nos forêts.* Qui avoit jamais imaginé que les chiens d'un Berger couruſſent dans les bois après Diane, pour la careſſer ?

[6] *Dix pommes de couleur d'or.* Il y a pluſieurs fruits de cette couleur (*aurea mala*) le citron, le coin, &c. J'ai employé l'expreſſion générale du texte.

[7] *Que celui qui ne hait point Bavius, aime tes vers, ô Mevius.* Bavius & Mevius étoient deux mauvais Auteurs, contemporains & ennemis de Virgile.

[8] *Arrêtez l'eau . . . les prairies ſont aſſez abreuvées.* C'eſt-à-dire, vous avez aſſez chanté, les oreilles ſont ſatisfaites. Je n'ai point voulu altérer l'expreſſion figurée, qui s'entend.

ECLOGA IV.

DRUSUS.

SICELIDES Musæ, paulo majora canamus:
Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ.
Si canimus sylvas, sylvæ sint Consule dignæ.
Ultima Cumæi venit jam carminis ætas:
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit & Virgo, redeunt Saturnia regna:
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta fave, Lucina: tuus jam regnat Apollo.
Teque adeo, decus hoc ævi, te Consule, inibit,
Pollio, & incipient magni procedere menses.
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras.
Ille Deûm vitam accipiet, Divisque videbit
Permistos Heroas, & ipse videbitur illis;
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.
At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu,
Errantes hederas passim cum baccare tellus,
Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho.
Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ

IV. ECLOGUE.

DRUSUS.

Muses de Sicile [1], élevons un peu nos chants. Les buiſſons & les humbles bruyéres ne plaiſent pas à tout le monde. Si nous chantons les bois, que ces bois ſoient dignes d'un Conſul.

Le dernier âge prédit par la Sibylle de Cumes eſt enfin arrivé [2]. Une nouvelle révolution de ſiécles commence à éclore. La Vierge Aſtrée revient ſur la terre, & le régne de Saturne avec elle. Le Ciel nous envoye une nouvelle race de Mortels. Chaſte Lucine, favoriſe la naiſſance d'un Enfant, qui fera d'abord ceſſer ce ſiécle de fer, & goûter le bonheur de l'âge d'or à tous les peuples. Apollon, ton frere, régne aujourdui [3]. Et toi, Pollion, tu verras cet événement glorieux arriver, & ces tems mémorables commencer ſous ton Conſulat. Par tes ſoins, s'il reſte encore quelques traces de nos crimes, elles ſeront effacées, & la terre ſera pour jamais délivrée de ſes allarmes.

Cet Enfant jouira de la vie des Dieux. Il verra les héros mêlés avec la troupe céleſte : ils le verront lui-même parmi eux, & il régira l'univers pacifié par les vertus de ſon pere.

O divin Enfant, la terre féconde ſans culture te prodiguera bientôt de petits préſens : Par-tout elle produira pour toi des branches de lierre, errantes çà & là, du baccar, du colocaſe, & de l'agréable acanthe. Les chévres retourneront le ſoir à leurs

Ubera, nec magnos metuent armenta leones.
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores :
Occidet & serpens, & fallax herba veneni
Occidet : Assyrium vulgo nascetur amomum.
At simul Heroum laudes, & facta parentis
Jam legere, & quæ sit poteris cognoscere virtus,
Molli paulatim flavescet campus aristâ,
Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.
Pauca tamen suberunt priscæ vestigia fraudis,
Quæ tentare Thetim ratibus, quæ cingere muris
Oppida, quæ jubeant telluri infindere sulcos.
Alter erit tum Tiphys, & altera quæ vehat Argo
Delectos Heroas : erunt etiam altera bella,
Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles.
Hinc, ubi jam firmata virum te fecerit ætas,
Cedet & ipse mari vector, nec nautica pinus
Mutabit merces : omnis feret omnia tellus.
Non rastros patietur humus, non vinea falcem :
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator.
Nec varios discet mentiri lana colores :
Ipse sed in pratis aries jam suave rubenti
Murice, jam croceo mutabit vellera luto :
Sponte suâ sandyx pascentes vestiet agnos.

étables,les mammelles chargées de lait; & les troupeaux ne craindront plus les redoutables lions. Les fleurs vont éclore autour de ton berceau [4], les serpens mourir,les perfides poisons disparoître, & l'amôme d'Assyrie naître en tous lieux.

Mais quand tu pourras lire les belles actions des Héros, & les exploits de ton pere, & discerner la véritable vertu, les campagnes seront couvertes de moissons jaunissantes, le raisin vermeil sera suspendu aux buissons incultes, & le miel formé par la rosée coulera de l'écorce des chênes.

Cependant il restera quelques traces de l'ancienne méchanceté des Humains. Elles les obligeront à s'exposer encore sur des navires aux dangers de l'empire de Thétis, de ceindre les Villes de murailles, & de tracer des sillons dans la terre. Il y aura un autre Tiphys [5], & un autre navire d'Argonautes portera une élite de guerriers. Il y aura même encore des combats, & un Achille sera envoyé au siége d'une nouvelle Troie. Mais à peine, ô céleste Enfant, auras-tu atteint le milieu de ta carriére, que le nautonnier abandonnera la mer, & que les navires cesseront de trafiquer dans les climats éloignés. Toute terre produira tout. La herse ne s'exercera plus sur le champ labouré, ni la serpe sur la vigne. Le robuste laboureur, affranchira ses taureaux du joug de la charrue. La laine n'apprendra plus à se parer de couleurs empruntées : la toison du bélier paissant dans la prairie sera d'un jaune agréable ou d'un pourpre éclatant, & celle de l'agneau d'une écarlatte natu-

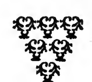
Talia ſæcla, ſuis dixerunt, currite, fuſis,
Concordes ſtabili fatorum numine Parcæ.
Aggredere, ô magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara Deûm ſoboles, magnum Jovis incrementum.
Aſpice convexo nutantem pondere mundum,
Terraſque, tractuſque maris, cœlumque profundum;
Aſpice venturo lætentur ut omnia ſæclo.
O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ,
Spiritus, & quantum ſat erit tua dicere facta!
Non me carminibus vincet, nec Thracius Orpheus,
Nec Linus: huic mater quamvis, atque huic pater adſit;
Orphei Calliopea, Lino formoſus Apollo.
Pan Deus Arcadiâ mecum ſi judice certet,
Pan etiam Arcadiâ dicat ſe judice victum.
Incipe, parve puer, riſu cognoſcere matrem:
Matri longa decem tulerunt faſtidia menſes;
Incipe, parve puer: cui non riſere parentes,
Nec Deus hunc menſâ, Dea nec dignata cubili eſt.

relle. Les Parques, de concert avec les immuables Deſtins, ont dit à leurs legers fuſeaux: filez ces ſiécles heureux.

Cher Enfant des Dieux, illuſtre rejetton de Jupiter, prépare-toi à recevoir les plus grands honneurs. Le tems s'approche: voi s'ébranler toute la machine de l'Univers, toutes les régions de la terre, toutes les mers & la voûte profonde des Cieux. Voi comme toute la nature treſſaille de joye à la vûe de ce ſiécle fortuné.

O ſi mes jours pouvoient être aſſez nombreux, ſi je conſervois aſſez de voix dans un âge avancé, pour chanter tes hauts faits, je ne me laiſſerois vaincre, ni par Orphée, ni par Linus [6]; quoi qu'Orphée ait pour mere Calliope, & Linus le charmant Apollon pour pere. Je le diſputerois à Pan même, au milieu de l'Arcadie juge de notre combat, & Pan s'avoueroit vaincu.

Aimable Enfant, commence à connoître ta mere à ſon doux ſourire [7]. Que de peines tu lui as cauſées durant dix mois! Celui à qui ſes parens n'ont point ſoûri, ne fut jamais admis à la table d'un Dieu ni au lit d'une Déeſſe.



REMARQUES
SUR LA QUATRIÉME ECLOGUE.

SUR l'autorité de Servius, cette 4e Eclogue a porté jusqu'ici le nom de Pollion, parce qu'on a prétendu que l'enfant dont il s'y agissoit, étoit fils de Pollion, nommé Salonin. Bévûe grossiére, que le P. de la Rue & d'autres ont fait appercevoir. Ce Salonin n'étoit que le petit-fils de Pollion, & ne vint au monde que plus de quarante ans après que cette Eclogue eut paru. On peut ajouter que l'enfant, dont la naissance est célébrée dans cette piéce, n'est ni un fils ni un petit-fils de Pollion, mais nécessairement un fils d'Octave, à cause de ce vers.

Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Virgile auroit-il osé promettre l'empire du monde au fils de Pollion, qui avoit été jusqu'alors dans le parti de M. Antoine, & qui ne s'étoit que depuis peu réconcilié avec Octave ?

Le P. Catrou ayant trouvé dans Ascensius, ancien Commentateur de Virgile, que l'enfant de cette Eclogue pourroit bien être *Marcellus*, fils de Marcellus & d'Octavie sœur d'Auguste, que ce Prince adopta, a fait beaucoup valoir cette conjecture frivole, & l'a regardée comme une découverte admirable, qu'il a pris la peine d'orner d'une foule de réfléxions inutiles. L'Abbé de S. Remy l'a suivi aveuglément, sans y soupçonner la moindre difficulté. Cependant s'il avoit lû l'article XI. du Journal de Trévoux (Juillet 1702,) il auroit vû que l'*horoscope*, pour me servir de l'expression du P. Catrou, pouvoit convenir naturellement à un autre qu'à Marcellus, c'est-à-dire, que cette piéce a été composée à l'occasion de la naissance de Drusus fils de Tibere Neron & de Livie, qui accoucha de lui dans la maison d'Auguste. Car Livie enceinte de Drusus avoit épousé ce Prince, du consentement de son premier mari. Suetone nous apprend cette circonstance, qui nous donne la véritable clef du sens de l'Eclogue. On

On trouve à ce ſujet, dans le même Journal (Juillet année 1736.) une Diſſertation de M. Ribaud de Rochefort, que j'ai cru devoir rapporter ici, avec quelques légers changemens dans le ſtyle. Elle ſervira à juſtifier le ſens que j'ai donné à divers endroits de la traduction de cette Eclogue, & tiendra lieu de pluſieurs remarques que j'aurois pu faire. On dit que M. Ribaud a depuis fait imprimer à Clermont-Ferrand une explication plus détaillée de l'Eclogue, avec une traduction françoiſe de cette Piéce. Elle ne m'eſt pas tombée entre les mains.

DISSERTATION

SUR LE SUJET DE LA IVe ECLOGUE.

LE Pere Catrou, dans ſa traduction du Prince des Poëtes Latins, a intitulé la IVe Eclogue, *l'horoſcope de Marcellus*, & il n'a point douté que *ce Prince charmant* n'ait été le Héros dont Virgile *a honoré le berceau*. Je prendrai la liberté de former quelques difficultés contre ce ſyſtême ; & je tâcherai d'en rétablir un autre, auquel ce *ſçavant* Interprête n'a pas cru qu'on dût s'arrêter.

Le ſyſtême du P. C. eſt fondé ſur les témoignages de Dion & de Servius. Le premier rapporte au Liv. 48 de l'*Hiſtoire Romaine*, qu'Octavie mere de Marcellus épouſa Antoine dans l'année que Pollion étoit Conſul. Il ajoûte *qu'au tems de ce mariage elle portoit dans ſon ſein un enfant, qu'elle avoit eu de Marcellus ſon mari, qui ne faiſoit que de mourir*. Sur quoi le P. Catrou a décidé que cet enfant devoit être Marcellus, parce que Servius ſur le 6e Livre de l'Enéide, dit que Marcellus mourut à Baïes âgé de

18 ans, & que Dion ayant placé la mort de ce même Marcellus ſous l'année 731 de Rome, à remonter depuis 731 juſqu'à 714, où Octavie épouſa Antoine, on trouve ces 18 ans.

Commençons par examiner ce paſſage fondamental de Dion. Cet Hiſtorien parle des troubles excités à Rome par le peuple, dans les derniers jours de 714. Ce même peuple, dit-il, qui venoit de conduire dans la ville, avec l'appareil d'un triomphe, Céſar & Antoine à cheval, habillés en triomphateurs, qui avoit exigé d'eux qu'ils viſſent les jeux aſſis dans des chaiſes curules, qui venoit d'unir à Antoine Octavie ſœur de Céſar & veuve de Marcellus, *alors enceinte*; ce même peuple fut ſi changé, que s'aſſemblant tumultueuſement, &c.

Tel eſt à la lettre ce paſſage de Dion. On n'y voit point, comme dans le P. Catrou, qu'*Octavie portoit alors dans ſon ſein un enfant, qu'elle avoit eu de Marcellus ſon mari, qui ne faiſoit que de mourir*, mais ſeulement qu'elle étoit *alors enceinte*; & cette expreſſion, *alors enceinte*, laiſſe à douter, ſi c'étoit dans le tems de ſon mariage avec Antoine qu'Octavie ſe trouvoit enceinte, ou quelque tems après, lorſque le peuple ſe ſouleva. Si elle avoit porté dans ſon ſein un *enfant de Marcellus ſon mari*, Dion ſeroit-il le ſeul qui eût rapporté cette particularité? Les Hiſtoriens antérieurs, & ſurtout Plutarque qui a écrit la vie d'Antoine, l'auroient-ils paſſée ſous ſilence? Cependant Plutarque ne dit rien de ſemblable, & nous liſons dans cet Auteur des circonſtances, qui détruiſent abſolument cette prétendue groſſeſſe d'Octavie, lorſqu'elle épouſa en ſecondes nôces M. Antoine. Car il nous apprend que Céſar

& Antoine, après la paix de Brindes, revinrent à Rome, où le mariage d'Antoine avec Octavie fut célébré, en vertu d'un décret du Sénat, qui dispensa l'illustre veuve des interstices de dix mois, que les loix Romaines imposoient aux veuves, avant qu'elles pussent se remarier. Ils eurent ensuite une entrevûe à Miséne avec Sexte Pompée, & après avoir conclu un traité de paix avec lui, ils revinrent à Rome. Antoine quelque tems après repartit pour l'Orient, avec sa nouvelle épouse, qui lui *avoit déja donné une fille* & il passa l'hyver à Athénes avec elle.

Ce retour d'Antoine en Orient est placé dans l'histoire en 715. Octavie arriva à Athénes avant l'hyver, *ayant déja donné une fille* à Antoine. A peine y avoit-il alors dix mois qu'elle étoit mariée. Comment donc concevoir qu'elle étoit enceinte de Marcellus, lorsqu'elle épousa Antoine?

Il est vrai que le P. Catrou, dans ses notes critiques sur la IVe Eclogue, dit qu'on peut conjecturer que Marcellus naquit *au printems* de 714, & que *cette circonstance, exposée d'une maniere allégorique par le Poëte, paroît conforme à l'histoire*. Mais il se trompe évidemment, Octavie n'ayant épousé Antoine qu'à la fin de 714, après la paix de Brindes, au retour de César & d'Antoine à Rome, dans le tems qu'on découvrit la conspiration de Rufus Salvidienus. Cette époque n'est point douteuse: les témoignages de Velleius, de Plutarque & de Dion y sont formels.

Il faut donc ou rejetter le passage de Dion, ou l'expliquer: & pour l'expliquer assez naturellement, il suffiroit, ce me semble, de dire qu'Octavie, qui avoit épousé Marc-Antoine vers la fin de

714, se trouvoit enceinte peu de jours après son mariage, dans le tems des troubles dont parle Dion. En tout cas, si l'Historien a voulu dire qu'Octavie portoit dans son sein un enfant de son premier mari, il a si peu prétendu que cet enfant fût Marcellus, que continuant de parler de cette révolte du peuple, & de l'entrevûe de César, d'Antoine & de Pompée, il ajoûte que la paix étant faite entr'eux, Pompée promit sa fille en mariage à Marcellus neveu de César.

Ce traité de paix fut conclu au commencement de 715, peu de tems après le mariage d'Octavie. Marcellus étoit donc né auparavant. Mais l'enfant dont Virgile a chanté la naissance, n'a dû naître qu'après la pacification générale de l'Empire Romain, comme la IVe Eclogue de ce Poëte le détermine. La naissance de Marcellus n'est donc point le sujet de cette piéce.

Le passage de Servius n'est pas plus exact. Ce Grammairien dit que Marcellus mourut à Baïes âgé de 18 ans. Cependant (ajoûte le P. Catrou) comme Marcellus ne mourut qu'à la fin de 731, il approchoit en mourant de 19 ans; c'est justement l'âge que lui donne le P. Labbe dans sa Chronologie.

Je réponds que Marcellus étant cet enfant prétendu qu'Octavie portoit dans son sein, non seulement il n'auroit point approché de 19 ans lorsqu'il mourut, mais qu'il n'auroit pas eu 17 ans accomplis. Le calcul en est aisé. Marcellus, suivant Dion & Velleïus Paterculus, mourut dans l'arriere saison de 731. Dans l'hypotése que sa mere l'ait mis au monde, même immédiatement après son

mariage avec Antoine, il n'auroit dû naître que dans les derniers jours de 714. Or remontant de l'automne de 731, aux derniers jours de 714, on ne trouve pas 17 ans accomplis.

Mais quel fond doit-on faire ſur un paſſage d'un Grammairien fautif, lorſqu'on a l'autorité préciſe d'un Auteur contemporain, d'un bel eſprit de la Cour d'Auguſte? C'eſt Properce; & voici ce qu'il nous apprend de l'âge de Marcellus mourant, dans une Elégie qu'il a faite ſur la mort de ce Prince.

Occidit, & miſero ſteterat vigeſimus annus.
Tot bona tam parvo clauſit in orbe dies.

Il eſt mort; ſa vingtiéme année s'eſt arrêtée. Le tems a renfermé tant de vertus dans un cercle ſi petit.

Cette objection ayant déja été faite au P. Catrou, il y a répondu en ces termes: » Au regard du vers » de Properce, il n'y a rien de plus obſcur que ſa ſi- » gnification Sur quoi fondé prétent-on que *ſtete- » rat vigeſimus annus* veut dire que Marcellus avoit » atteint ſa 20e année? Au contraire il eſt bien plus » naturel d'entendre par-là que ſa 20e année s'étoit » arrêtée, & qu'elle n'arriveroit plus pour lui. Telle » eſt la force du mot *ſteterat*, & cette expreſſion » convient à une perſonne qui approche de 19 ans. » En tout cas, ſi Properce a voulu dire que Marcel- » lus avoit 20 ans, c'eſt encore beaucoup d'exacti- » tude pour un Poëte, que de ne s'être trompé que » d'un an; la poëſie n'y regarde pas de ſi près. «

On voit que le P. Catrou, qui ne trouve pas l'expreſſion de Properce aſſez claire, accorde au moins *qu'elle convient à une perſonne qui approche de* 19 *ans.*

Mais si Marcellus est mort avant sa 18e année, comment expliquer ces deux vers de Properce conformément à son opinion ? On ne dit pas 20 ans pour 17. D'ailleurs je ne serois point en peine de faire voir que les Poëtes se piquent d'une exactitude même scrupuleuse, lorsqu'ils fixent un nombre d'années. Disons donc que ce vers marque bien précisément que Marcellus mourut à la fin de sa 19e année, & au commencement de sa 20e, qui par conséquent *s'étoit arrêtée.* Marcellus étoit donc né vers la fin de 712, & il étoit dans sa troisiéme année, lorsque sa mere se remaria, & que Pompée lui promit sa fille.

Ce n'est donc point sur la naissance de Marcellus que Virgile a écrit la IVe Eclogue. Ce n'est point non plus sur la naissance d'un fils de Pollion. Car sur ce que les anciens Commentateurs ont dit que ce fils s'appelloit *Saloninus*, le P. de la Rue a sensément remarqué que Pollion n'a jamais eu qu'un petit-fils, du nom de *Saloninus*, qui mourut jeune, soixante ans après la composition de cette Eclogue. Le P. Catrou a observé ensuite, que pour trouver dans l'histoire le Héros du Poëme, il faut y chercher un enfant, dans qui le sang des Dieux soit mêlé à celui des Héros, & à qui dès le berceau on ait pû promettre l'Empire de l'Univers. Cela paroît par les expressions du Poëte. Il appelle ici cet enfant, *l'enfant des Dieux*, *l'illustre rejetton de la race de Jupiter.* Il lui promet, *le gouvernement du monde pacifié.* Virgile étoit trop délicat & trop prudent, pour faire un compliment si outré & si indiscret à Pollion. Il faut donc reconnoître qu'il s'agit ici d'un

enfant du premier ordre. Et quoique le P. Catrou ait cru le trouver en la perſonne de Marcellus, il n'a pas laiſſé de convenir que Druſus pourroit être auſſi cet enfant, ſi la Chronologie ſelon lui n'y étoit pas contraire. Il eſt certain, dit-il, que Druſus ne vint pas au monde ſous le conſulat de Pollion. Dion le fait naître l'an 716 de Rome, près de deux ans après que Pollion eut été Conſul. Sur cela toute la Chronologie eſt d'accord, & Velleïus Paterculus n'eſt point d'un ſentiment contraire.

Mon deſſein n'eſt pas de conteſter que Druſus ne naquit point ſous le conſulat de Pollion. Je conviendrai encore que l'hiſtoire ne le fait naître qu'en 716. * Mais j'eſpere auſſi montrer, dès les premiers vers de l'Eclogue, qu'elle a dû être compoſée en 716. Ainſi c'eſt un nouveau motif pour aſſurer à Druſus ce que le P. Catrou lui a refuſé.

Il a plu aux anciens Grammairiens d'intituler cette piéce, *Pollion* : ce titre n'eſt fondé que ſur la prévention où ils étoient, que Virgile l'avoit adreſſée à Pollion Conſul.

Si canimus ſylvas, ſylvæ ſint Conſule dignæ.

Si nous chantons les forêts, rendons les forêts dignes d'un Conſul.

Préjugé à part, où eſt la preuve que ce Conſul ſoit Pollion ? Certainement ce vers ne le détermine point. Voyons la ſuite.

* Suetone dans la vie de Tibére n. 4. dit que le pere de Tibere vint à Rome avec M. Antoine après la paix de Brindes, & qu'il céda à Céſar ſa femme Livie *alors enceinte*. Suivant ce paſſage, Druſus étoit né en 715. Mais c'eſt une faute dans Suetone : Velleius Paterculus, Auteur preſque contemporain & fort exact dans les dates, nous apprend que Tibére Neron, qui étoit du nombre des proſcrits, ne fut rendu à la République qu'après le Traité de Pouzzol en 715.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.

Voici l'entier accompliſſement des prédictions de la Sibylle de Cumes.

A quel propos Virgile amene-t-il ici les prédictions de la Sibylle de Cumes? Ces vers myſtérieux de la Sibylle étoient-ils à la connoiſſance de tout le monde? Virgile avoit-il eu communication de ces Livres ſacrés? Le College des Pontifes n'en étoit-il pas dépoſitaire? Expliquons donc ceci relativement à l'hiſtoire.

Dion liv. 48. dit qu'au commencement de l'année 716, il arriva pluſieurs prodiges à Rome, dont le peuple fut fort allarmé: qu'à cette occaſion, *on conſulta les livres des Sibylles*, & que les Pontifes ayant perſuadé au peuple que Cybele étoit en courroux, on fit une cérémonie pour la fléchir: que néanmoins les Romains ne furent bien raſſurés, que lorſqu'ils virent naître quatre palmiers dans la place publique, devant le Temple de la Déeſſe. Dans ce même tems, ajoûte l'Hiſtorien, Céſar épouſa Livie.

Les vers des Sibylles furent donc conſultés en 716, & Virgile rend compte des prédictions de la Sibylle de Cumes, ſur la foi des Pontifes.

Jam redit & Virgo, redeunt Saturnia regna.

Aſtrée eſt enfin de retour, le régne de Saturne va recommencer.

Ce vers ne convient qu'à un tems, où les troubles de la République étoient entiérement pacifiés, au commencement de 716. Car en 715, on eut encore la guerre contre les Parthins & les Illyriens.

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Tu modo naſcenti puero, quo ferrea primum
Deſinet, & toto ſurget gens aurea mundo *,
Caſta fave Lucina : tuus jam regnat Apollo.

Quelle eſt cette nouvelle race d'hommes dont le ciel fait préſent à la terre ? quel eſt cet illuſtre enfant, dont la naiſſance fait régner la paix, & quel eſt le motif du compliment que Virgile fait ici à Auguſte ſous le nom d'Apollon ? L'intelligence de ces vers dépend de la ſuite de mon explication : le lecteur n'aura pas de peine à les appliquer.

Teque adeo decus hoc ævi, te Conſule, inibit,
Pollio, & incipient magni procedere menſes.
Te duce, ſi qua manent ſceleris veſtigia noſtri,
Irrita perpetuâ ſolvent formidine terras.

Ce ſera auſſi ſous votre conſulat, illuſtre Pollion, que ce nouvel âge, que ces jours heureux commenceront. S'il reſte quelques veſtiges de notre crime, vos exploits les effaceront, & acheveront de diſſiper nos allarmes.

Ce ſont ces vers qui ont fait penſer que le Conſul dont Virgile a parlé, étoit Pollion. D'où l'on a conclu que pour expliquer cette Eclogue, il falloit chercher un évenement arrivé ſous ſon conſulat. Mais qu'on les prenne dans leur ſens naturel, & on verra que l'explication ſeroit fauſſe, 1°. Le Poëte ne dit pas que le conſulat de Pollion ſoit le terme de l'entier accompliſſement du bonheur de la République, *ultima ætas* ; il dit ſeulement que ce bonheur commencera, *inibit*, Pollion étant encore Conſul.

* Il y a dans ce vers, *& toto ſurget gens aurea mundo*, un ſens délicat. Car il ſignifie également, que cet enfant ramenera l'âge d'or & qu'il donnera à l'Univers une poſtérité précieuſe.

Et il eſt vrai auſſi que le bonheur des Romains prit naiſſance par la paix de Brindes, ſous le conſulat de Pollion. 2°. *Te duce*, &c. Les Interprétes ſe ſont mal tirés de ces deux vers. N'eſt-il pas viſible que Virgile fait alluſion à l'expédition que Pollion fit en 715 contre les Parthins, peuple d'Illyrie, attachés au parti de Brutus & de Caſſius *.

Cet attachement au parti de deux Romains, auteurs du meurtre de Céſar, eſt juſtement appellé par le Poëte, un reſte du crime des Romains. Or ſi Virgile avoit publié cette Eclogue en 714, comment auroit-il pu faire un compliment à Pollion ſur ſon expédition d'Illyrie, pour laquelle il ne fut nommé qu'après la paix de Pouzzol en 715. Il eſt donc naturel de concevoir que Virgile, pour faire ſa cour à un illuſtre Romain nouvellement couvert de lauriers, veut inſinuer que le commencement du ſiécle heureux a été marqué dans les livres des Sibylles ſous ſon Conſulat, & que ſon expédition y a été prédite.

Quel eſt donc ce Conſul dont Virgile a dit :

Si canimus ſylvas, ſylvæ ſint Conſule dignæ.

Bien des choſes me porteroient à croire que c'eſt quelque favori d'Auguſte, & peut-être Auguſte lui-même **. Les Magiſtratures s'exerçoient dès-lors à Rome ſous ſon autorité & ſous ſes auſpices. Il étoit le ſeul, le vrai, & le perpétuel Conſul. Au ſurplus, le ſens des premiers vers de cette Eclogue conduit abſolument à la naiſſance de Druſus. Le bonheur

* Conſecuta eſt pax Puteolana, ſtatimque in Parthinos, Illyricam gentem, & Bruti olim Caſſiique ſtudioſiſſimam auſpiciis M. Antonii, expeditionem duxit. Le P. *de la Rue*.

** Auguſte avoit déja exercé ſon premier conſulat.

de la République avoit commencé ſous le conſulat de Pollion en 714. La paix générale, l'expédition de Ventidius contre les Parthes, & de Pollion en Illyrie, arrivées en 715, le rendoient plus aſſuré; & enfin le mariage d'Auguſte & la naiſſance de Druſus en 716 y mettoient le comble. C'étoit ce dernier âge marqué par la Sibylle, *ultima ætas.*

Ille Deûm vitam accipiet. Il tiendra la vie des Dieux, ou il vivra de la vie des Dieux. Il faut remarquer que Virgile a affecté dans cette Eclogue d'imiter le ſtyle enveloppé des Prophéties. On en va voir la raiſon.

Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Il gouvernera avec les vertus de ſon pere l'Univers pacifié. Non, (dit le P. C. ſur ce vers) il n'étoit pas poſſible alors de parler ainſi d'un autre enfant que de Marcellus, & de *Marcellus déja adopté par Céſar.*

Outre toutes les difficultés où l'on s'engage en prenant Marcellus pour le héros de ce Poëme, on ſe jette encore dans la néceſſité de ſuppoſer qu'Auguſte adopta Marcellus naiſſant. Si l'on fait voir que Marcellus ne fut adopté par Auguſte que lorſqu'il épouſa Julie, on détruit tout d'un coup cette explication. Or c'eſt Plutarque, ſur la fin de la vie d'Antoine, qui nous apprend qu'Auguſte *fit tout à la fois Marcellus ſon gendre & ſon fils* *. Le vers en queſtion ne ſçauroit s'entendre de Marcellus.

Mais en l'appliquant à Druſus, on trouvera 1°. que

* *Hunc quidem generum ſimul & filium ſibi fecit Auguſtus.* Leon Aretin interprétant l'endroit du ſixiéme livre de l'Enéide, où en parlant de Marcellus, Virgile dit *que les Deſtins ne feroient que le montrer à l'Univers.* ajoûte, *non parce qu'il mourut jeune, mais parce qu'il mourut peu de tems apres ſon adoption.* Il ne fut en ſpectacle à l'Univers, que du moment qu'il devint gendre & fils d'Auguſte.

cette pacification de l'Univers convient au tems de sa naissance en 716, la paix générale & les expéditions, tant en Illyrie que contre les Parthes, ayant été faites dès l'année précédente. 2°. *Avec les vertus de son pere.* Cela pouvoit se dire du pere de Drusus, qui avoit été Questeur de Jule César & son Amiral dans la guerre d'Alexandrie, où il eut beaucoup de part à la victoire, comme nous le lisons dans Suétone, & qui avoit fait une infinité de belles actions. Ce n'est pas tout, & il y a dans ce vers un sens caché qu'il faut développer.

Il ne faut pas oublier, dit M. Dacier, sur l'Ode *Qualem ministrum* du quatriéme livre d'Horace, & sur ces vers :

Quid Augusti Paternus
In pueros animus Nerones.

qu'on disoit publiquement à Rome, qu'Auguste avoit eu quelque habitude avec Livie, pendant qu'elle étoit avec son premier mari, *& que Drusus étoit né de ce commerce :* & que sur cette naissance de Drusus, trois mois après qu'Auguste eut épousé Livie, on fit ce proverbe à Rome : *Les gens heureux ont des enfans trois mois après leur mariage**.

M. Dacier a tiré ceci de Dion liv. 48. qui dit encore que César, doutant qu'il lui fût permis d'épouser Livie enceinte, proposa la question aux Pontifes, qui lui firent cette réponse ambigue : Que si on doutoit du véritable pere de l'enfant, il falloit différer le mariage ; mais que comme il n'y avoit pas lieu d'en douter, rien n'empêchoit qu'il ne se fît sans délai. On voit donc l'adresse de Virgile, dont Horace n'a été que l'imitateur.

* Voyez l'histoire des Oracles de M. de Fontenelle.

At tibi prima, puer, nullo munuſcula cultu,

Errantes hederas paſſim cum baccare Tellus, &c.

Je fais ici trois obſervations. 1°. La terre fait un préſent de lierre & de baccar à cet enfant naiſſant, parceque ces plantes chez les Poëtes ſont des préſervatifs contre l'envie & les diſcours malins. 2°. *Nullo cultu.* Nous avons remarqué dans un paſſage de Dion, que dans le tems du mariage d'Auguſte avec Livie, on vit naître quatre palmiers comme d'eux-mêmes dans la place publique, devant le temple de Cybele, Déeſſe de la Terre, 3°. Druſus naquit au printems de 716, puiſque le mariage de ſa mere ſe fit au commencement de l'année, & qu'elle étoit groſſe de ſix mois.

At ſimul Heroum laudes & facta parentis

Jam legere, &c.

Ces exploits de ſon pere, *facta parentis*, concernent en apparence les exploits de Tibere Neron, mais au vrai ceux d'Auguſte. Pour appliquer ce vers à Marcellus, il a encore fallu avoir recours à la prétendue adoption de Marcellus naiſſant, ce qui eſt contredit par Plutarque.

Alter erit tum Tiphys, &c.

C'eſt à la pénétration du P. Catrou, qu'on doit la découverte de cette alluſion à la guerre contre Sexte Pompée. Mais ſi Virgile avoit publié ſon Eclogue dans le tems de la paix de Pouzzol, auroit-il pû annoncer une guerre qui ne ſe fit que deux ans après? C'eſt ce qu'on auroit peine à concevoir. Il paroit au contraire qu'il a fait cette piéce, dans un tems où Auguſte n'avoit pas à la vérité entierement rompu avec Sexte Pompée, mais où les préparatifs qu'il faiſoit,

découvroient assez ses desseins. Or ce fut dès l'hyver de 715, qu'Agrippa, *qui est cet autre Tiphys*, ayant le commandement de la flotte d'Auguste, exercoit continuellement les troupes à la manœuvre, comme Suétone le rapporte dans la vie d'Auguste, n. 16. & Velleïus Pat. l. 2. qui dit que ce fut avec cette flotte que César, après avoir épousé Livie, fit la guerre à Pompée & à la Sicile.

Hac classe Cæsar, cum prius, despondente ei Nerone, cui ante nupta fuerat, Liviam, auspicatis Reipublicæ ominibus, duxisset eam uxorem, Pompeio Siciliæque bellum intulit.

Cara Deûm soboles, magnum Jovis incrementum.

La famille des Jules appartenoit à Jupiter par Enée. Il faut remarquer l'énergie du mot *incrementum*, qui est propre à laisser entrevoir la pensée de Virgile, sans la rendre trop sensible.

Incipe parve puer; cui non risere parentes,
Nec Deus hunc mensâ, Dea nec dignata cubili est.

Le mot, *Parentes*, découvre encore l'intention du Poëte. Les deux derniers vers conviennent fort bien à Drusus, qui devoit être assis à la table d'Auguste, & qui ne pouvoit être destiné qu'à une Déesse. Aussi il épousa Antonia seconde fille de M. Antoine, aussi sage que belle, dit Plutarque.

SUITES DES REMARQUES *sur la quatriéme Eclogue.*

[1] *Muses de Sicile, &c.* Virgile invoque les Muses de Sicile par raport à Théocrite, Poëte Sicilien, Auteur du chant Pastoral. C'est dans le même sens, que Virgile. Ecl. 6. appelle ce chant *Syracusien*, & que dans la dixiéme il invoque *Aréthuse*, fontaine de Sicile.

[2] *Le dernier âge, prédit par la Sibylle de Cumes, est enfin arrivé.* Il semble que cette Sibylle eût prédit qu'après les quatre âges, il en viendroit un cinquiéme (*dernier* par raport aux précédens) qui ressembleroit au premier ; en sorte que ce seroit une nouvelle révolution de siécles. *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.* Les Astres devoient revenir dans la même situation, où ils étoient au commencement du monde, & les mêmes événemens arriver. Ainsi, après ce long période, Astrée devoit aussi revenir sur la terre, & les Dieux habiter avec les hommes.

[3] *Apollon ton frere, régne aujourdui ;* c'est-à-dire, Octave César, qui se plaisoit à représenter ce Dieu dans des festins particuliers, ainsi qu'on lit dans Suétone. Comme le régne de ce Prince fut le régne des Lettres, on peut encore l'entendre dans ce sens. *Apollon régne aujourdui*, c'est-à-dire, c'est le régne des Sciences & des beaux Arts.

[4] *Les fleurs vont éclore, &c.* Il y a dans le texte *le lierre & le baccar, le colocase mêlé avec l'acanthe.* Ce qu'il y a peut-être de mystérieux dans le choix de ces herbes & de ces fleurs étant inconnu, m'a paru ne pas mériter d'être exprimé.

[5] *Un autre Tiphys, &c.* Tiphys étoit le pilote du vaisseau des Argonautes, le plus grand vaisseau, dit-on, qui eut été construit jusqu'alors, & destiné à l'expédition de la Cholchide.

[6] *Ni par Linus, &c.* Linus, selon la Fable, fils d'Apollon & de la Muse Terpsicore, étoit un Berger, excellent Musicien, qui enseigna son art à Orphée & à Hercule. On ajoute qu'Hercule irrité de ce qu'il se moquoit de son chant, lui cassa la tête fort brutalement avec sa lyre.

[7] *Commence à connoître ta mere à son doux sourire.* Bien des Interprêtes & des Traducteurs prétendent que ce vers, *incipe, parve puer, risu cognoscere matrem*, doit s'entendre du ris de l'enfant, & non de celui de la mere ; mais selon cette interprétation, comment peut-on entendre raisonnablement ce qui suit, *cui non risere parentes, &c ?* Il s'agit donc du ris des parens, & sur-tout de la mere, & non de celui de l'enfant. Pour faire quadrer ces derniers mots avec ce qui précéde, ils s'avisent de lire, *qui non risere parentes*, & ils disent que *parentes* est pour *ad parentes*, ou que *parentes* est au vocatif. Une pareille explication n'est pas supportable.

ECLOGA V.

DAPHNIS, MENALCAS, MOPSUS.

MENALCAS.

CUR non, Mopſe, boni quoniam convenimus ambo,
Tu calamos inflare leves, ego dicere verſus,
Hîc corylis mixtas inter conſedimus ulmos?

MOPSUS.

Tu major, tibi me eſt æquum parere, Menalca:
Sive ſub incertas Zephyris motantibus umbras,
Sive antro potius ſuccedimus: aſpice ut antrum
Sylveſtris raris ſparſit labruſca racemis.

MENALCAS.

Montibus in noſtris ſolus tibi certet Amyntas.

MOPSUS.

Quid, ſi idem certet Phœbum ſuperare canendo?

MENALCAS.

Incipe, Mopſe, prior, ſi quos aut Phyllidis ignes,
Aut Alconis habes laudes, aut jurgia Codri.
Incipe: paſcentes ſervabit Tityrus hœdos.

V. ECLOGUE.

DAPHNIS, MENALQUE, MOPSUS.

MENALQUE.

POURQUOI, Mopſus, puiſque nous nous rencontrons ici, toi qui ſçais emboucher le leger chalumeau, & moi chanter des vers, ne nous aſſeyons-nous pas au milieu de ces ormes & de ces coudriers ?

MOPSUS.

Tu es plus âgé que moi [1], Menalque ; il eſt juſte que je t'obéiſſe : ſoit que nous nous repoſions ſous ces arbres, dont l'ombre incertaine varie au gré des Zéphirs, ſoit que nous nous retirions plutôt dans cette grotte. Voi comme elle eſt tapiſſée de cette vigne ſauvage, chargée de quelques grappes de raiſins.

MENALQUE.

Le ſeul Amyntas, ſur nos montagnes, voudroit te le diſputer pour le chant.

MOPSUS.

Ne voudroit-il pas le diſputer à Apollon même?

MENALQUE.

Commence, Mopſus. Si tu ſçais des chanſons, ou ſur les amours de Phyllis, ou à la gloire d'Alcon, ou ſur la querelle de Codrus [2], commence à les chanter. Pendant ce tems-là Tityre gardera nos chevreaux paiſſans dans la prairie.

MOPSUS.

Immo hæc, in viridi nuper quæ cortice fagi
Carmina deſcripſi, & modulans alterna notavi,
Experiar : tu deinde jubeto certet Amyntas.

MENALCAS.

Lenta ſalix quantum pallenti cedit olivæ,
Puniceis humilis quantum ſaliunca roſetis,
Judicio noſtro tantum tibi cedit Amyntas.

MOPSUS.

Sed tu deſine plura, puer : ſucceſſimus antro.
Exſtinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant : vos coryli teſtes, & flumina Nymphis,
Cum complexa ſui corpus miſerabile nati,
Atque Deos atque aſtra vocat crudelia mater.
Non ulli paſtos illis egere diebus
Frigida, Daphni, boves ad flumina; nulla neque amnem
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuiſſe leones
Interitum, monteſque feri ſylvæque loquuntur.
Daphnis & Armenias curru ſubjungere tigres
Inſtituit : Daphnis thiaſos inducere Baccho,
Et foliis lentas intexere mollibus haſtas.
Vitis ut arboribus decori eſt, ut vitibus uvæ,
Ut gregibus tauri, ſegetes ut pinguibus arvis,
Tu decus omne tuis. Poſtquam te fata tulerunt,

MOPSUS.

Je vais plutôt eſſayer de chanter ces vers, que je gravai l'autre jour ſur la verte écorce d'un hêtre : je chantois & j'écrivois tour à tour. Tu diras après cela au berger Amyntas de me diſputer la gloire du chant.

MENALQUE.

Autant que le ſaule pliant céde au pâle Olivier, & au roſier l'humble lavande, autant je crois qu'Amyntas céde à Mopſus.

MOPSUS.

C'en eſt aſſez, jeune Berger : nous voici dans la grotte :

Les Nymphes pleuroient la funeſte mort de Daphnis. Bois & ruiſſeaux, vous fûtes témoins de leur vive douleur, lorſqu'une mere déſolée, embraſſant le triſte corps de ſon fils, reprocha aux Aſtres & aux Dieux leur barbare cruauté. O Daphnis, dans ces jours conſacrés à la triſteſſe, aucun berger ne mena ſes troupeaux ſe déſaltérer dans l'eau fraîche des fontaines : ils ne goûtérent ni de l'eau des fleuves [5], ni de l'herbe des prairies. Ces rochers & ces bois nous diſent, que les lions même d'Afrique ont gémi de ta malheureuſe deſtinée. Daphnis nous apprit à atteler des tigres d'Arménie au char de Bacchus, à célébrer des danſes en ſon honneur, & à orner de pampre nos houlettes. Comme la vigne pare les arbres, & les raiſins la vigne ; comme les taureaux ſont l'honneur d'un troupeau, & les moiſſons l'ornement des fertiles campagnes ; de même, ô Daphnis, tu fus la gloire de nos bergeries.

Ipsa Pales agros atque ipse reliquit Apollo.
Grandia sæpe quibus mandavimus hordea sulcis,
Infelix lolium, & steriles dominantur avenæ.
Pro molli violâ, pro purpureo narcisso
Carduus, & spinis surgit paliurus acutis.
Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras,
Pastores: mandat fieri sibi talia Daphnis.
Et tumulum facite, & tumulo super addite carmen.
Daphnis ego in sylvis, hinc usque ad sidera notus,
Formosi pecoris custos, formosior ipse.

MENALCAS.

Tale tuum carmen nobis, divine poëta,
Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo.
Nec calamis solum æquiparas, sed voce Magistrum.
Fortunate puer, tu nunc eris alter ab illo.
Nos tamen hæc quocumque modo tibi nostra vicissim
Dicemus, Daphninque tuum tollemus ad astra:
Daphnin ad astra feremus: amavit nos quoque Daphnis.

MOPSUS.

An quicquam nobis tali sit munere majus?
Et puer ipse fuit cantari dignus, & ista
Jam pridem Stimicon laudavit carmina nobis.

MENALCAS.

Candidus insuetum miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes & sidera Daphnis.
Ergo alacris sylvas, & cætera rura voluptas

Depuis que les Destins t'ont enlevé, Palès même, & Apollon ont abandonné ces hameaux+. Nos champs que l'on voyoit autrefois couverts des plus belles moissons, portent aujourdui de l'ivraye & toute sorte d'herbes stériles. Les ronces & les chardons ont pris la place des douces violettes & des beaux narcisses. Bergers, couvrez la terre de feuillages, formez des berceaux au-dessus des fontaines : Daphnis veut qu'on lui rende ces honneurs. Elevez-lui un tombeau & gravez-y ces vers : „ Je suis ce Da-
„ phnis connu dans les forêts & jusque dans les Cieux,
„ Berger d'un beau troupeau, moins beau que lui. «

MENALQUE.

Divin Poëte, tes chants sont pour ceux qui les entendent, ce que le sommeil sur un tendre gazon est aux membres fatigués, & ce qu'au milieu des ardeurs de l'été, une eau vive est pour ceux que tourmente la soif. Tu joues du chalumeau & tu chantes, comme celui qui t'en a donné des leçons : Heureux Berger, tu tiendras après lui le premier rang. Cependant je vais joindre ma foible voix à la tienne : je vais élever ton cher Daphnis jusqu'aux astres : car Daphnis nous a aussi aimés.

MOPSUS.

Quel plus grand plaisir pourrois-tu me faire ? Daphnis est bien digne d'être l'objet de tes chants. Il y a long-tems que Stimicon m'a vanté des vers que tu as faits sur ce sujet.

MENALQUE.

Daphnis admire l'éclat de l'Olympe, son nouveau séjour. Il voit sous ses pieds les nuages & les astres. Ainsi nos campagnes & nos forêts se réjouis-

Panaque paſtoreſque tenet, Dryadaſque puellas.
Nec lupus inſidias pecori, nec retia cervis
Ulla dolum meditantur : amat bonus otia Daphnis.
Ipſi lætitiâ voces ad ſidera jactant
Intonſi montes : ipſæ jam carmina rupes,
Ipſa ſonant arbuſta : Deus, Deus ille, Menalca.
Sis bonus ô felixque tuis En quatuor aras :
Ecce duas tibi, Daphni, duoque altaria Phœbo.
Pocula bina novo ſpumantia lacte quotannis,
Crateraſque duos ſtatuam tibi pinguis olivæ :
Et multo imprimis hilarans convivia Baccho,
Ante focum ; ſi frigus erit, ſi meſſis, in umbrâ,
Vina novum fundam calathis Arviſia nectar.
Cantabunt mihi Damœtas, & Lyctius Ægon :
Saltantes Satyros imitabitur Alpheſibœus.
Hæc tibi ſemper erunt ; & cùm ſolemnia vota
Reddemus Nymphis, & cùm luſtrabimus agros.
Dum juga montis aper, fluvios dum piſcis amabit,
Dumque thymo paſcentur apes, dum rore cicadæ,
Semper honos, nomenque tuum, laudeſque manebunt.
Ut Baccho, Cererique, tibi ſic vota quotannis
Agricolæ facient : damnabis tu quoque votis.

MOPSUS.

Quæ tibi, quæ tali reddam pro carmine dona ?
Nam neque me tantum venientis ſibilus Auſtri,
Nec percuſſa juvant fluctu tam littora, nec quæ
Saxoſas inter decurrunt flumina valles.

sent de son bonheur : Pan, les jeunes Dryades, & tous les Bergers prennent part à sa gloire. Les loups ne cherchent plus à surprendre les troupeaux, & les cerfs ne redoutent plus les piéges des chasseurs. Le bienfaisant Daphnis aime la paix. Les montagnes incultes tressaillent de joye. Les rochers mêmes & les buissons retentissent de cet Oracle : » C'est un » Dieu, Menalque, oui, le Berger que tu chantes, » est un Dieu. « O Daphnis, sois propice aux Bergers. Voici quatre autels, deux en ton honneur, & deux en l'honneur de Phébus. Tous les ans je t'offrirai deux coupes pleines de lait nouveau, & deux autres remplies du jus de l'olive. Nos repas seront égayés par l'abondance de la liqueur de Bacchus, & je prodiguerai le vin de Chio [5], nouveau nectar, près du feu, si c'est en hyver, à l'ombre des bois si c'est en été. Je ferai chanter Egon & Damétas, & Alphesibée imitera la danse des Satyres. Tels sont les honneurs, ô Daphnis, que nous te rendrons, soit à la fête des Nymphes, soit lorsque nous promenerons les victimes dans les champs [6]. Tant que le sanglier aimera le sommet des montagnes, que le poisson se plaira dans les riviéres, que l'abeille se nourrira de thym, & la cigale de rosée, ton nom vivra dans nos hameaux. Les laboureurs t'adresseront leurs vœux tous les ans, comme à Cerès & à Bacchus, & ils seront obligés d'y être fidéles [7].

MOPSUS.

Comment pourrai-je reconnoître le plaisir que tes vers viennent de me faire ? Je les préfére au souffle naissant d'un vent de midi, au bruit des flots qui battent le rivage, & au murmure d'un ruisseau, qui roule ses eaux sur un lit de cailloux.

MENALCAS.

Hac te nos fragili donabimus ante cicutâ.
Hæc nos, Formosum Corydon ardebat Alexin;
Hæc eadem, docuit, Cujum pecus? an Meliboei?

MOPSUS.

At tu sume pedum, quod, me cùm sæpe rogaret,
Non tulit Antigenes (& erat tum dignus amari)
Formosum paribus nodis atque ære, Menalca.



MENALQUE.

Reçoi de moi cette flûte, cher Mopſus ; c'eſt cet inſtrument qui m'a fait chanter ces vers :

Le Berger Corydon [a] brûloit pour Alexis . . . .
Quel eſt, ô Dametas, ce malheureux troupeau ? . . . .

MOPSUS.

Prend donc, Menalque, en revanche cette houlette ornée de bronze, & ſinguliére pour l'égalité de ſes nœuds. Antigene me l'a ſouvent demandée. Tout aimable qu'il étoit alors, il ne put l'obtenir.



REMARQUES

SUR LA CINQUIÉME ECLOGUE.

CETTE Eclogue contient l'éloge funébre, & l'apothéose du Berger Daphnis. Il est inutile de rechercher celui que ce Berger représente. Les uns veulent que ce soit le prétendu fils de Pollion, dont Virgile, selon eux, a célébré la naissance dans l'Eclogue précédente. Pierius a cru qu'il s'agissoit de Quintilius de Crémone, ami de Virgile & d'Horace. Enfin le pieux Vivès a imaginé dévotement que Virgile, sans le sçavoir, avoit peint dans cette piéce la mort & la résurrection du Sauveur. Un ancien Distique a donné lieu de juger que l'objet de l'Eclogue étoit Flaccus Maro frere de Virgile. Voici ce Distique, dont l'Auteur est inconnu.

Tristia fata tui dum fles in Daphnide Flacci,

Docte Maro, fratrem Diis immortalibus aquas.

Mais ces vers sont sans autorité, & il n'est pas vraisemblable que Virgile eût donné de si grandes louanges à son frere. Joseph Scaliger croit qu'il s'agit de la mort & de l'apothéose de Jule César. Conjecture frivole. Si cette piéce est allégorique, croyons qu'elle regarde quelque Romain, que nous ne connoissons point, & qu'il nous importe peu de connoître.

[1] *Tu es plus âgé que moi.* Il ne faut pas croire pour cela que Ménalque soit un vieillard, puisque Mopsus lui dit plus bas, *sed tu desine plura, puer.* Ménalque dit aussi à Mopsus, *Fortunate puer, tu nunc, &c.* Ainsi ce sont deux jeunes Bergers, dont l'un cependant a quelques années plus que l'autre.

[2] *Sur les amours de Phyllis, ou à la gloire d'Alcon, ou sur la querelle de Codrus.* Phyllis étoit fille de Lycurgue Roy de Thrace, amante de Demophoon fils de Thésée & de Phedre. *Alcon* de Créte étoit, dit-on, si habile à tirer de l'arc, qu'il tua

d'un coup de fléche un ſerpent entortillé autour du corps de ſon fils, ſans le bleſſer. *Codrus* Roy d'Athénes étant en guerre & ſçachant que l'Oracle avoit prédit que l'armée victorieuſe ſeroit celle dont le Chef auroit péri, ſe déguiſa en payſan, & ayant pris querelle avec quelques-uns des ennemis, fut tué. Ceux-ci ayant ſçu ce qui étoit arrivé, décampérent, & ne combattirent point.

[3] *Ils ne goûtérent ni de l'eau des fleuves, &c.* Il y a dans le texte : *nulla neque amnem libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.* Cette double négation, qui n'eſt point affirmative, eſt remarquable. Cela eſt commun dans les Auteurs Grecs, & ordinaire auſſi dans la langue Françoiſe, qui, à cauſe des Maſſiliens, tient beaucoup du génie de la langue Grecque.

[4] *Palès même & Apollon ont abandonné nos hameaux.* Palès Déeſſe des Bergers & des paturages. Apollon avoit la même qualité, comme ayant été Berger lui-même.

[5] *Le vin de Chio.* Il y a dans le texte *Arviſium*, qui étoit un promontoire de l'Iſle de Chio, dans la mer Egée. Le vin de Chio paſſe encore pour un excellent vin Grec.

[6] *Lorſque nous promenerons les victimes dans les champs.* On faiſoit une fois dans l'année un ſacrifice pour la proſpérité des biens de la terre, & l'on promenoit la victime dans les campagnes : c'eſt pour cela qu'on appelloit ce ſacrifice *ambarvale.* Voyez le premier livre des *Géorg.* v. 345.

Terque novas circum felix eat hoſtia fruges.

[7] *Ils ſeront obligés d'y être fidéles.* C'eſt ainſi que j'ai traduit *damnabis tu quoque votis.* On étoit cenſé être *voto damnatus*, lorſque l'on avoit demandé une grace aux Dieux, & que l'on s'étoit engagé par quelque promeſſe, ſi la grace étoit accordée.

[8] *Le Berger Corydon, &c.* C'eſt le commencement de la ſeconde & de la troiſiéme Eclogue de Virgile.





ECLOGA VI.

SILENUS.

PRIMA Syracosio dignata est ludere versu
Nostra, nec erubuit sylvas habitare Thalia.
Cùm canerem reges & prælia, Cynthius aurem
Vellit, & admonuit: Pastorem, Tityre, pingues
Pascere oportet oves, deductum dicere carmen.
Nunc ego (namque super tibi erunt, qui dicere laudes,
Vare, tuas cupiant, & tristia condere bella)
Agrestem tenui meditabor arundine musam.
Non injussa cano: si quis tamen hæc quoque, si quis
Captus amore leget, te nostræ, Vare, myricæ,
Te nemus omne canet: nec Phœbo gratior ulla est,
Quam sibi quæ Vari præscripsit pagina nomen.
Pergite Pierides. Chromis & Mnasylus in antro
Silenum pueri somno videre jacentem,
Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho;
Serta procul tantum capiti delapsa jacebant,
Et gravis attritâ pendebat cantharus ansâ.
Agressi (nam sæpe senex spe carminis ambos
Luserat) injiciunt ipsis ex vincula sertis,



VI. ECLOGUE.

SILENE.

MA Muſe a daigné la premiére chanter ſur le ton du Poëte de Syracuſe [1], & n'a pas rougi d'habiter les forêts. J'allois célébrer les Rois & les combats, lorſqu'Apollon me tira l'oreille, & me dit [2] : Tityre, il faut qu'un Berger faſſe paître ſes brebis, & ſe borne à un chant ſimple & paſtoral [3]. Je vais donc (car aſſez d'autres s'empreſſeront, ô Varus [4], de chanter tes vertus & tes combats) je vais eſſayer un air champêtre ſur mon chalumeau. C'eſt par l'ordre d'un Dieu que je chante. Si cependant quelque amateur des Bergeries lit ces vers, il entendra nos bruyéres & nos bois retentir du nom de Varus. Eſt-il rien de ſi agréable au Dieu du Parnaſſe, que les vers qui portent le nom de ce Guerrier ?

Muſes, continuez. Deux jeunes Bergers, Chromis & Mnaſyle, trouvérent un jour Silene endormi au fond d'une grotte. Il avoit, ſelon ſa coutume, les veines enflées du vin qu'il avoit bû la veille. Sa couronne de fleurs tombée de ſa tête étoit auprès de lui, & un vaſe peſant, dont l'anſe étoit uſée, pendoit à ſa ceinture. Le vieillard avoit ſouvent flatté les deux jeunes Bergers de l'eſpérance trompeuſe de l'entendre chanter. Ils ſe jettent ſur lui & le lient avec des guirlandes. Eglé, la plus

Addit ſe ſociam, timidiſque ſupervenit Ægle,
Ægle Naïadum pulcherrima : jamque videnti
Sanguineis frontem moris, & tempora pingit.
Ille dolum ridens : Quò vincula nectitis, inquit ?
Solvite me pueri : ſatis eſt potuiſſe videri.
Carmina, quæ vultis, cognoſcite : carmina vobis,
Huic aliud mercedis erit. Simul incipit ipſe.
Tum vero in numerum Faunoſque feraſque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.
Nec tantum Phœbo gaudet Parnaſſia rupes,
Nec tantum Rhodope miratur, & Iſmarus Orphea.
Namque canebat, uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque, animæque, mariſque fuiſſent,
Et liquidi ſimul ignis : ut his exordia primis
Omnia, & ipſe tener mundi concreverit orbis,
Tum durare ſolum, & diſcludere Nerea ponto
Cœperit, & rerum paulatim ſumere formas.
Jamque novum ut terræ ſtupeant luceſcere Solem,
Altius atque cadant ſummotis nubibus imbres :
Incipiant ſylvæ cùm primum ſurgere, cùmque
Rara per ignotos errent animalia montes.
Hinc lapides Pyrrhæ jactos, Saturnia regna,
Caucaſeaſque refert volucres, furtumque Promethei.
His adjungit Hylam, nautæ quo fonte relictum

jolie de toutes les Nymphes, ſe joignant à eux, encourage les deux Bergers timides, & au moment qu'il commence à ouvrir les yeux, elle lui barbouille tout le viſage de jus de mûres. Le bon Silene riant de ce badinage, leur dit : Pourquoi, mes enfans, me liez-vous? Laiſſez-moi libre; contentez-vous d'avoir fait voir ce que vous pouviez : je vais vous ſatisfaire. C'eſt pour vous, Bergers, que je chanterai. Je réſerve à la charmante Eglé une autre ſorte de récompenſe. Il commence. Vous euſſiez vû auſſitôt les Faunes & les bêtes farouches accourir & danſer autour de lui, & les chênes mêmes agiter leurs cimes en cadence. La lyre d'Apollon ne fit jamais tant de plaiſir ſur le ſommet du Parnaſſe : jamais Orphée ſur les monts Rhodope & Iſmare ne ſe fit tant admirer.

Il chanta d'abord [f], comment les élémens, la terre, l'air, l'eau, & le feu liquide, étoient diſperſés dans le Vuide immenſe: comment ils donnérent naiſſance à toutes choſes, & formérent l'aſſemblage du vaſte Univers : comment le globe de la terre devint une maſſe ſolide & ſe ſépara des eaux : comment peu à peu toute la matiére ſe revêtit de différentes formes. Il repréſentoit la Terre étonnée des premiers rayons du Soleil : il expliquoit la formation des nuages & leur réſolution en pluye; enfin la naiſſance des arbres & des animaux, qui d'abord en petit nombre errérent ſur les montagnes, qui leur étoient inconnues.

Il chanta enſuite les pierres jettées par Pyrrha, le régne de Saturne, les vautours du Caucaſe, & le larcin de Promethée. Il y joignit l'avanture d'Hy-

Clamaſſent ; ut littus, Hyla, Hyla, omne ſonaret :
Et fortunatam, ſi nunquam armenta fuiſſent,
Paſiphaën nivei ſolatur amore Juvenci.
Ah ! virgo infelix, quæ te dementia cepit ?
Prœtides implerunt falſis mugitibus agros :
At non tam turpes pecudum tamen ulla ſecuta eſt
Concubitus : quamvis collo timuiſſet aratrum,
Et ſæpe in levi quæſiſſet cornua fronte.
Ah, virgo infelix, tu nunc in montibus erras !
Ille, latus niveum molli fultus hyacintho,
Ilice ſub nigrâ pallentes ruminat herbas,
Aut aliquam in magno ſequitur grege. Claudite Nymphæ
Dictæ, Nymphæ nemorum, jam claudite ſaltus ;
Si quà forte ferant oculis ſeſe obvia noſtris
Errabunda bovis veſtigia : Forſitan illum
Aut herbâ captum viridi, aut armenta ſecutum
Perducant aliquæ ſtabula ad Gortynia vaccæ.
Tum canit Heſperidum miratam mala puellam :
Tum Phaëthontiadas muſco circumdat amaræ
Corticis, atque ſolo proceras erigit alnos.
Tum canit errantem Permeſſi ad flumina Gallum.
Aonas in montes ut duxerit una ſororum,
Utque viro Phœbi chorus aſſurrexerit omnis ;
Ut Linus hæc illi divino carmine paſtor,
Floribus atque apio crines ornatus amaro,

las

las à la fontaine, les Argonautes l'appellant vainement, & faisant retentir tout le rivage du nom d'Hylas mille fois répété. Il console par ses chants la malheureuse Pasiphaë [6] dont il peint l'amour déplorable pour un taureau blanc comme la neige. Heureuse, hélas, s'il n'y eût jamais eu de troupeaux! Princesse infortunée, dit-il, quelle est ta fureur! Les filles de Prétus remplirent les campagnes de faux mugissemens : mais aucune d'elles ne brûla d'une flamme si honteuse, quoi qu'elles craignissent de voir leurs têtes sous le joug, & que souvent elles cherchassent des cornes sur leur front uni. Infortunée Pasiphaë, tu erres sur les montagnes, tandis que celui que tu cherches, rumine à l'ombre, couché sur des fleurs, ou poursuit peut-être quelque génisse, objet de son ardeur. Fermez, Nymphes de Créte, Nymphes des bois, fermez les issues des forêts : peut-être mes yeux découvriront-ils les traces vagabondes de mon taureau. Peut-être aussi que les verds pâturages, ou quelque belle génisse l'attirent à la suite d'un troupeau, vers les étables de Gortyne [7]? Le vieux Silene chante encore Atalante [8] éblouie des pommes d'or du jardin des Hespérides. Il enveloppe d'une écorce amére & couvre de mousse les sœurs de Phaëton, qui s'élévent dans les airs & deviennent des aulnes.

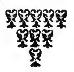
Il chante ensuite Gallus se promenant au bord des eaux du Permesse. Il dit, comment une des Muses le conduisit sur l'Hélicon, & comment toute la Cour d'Apollon se leva à son arrivée : comment le Berger Linus couronné de verdure & de fleurs [9] lui dit : Reçoi cette flûte, dont les Muses te font

Dixerit : Hos tibi dant calamos, en accipe, Muſæ,
Aſcræo quos ante ſeni : quibus ille ſolebat
Cantando rigidas deducere montibus ornos.
His tibi Grynei nemoris dicatur origo :
Ne quis ſit lucus, quo ſe plus jactet Apollo.
Quid loquar, aut Scyllam Niſi, aut quam fama ſecuta eſt,
Candida ſuccinctam latrantibus inguina monſtris
Dulichias vexaſſe rates, & gurgite in alto
Ah ! timidos nautas canibus laceraſſe marinis ;
Aut ut mutatos Terei narraverit artus,
Quas illi Philomela dapes, quæ dona parârit ;
Quo curſu deſerta petiverit, & quibus ante
Infelix ſua tecta ſupervolitaverit alis ?
Omnia quæ, Phœbo quondam meditante, beatus
Audiit Eurotas, juſſitque ediſcere lauros,
Ille cânit : pulſæ referunt ad ſidera valles.
Cogere donec oves ſtabulis, numerumque referre
Juſſit, & invito proceſſit veſper Olympo.



préſent : c'eſt la même qu'ils donnérent autrefois au Vieillard d'Aſcra [10], qui par la force de ſes accords faiſoit deſcendre les arbres du ſommet des montagnes. Chante ſur cet inſtrument l'origine de la forêt de Grynée [11], & que célébrée par tes chants, il n'y ait aucune forêt dont Apollon ſe glorifie davantage.

Dirai-je le recit qu'il fit de la trahiſon de Scylla [12], fille de Niſus, & de la fureur de cette autre Scylla, dont le ventre fut armé, dit-on, de gueules de chiens aboyans. Elle maltraita les vaiſſeaux d'Ulyſſe, & précipita dans la mer ſes matelots effrayés, que les chiens du monſtre déchirérent? Dirai-je comment il peignit la métamorphoſe de Térée [13], le funeſte mets que Philomele lui prépara, & le malheur de ce Prince changé en oiſeau, voltigeant autour de ſon propre Palais, & fuyant dans les déſerts ? Silene enfin répéta tout ce que l'heureux Eurotas [14] avoit entendu chanter à Apollon ſur ſes bords : chants mélodieux, que le Fleuve ordonna aux Lauriers de retenir. Les écos des vallons, frappés des accords de Siléne, les portent juſqu'aux aſtres. Cependant l'étoile du ſoir ſe levant, au regret de l'Olympe [15], oblige nos Bergers de raſſembler leurs brebis, de les compter, & de les renfermer dans la bergerie.



REMARQUES
SUR LA SIXIÉME ECLOGUE.

CETTE Eclogue eſt une des plus belles de Virgile : Silene y enſeigne à deux jeunes Bergers, Chromis & Mnaſyle, la premiére origine des choſes & la formation de l'Univers. Pour tempérer le ſérieux de cette leçon, il y ajoute pluſieurs traits de la Fable, qui forment des images charmantes. Quelques Interprétes ont prétendu que le Philoſophe Syron, qui avoit enſeigné la Philoſophie d'Epicure à Virgile & à Varus, étoit ici repréſenté ſous le perſonnage de Silene, & que les deux Bergers étoient les deux Poëtes. Il eſt certain que la ſecte d'Epicure avoit alors beaucoup de vogue à Rome, ſur-tout depuis le Poëme de Lucrece; mais dans la ſuite Virgile abandonna cette doctrine, pour devenir Pythagoricien & Platonicien, comme il paroît par le ſixiéme Livre de l'Enéide. Quoiqu'il en ſoit, cette interprétation que je viens d'expoſer, a été adoptée par M. de Fontenelle, dans ſon Diſcours *ſur la nature de l'Eclogue*. Cependant il ne s'agit point du tout ici, ce me ſemble, de la doctrine d'Epicure. Car quel raport ont les vers de cette Eclogue touchant la formation du monde avec le concours fortuit des atômes? Virgile auroit-il mis dans la bouche d'un eſpéce de Dieu une doctrine ſi injurieuſe aux Dieux? Si M. Dacier prétend qu'Horace avoit lû les Livres de Moyſe, ne peut-on pas dire la même choſe de Virgile, & prétendre que ce que Silene dit ici de la formation de l'Univers, eſt imité du commencement de la Geneſe, ainſi que l'endroit du ſixiéme Livre de l'Enéide touchant la Coſmogonie & l'immenſité divine? C'eſt le ſentiment de M. Dryden, qui a traduit en vers Anglois toutes les Œuvres de Virgile. Il remarque que le Poëte a exprimé ici preſque littéralement quelques verſets de Moyſe, & que dans ſa deſcription il ſuit à peu près le

même ordre que l'Hiſtorien ſacré, par raport à la formation ſucceſſive des êtres de la Nature.

Silene, qui parle dans cette Eclogue, fut, ſelon la Fable, le Précepteur de Bacchus. Les Poëtes, & les Peintres d'après eux, le peignent aſſis ſur un âne, ſouvent yvre, avec des cornes & un gros nez retrouſſé, mais en même tems comme un Philoſophe goguenard, tel que Rabelais.

[1] *Sur le ton du fameux Poëte de Syracuſe.* C'eſt Théocrite Poëte Grec, Auteur de pluſieurs Eclogues, ſous le nom d'Idylles, qui ont été aſſez mal traduites en François. Certains Interprêtes croyent, avec quelque raiſon, que cette Eclogue eſt la premiére que Virgile ait compoſée, quoi qu'il ait placé celle de Tityre & de Mélibée à la tête de ſes Paſtorales.

[2] *Apollon me tira l'oreille.....* Locution proverbiale chez les Romains: ſoit que Virgile faſſe ici alluſion à l'uſage de tirer l'oreille, lorſqu'on appelloit quelqu'un en témoignage devant le Magiſtrat, ſoit qu'il veuille dire ſeulement qu'Apollon lui tira l'oreille, pour rappeller dans ſa mémoire les avis qu'il lui avoit déja donnés. Muret dit que ſur d'anciennes Médailles grecques on voit un homme qui tire l'oreille à un autre, avec ces paroles, μνημόνευε, c'eſt-à-dire, *reſſouvenez-vous.*

[3] *Un chant ſimple & paſtoral.* C'eſt ce que ſignifie *deductum carmen*, ou *carmen in genere tenui.* Horace dit dans le même ſens *Epiſt.* L. 2. 1. v. 225. *tenui deducta poemata filo.*

[4] *O Varus, &c.* C'eſt Quintilius Varus, homme de grande conſidération ſous le régne d'Auguſte, à la Cour duquel, conjointement avec Virgile, il avoit introduit Horace.

Optimus olim

Virgilius, poſt hunc Varus, dixere quis eſſem.

Varus fut Conſul, & Gouverneur de Syrie. Ayant été envoyé dans la Germanie avec trois légions à ſes ordres, il eut le malheur de les voir tailler en piéces par Arminius Roy des Germains, l'an de Rome 762. C'eſt à lui que s'a-

dressérent ces fameuses paroles d'Auguste ; *Varus rend-moi mes légions*. Il eut tant de chagrin de sa défaite, qu'il se donna la mort. Il ne s'agit donc pas ici d'Alphenus Varus, célébre Jurisconsulte de ce tems-là, qui fut créé Consul en 755, quoi qu'il fût d'une très-basse naissance. Horace en parle comme d'un homme très-fin. *Sat.* L. 1. 3. Mais comme du tems de Virgile il n'avoit pas encore eu d'emplois dans la République, il n'est pas vraisemblable que les louanges qu'il donne ici à Varus, s'adressent à lui, non plus qu'à un autre Varus de Crémone, appellé *Quintilius*, sur la mort duquel nous avons une Ode d'Horace, pour consoler Virgile de la perte de son ami. Ce Quintilius ne s'appelloit point Varus ; ce nom ne lui a été donné que par quelques Grammairiens postérieurs. Par conséquent il ne s'agit ici que de Quintilius Varus, Consul l'an 741.

[5] *Il chanta d'abord, &c.* » Virgile, dit M. de Fontenelle » dans son *Discours sur la nature de l'Eclogue*, se fait dire » par Phébus, que ce n'est point à un Berger à chanter des » Rois & des guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ses trou- » peaux, & à des sujets qui ne demandent qu'un style sim- » ple. Assurément le conseil de Phébus est fort bon ; mais » je ne comprends pas comment Virgile s'en souvient si » peu, qu'il se met aussitôt après à entonner l'origine du » monde, & la formation de l'Univers, *selon le systême d'E-* » *picure ;* ce qui étoit bien pire que de chanter des guer- » res & des Rois. « M. de Fontenelle n'a pas fait attention qu'il n'y a rien dans cette Eclogue qui s'éloigne du genre pastoral. La Cosmogonie est un sujet qui appartient aux Bergers. Ce fut un Berger Caldéen, selon M. Huet, qui enseigna aux Egyptiens & aux Grecs l'origine & la formation de l'Univers : & comme les premiers Poëtes, ainsi que les premiers Philosophes, ont été des Bergers, c'est pour cela que la plûpart des anciennes Poësies Grecques commençoient par la peinture de la formation du monde. Quoi que ce sujet soit fort noble, il est didactique, & il peut être traité dans un style simple, comme il l'est ici. M. de Fontenelle a donc tort dans sa critique. Si elle étoit juste, Virgile n'auroit pas eu le sens commun.

* *La malheureuse Pasiphaë.* Elle étoit fille du Soleil & femme de Minos Roy de Créte. Notre Poëte l'appelle *Virgo*, quoi qu'elle fût mariée alors, & mere de Phédre, d'Ariadne & d'Androgée. On remarque que Plaute & Térence donnent le nom de *Virgo*, ainsi que Virgile, aux jolies femmes galantes, malgré les liens du mariage.

M. de Fontenelle censure encore cet endroit, & tout le reste de l'Eclogue. » En vérité, dit-il, je ne sçai du tout ce » que c'est que cette piéce-là. Je ne conçois point quel en » est le dessein, ni quelle liaison les parties ont entr'elles. » Après ces idées de Philosophie, viennent des fables d'Hy- » las, de Pasiphaë, & des sœurs de Phaëton, qui n'y ont » aucun raport; & au milieu de ces fables qui sont prises » dans des tems fort reculés, se trouve placé Cornelius Gal- » lus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on lui » rend au Parnasse : après quoi reviennent aussitôt les fa- » bles de Scylla & de Philomele. C'est Silene qui fait tout » ce discours bizarre. Virgile dit que le bon homme avoit » beaucoup bû le jour précédent : mais ne s'en sentoit-il » point encore un peu? «

Si une Eclogue étoit un Opéra, j'avoue que je trouverois, comme M. de Fontenelle, cette piéce fort défectueuse. Silene est représenté ici comme un vieux Berger philosophe. Il commence par chanter l'origine du monde : ensuite, pour l'instruction des jeunes gens qui l'écoutent, il rapporte des faits célébres, afin de les préserver de l'amour effrené, de l'imprudence, de la vanité, de la folle présomption, de l'infidélité, &c. Silene ne cherche point à lier méthodiquement ses chants. Il chante ce qui se présente à sa mémoire, & ce qu'il juge propre à former les mœurs de la Jeunesse. M. de Fontenelle y voudroit des *parties liées entr'elles*, c'est-à-dire, que Silene eût chanté une Cantate. Du tems de Virgile on ne connoissoit pas ce genre de Poëme. Mais est-ce donc une chose extraordinaire, de voir une personne chanter de suite plusieurs airs sur des sujets différens? Y a-t-il rien de plus naturel? Malgré les raisonnemens & les railleries de M. de Fontenelle, cette Eclogue passera toujours pour une des plus belles pié-

ces de Virgile dans le genre pastoral. Elle a été admirée par tous les connoisseurs, & dans tous les tems. Quelle charmante Poësie ! Quelles images ! M. de Fontenelle n'en juge pas de même. Il ne sçait ce que c'est que cette piéce-là.

[7] *Les étables de Gortyne* (ou Cortyne) ville de Créte, près de laquelle il y avoit d'excellens paturages, où la fable suppose que les chevaux du Soleil avoient coutume de paître. Silene, pour mieux représenter les transports de Pasiphaë, la fait parler en cet endroit : *Fermez, Nymphes de Créte, &c.* La Prosopopée suit immédiatement l'apostrophe. C'est-là de la vraye Poësie, inconnue à nos timides & froids Modernes.

[8] *Le vieux Silene chante encore Atalante, &c.* Atalante fille de Schénée Roy de Scyros, Isle de la mer Egée, résolue de n'épouser que celui qui pourroit la vaincre à la course, fut vaincue par Hippomene, au moyen de quelques oranges cueillies dans le jardin des Hespérides, qu'il sema & qu'elle voulut ramasser. Les trois Hespérides sont Eglé, Aréthuse & Hespéréthuse, toutes trois filles d'Hespérus, frere d'Atlas. La fable leur donne un beau jardin dans la Mauritanie, gardé par un Dragon ; Hercule le tua, & enleva les fruits rares de ce jardin.

[9] *Couronné de verdure & de fleurs, &c.* Il y a dans le texte, *couronné de fleurs & de persil.* On sémoit le persil sur les tombeaux, & on en faisoit aussi des couronnes dont on se paroit dans les festins. Horace dit (*Od.* L. 2. 7.) *Quis udo deproperare apio coronas curatve myrto ?* On ignore pourquoi Virgile donne à Linus une couronne de persil.

[10] *Au Vieillard d'Ascra, &c.* C'est Hésiode, qui étoit d'Ascra ville de Béotie. Quelques-uns disent que ce fameux Poëte étoit contemporain d'Homere ; d'autres qu'il est plus ancien, d'autres qu'il l'est moins.

[11] *La forêt de Grynée.* Grynée étoit, selon Strabon, une ville de l'Eolide, où Apollon avoit un beau Temple.

[12] *La trahison de Scylla.* Virgile, comme Ovide & Properce, confond ici deux Scylla. La premiére étoit fille de Nisus Roy de Mégare, qui livra son pere à Minos son amant, par le moyen des cheveux qu'elle lui coupa ; elle

fut, selon la fable, changée en aigrette, ou en alloüette. La seconde, fille de Phorcus, ayant Glaucus pour amant, & Circé pour rivale, eut le malheur de voir ses aines changées en gueules de chiens aboyans; ce qui lui fit tant d'horreur, qu'elle se précipita dans le détroit de la mer de Sicile, près de l'écueil nommé Carybdis. Ovide dit, *Amor.* L. 3. 12. en parlant de la Scylla fille de Nisus:

Per nos Scylla patri canos furata capillos,

Pube premit rapidos inguinibusque canes.

& Properce, L. 4. 4.

Quid mirum in patrios Scyllam saviisse capillos,

Candidaque in savos inguina versa canes?

[13] *La métamorphose de Thérée.* Philomele & Progné étoient filles de Pandion, Roy d'Athenes. Térée Roy de Thrace épousa la cadette & en eut un fils nommé Itys. Il viola ensuite Philomele sa belle-sœur, & de peur qu'elle ne s'en plaignît, il lui coupa la langue: mais il n'y gagna rien. Elle fit connoître son crime par écrit. Les deux sœurs égorgérent Itys, & le firent manger à Térée, à qui on présenta sa tête dans un plat à la fin du repas. Térée pour se venger étoit prêt d'assassiner les deux sœurs, lorsqu'il fut changé en hupe, Philomele en rossignol, Progné en hirondelle, & Itys en faisan.

[14] *L'heureux Eurotas, &c.* Fleuve de la Laconie, qui prend sa source dans l'Arcadie. On l'appelle aujourdui *Basilipotamo*, c'est-à-dire, fleuve royal.

[15] *L'étoile du soir se levant, au regret de l'Olympe.* Cela veut dire que l'Olympe attentif aux chants de Silene, & charmé de ses accords, vit à regret la nuit arriver, parce qu'il fallut alors que ces chants cessassent, par la retraite des Bergers. La Poësie Latine aime ces expressions envelopées & énergiques. Notre Poësie Françoise sacrifie la force à la clarté, & nous aimons mieux être prolixes & foibles, que de laisser le génie exercer l'intelligence du Lecteur.

ECLOGA VII.

MELYBŒUS, CORYDON, THYRSIS.

MELIBŒUS.

FORTE ſub argutâ conſederat ilice Daphnis,
Compulerantque greges Corydon & Thyrſis in unum,
Thyrſis oves, Corydon diſtentas lacte capellas:
Ambo florentes ætatibus, Arcades ambo,
Et cantare pares, & reſpondere parati.
Hîc mihi, dum teneras defendo à frigore myrtos,
Vir gregis ipſe caper deerraverat: atque ego Daphnin
Aſpicio. Ille ubi me contra videt: Ocius, inquit,
Huc ades, ô Meliboee, caper tibi ſalvus & hœdi,
Et ſi quid ceſſare potes, requieſce ſub umbrâ.
Huc ipſi potum venient per prata juvenci.
Hîc viridis tenerâ prætexit arundine ripas
Mincius, èque ſacrâ reſonant examina quercu.
Quid facerem? neque ego Alcippen, nec Phyllida habebam,
Depulſos à lacte domi quæ clauderet agnos;
Et certamen erat, Corydon cum Thyrſide, magnum:
Poſthabui tamen illorum mea ſeria ludo.



VII. ECLOGUE.

MELIBE'E, CORYDON, THYRSIS.

MELIBÉE.

DAPHNIS étoit aſſis par hazard au pié d'un chêne. Corydon & Thyrſis avoient raſſemblé leurs troupeaux, Thyrſis ſes moutons & Corydon ſes chévres. Tous deux étoient jeunes & d'Arcadie, tous deux étoient également verſés dans l'art de chanter en dialogue.

Tandis que je m'occupois à couvrir mes myrtes, pour les garantir de la gelée, le bouc, chef de mon troupeau, s'égara. En même tems j'apperçois Daphnis, qui me voyant auſſi, me dit : venez ici Melibée ; votre bouc & vos chevreaux ſont en ſureté. Si vous avez quelque loiſir, aſſeyez-vous près de moi à l'ombre. Vos bœufs paſſeront par cette prairie, pour aller à la riviére. Ces rives du Mincio ſont couvertes de roſeaux, & ces chênes retentiſſent du bourdonnement des abeilles.

Que faire ? Alcippe & Phyllis n'étoient point à la maiſon, pour renfermer dans la bergerie mes agneaux nouvellement ſevrés. D'un autre côté, il y avoit un grand combat entre Corydon & Thyrſis : cependant je ſacrifiai mes occupations ſérieuſes à leurs jeux. Les deux Bergers commencérent

Alternis igitur contendere verſibus ambo
Cœpere : alternos Muſæ meminiſſe volebant.
Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrſis.

CORYDON.

Nymphæ, noſter amor, Libethrides, aut mihi carmen,
Quale meo Codro, concedite; (proxima Phœbi
Verſibus ipſe facit) aut, ſi non poſſumus omnes,
Hîc arguta ſacrâ pendebit fiſtula pinu.

THYRSIS.

Paſtores hederâ creſcentem ornate Poëtam
Arcades, invidiâ rumpantur ut ilia Codro :
Aut, ſi ultra placitum laudarit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

CORYDON.

Setoſi caput hoc apri tibi, Delia, parvus
Et ramoſa Mycon vivacis cornua cervi.
Si proprium hoc fuerit, levi de marmore tota
Puniceo ſtabis ſuras evincta cothurno.

THYRSIS.

Sinum lactis, & hæc te liba, Priape, quotannis
Exſpectare ſat eſt : cuſtos es pauperis horti.
Nunc te marmoreum pro tempore fecimus : at tu,
Si fœtura gregem ſuppleverit, aureus eſto.

CORYDON.

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblæ,
Candidior cycnis, hederâ formoſior albâ :

donc à chanter tour à tour: les Muſes ſecondoient leur mémoire. Corydon chantoit le premier, & Thyrſis répondoit.

Corydon.

Nymphes de Béotie [1], vous à qui je ſuis dévoué, inſpirez moi des vers, tels que ceux de mon ami Codrus [2]: ils approchent de ceux d'Apollon. Ou s'il eſt impoſſible à tous les Bergers d'en faire comme lui, je vais ſuſpendre ma flute à ce pin ſacré.

Thyrsis.

Bergers d'Arcadie, couronnez de lierre un Poëte naiſſant, & que Codrus en meure de dépit: ou s'il eſt forcé de me louer malgré lui [3], Bergers, ceignez ma tête de baccar, pour me mettre un jour à l'abri des traits d'une langue jalouſe.

Corydon.

Chaſte Diane, le petit Mycon vous offre en mon nom cette hure de ſanglier, & ce bois de cerf [4]. Si ma chaſſe eſt toujours auſſi heureuſe, je vous érigerai une ſtatue de marbre [5], ornée de brodequins rouges.

Thyrsis.

Priape, c'eſt aſſez que je vous offre tous les ans un vaſe plein de lait, avec des gâteaux: vous n'avez qu'un petit jardin à garder. Je vous ai élevé une ſtatue de marbre ſelon mes facultés préſentes: vous en aurez une d'or, ſi mes brebis ſont bien fécondes.

Corydon.

Charmante Galatée, votre odeur eſt préférable à celle du thym, votre blancheur ſurpaſſe celle des cygnes, & votre beauté l'emporte ſur celle du lierre blanc. Dès que les troupeaux auront quitté leurs

Cùm primum paſti repetent præſepia tauri,
Si qua tui Corydonis habet te cura, venito.

THYRSIS.

Immo ego Sardoïs videar tibi amarior herbis,
Horridior ruſco, projectâ vilior algâ,
Si mihi non hæc lux toto jam longior anno eſt.
Ite domum paſti, ſi quis pudor, ite juvenci.

CORYDON.

Muſcoſi fontes, & ſomno mollior herba,
Et quæ vos rarâ viridis tegit arbutus umbrâ,
Solſtitium pecori defendite: jam venit æſtas
Torrida, jam læto turgent in palmite gemmæ.

THYRSIS.

Hîc focus, & tædæ pingues; hic plurimus ignis
Semper, & aſſiduâ poſtes fuligine nigri.
Hîc tantum Boreæ curamus frigora, quantum
Aut numerum lupus, aut torrentia flumina ripas.

CORYDON.

Stant & juniperi, & caſtaneæ hirſutæ;
Strata jacent paſſim ſua quæque ſub arbore poma:
Omnia nunc rident. At ſi formoſus Alexis
Montibus his abeat, videas & flumina ſicca.

THYRSIS.

Aret ager, vitio moriens ſitit aëris herba:

paturages, ſi vous avez quelque bonté pour Corydon votre amant, daignez le venir trouver.

THYRSIS.

O Galatée, je veux bien vous paroître plus amer que les herbes de Sardaigne [6], plus heriſſé que le houx, plus vil que l'herbe qui naît du limon, ſi ce jour que j'ai paſſé ſans vous voir, ne m'a pas ſemblé plus long qu'une année. Allez mes bœufs, quittez vos herbages, vous êtes aſſez raſſaſiés.

CORYDON.

Fontaines bordées de mouſſe, tendres gazons qui invitez au ſommeil, arboiſiers qui donnez ici un peu d'ombre, garantiſſez mon troupeau des ardeurs du ſolſtice. La ſaiſon eſt brûlante, & déja les bourgeons de la vigne commencent à groſſir.

THYRSIS.

Durant l'hyver, ma cabane eſt toujours éclairée, & j'y fais un ſi grand feu, que la fumée a noirci la porte. Nous nous mettons en peine du ſouffle glaçant de Borée, comme le loup ſe ſoucie du compte des brebis [7], ou comme un fleuve groſſi par les pluyes craint que ſes rives ne le retiennent dans ſon lit.

CORYDON.

Le geniévre & le chataignier promettent une abondante récolte. Déja les fruits tombent ſous les arbres. Tout rit en cette ſaiſon. Mais ſi le charmant Alexis s'éloignoit de ces montagnes, on verroit tout ſécher, & les fleuves même tarir.

THYRSIS.

Nos champs ſont arides. L'air embraſé fait mourir nos herbes altérées. Bacchus a dépouillé nos cô-

Liber pampineas invidit collibus umbras :
Phyllidis adventu noſtræ nemus omne virebit ,
Jupiter & læto deſcendet plurimus imbri.

CORYDON.

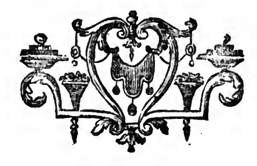
Populus Alcidæ gratiſſima , vitis Iaccho ,
Formoſæ myrtus Veneri , ſua laurea Phœbo.
Phyllis amat corylos : illas dum Phyllis amabit ,
Nec myrtus vincet corylos , nec laurea Phœbi.

THYRSIS.

Fraxinus in ſylvis pulcherrima , pinus in hortis ,
Populus in fluviis , abies in montibus altis ;
Sæpius at ſi me , Lycida formoſe , reviſas ,
Fraxinus in ſylvis cedat tibi , pinus in hortis ,

MELIBŒUS.

Hæc memini , & victum fruſtra contendere Thyrſin.
Ex illo Corydon , Corydon eſt tempore nobis.



teaux

teaux des vignes qui les ombrageoient. Mais à l'arrivée de ma Phyllis, tous nos arbres reverdiront: une féconde pluye arrosera tous nos champs.

CORYDON.

Le peuplier est agréable à Hercule, la vigne à Bacchus, le myrte à la belle Venus, le laurier à Apollon. Phyllis aime les coudriers. Tant que Phyllis les aimera, ils l'emporteront sur le myrte & sur le laurier.

THYRSIS.

Le frêne pare nos forêts. Le pin embellit nos jardins, le peuplier les rives d'un fleuve, & le sapin les hautes montagnes. Beau Licydas, si tu viens plus souvent me voir, le frêne de nos bois & le pin de nos jardins les orneront moins que toi.

MENALQUE.

Tels furent, si je m'en souviens, les chants de ces deux Bergers. Thyrsis vainement disputa la victoire [8]. Depuis ce tems-là Corydon est toujours Corydon à mes yeux [9].



REMARQUES
SUR LA SEPTIÉME ECLOGUE.

CETTE ſeptiéme Eclogue eſt dans le goût de la huitiéme Idylle de Théocrite. Mélibée raconte le dialogue, ou le combat en chant, de deux jeunes Bergers, Corydon & Thyrſis. Les Interprétes cherchent en vain de l'allégorie dans cette Eclogue, qui eſt une imitation de Théocrite. Ce chant en dialogue (comme je l'ai dit p. 60.) s'appelle chant *Amébée*.

[1] *Nymphes de Béotie.* Il y a dans le texte, *Nymphæ Libethrides*, c'eſt-à-dire, Nymphes, qui préſidez à la fontaine de Libethre, dans la Béotie, près du mont Hélicon.

[2] *De mon ami Codrus.* Codrus étoit un bon Poëte, contemporain de Virgile, dont, ſelon Servius, il étoit fait mention dans les Elégies de Valgius, qui ſont perdues. De ces deux Bergers, l'un dit preſque toujours le contraire de l'autre. Le *Baccar* dont il eſt parlé ici, s'appelle chez les Botaniſtes *gand de Notre-Dame.* Il étoit regardé comme une eſpéce d'amulete contre les langues envieuſes & médiſantes. On n'a jamais eu tant de beſoin de *Baccar* qu'en ce ſiécle.

[3] *Ou s'il eſt forcé de me louer....* Les derniers Traducteurs ont fait un contre-ſens en cet endroit, & ont transformé cet ingénieux couplet en galimathias, en rapportant *ultra placitum* à Thyrſis, au lieu de le rapporter à Codrus.

[4] *Ce bois de cerf.* Il y a dans le texte, *vivacis cornua cervi.* Les cerfs vivent très-long-tems ; témoin le cerf à qui Alexandre le Grand avoit fait mettre un collier & qui vivoit encore, ſelon Pline, cent ans après la mort de ce Prince ; témoin encore le cerf de Charles VI. pris dans la forêt de Senlis, ayant un collier avec cette inſcription : *Cæſar hoc me donavit.* Ce *Céſar* n'étoit pas cependant Jule Céſar, mais quelque Empereur d'Allemagne, ſelon Mézeray.

[5] *Une ſtatue de marbre.* Un Berger tel que Corydon n'é-

toit pas en état d'ériger à Diane une ſtatue de marbre, & Thyrſis pouvoit encore moins en élever une toute d'or à Priape. Il faut faire attention que c'eſt ici un chant de deux Bergers, à qui il eſt permis de diſpoſer de leurs idées, & de promettre des choſes magnifiques, qui ne leur doivent rien coûter. Peut-être eſt-ce une eſpéce de badinage, qui avoit ſon ſel, dans les circonſtances où cette piéce fut compoſée.

[6] *Plus amer que les herbes de Sardaigne.* On prétend qu'il croît dans cette Iſle une certaine herbe, qui fait faire des grimaces à ceux qui en mangent, enſorte qu'ils paroiſſent rire malgré eux. De-là vient le ris Sardonien, *riſus Sardonicus*, pour dire, un ris forcé.

[7] *Comme le loup ſe ſoucie du compte des brebis.* Le mépris que le Berger fait du vent de Borée, comparé avec le mépris du loup pour la peine que les Bergers prennent de compter leurs brebis tous les ſoirs, en les faiſant rentrer dans la bergerie, eſt bien dans le génie paſtoral. Il y a ſur cela un proverbe plus ancien que Virgile, & qui ſubſiſte encore à la campagne : *à brebis comptées le loup ne perd pas ſes droits.* Le P. Catrou a traduit plaiſamment, *aut numerum lupus, &c.* Par ces mots : *nous nous mettons en peine du vent de Borée, comme un loup ſe ſoucie de la muſique.*

[8] *Thyrſis vainement diſputa la victoire.* On demande, pourquoi ? puiſque les vers de Thyrſis ſont auſſi beaux que ceux de Corydon. C'eſt que celui-ci eſt dans ſes vers plus poli, plus modéré, plus équitable.

[9] *Corydon eſt toujours Corydon à mes yeux*, cela s'entend. C'eſt comme ſi on diſoit, *Virgile eſt toujours Virgile pour moi*, i. e. le plus grand des Poëtes.

Les Remarques du P. Catrou ſur cette Eclogue ſont inconcevables. Il eſt échapé à l'Abbé de S. Remy une bévûe bien ſinguliére. Il a rendu deux fois le mot de *Caper* par celui de *Bélier*, vers 7, & vers 10. Dans l'Eclogue troiſiéme il fait la même faute, ſur le vers 23. *ſi neſcis, meus ille caper fuit*, qu'il traduit ainſi, Si *tu l'ignores, ce bélier étoit à moi.* Il paroît que ce ſçavant Traducteur a été bien convaincu que *Caper* ſignifioit un *Bélier*, & étoit ſynonyme d'*Aries.* C'eſt néanmoins ce que je n'ai vû nulle part.

ECLOGA VIII.

DAMON, ALPHESIBŒUS.

Pastorum Musam Damonis, & Alphesiboei,
Immemor herbarum quos est mirata juvenca
Certantes, quorum stupefactæ carmine lynces,
Et mutata suos requierunt flumina cursus,
Damonis Musam dicemus, & Alphesiboei.
Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
Sive oram Illyrici legis æquoris, en erit unquam
Ille dies, mihi cùm liceat tua dicere facta?
En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno?
A te principium, tibi desinet: accipe jussis
Carmina cœpta tuis, atque hanc sine tempora circum
Inter victrices hederam tibi serpere lauros.
Frigida vix cœlo noctis decesserat umbra,
Cùm ros in tenerâ pecori gratissimus herbâ est,
Incumbens tereti Damon sic cœpit olivæ.
Nascere, præque diem veniens age, Lucifer, almum;
Conjugis indigno Nisæ deceptus amore

VIII. ECLOGUE.

DAMON, ALPHESIBÉE.

JE répéterai les chants des Bergers, Damon & Alphesibée, qui par leur dispute charmérent les troupeaux, jusqu'à leur faire oublier les paturages. Les lynx étonnés [1] furent attentifs à leurs vers : les ruisseaux suspendirent leur cours & se reposérent.

Illustre Pollion, je t'adresse ces vers, soit que tu franchisses déja les rochers du Timave [2], soit que tu cotoyes le rivage de la mer d'Illyrie [3]. Ne viendra-t-il jamais ce jour, où il me sera permis de célébrer tes glorieux exploits? Jamais ne publierai-je dans le monde entier tes vers, qui sont les seuls dignes du cothurne de Sophocle? C'est en te louant que ma muse s'est essayée : tes louanges seront encore l'objet de mes derniers chants. Reçoi aujourdui des vers composés par ton ordre, & souffre que ce lierre se glisse parmi les lauriers de ton front [4].

Dans le tems que les froides ombres de la nuit cessoient à peine de voiler le Ciel, & que l'herbe tendre étoit encore couverte de la rosée si agréable aux troupeaux, Damon appuyé sur sa houlette d'olivier fit entendre ces chants.

Etoile du matin, astre qui préviens le flambeau du jour, hâte-toi de paroître : tandis que je me plains de l'indigne trahison de la perfide Nise, &

Dum queror, & Divos, quanquam nil teſtibus illis
Profeci, extremâ moriens tamen alloquor horâ.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, verſus.
Mænalus argutumque nemus, pinoſque loquentes
Semper habet: ſemper Paſtorum ille audit amores,
Panaque, qui primus calamos non paſſus inertes.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, verſus.
Mopſo Niſa datur! quid non ſperemus amantes?
Jungentur jam gryphes equis, ævoque ſequenti
Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.
Mopſe novas incide faces: tibi ducitur uxor.
Sparge marite nuces: tibi deſerit Heſperus Œtam.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, verſus.
O digno conjuncta viro: dum deſpicis omnes,
Dumque tibi eſt odio mea fiſtula, dumque capellæ,
Hirſutumque ſupercilium, prolixaque barba,
Nec curare Deum credis mortalia quemquam?
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, verſus.
Sepibus in noſtris parvam te roſcida mala
(Dux ego veſter eram) vidi cum matre legentem:
Alter ab undecimo tum me jam cœperat annus,
Jam fragiles poteram à terrâ contingere ramos.
Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, verſus.
Nunc ſcio, quid ſit amor: duris in cotibus illum
Iſmarus, aut Rhodope, aut extremi Garamantes,
Nec noſtri generis puerum, nec ſanguinis edunt.

que je m'adresse encore aux Dieux dans ce dernier moment de ma vie, quoique souvent il ne m'ait rien servi de les avoir pris à témoins. O ma flûte, essaye avec moi des sons dignes du Menale.

Le Menale est couvert d'une harmonieuse forêt; & ses pins sont toujours mélodieux. Il entend sans cesse les bergers qui chantent leurs amours, & Pan qui le premier trouva l'usage du chalumeau. O ma flûte, essaye avec moi des sons dignes du Menale.

Nise épouse de Mopsus! A quoi tout amant ne peut-il pas prétendre? Les griffons seront désormais aimés des jumens, les chiens & les daims timides iront dans la suite se désaltérer à la même fontaine. Prépare, Mopsus, les flambeaux [5] de ton hymenée; on te donne une épouse: nouveau mari renonce à la bagatelle. Pour toi l'étoile du soir commence à luire [6]. O ma flûte, &c.

Bergere unie à un Berger digne de toi, tandis que tu nous méprises tous, que les sons de ma flûte te déplaisent, que tu hais mes sourcils épais & ma longue barbe, crois-tu qu'il n'est point de Dieu qui se mêle des choses humaines? O ma flûte, &c.

Je t'ai vûe dans ton enfance cueillir le matin avec ta mere des fruits dans nos vergers. C'étoit moi qui vous conduisois l'une & l'autre. J'avois douze ans, & déja je pouvois atteindre aux branches des arbres. Je te vis, je t'aimai [7], je ne fus plus le maître de mon cœur. O ma flûte, &c.

Je connois aujourdui l'Amour. Il est né sur les rochers de l'Ismare, ou du Rhodope, ou chez les Garamantes. Cet enfant n'est ni de la même espéce,

Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Sævus amor docuit natorum sanguine matrem
Commaculare manus: crudelis tu quoque mater:
Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer: crudelis tu quoque mater.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Nunc & oves ultro fugiat lupus; aurea duræ
Mala ferant quercus; narcisso floreat alnus;
Pinguia corticibus sudent electra myricæ,
Certent & cycnis ululæ: sit Tityrus Orpheus,
Orpheus in sylvis, inter Delphinas Arion.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Omnia vel medium fiant mare: vivite sylvæ.
Præceps aërii speculâ de montis in undas
Deferar: extremum hoc munus morientis habeto.
Desine Mænalios, jam desine, tibia, versus.
Hæc Damon: vos, quæ responderit Alphesibœus,
Dicite Pierides: non omnia possumus omnes.
Effer aquam, & molli cinge hæc altaria vittâ:
Verbenasque adole pingues, & mascula thura;
Conjugis ut magicis sanos avertere sacris
Experiar sensus: nihil hîc nisi carmina desunt.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Carmina vel cœlo possunt deducere Lunam;
Carminibus Circe socios mutavit Ulyssei.
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

ni du même ſang que nous. O ma flûte, &c.

Le cruel Amour a forcé une mere [8] à ſouiller ſes mains du ſang de ſes propres enfans. O Mere tu fus auſſi trop dénaturée! Mais qui fut plus inhumain de cette Mere, ou de l'Amour? L'Amour fut cruel, & toi, ô mere, tu fus barbare. O ma flûte, eſſaye, avec moi des ſons dignes du Menale.

Que le loup fuye maintenant à l'aſpect des brebis : que les chênes portent des oranges : que le narciſſe croiſſe ſur l'aulne : que les bruyéres diſtillent de l'ambre; que les hiboux ſe comparent aux Cygnes : que Tityre ſoit un Orphée, Orphée dans les forêts, Arion parmi les Dauphins. O ma Muſe eſſaye avec moi des ſons dignes du Menale.

Que toute la terre ſoit ſubmergée : Adieu forêts. Je vais du haut d'un rocher me précipiter dans les flots. Niſe, reçoi ce dernier hommage de ton amant, qui va ceſſer de vivre. O ma flûte ceſſe d'eſſayer avec moi des ſons dignes du Menale.

Tels furent les chants de Damon. Muſes, répétez vous-même la réponſe d'Alpheſibée. Tous ne peuvent pas tout dire.

Amaryllis, apportez de l'eau, & parez ces autels de bandelettes ſacrées. Brûlez de la vervéne & de l'encens mâle. Je veux eſſayer, ſi par une cérémonie magique je regagnerai le cœur de mon amant : il ne me manque plus que d'avoir recours aux enchantemens [9]. Ramene dans ces lieux, charme puiſſant, ramene le volage Daphnis.

Cet art a le pouvoir de détacher la Lune du Ciel. Circé par ſes enchantemens transforma les compagnons d'Ulyſſe. Par cet art, le froid ſerpent expi-

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Terna tibi hæc primum triplici diverſa colore
Licia circundo ; terque hæc altaria circum
Effigiem duco. Numero Deus impare gaudet.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Necte tribus nodis ternos, Amarilli, colores :
Necte, Amarylli, modo, & Veneris, dic, vincula necto.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Limus ut hic dureſcit, & hæc ut cera liqueſcit
Uno eodemque igni, ſic noſtro Daphnis amore.
Sparge molam, & fragiles incende bitumine lauros.
Daphnis me malus urit : ego hanc in Daphnide laurum.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Talis amor Daphnim, qualis cùm feſſa juvencum
Per nemora, atque altos quærendo bucula lucos,
Propter aquæ rivum viridi procumbit in herbâ,
Perdita nec ſeræ meminit decedere nocti :
Talis amor teneat, nec ſit mihi cura mederi.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Has olim exuvias mihi perfidus ille reliquit,
Pignora chara ſui, quæ nunc ego limine in ipſo
Terra, tibi mando : debent hæc pignora Daphnim.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Has herbas, atque hæc Ponto mihi lecta venena
Ipſe dedit Mœris ; naſcuntur plurima Ponto.

re au milieu des prairies. Ramene dans ces lieux, charme puiſſant, &c.

D'abord j'entoure l'image de mon amant de trois liſiéres de différentes couleurs, & je la proméne trois fois autour de cet autel. Le nombre impair plaît aux Dieux. Ramene dans ces lieux, charme puiſſant, ramene le volage Daphnis.

Amaryllis, fais trois nœuds à chacune de ces trois liſiéres, & dis : c'eſt ainſi que je forme les nœuds de Venus. Ramene dans ces lieux, charme puiſſant, ramene le volage Daphnis.

Comme cette argile durcit au feu, & comme cette cire s'y amollit, que le cœur de Daphnis s'endurciſſe ainſi pour toute autre, & ne s'attendriſſe que pour moi. Jette cette pâte ſur l'effigie de mon amant : mets avec du bitume le feu à ces lauriers ſecs. Le cruel Daphnis me brûle : En brûlant ces lauriers, je brûle Daphnis. Ramene, &c.

Une géniſſe amoureuſe, laſſe d'errer dans les bois & de ſuivre un jeune taureau, ſe repoſe enfin ſur l'herbe au bord d'un ruiſſeau : la nuit ne la rappelle point à l'étable. Que Daphnis ait pour moi la même ardeur, & que je refuſe de la ſoulager. Ramene, charme puiſſant, &c.

Voici les dépouilles que l'infidéle m'a laiſſées, comme les gages de ſon amour. Terre, je les dépoſe dans ton ſein, ſous le ſeuil de cette porte. Ces gages ſont les garants du retour de Daphnis. Ramene, charme puiſſant, ramene, &c.

Meris m'a donné ces herbes cueillies dans les campagnes de Pont : elles y croiſſent en abondance. Par la vertu de ces herbes, j'ai vû ce Magicien

His ego ſæpe lupum fieri, & ſe condere ſylvis
Mœrin, ſæpe animas imis exire ſepulchris,
Atque ſatas aliò vidi traducere meſſes.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Fer cineres, Amarylli, foras, rivoque fluenti,
Tranſque caput jace: ne reſpexeris. His ego Daphnim
Aggrediar, nihil ille Deos, nil carmina curat.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Aſpice, corripuit tremulis altaria flammis
Sponte ſuâ, dum ferre moror, cinis ipſe: bonum ſit.
Neſcio quid certe eſt, & Hylax in limine latrat.
Credimus: an qui amant, ipſi ſibi ſomnia fingunt?
Parcite, ab urbe venit, jam parcite carmina, Daphnis.



ſe transformer en loup, & s'enfoncer dans les bois : je l'ai vû arracher les Manes du fond de leurs tombeaux, & tranſporter les moiſſons d'un champ dans un autre. Ramene dans ces lieux, &c.

Amaryllis, porte ces cendres hors de la maiſon. Jette-les pardeſſus ta tête dans ce ruiſſeau, & ne regarde pas derriére toi. C'eſt avec toutes ces armes que j'attaque l'infidéle : mais il ſe rit des Dieux & de tous les enchantemens. Ramene, &c.

Tandis que je différe à faire tranſporter cette cendre brûlante, voi comme elle vient d'embraſer l'autel. Heureux préſage [10] ! Mais qu'entends-je ? Hylax aboye à la porte. Seroit-ce l'arrivée de mon amant ? Seroit-ce une illuſion de l'amour ? Ceſſe, charme puiſſant, ceſſe : Daphnis revient de la Ville dans ces hameaux.



REMARQUES SUR LA HUTIÉME ECLOGUE.

CETTE Eclogue est encore une imitation de Théocrite dans sa 2e & 3e Idylle. La premiére partie contient les plaintes d'un jeune Berger, amoureux de Nise, qui lui a préféré Mopsus. Dans la seconde c'est une femme, qui par ses enchantemens s'offre de reconquérir le cœur de Daphnis qu'elle a perdu. Damon chante les plaintes du Berger : Alphesibée fait le récit des enchantemens de la femme amoureuse, & la fait parler.

[1] *Les Lynx étonnés, &c.* Les *Lynx* sont une espéce de loups cerviers.

[2] *Les rochers du Timave.* Le Timave est un fleuve du Frioul, fort large, mais dont le cours est peu étendu. Son embouchure est dans le golfe de Venise.

[3] *Le rivage de la mer d'Illyrie.* L'Illyrie est ce qu'on appelle aujourdui l'Esclavonie; la mer Adriatique, ou le golfe de Venise, la sépare de l'Italie. Les Anciens la partageoient en deux pays, dont l'un étoit la Liburnie, à l'Occident, & l'autre la Dalmatie, à l'Orient.

[4] *Parmi les lauriers de ton front.* Virgile fait allusion à la victoire que Pollion remporta sur les Parthins, & qui lui mérita les honneurs du triomphe, l'an de Rome 715.

[5] *Prépare les flambeaux de ton hymenée.* C'étoit la coutume que la nouvelle mariée fût conduite le soir à la maison de son époux, précédée de cinq flambeaux. Le mari avoit coutume de jetter des noix aux enfans, pour faire connoître qu'il renonçoit désormais aux vains amusemens de la jeunesse. Aussi l'expression Latine, *nuces relinquere*, signifie quitter la bagatelle. Comme cet usage nous est étranger, j'ai réduit la figure au sens propre.

[6] *Pour toi l'étoile du soir commence à luire.* Il y a dans le texte, *Hesperus quitte pour toi le mont Oëta.* L'étoile d'*Hes-*

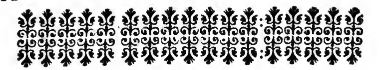
perus, ou *Vesper*, est la planete de Venus, qui ne s'éloigne jamais du Soleil, soit qu'il se leve, soit qu'il se couche. Le mont Œta est dans la Thessalie. Au reste, par raport à l'Italie, cette montagne étoit à l'Orient, mais par raport aux Athéniens & aux Béotiens elle étoit au Nord-Ouest. Virgile & d'autres Poëtes Latins ont conservé dans leurs vers le langage des Poëtes Grecs, & ont dit à leur exemple, que l'étoile du soir quittoit le mont Œta, & que celle du matin, qui est la même, se levoit de dessus le mont Ida.

[7] *Je te vis, je t'aimai, &c.* Dans le texte *ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.* Ce vers de Virgile est une traduction de celui de Théocrite. Idyll. 3. v. 42. ὡς ἴδεν, ὡς ἐμάνη, ὡς ἐς βαθὺν ἅλλετ' ἔρωτα. *ut vidit, ut periit, ut in profundum desiliit amorem.*

[8] *Le cruel amour a forcé une mere, &c.* C'est Médée fille d'Ætès Roy de Colchide, qui égorgea aux yeux de Jason les enfans qu'elle avoit eus de lui. L'enfant, qui la fit agir, est l'Amour.

[9] *Il ne me manque plus que d'avoir recours aux enchantemens.* Quelques Interprétes prétendent que cette femme veut dire qu'il ne manque plus rien à la cérémonie que de réciter des vers; c'est ce qui a engagé le P. Catrou à rendre ainsi ces mots latins. » Il ne manque plus à l'exécu- » tion de mon dessein, que de prononcer des paroles *effi-* » *caces:* les voici. *Ramenez, mes charmes, ramenez Daph-* » *nis de la ville en nos campagnes.* « Mais paroît-il y avoir quelqu'*efficacité* dans ces paroles? N'est-ce pas un simple refrein, pareil à celui de Damon? Tout ce qui suit, fait assez connoître que *carmina* signifie ici non des paroles, mais des cérémonies magiques. D'ailleurs, la Magicienne ordonne dans la suite à sa Compagne de prononcer ces paroles: *Veneris, dic, vincula necto.* Ce n'est donc point dans le refrein que consiste la force de l'enchantement.

[10] *Heureux présage!* C'étoit un présage heureux, lorsqu'il sortoit une flamme de la cendre. Terentia femme de Cicéron ayant fait un sacrifice, & la cendre s'étant allumée, les Vestales prononcérent que c'étoit un signe favorable, & que Catilina succomberoit. V. Plut. *in Cicer.*



ECLOGA IX.

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

QUo te, Mœri, pedes? an, quò via ducit, in urbem?

MŒRIS.

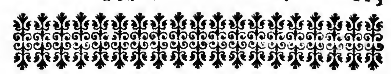
O Lycida, vivi pervenimus, advena noſtri
(Quod nunquam veriti ſumus) ut poſſeſſor agelli
Diceret: Hæc mea ſunt, veteres migrate coloni.
Nunc victi, triſtes, quoniam ſors omnia verſat,
Hos illi (quod nec bene vertat) mittimus hœdos.

LYCIDAS.

Certe equidem audieram, qua ſe ſubducere colles
Incipiunt, mollique jugum demittere clivo,
Uſque ad aquam, & veteris jam fracta cacumina fagi,
Omnia carminibus veſtrum ſervaſſe Menalcam.

MŒRIS.

Audieras, & fama fuit: ſed carmina tantum
Noſtra valent, Lycida, tela inter Martia, quantum
Chaonias dicunt, aquilâ veniente, columbas.
Quod niſi me quacumque novas incidere lites



IX. ECLOGUE.

LYCIDAS, MERIS.

LYCIDAS.

OÙ vas-tu, Méris? Suis-tu le chemin de Mantoue [1] ?

MERIS.

O Lycidas, nous sommes enfin arrivés à ce triste jour que nous n'avions jamais craint, à ce jour où un Etranger, possesseur de nos terres, devoit nous dire: Retirez-vous, anciens habitans, ces champs sont à moi. Ainsi, abatus & désolés, puisque le sort bouleverse tout, nous envoyons ces chevreaux à l'usurpateur [2]. Puisse ce présent lui être funeste!

LYCIDAS.

J'avois cependant oui dire que votre Menalque [3] avoit mérité par ses vers, qu'on lui conservât tout le terrain, qui s'étend depuis le panchant de cette colline jusqu'au fleuve, & jusqu'à ce vieux hêtre dont les hautes branches sont rompues.

MERIS.

Vous l'avez oui dire, & tel a été le bruit commun. Mais nos vers, cher Lycidas, ont autant de force au milieu des armes, que les colombes devant l'aigle. Sans les cris d'une corneille, qui croassant à ma gauche [4], m'avertit du haut d'un chêne creux, de n'a-

Ante finiſtra cavâ monuiſſet ab ilice cornix,
Nec tuus hic Mœris, nec viveret ipſe Menalcas.

LYCIDAS.

Heu cadit in quemquam tantum ſcelus ! heu tua nobis
Pene ſimul tecum ſolatia rapta, Menalca !
Quis caneret Nymphas ? Quis humum florentibus herbis
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ ?
Vel quæ ſublegi tacitus tibi carmina nuper,
Cùm te ad delicias ferres Amaryllida noſtras ?
Tityre dum redeo (brevis eſt via) paſce capellas :
Et potum paſtas age, Tityre, & inter agendum
Occurſare capro (cornu ferit ille) caveto.

MŒRIS.

Imo hæc, quæ Varo necdum perfecta canebat.
Vare, tuum nomen (ſuperet modo Mantua nobis,
Mantua væ miſeræ nimium vicina Cremonæ)
Cantantes ſublime ferent ad ſydera cycni.

LYCIDAS.

Sic tua Cyrnæas fugiant examina taxos :
Sic cytiſo paſtæ diſtentent ubera vaccæ.
Incipe, ſi quid habes ; & me fecere Poëtam
Pierides : ſunt & mihi carmina ; me quoque dicunt
Vatem paſtores ; ſed non ego credulus illis.
Nam neque adhuc Varo videor, nec dicere Cinnâ

voir point de nouveaux démêlés avec l'oppresseur, ni Méris ton ami, ni Menalque lui-même ne vivroient plus.

Lycidas.

Quelqu'un peut-il commettre un si grand crime? O Menalque, nous avons donc pensé te perdre, & avec toi toute notre consolation. Si tu n'étois plus, qui chanteroit les Nymphes? Qui peindroit nos campagnes fleuries, & les bocages qui ombragent nos fontaines? Qui pourroit faire des vers, tels que ceux que je te dérobai l'autre jour, lorsque tu partois pour aller voir Amaryllis, nos amours? » Tytire » prens soin de mes chévres jusqu'à mon retour: je » ne vais pas loin. Mene-les à la riviere au sortir du » paturage; mais en les conduisant, évite la rencon» tre du Bouc [5]: il frappe de la corne.

Meris.

J'aime encore mieux les vers qu'il a faits pour Varus, quoiqu'il n'y ait pas mis la derniere main. » O Varus, pourvû que Mantoue nous soit conser» vée, cette Mantoue trop voisine de la malheu» reuse Crémone, nos Cygnes par leurs chants [6] » porteront ton nom sublime jusqu'aux Astres.

Lycidas.

Puissent tes abeilles ne se reposer jamais sur des ifs de Corse [7]: Puisse le lait enfler les mamelles de tes vaches nourries de cytise. Mais dis-moi encore quelques vers nouveaux, si tu en sçais. Les Muses m'ont aussi fait Poëte. J'ai composé des vers, & nos bergers disent que j'ai du talent pour la Poësie: mais je ne les crois point. Car il me paroît que je n'ai pas encore fait de vers, qui soient dignes de Varus ou

Digna, ſed argutos inter ſtrepere anſer olores.

M œ r i s.

Id quidem ago, & tacitus, Lycida, mecum ipſe voluto,
Si valeam meminiſſe, neque eſt ignobile carmen.
Huc ades, ô Galatea: quis eſt nam ludus in undis?
Hîc ver purpureum: varios hîc flumina circum
Fundit humus flores: hîc candida populus antro
Imminet, & lentæ texunt umbracula vites.
Huc ades; inſani feriant ſine littora fluctus.

L y c i d a s.

Quid? quæ te purâ ſolum ſub nocte canentem
Audieram? Numeros memini, ſi verba tenerem.

M œ r i s.

Daphni, quid antiquos ſignorum ſuſpicis ortus?
Ecce Dionæi proceſſit Cæſaris aſtrum;
Aſtrum, quo ſegetes gauderent frugibus, & quo
Duceret apricis in collibus uva colorem.
Inſere, Daphni, pyros: carpent tua poma nepotes.
Omnia fert ætas, animum quoque: ſæpe ego longos
Cantando puerum memini me condere ſoles.
Nunc oblita mihi tot carmina: vox quoque Mœrim
Jam fugit ipſa: lupi Mœrim videre priores.
Sed tamen iſta ſatis referet tibi ſæpe Menalcas.

L y c i d a s.

Cauſando noſtros in longum ducis amores:
Et nunc omne tibi ſtratum ſilet æquor, & omnes

de Cinna [8]. Je ne ſuis qu'un oiſon, dont les cris ſe mêlent avec le chant mélodieux des cygnes.

MERIS.

Je tache de me rappeller, ſi je le puis, certains vers qui ne ſont pas mépriſables. » Vien, Galatée, » dans nos campagnes. A quoi t'amuſes-tu au mi- » lieu des eaux? Ici regne un éternel printems. Ici » la terre borde les ruiſſeaux de diverſes fleurs. Le » peuplier blanc & les vignes entrelacées forment » des berceaux autour de nos grottes. Vien, Gala- » tée : laiſſe les flots en fureur battre les rivages. «

LYCIDAS.

Ne te rappelles-tu point ces autres vers, que je t'ai une fois entendu chanter ſeul, dans une belle nuit. Je me ſouviendrois de l'air, ſi je me ſouvenois des paroles.

MERIS.

» Pourquoi Daphnis, contemples-tu le lever » des antiques étoiles. Voici le nouvel Aſtre de » Ceſar [9] qui paroit : c'eſt cet Aſtre qui doit mûrir » nos moiſſons & colorer les raiſins ſur nos côteaux. » Daphnis, plante des poiriers : tes petits-fils en » cueilleront les poires. « Le Tems emporte tout, juſqu'à l'eſprit même. Je me ſouviens que dans ma jeuneſſe je paſſois les jours entiers à chanter des vers : j'ai oublié toutes ces chanſons ; à peine me reſte-t'il un peu de voix : quelque loup aura vû Méris le premier [10]. Mais Menalque vous recitera tous ces vers auſſi ſouvent qu'il vous plaira.

LYCIDAS.

Votre excuſe, Méris, me fait languir dans l'attente de ce plaiſir. Cependant tout invite à chanter. Ce lac eſt tranquille [11] : voyez comme les vents re-

(Aſpice) ventoſi ceciderunt murmuris auræ.
Hinc adeo media eſt nobis via ; namque ſepulchrum
Incipit apparere Bianoris : hîc, ubi denſas
Agricolæ ſtringunt frondes, hîc, Mœri, canamus :
Hîc hœdos depone : tamen veniemus in urbem.
Aut ſi nox pluviam ne colligat ante, veremur,
Cantantes licet uſque (minus via lædet) eamus.
Cantantes ut eamus, ego hoc te faſce levabo.

MŒRIS.

Deſine plura, puer : &, quod nunc inſtat, agamus.
Carmina tum melius, cum venerit ipſe, canemus.



tiennent leurs haleines. Nous avons fait la moitié de notre route, & j'apperçois déja le tombeau de Bianor [12], là où tu vois ces laboureurs élaguer des arbres. Chantons ici, cher Méris, & mets à terre tes chevreaux. Nous aurons assez de tems pour arriver avant la nuit à Mantoue. Si nous craignons que la pluie ne nous surprenne avant d'arriver, chantons en poursuivant notre route: le chemin nous en paroîtra moins long. Pour jouir de ce plaisir, je te délivrerai de ce fardeau.

MERIS.

Jeune Berger, cesse de me presser. Il s'agit de nous rendre promptement à Mantoue. Au retour de Menalque, nous chanterons plus à notre aise.



REMARQUES SUR LA NEUVIÉME ECLOGUE.

VIRGILE ayant été excepté dans le partage des terres du territoire de Mantoue & de Crémone, qui furent distribuées aux soldats vétérans, & son bien lui ayant été rendu, il eut une querelle avec le Centurion Arius, qui comptoit s'emparer de sa terre. Dans cette occasion il courut risque de sa vie, & pour se sauver, il fut obligé de passer le Mincio à la nâge. Il se rendit à Rome, pour implorer la protection de César Octave, & laissa dans sa maison un domestique d'un âge mûr, ou même un peu vieux (comme il paroît par ses discours) qui porte ici le nom de Méris, auquel il recommanda de ménager celui qui vouloit se rendre maître de son bien. Méris dans cette Eclogue va à Mantoue, pour lui porter quelques présens, & rencontre sur le chemin Lycidas. Ils s'entretiennent ensemble de la disgrace de Ménalque, c'est-à-dire, de Virgile, & soulagent l'ennui du voyage par des vers qu'ils récitent. On peut regarder cette piéce comme une espéce de placet présenté par Virgile à Varus, afin que par son crédit il pût jouir de la grace, que Mécene & Pollion lui avoient procurée de la part de César Octave. 1°. L'Auteur fait mention de cette grace. 2°. Il expose la violence qu'on lui a faite. 3°. Il implore la protection de Varus, & promet de composer un plus grand ouvrage à sa louange. C'est ensuite un éloge de Jule César, pour se concilier la bienveillance d'Octave son fils adoptif.

[1] *Où vas-tu Méris? Suis-tu le chemin de Mantoue?* Je ne conçois pas qu'on puisse traduire plus simplement le premier vers de cette Eclogue. Le P. Catrou le rend ainsi. » En » quel lieu *portez-vous vos pas*, cher Méris? Est-ce à Man- » toue? Le chemin que vous suivez y conduit. « Méris ne le sçavoit-il pas aussi bien que l'autre Berger?

[2] *Nous envoyons ces chevreaux à l'usurpateur.* Méris do-

mestique de la maison de Virgile est le porteur du présent, & cependant il dit *nous envoyons* (*mittimus*) c'est le langage des anciens valets, qui se regardent comme les maîtres de la maison à laquelle ils sont attachés. Méris dit plus bas, *nos vers* (*nostra carmina*) quoiqu'il s'agisse des vers de Ménalque, c'est-à-dire, de Virgile son maître. Le laquais d'un Auteur dit aujourdui, *notre Tragédie a réussi; notre Livre s'imprime*, *&c.*

[3] *Votre Ménalque*, *&c.* Le P. Catrou prétend sur des raisons très-frivoles, que le *Méris* de cette Eclogue est le pere de Virgile. Si cela étoit, Lycidas diroit-il à Méris, *vestrum Menalcam?* Se sert-on du mot de *vester*, en parlant à quelqu'un au sujet de son fils. Car ce Ménalque est Virgile, comme il en convient avec tous les Interprétes.

[4] *Une Corneille qui croassant à ma gauche*, *&c.* Tous les Phénomenes qui s'offroient à la gauche, étoient regardés chez les Romains comme un auspice favorable: chez les Grecs c'étoient les Phénomenes à la droite. La raison de cette différence est que les Grecs se tournoient du côté du Septentrion, comme les Géographes, lorsqu'ils vouloient prendre les auspices, & les Romains au contraire se tournoient vers le Midi. En ces deux cas, les Grecs avoient l'Orient à leur droite, & les Romains l'avoient à leur gauche. Or l'Orient étoit regardé comme le côté du monde le plus heureux, parce que c'étoit le côté du Ciel où les Astres paroissoient se lever. On lit dans Varron. *Quest.* l. 5. *A Deorum sede cùm in meridiem spectes, ad sinistram sunt partes mundi exorientes, ad dextram occidentes; factum arbitror, ut sinistrâ meliora auspicia quàm dextrâ esse existimentur.* Pline dit aussi, l. 2. c. 53. *Lævâ prospera existimantur, quoniam lævâ parte mundi ortus est.* Lorsqu'on entendoit toner à sa gauche, c'étoit donc un bon augure. Malgré cela, la gauche étoit quelquefois de mauvais augure chez les Romains; de-là vient que le mot de *sinister*, veut dire *funeste*, & que dans notre langue nous appellons sinistres, comme les Romains, tous les signes qui peuvent nous annoncer quelque malheur. On lit dans la premiére Eclogue;

Sæpe malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,

De cœlo tactas memini prædicere quercus :

Sæpe sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.

& dans cel[illegible] où il s'agit aussi d'un malheur prédit,

Ante sinistra cavâ monuisset ab ilice cornix.

Il faut conclurre de-là, ce me semble, qu'il y avoit des signes à gauche qui étoient favorables (c'étoient sur-tout les météores, comme le tonerre) & qu'il y en avoit aussi qui étoient de mauvais augure. Le croassement des corneilles à gauche étoit apparemment de ce nombre. Il y avoit donc peu d'uniformité dans les régles des Augures : aussi étoit-ce chez les Romains une science épineuse, qu'il seroit fort inutile aujourdui de vouloir approfondir. La signification du mot *sinister*, qui signifie *malheureux*, *funeste*, prouve qu'en général les signes à gauche n'étoient point regardés chez les Romains comme des signes favorables, & qu'il n'y avoit sur cela que quelques exceptions, qui concernoient le vol des oiseaux (lorsque l'Aruspice étoit tourné du côté du Midi) & le bruit du tonerre à gauche.

5 *Evite la rencontre du Bouc.* Ce bouc est le centurion Arius, ou le soldat vétéran, qui s'étoit emparé de la terre de Virgile. La plûpart des Interprétes n'ont pas compris que ces trois vers, *Tityre dum redeo, &c.* étoient une chanson, & une chanson satyrique. Pour lier ces vers à ce qui précéde, l'imagination du P. Catrou a suppléé deux lignes.

6 *Nos cygnes par leurs chants, &c.* Les Poëtes ont pris le cygne pour leur symbole, en lui supposant de la voix. Il est singulier qu'ils ayent choisi pour les représenter un oiseau qui n'en a point du tout.

7 *Se reposer sur des ifs de Corse.* C'étoient des ifs transportés de Corse en Italie. Les abeilles qui se reposoient sur ces ifs faisoient du miel amer, comme étoit tout le miel de Corse.

8 *De Varus ou de Cinna.* L'un est ce Quintilius Varus protecteur de Virgile, dont il est parlé dans une Remarque sur la VIIIe Eclogue. Et l'autre le fameux Cinna, petit-fils de

Pompée par sa mere, d'abord ennemi de César Octave, & ensuite son favori. On voit par ces paroles, que ces deux illustres Romains avoient beaucoup de goût, & que leur suffrage étoit très-glorieux pour un Auteur.

[9] *Le nouvel astre de César.* Dans le tems qu'on célébroit les jeux funébres en l'honneur de Jule César, il parut, suivant Suetone, durant sept jours de suite une nouvelle étoile qui sembloit avoir une chevelure, *stella crinita.* Le peuple superstitieux crut que c'étoit l'ame de César, qui avoit été reçue dans le Ciel. C'est pour cela que sur les médailles de César, & dans tous ses portraits, on voit une étoile. V. les Géorgiques, l. 1. v. 488. Virgile appelle César *Dionæus*, c'est-à-dire, descendant de Venus, fille de Jupiter & de Dioné, Nymphe de la mer.

[10] *Quelque loup aura vû Méris le premier.* Idée populaire de ces tems-là, rapportée par Pline. Un loup qui avoit vû le premier un homme, lui faisoit, disoit-on, perdre la voix. C'est l'origine du proverbe *Lupus in fabulâ*, que l'on disoit, lorsque quelqu'un survenoit dans une compagnie sans être attendu; parce qu'alors chacun se taisoit.

[11] *Ce lac est tranquille.* Il y a dans le texte, *silet æquor.* Il ne s'agit pas ici de la mer, qui est éloignée du pays de Mantoue, mais du Mincio, qui forme une espéce de lac autour de cette ville.

[12] *J'apperçois le tombeau de Bianor.* C'étoit un ancien Roy d'Etrurie. On élevoit aux morts des tombeaux le long des grands chemins, afin qu'ils fussent moins oubliés des vivans. De-là vient que dans les épitaphes on mettoit, *sta viator, abi viator.* A la Chine les tombeaux des gens de condition sont sur les montagnes avec des arbres à l'entour, afin qu'ils puissent être apperçus de loin. Par ce moyen on se procure une vie morale après la mort. C'est une consolation pour les vivans, d'être assurés qu'on pensera à eux, lorsqu'ils seront ensevelis dans la terre. Pour cette raison, & pour rendre l'idée de la mort moins affligeante, les Chinois conservent soigneusement dans leurs maisons les portraits de tous leurs ancêtres. Il y a d'ailleurs dans cet usage un sentiment de piété naturelle.

ECLOGA X.

GALLUS.

Extremum hunc, Arethuſa, mihi concede laborem.
Pauca meo Gallo, ſed quæ legat ipſa Lycoris,
Carmina ſunt dicenda : neget quis carmina Gallo?
Sic tibi, cùm fluctus ſubter labere Sicanos,
Doris amara ſuam non intermiſceat undam.
Incipe, ſollicitos Galli dicamus amores,
Dum tenera attondent ſimæ virgulta capellæ.
Non canimus ſurdis : reſpondent omnia ſylvæ.
Quæ nemora, aut qui vos ſaltus habuere, puellæ
Naiades, indigno cùm Gallus amore periret ?
Nam neque Parnaſſi vobis juga, nam neque Pindi
Ulla moram fecere, neque Aonia Aganippe.
Illum etiam lauri, illum etiam flevere myricæ :
Pinifer illum etiam ſolâ ſub rupe jacentem
Mænalus, & gelidi fleverunt ſaxa Lycæi.
Stant & oves circum, noſtri nec pœnitet illas :
Nec te pœniteat pecoris, divine Poëta.
Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis :
Venit & Upilio : tardi venere bubulci :

X. ECLOGUE.

GALLUS.

O ARETHUSE [1], permettez-moi ce dernier travail. Il faut que je fasse quelques vers pour mon ami Gallus : mais des vers qui soient lûs de Lycoris. Peut-on refuser des vers à Gallus ? Ainsi puisse votre onde, coulant sous les flots de la mer de Sicile, ne se mêler jamais avec l'onde amére de Doris. Commencez, & tandis que mes chévres broutent les arbrisseaux, chantez les malheureuses amours de Gallus. Mes chants seront entendus : les échos de ces bois répétent tous les chants.

Dans quelles forêts ou au milieu de quels buissons étiez-vous, Naïades, lorsque Gallus brûloit d'un indigne amour ? Car vous n'étiez alors arrêtées, ni sur le Parnasse, ni sur le Pinde, ni sur les bords de la fontaine Aganippé. Les lauriers & les bruyéres déplorérent son sort. Le mont Ménale couronné de pins & les rochers du froid Lycée furent touchés, lorsqu'ils virent ce malheureux Berger étendu dans une grotte solitaire, entouré de ses tristes brebis : car elles prennent part aux maux de leurs Bergers.

Divin Poëte, ne dédaigne pas le nom de Berger : le charmant Adonis a fait paître des troupeaux le long des fleuves.

Tous les Pasteurs de la contrée s'assemblérent

Uvidus hybernâ venit de glande Menalcas.
Omnes, unde amor iſte, rogant ? tibi venit Apollo.
Galle, quid inſanis ? inquit : tua cura Lycoris
Perque nives alium, perque horrida caſtra ſecuta eſt.
Venit & agreſti capitis Sylvanus honore,
Florentes ferulas, & grandia lilia quaſſans.
Pan Deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipſi
Sanguineis ebuli baccis, minioque rubentem.
Ecquis erit modus ? inquit : Amor non talia curat.
Nec lacrymis crudelis Amor, nec gramina rivis,
Nec cytiſo ſaturantur apes, nec fronde capellæ.
  Triſtis at ille tamen : Cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc veſtris : ſoli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter oſſa quieſcant,
Veſtra meos olim ſi fiſtula dicat amores !
Atque utinam ex vobis unus, veſtrique fuiſſem
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ !
Certe, ſive mihi Phyllis, ſive eſſet Amyntas,
Seu quicumque furor (quid tum, ſi fuſcus Amyntas ?
Et nigræ violæ ſunt, & vaccinia nigra)
Mecum inter ſalices lentâ ſub vite jaceret :
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.
Hîc gelidi fontes, hîc mollia prata, Lycori :

alors autour de toi. Menalque, qui venoit de cueillir du gland dans les bois, accourut tout mouillé. Tous demandérent, pourquoi cet étrange amour? Apollon s'approche, & te dit: » Gallus, d'où vient » te livres-tu à une passion insensée? Lycoris, ob- » jet de ta flamme & de ta douleur, suit ton rival à » travers les neiges & au milieu des redoutables » camps. « Sylvain, la tête couronnée de feuillages, & les mains chargées de lys & de tiges fleuries, vint aussi. Nous vîmes Pan, Dieu de l'Arcadie, venir à son tour, le visage barbouillé de jus d'hieble & de vermillon. » Quel sera, dit-il, le reméde » d'un tel mal? L'Amour s'en met peu en peine. » Le cruel Amour ne se rassasie point de larmes, » non plus que les prairies d'eau, les abeilles de » cytise, & les chévres de feuillage. «

Alors le triste Gallus parla ainsi: Arcadiens, vous ferez retentir ces montagnes du récit de ma disgrace: les seuls Arcadiens sçavent chanter. O que mes os reposeront mollement dans le tombeau, si votre flûte chante un jour mes amours! Que n'ai-je toujours vécu parmi vous! Que n'ai-je, comme vous, conduit des troupeaux dans la plaine, ou vendangé des raisins mûrs? Soit que j'eusse brûlé pour Phyllis, soit que j'eusse aimé Amyntas (Qu'importe qu'Amyntas ait le teint brun? Les violettes & les hyacintes ne sont-elles pas de cette couleur?) l'objet de mes amours, quel qu'il fût, seroit couché près de moi entre des saules & des pampres verds. Si c'étoit Phyllis, elle iroit me cueillir des fleurs; si c'étoit Amyntas, il me divertiroit par des chansons. Ah! Lycoris, que ces clairs ruisseaux, que ces prai-

Hîc nemus, hîc ipſo tecum conſumerer ævo.
Nunc inſanus amor duri te Martis in armis,
Tela inter media, atque adverſos detinet hoſtes.
Tu procul à patriâ (nec ſit mihi credere tantum)
Alpinas, ah, dura, nives, & frigora Rheni
Me ſine ſola vides. Ah, te ne frigora lædant!
Ah, tibi ne teneras glacies ſecet aſpera plantas!
Ibo, & Chalcidico quæ ſunt mihi condita verſu
Carmina, paſtoris Siculi modulabor avenâ.
Certum eſt in ſylvis, inter ſpelæa ferarum,
Malle pati, teneriſque meos incidere amores
Arboribus: creſcent illæ, creſcetis amores.
Interea miſtis luſtrabo Mænala Nymphis,
Aut acres venabor apros: non me ulla vetabunt
Frigora Parthenios canibus circumdare ſaltus.
Jam mihi per rupes videor, lucoſque ſonantes
Ire: libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula: Tamquam hæc ſint noſtri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum miteſcere diſcat.
Jam neque Hamadryades rurſum, nec carmina nobis
Ipſa placent; ipſæ rurſum concedite ſylvæ.
Non illum noſtri poſſunt mutare labores.
Nec ſi frigoribus mediis Hebrumque bibamus,
Sithoniaſque nives hyemis ſubeamus aquoſæ;
Nec ſi, cùm moriens altâ liber aret in ulmo,

ries

ries & ces bois forment un lieu charmant ! C'est ici que je voudrois couler avec toi le reste de mes jours. Mais un fol amour te retient dans les champs de Mars [2], & au milieu des horreurs de la guerre. Loin de ta patrie (ah, que n'en puis-je douter !) tu parcours, cruelle, tu parcours, sans moi, les sommets glacés des Alpes ; tu braves, sans moi, les neiges & les frimats de la Germanie. Puisse-tu au moins ne pas sentir ce froid rigoureux ! Puissent ces glaces épargner tes pieds délicats !

J'irai parmi les bergers, & je chanterai sur le chalumeau du Pasteur de Sicile les vers que le Poëte de Chalcis a faits pour moi [3]. C'en est fait : Je veux ensevelir ma douleur dans les bois, au milieu des retraites des bêtes farouches, & graver mes amours sur l'écorce des jeunes arbres : ils croîtront, & mes amours avec eux. Cependant je me promenerai dans la compagnie des Nymphes sur le mont Menale, ou je poursuivrai les courageux sangliers. Le froid le plus rigoureux ne m'empêchera point d'entourer de mes chiens les bois du mont Parthenius [4] Il me semble déja parcourir ces rochers, & ces bois retentissans. Je prends plaisir à décocher des traits: Comme si je pouvois guérir par-là le mal qui me tourmente : Comme si les peines des mortels pouvoient adoucir le cruel Amour. Les Nymphes des bois, & les chansons commencent déja à me déplaire. Adieu forêts, adieu : tous les plaisirs que vous m'offrez, ne sçauroient soulager ma peine. Quand je boirois des eaux glacées de l'Hebre ; quand je vivrois au milieu des neiges de la Sithonie [5] ; quand je conduirois des troupeaux dans les plaines d'E-

Æthiopum verſemus oves ſub ſidere Cancri.
Omnia vincit amor, & nos cedamus amori.
Hæc ſat erit, Divæ, veſtrum ceciniſſe Poëtam,
Dum ſedet, & gracili fiſcellam texit hibiſco,
Pierides: vos hæc facietis maxima Gallo;
Gallo, cujus amor tantum mihi creſcit in horas,
Quantum vere novo viridis ſe ſubjicit alnus.
Surgamus: ſolet eſſe gravis cantantibus umbra.
Juniperi gravis umbra; nocent & frugibus umbræ.
Ite domum ſaturæ, venit Heſperus, ite, capellæ.



thiopie, où le brûlant Tropique dévore l'écorce des plus grands Ormes, je ne ſentirois par-tout que les feux de l'Amour. L'Amour triomphe de tout : Cédons auſſi à l'Amour.

Muſes, c'eſt aſſez. Voilà les vers que vous avez dictés à votre éleve, tandis qu'il travailloit tranquillement à des corbeilles de jonc. Faites valoir ces vers à Gallus, à ce Gallus pour qui mon amitié s'augmente de jour en jour, comme au retour du printems croît un jeune arbre.

Levons-nous. Il eſt dangereux de chanter à l'ombre, & à l'ombre du génievre. L'ombre eſt de même nuiſible aux fruits. Retournez, mes chévres, à votre bergerie : vous êtes raſſaſiées, & l'étoile du ſoir paroît.



REMARQUES SUR LA DIXIÉME ECLOGUE.

PUBLIUS CORNELIUS GALLUS, qui fait le sujet de cette Eclogue, né dans le pays du Frioul, fut un homme, qui d'un état médiocre s'éleva par son mérite & ses services à une haute fortune, sous le régne d'Auguste, dont il posséda la faveur. Suetone, Dion Cassius, Ammien, S. Jérôme parlent de plusieurs circonstances de sa vie. Auguste lui donna le gouvernement de l'Egypte, ne voulant pas, dit Dion Cassius, confier une Province de cette importance, où les troubles étoient à craindre, à un homme d'un rang distingué. Il se comporta avec beaucoup de hauteur & de dureté dans son gouvernement, & abandonna au pillage, selon Ammien, la ville de Thebes, pour la punir d'une sédition qui s'y étoit élevée à l'occasion des impôts. Fier de son pouvoir & aveuglé par sa fortune, comme il arrive presque toujours aux favoris tirés du néant, il alla jusqu'à oublier ce qu'il devoit à son bienfaiteur, & il osa souvent censurer l'Empereur & faire des railleries de sa conduite, principalement à table, lorsqu'il avoit trop bu. Son orgueil le porta à se faire ériger des statues dans son gouvernement, & à faire inscrire ses actions sur des pyramides. Auguste informé des procédés de Gallus, & indigné de son ingratitude, se contenta de lui ôter son gouvernement; mais le Sénat le traita avec plus de sévérité. Il confisqua tous ses biens & le condamna au bannissement. Gallus ne put supporter sa disgrace & se tua. Suetone dit qu'Auguste fut touché de sa mort, & que fâché du décret du Sénat qui l'avoit ainsi réduit au désespoir, il se plaignit d'être le seul à qui il n'étoit pas permis de punir à son gré & jusqu'à un certain point un ami qui l'avoit offensé: *Laudavit quidem pietatem tantopere pro*

se indignantium ; cæterum & illacrymavit & vicem suam conquestus est, quod sibi soli non liceret amicis, quatenus vellet, irasci. Sa mort arriva l'an de Rome 728. sept ans avant celle de Virgile. Il avoit beaucoup d'amis, & Pollion entr'autres étoit extrêmement lié avec lui, comme on peut voir par ses lettres à Cicéron, *Famil.* Liv. x. 31 & 32. Gallus avoit aussi été ami de ce dernier. A l'égard de Virgile, Gallus étoit son protecteur déclaré.

Il aimoit les vers & en faisoit. Il composa, dit-on, pour Lycoris quatre Livres d'Elégies; mais, selon Quintilien, ses vers étoient bien moins tendres que ceux de Tibulle & de Properce. Il traduisit aussi quelques Eclogues d'Euphorion Poëte de Calcis. Tous ces ouvrages ont péri; & ceux qui aujourdui portent son nom, sont apocryphes.

Gallus avoit été éperduement amoureux de Lycoris, Comédienne de ce tems-là, qu'on prétend être la même que cette Cytheris, dont M. Antoine fut si épris, qu'il la menoit par-tout avec lui dans sa litiére. Quoi qu'il en soit, Lycoris fut infidéle à Gallus, & s'attacha à un Général Romain, qui l'emmena avec lui au-de-là des Alpes du côté de la Germanie. Gallus fut outré de cette inconstance de sa maitresse, & en conçut un violent chagrin. C'est pour le consoler que Virgile fit cette Eclogue, où il représente ce guerrier, accablé de tristesse, & voulant désormais passer sa vie au milieu des Bergers d'Arcadie. Ceux-ci & tous les Dieux champêtres viennent pour le consoler. Il leur répond, & les entretient des remédes qu'il veut prendre pour se guérir de sa passion. Il finit par avouer que sa maladie est incurable, & qu'il aimera toujours Lycoris. C'est une des plus belles Eclogues de Virgile.

[1] *O Aréthuse, &c.* Aréthuse est une fontaine dans l'Isle d'Ortygie, située près de la Sicile, & qui forme la quatriéme partie de la ville de Syracuse. L'Alphée est un Fleuve du Péloponnese, dont on a prétendu que les eaux, en coulant dans la mer, ne se mêloient point à son eau salée, & formoient dans l'Ortygie la fontaine d'Aréthuse. La preuve en est, dit-on, que ce qu'on jette dans le lit de l'Alphée en Grece, est porté dans l'Isle d'Ortygie & y re-

paroît avec l'eau de la fontaine : ce qui eſt incroyable. Sur cela les Poëtes ont imaginé que le fleuve Alphée avoit été amoureux de la Nymphe Aréthuſe, qui pour éviter ſes embraſſemens, avoit été métamorphoſée en fontaine, & s'étoit ſauvée dans l'Iſle d'Ortygie.

[2] *Un fol amour te retient dans les champs de Mars.* Il m'a paru qu'il y avoit une faute dans les éditions qui portent, *duri me*, au lieu de *duri te*. Gallus eſt ici repréſenté comme un Berger d'Arcadie. A quoi bon, diroit-il, *nunc inſanus amor duri me Martis in armis, tela inter media atque adverſos detinet hoſtes?* Eſt-ce qu'il étoit tout à la fois Berger & Guerrier? Pouvoit-il être dans l'Arcadie & dans un camp? On ne peut donner aucun ſens raiſonnable à ces vers qu'en ſubſtituant *te* à *me*, comme j'ai fait. Lycoris avoit ſuivi un Général d'armée en Germanie. Ce qui ſuit s'accorde parfaitement avec cette correction néceſſaire : c'eſt la raiſon & le goût qui la preſcrivent. Y a-t-il du ſens à faire dire à Gallus, qu'un *amour inſenſé* le fait aller à la guerre? *Nunc inſanus amor, &c.* Le P. Catrou fait dire toute ſuite à Gallus ces mots qui s'adreſſent à Lycoris. » Vous ſouffrez ſans » moi toute la rigueur de la neige & des frimats. Rudes » hyvers, épargnez ma Lycoris. Glaçons aigus craignez » de la bleſſer. Allons, *abandonnons les armées*; ne ſon» geons plus qu'à chanter, &c. « Un pareil diſcours eſt-il ſupportable, & ſe rapporte-t-il à l'original? Dans ſa traduction, Gallus continue de parler ainſi. » La réſolution » en eſt priſe : J'irai cacher ma douleur dans les forêts & » parmi les bêtes ſauvages. Je graverai le nom de Lycoris » ſur l'écorce des jeunes arbres, il croîtra avec eux. *Fai» ſons mieux*, je me joindrai aux Nymphes de Diane, &c. « Ce *faiſons mieux* eſt dans le goût des élégantes additions de ce Traducteur. Cette maniére de rendre les anciens Auteurs ne forme-t-elle pas bien l'eſprit de la jeuneſſe?

[3] *Les vers que le Poëte de Calcis a faits pour moi.* Comme ſi Euphorion n'avoit compoſé ſon Poëme, que pour être un jour traduit en vers Latins par Gallus. C'eſt une maniére de parler, polie & flateuſe. C'eſt ainſi qu'on a dit d'un célébre Orateur chrétien, que les Peres de l'Egliſe

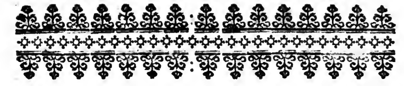
avoient écrit pour lui : tant il sçavoit emprunter habilement de leurs ouvrages le fond & les preuves de ses éloquens Discours.

[4] *Les bois du mont Parthenius.* Ce mont étoit dans l'Arcadie. Il s'appelloit ainsi du mot παρθένος *Vierge ;* parce que c'étoit la montagne où les filles alloient à la chasse.

[5] *Au milieu des neiges de la Sithonie.* La Sithonie étoit un pays très-froid dans la Thrace, dont l'Hebre, appellé aujourdui *Marisa*, est un des plus grands fleuves qui se déchargent dans la mer Egée.



LES
GEORGIQUES
DE
VIRGILE.



DISCOURS
SUR LES
GEORGIQUES.

VIRGILE est le premier des Romains, qui se soit exercé dans trois genres de poësie, dont les Grecs lui avoient fourni le modéle. Ces genres sont le Pastoral, le Georgique, & l'Heroïque. Il n'est pas certain que dans le premier & le troisiéme genre il ait surpassé les Grecs : au moins il y a eu de sçavans Critiques qui ont mis au-dessus de ses Eclogues les Idylles de Theocrite, & qui ont préferé l'Iliade à l'Eneide. Mais tout le monde est d'accord que dans le Georgique Virgile a effacé Hésiode.

Les Grammairiens appellent poëme Georgique un ouvrage de poësie, dont la culture de la terre & en général tous les travaux de la campagne sont l'objet. De ce genre est le Poëme d'Hésiode intitulé *les œuvres & les jours*, & les quatre livres de Virgile sur l'agriculture. Je ne parle point de plusieurs autres poëmes grecs sur cette matiere. Parmi les ouvrages modernes de ce genre on compte les *Jardins* du P. Rapin & la *Maison Rustique* du P. Vannieres, deux poëmes latins fort estimés, sur lesquels je dirai

mon ſentiment à la fin de ce diſcours. Ces Poëmes, & quelques-autres que je pourrois citer, ſont Georgiques; mais ce nom eſt particuliérement conſacré à celui de Virgile.

Quelques Critiques, & entr'autres M. Dryden, fameux Poëte Anglois, prétendent, que ſi Virgile le cede à Theocrite pour l'Eclogue, ce n'eſt pas la faute de ſon eſprit, mais de ſa langue, qui n'a ni la douceur ni la naïveté de la langue grecque, particulierement dans le dialecte Dorique. Comme cette langue a auſſi, ſurtout dans le dialecte Ionique, plus de majeſté & d'harmonie que la langue latine, elle eſt plus favorable à la poëſie heroique, & c'eſt pour cela, diſent ces mêmes Critiques, que les vers de l'Iliade ſont plus beaux encore que ceux de l'Eneïde. A l'égard des détails, ajoutent-ils, & de la peinture des petits objets, la langue des Romains égale au moins celle des Grecs, & pour cette raiſon Virgile ne le céde point à Héſiode dans ſes Georgiques, par raport au langage & au ſtyle; & lui eſt fort ſupérieur à pluſieurs autres égards. Mais tous ces jugemens ſont faux. Ce n'eſt point par le différent langage dont ces Poëtes ſe ſont ſervis, qu'il faut les apprécier. Virgile dans ſes Paſtorales eſt fort audeſſus de Théocrite, parcequ'il a beaucoup plus d'eſprit & de goût que le Poëte Sicilien; & indépendemment du génie des deux langues, l'Enéïde n'a preſque aucun des défauts de l'Iliade, & en a toutes les beautés & de bien plus grandes. Pour ce qui eſt d'Héſiode, il n'eſt reſpectable que pour ſon antiquité, & parce qu'il eſt le premier qui ait écrit des Georgiques. Homere au contraire eſt fort eſti-

mable par lui-même. Mais sa principale gloire est d'avoir été comme le modéle de Virgile. On doit dire la même chose de Théocrite.

Il faut avouer cependant que le caractére des langues influe beaucoup sur le mérite des ouvrages d'esprit. C'est la faute de notre génie & de notre goût, si nous n'avons qu'un très-petit nombre de bons ouvrages dans le genre pastoral. Car la langue françoise a de la douceur, de la simplicité, & des graces : quoi de plus convenable à l'Eclogue ? Il n'en est pas ainsi du genre heroïque. Nos peres nous ont transmis une langue ingénieuse & délicate, mais foible, & médiocrement riche, avec une versification difficile, scrupuleuse, & presque sans privilége tant du côté de la Grammaire que du côté de la Rhétorique. Une licence grammaticale, une expression hardie, une métaphore neuve nous effarouchent. Cette timidité de notre langue est une des causes de notre disette par raport à l'Epopée.

Il y a plus. Quoique la Langue Françoise soit assez abondante pour pouvoir tout exprimer aisément, notre caprice a malheureusement attaché des idées basses ou puériles à une infinité de choses, qui ne sont rien moins chez les autres Nations, & qui n'étoient pas telles chez les Anciens ; ce qui fait que nous avons une foule de termes qui sont bannis du style noble, & que la Poësie rebute. Avec ces désavantages, comment pourrions-nous réussir dans un poëme épique, qui nécessairement exige des détails, où il faudroit employer des mots vulgaires que nous n'avons pas jugé à propos d'annoblir ? D'un autre côté cette même Langue manque sou-

vent de tours élégans, pour ſubſtituer aux expreſſions ſimples un langage détourné; en ſorte que ſi nous eſſayons d'exprimer de petites choſes dans un ſtyle figuré, cela ſemble biſarre & ridicule. Tel eſt le goût de notre Langue, c'eſt-à-dire, de ceux qui la parlent; & il faut bien que tout bon Ecrivain François s'y conforme, n'appartenant pas à un particulier de réformer un uſage établi. Que ne pourroit-on pas dire ici des inconvéniens de notre verſification & du vice radical de nos vers, ſur-tout de nos vers Alexandrins, dont l'hemiſtiche périodique, en les coupant avec une inſipide égalité, produit néceſſairement une uniformité ennuyeuſe dans des ouvrages de longue haleine, & endort le lecteur, ſur qui la rime ſeule ſuffiroit d'ailleurs pour produire cet effet?

Mais c'eſt principalement dans le genre Didactique, que notre Langue fait ſentir ſa ſtérilité & ſon ingratitude, ſur-tout lorſque ce genre a pour objet des choſes groſſiéres & communes, comme les travaux de la campagne. Loin de pouvoir alors nous exprimer en vers avec quelque élegance, nous ne le pouvons pas même en proſe, & il ne nous eſt permis que d'aſpirer au foible mérite de la clarté & de la préciſion. Cependant comme la proſe eſt le langage naturel de tous les hommes, ces choſes ſe trouvent chez nous bien plus ſupportables en proſe qu'en vers.

Il n'en eſt pas de même des objets ſpirituels, ou relevés. Nous avons pour ces ſortes de ſujets aſſez de maniéres de les exprimer noblement. C'eſt ce qui a fait enfanter à Deſpreaux ſon Art poëtique,

ouvrage si accompli, que certains Critiques, qui se donnent aujourdui l'air de mépriser un si grand homme, en sentent eux-mêmes la perfection. C'est pareillement ce qui a fourni à M. l'Abbé du Resnel le moyen de réussir dans sa Traduction en vers des deux poëmes de M. Pope, sur la Critique & sur l'Homme. Je crois pour cette raison que nous pourrions produire d'excellens poëmes sur la Musique, sur la Peinture, sur la Navigation, sur l'art de la Guerre. Mais je pense en même tems, qu'il nous est impossible de faire en françois un bon poëme didactique sur les travaux de la campagne, & autres pareils sujets.

Tout poëme didactique consiste essentiellement en préceptes & en descriptions. Les préceptes qui concernent les Arts libéraux, notre langue peut les exprimer heureusement & avec élégance. Il n'en est pas de même à l'égard des arts mécaniques & grossiers, tels que l'agriculture & les arts de cette espéce. Comme notre versification n'admet que des expressions choisies & élégantes, & que cependant pour exprimer ce qui concerne ces arts, nous n'avons que des termes populaires & des tours communs, comment pourrions-nous donner en vers des préceptes sur ces choses, sans dégoûter le lecteur ? * Faut-il que notre Langue, fille de la Langue Latine, ressemble en cela si peu à sa mere? La Langue Latine, comme l'on sçait, a une infinité de tours variés & d'ex-

* M. le Franc Avocat Général de la Cour des Aydes de Montauban, & Auteur de la belle Tragédie de Didon, est fort avancé dans la Traduction des Géorgiques en vers françois. Personne n'est plus capable que lui de vaincre une difficulté, que d'autres regardent comme insurmontable.

preſſions figurées, pour dire agréablement les choſes les plus communes, & ſur-tout pour tracer des préceptes ſans ſécherèſſe.

Quant aux Deſcriptions, nous pouvons, ce me ſemble, approcher de l'élégance des Auteurs Latins. A pluſieurs égards, notre langue a de la dignité, de la vivacité, de la force & des graces. Mais il faut que le ſujet ſoit noble ou agréable. Nous n'avons pas comme la langue latine, toutes ſortes de couleurs, pour peindre heureuſement toutes ſortes d'objets. Ceux qui voudroient ſur cela juſtifier la ſtérilité de notre idiome, pourroient dire que c'eſt la délicateſſe de notre goût & l'élévation de notre eſprit, qui l'a ainſi borné; que nous ne pouvons ſouffrir qu'on nous occupe de minucies, de puérilités, de choſes triviales ou indifférentes; que ſi ces mêmes choſes, qui nous dégoûtent en françois, nous plaiſent en latin, c'eſt qu'alors nous nous faiſons Romains, pour ainſi dire, & que nous prenons le génie & le goût de ceux qui les ayant écrites, ont été admirés de leurs contemporains, & des ſiécles ſuivans.

Ce déſavantage, que nous avons par raport au poëme épique, & plus encore à l'égard du poëme didactique, ſe fait ſentir bien triſtement à celui qui veut traduire, même en proſe, un poëme tel que celui des Georgiques de Virgile. On doit trouver néceſſairement dans pluſieurs endroits de la traduction, ſur-tout en ce qui regarde les préceptes, de la froideur & de la ſécherèſſe; & ces endroits paroîtront differer peu de ce qu'on lit dans certains livres vulgaires, touchant le jardinage, & le ména-

ge

ge de la campagne ; livres où il ne s'agit ni d'esprit ni de goût. Cependant un poëme didactique renferme nécessairement des préceptes, & c'est en cela qu'il est didactique. Dans ces endroits le Traducteur doit donc se borner à être fidéle, clair & précis ; & c'est tout ce que le lecteur doit exiger de lui. Il seroit bien injuste de demander, dans la traduction de ces morceaux, l'élegance, l'harmonie & les graces de l'original, puisque, comme je l'ai dit, notre langue, à l'égard de ces choses, n'en est pas susceptible.

Pour ce qui est des déscriptions, comme elles sont toujours ornées dans le texte, un Traducteur François, qui a du goût, y trouve mieux son compte, & il éprouve avec plaisir que sa langue a des fleurs & des agrémens, comme la langue latine. Mais la plûpart des Traducteurs, qui ont aussi peu de discernement que les Scoliastes leurs guides, se bornent par-tout indifféremment, à faire seulement entendre leur Auteur ; ils croyent être parfaitement fidéles, lorsqu'ils ne le sont qu'à l'idée principale, sans se mettre en peine de l'idée accessoire. Où il s'agit de préceptes, le Traducteur est dispensé de toute autre attention qu'au sens des termes ; mais dans les déscriptions, ce n'est pas traduire fidélement, que de rendre précisement le sens des mots ; c'est être plûtôt, à force de fidélité, infidéle à l'Auteur qu'on traduit : c'est le trahir indignement, puisque cette froide & litterale exactitude l'avilit aux yeux des ignorans.

D'un autre côté, rien n'est plus insupportable qu'un Traducteur bel esprit, & sans goût, qui faisant de vains efforts pour rendre le sens & les beautés

de son original, auxquelles il est attentif, en étend les pensées, y mêlant les siennes, prétend éclaircir chaque terme par des circonlocutions pompeuses, & par de ridicules supplémens, se montrant plûtôt paraphraste que Traducteur. C'est le défaut principal des traductions du P. Catrou & de l'Abbé de S.Remi, comme je l'ai remarqué dans *le Discours préliminaire* sur la traduction des Œuvres de Virgile.

Un poëme didactique sans épisodes seroit un ouvrage sec & ennuyeux. On appelle épisodes, dans cette sorte de poëmes, certains ornemens poëtiques, qui semblent hors du sujet, & sont comme des digressions. Tel est le beau morceau du premier livre des Georgiques sur le régne de Jupiter & sur la nécessité du travail : ce qu'on lit dans le même livre au sujet des prodiges qui précédérent & suivirent la mort de Jule Cesar : l'éloge des plaisirs de la campagne dans le second livre : le temple imaginaire que Virgile bâtit en l'honneur d'Auguste au commencement du troisiéme, & cette admirable déscription de la peste des animaux, qui le termine : enfin cette belle fable d'Aristée, de Protée, d'Orphée & d'Eurydice, qui fait la conclusion du quatriéme livre.

Comme Hésiode avoit adressé son poëme sur l'agriculture à son frere Persée, & Lucrece le sien, *de rerum naturâ*, à Memmius, Virgile adresse aussi ses Georgiques à C. Cilnius Mecenas. Les Anciens croyoient que dans toute poësie didactique, qui doit contenir des préceptes, il falloit toujours paroître parler à quelqu'un. C'est ainsi qu'Horace adresse

ſon Art poëtique aux Piſons. Le ton dominant dans ces ſortes de poëmes eſt celui qui convient à l'inſtruction familiére. Ce ſont des leçons, que le Poëte donne à une perſonne qui paroît l'écouter ; c'eſt une eſpéce d'entretien libre, où l'Auteur après avoir traité directement ſon ſujet, ſe ménage avec art des digreſſions agréables, pour ſoulager l'attention de celui qui l'écoute. Il ſe dérobe, il fuit, il s'égare, pour ainſi dire. Il y a bien de l'art & du genie dans ces poëtiques écarts. Il n'y en auroit peut-être pas moins à rentrer dans le ſujet, par d'heureuſes tranſitions. Mais Virgile, Lucrece, Horace & tous les Auteurs de l'antiquité, ſoit poëtes, ſoit proſateurs, ſemblent avoir regardé les tranſitions comme une choſe inutile & ſans mérite. Les Modernes au contraire conſidérent la tranſition comme un grand agrément du ſtyle. Cependant ſi nous faiſons attention à la plûpart des tranſitions de nos Orateurs, de nos Hiſtoriens & de nos Poëtes, nous conviendrons de bonne foi, qu'elles ſont fort ſouvent affectées, inſipides, puériles, & ridicules.

Nous aimons aujourdui l'ordre dans toutes ſortes d'écrits. Cependant il y en a peu dans les poëmes didactiques des Anciens, & l'on en chercheroit vainement dans l'Art poëtique d'Horace. M. Pope a jugé à propos de l'imiter en cela dans ſes deux poëmes, ſurtout dans celui de la *Critique*. Deſpreaux au contraire, ſi admirateur, ſi imitateur des Anciens, n'a point du tout copié dans ſon *Art poëtique* le deſordre de celui d'Horace. Le P. Rapin dans ſes *Jardins*, & le P. Vanieres dans ſa *Maiſon ruſtique*,

ont mis aussi de la méthode & de l'arrangement, & je crois qu'ils ont eu raison de s'éloigner en cela du goût de l'antiquité. Car quoique chez les Anciens le poëme didactique, qu'ils adressoient toujours à quelqu'un, ait un air d'entretien libre & naturel, qui dispense de l'ordre, & quoiqu'en général la méthode soit un écueil pour l'imagination qu'elle réfroidit, je crois qu'il est à propos qu'un Poëte lie toujours ses idées, & qu'il établisse entr'elles une espéce de filiation. Il faut de la raison dans tout ouvrage d'esprit, & il y a peu de raison où la méthode, cette quatriéme partie de la Logique, est négligée.

Cependant il faut convenir que les quatre livres des Georgiques de Virgile n'en sont pas absolument depourvus : on y remarque du moins un ordre général. Le Poëte établit sa proposition dès le commencement avec beaucoup de précision & de justesse, & y annonce tout ce qu'il doit traiter dans les quatre livres de son poëme. 1°. La culture des terres par raport aux moissons : *Quid faciat lætas segetes* ; c'est le sujet du premier livre. 2°. La maniére de cultiver les arbres & surtout la vigne : *Ulmisque adjungere vites* ; c'est la matiére du second. 3°. Le soin des troupeaux : *Quæ cura boum, qui cultus habendo sit pecori* ; c'est l'objet du troisiéme. 4°. Comment on doit élever les abeilles ; c'est ce qui est traité dans le quatriéme : *Apibus quanta experientia parcis.* Virgile a suivi exactement sa division, & n'a jamais confondu une partie avec une autre.

Le mot de *Georgiques* est composé de deux mots grecs, *γῆ terre*, *ἔργον*, *œuvre*, *travail*. Le sujet de ce

poëme eſt donc le travail par raport à la terre, c'eſt-à-dire, tous les travaux de la campagne. C'eſt en vain que quelques Critiques ont voulu cenſurer ce titre, comme s'il péchoit contre la juſteſſe. Eſt-ce travailler à la terre, ont-ils dit, que d'élever des troupeaux & des abeilles? Ce reproche eſt très-frivole. 1°. Lorſqu'un titre convient à la principale partie d'un ouvrage, il convient à l'ouvrage entier. 2°. Les herbages nourriſſent les troupeaux, & les fleurs les abeilles. Un poëme qui a pour objet les productions de la terre, comprend les paturages & les fleurs; il peut donc renfermer ce qui concerne les troupeaux & les abeilles.

On remarque, que quoique les Georgiques ſoient adreſſées à Mecéne, le protecteur & l'ami de Virgile, le Poëte ne lui donne cependant aucunes louanges. Mecéne, dit-on, étoit modeſte, & n'aimoit point les complimens. Horace débute cependant par un compliment dans la premiére de ſes Odes qui lui eſt adreſſée, *Mecenas atavis edite regibus.* Peut-être que Virgile a cru qu'il ne convenoit pas de louer dans le même ouvrage Auguſte & Mecéne, c'eſt-à-dire le Prince & le Sujet.

Il faut avouer que ces louanges, qu'il donne à Auguſte, ſont exceſſives. Plaignons le ſiécle où il vivoit, & l'odieux deſpotiſme, qui avoit abattu le courage des Romains, & éteint toutes leurs vertus. Après tout, quand on prodigue la louange à un Souverain, il eſt aiſé de l'apprétier: les flateries outrées ſont des mots qui ne doivent rien ſignifier. C'eſt la place, c'eſt la puiſſance & l'autorité, & non la perſonne, qu'ordinairement on encenſe. Auſ-

si est-on en quelque sorte plus choqué d'entendre louer une troupe orgueilleuse de gens sans mérite, sur leur esprit & leurs talens, que de voir Virgile & Ovide traiter Auguste de Dieu, & Lucain enchérir encore sur cette basse adulation, dans sa Pharsale, à l'égard du plus méchant de tous les Princes.

On sera peut-être étonné dans ce siecle, qu'un aussi grand génie que Virgile se soit occupé à composer un poëme sur les travaux de la campagne, & à en donner en vers des leçons aux Laboureurs & aux Vignerons. Mais il faut considérer que l'agriculture étoit bien plus honorée parmi les Romains que parmi nous. Ils la regardoient comme le plus ancien & le plus utile de tous les Arts. Les biens que l'agriculture nous donne, sont en effet d'autant plus réels, qu'ils tiennent lieu de tout. Aussi les Princes les plus sages ont toujours soutenu & encouragé l'utile & pénible profession des Laboureurs, qui fut autrefois le principal objet du gouvernement dans l'Assyrie, dans la Perse, dans l'Égypte. Numa Pompilius & Ancus Martius, selon les Historiens Romains, furent très-attentifs à la culture des terres. C'est au même soin que la Sicile fut redevable de ses richesses immenses, de ses puissantes flottes, & de ses nombreuses armées. Aussi un Roy de Syracuse, c'est Hieron, ne dédaigna pas de composer un livre sur cette matiére, & sur les moyens d'entretenir & d'augmenter la fertilité des campagnes. Attale Philometor, Roy de Pergame, & Archelaüs Roy de Cappadoce publiérent pareillement des préceptes sur l'agriculture. Platon, Xenophon, Aristote & d'autres Philosophes ont fait encore plus

d'honneur à l'agriculture que ces Princes, en lui appliquant les lumiéres de la philoſophie. Enfin Magon Général des Carthaginois, peuple ennemi de tous les arts, avoit compoſé ſur l'agriculture 28 livres, que les Romains trouvérent dans le ſac de cette ville, & que le Senat ne manqua pas de faire traduire en latin.

Il eſt certain qu'aucun peuple n'a jamais tant aimé l'agriculture que les Romains. Dans les premiers tems les Senateurs demeuroient preſque toujours à la campagne. Ils cultivoient leurs terres eux-mêmes, & la charrue n'aviliſſoit point le Conſulat & la Dictature. Un Curius Dentatus, un Caton, un Camille faiſoient leurs délices des travaux ruſtiques. Le luxe & la molleſſe s'étant enſuite introduits à Rome, la terre, qui ne fut plus cultivée que par de vils eſclaves, devint moins fertile. Car, comme Pline le remarque, ces illuſtres Laboureurs travailloient avec bien plus de ſuccès que les Laboureurs du commun, parcequ'ils avoient plus de lumiéres & de génie pour la perfection de ces travaux. Chez nous l'agriculture ne conſiſte que dans la routine du Laboureur & du Vigneron, & perſonne ne ſe met en peine de perfectionner cet art.

Les Anciens joignoient l'expérience aux préceptes. C'eſt ce qui fait que tant d'auteurs de l'antiquité ont écrit ſur cette matiére. Varron en cite juſqu'à cinquante parmi les Grecs. Lui-même a traité ce ſujet, & après lui Columelle.

Nous avons encore leurs ouvrages, où ils entrent dans un très-grand détail ſur toutes les parties de

l'agriculture. Caton le Cenſeur fit auſſi un livre contenant des préceptes ſur la maniére de cultiver la terre. Columelle qui a écrit ſous Tibere, déplore d'une maniére vive & éloquente le mépris où de ſon tems l'agriculture étoit tombée. » La » terre, dit-il, a reçu de l'Auteur de la nature une » jeuneſſe éternelle. Elle a toujours enfanté, & en- » fantera toujours, & il n'eſt pas à craindre qu'elle » tombe dans la vieilleſſe & la caducité, comme » l'homme. Ce n'eſt ni à l'intempérie de l'air, ni » aux années qu'on doit imputer la ſtérilité de nos » terres, mais à notre négligence. N'en accuſons » que nous-mêmes, qui abandonnons à nos eſcla- » ves ces campagnes, qui du tems de nos ancêtres » étoient cultivées par les plus grands & les plus » vertueux perſonnages de la République.

Je joindrai à ce paſſage de Columelle une réfléxion bien judicieuſe qui y a raport : elle eſt de M. Rollin, dont les écrits ſeront lus, tant qu'il y aura dans le Monde de la littérature & du goût, & ſeront un jour cités, comme ceux de Ciceron ou de Plutarque. Dans ſon Hiſtoire abrégée des ſciences & des arts, qui eſt à la fin de ſon *Hiſtoire ancienne*, il s'exprime ainſi : » Dans les tems d'inno- » cence & de péché, l'agriculture a été comman- » dée au premier homme & dans ſa perſonne à » tous ſes deſcendans. Elle eſt devenuë néanmoins » l'exercice le plus vil & le plus bas, au jugement » de l'orgueil ; & pendant qu'on protége des arts » inutiles, & qui ne ſervent qu'au luxe & à la vo- » lupté, on a laiſſé dans la miſére tous ceux qui » travaillent à l'abondance & au bonheur des au-

»tres. « On peut voir dans le même traité de M. Rollin un recueil des plus beaux endroits des Auteurs latins ſur les agrémens & les plaiſirs de la vie ruſtique, ſi propre à conſerver l'innocence & à préſerver de l'écueil des paſſions: * » On voudroit, » dit-il, ſi cela étoit poſſible, ne quitter jamais un » ſéjour ſi délicieux. On a tâché au moins, pour » ſe conſoler, de ſe faire une ſorte d'illuſion, en » tranſportant, pour ainſi dire, la campagne au » milieu des villes; non une campagne ſimple & » brute, qui ne connoît que les beautés naturelles, » & qui n'emprunte rien de l'art, mais une ſorte de » campagne peignée, ajuſtée, embellie, j'ai preſ- » que dit, fardée. J'entens parler de ces jardins » ſi ornés & ſi élégans, qui offrent aux yeux un ſi » doux & ſi brillant ſpectacle, &c. «

On dit que c'eſt Epicure, qui le premier a établi la mode des jardins dans les villes; ce que M. Rollin a oublié de remarquer. Il n'a pas jugé à propos non plus de dire, que les jardins chez les anciens étoient conſacrés à la Déeſſe Venus, ni faire mention des merveilleux Jardins d'Alcinoüs & des Heſpérides, Jardins ſi célébres dans la fable.

Que cette ſorte de campagne embellie par l'art a été agréablement célébrée par le ſçavant & ingénieux Rapin Jeſuite, dans ſon poëme des Jardins. Le mérite de cet ouvrage eſt d'autant plus parti-

Minimè malè cogitantes ſunt, diſoit Caton, *qui in eo ſtudio ſunt occupati*. Le Sage dit : *Magnificavi opera mea, feci hortos & pomaria, & conſevi ea cuncti generis arboribus*. Ecc. c. 2. M. R. ne s'eſt pas rappellé ces autorités, ſi favorables à l'agriculture.

culier, que les Romains connoissant médiocrement l'art des jardins, n'ont rien écrit sur ce sujet. Quelle difficulté n'a donc pas euë à surmonter l'auteur d'un poëme latin sur le jardinage! Virgile, dans le quatriéme livre de ses Georgiques, semble lui en avoir fait naître l'idée.

Forsitan & pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pœsti;
Quoque modo potis gauderent intyba rivis,
Et virides apio ripæ, &c.
Verum hæc ipse equidem spatiis disclusus iniquis
Prætereo, atque aliis post commemoranda relinquo:

Ce qui fait dire à Rapin au commencement de son Poëme:

Vatibus ignotam nam me novus incitat ardor
Ire viam, magno quæ primùm ostensa Maroni...

L'ouvrage de ce Jesuite est digne du siecle d'Auguste, pour l'élégance & la pureté du langage, pour l'esprit & les graces qui y régnent. C'est un poëme didactique, où l'agrément des descriptions fait disparoître la sécheresse des préceptes; un poëme où l'imagination du Poëte sçait délasser le lecteur par des fables riantes, mais un peu trop frequentes; un poëme, où son bon goût lui a fait faire un choix judicieux & délicat de tous les différens points qu'il traite. Plus fleuri, plus gai, plus amusant, que l'auteur des Georgiques, il en a la précision, & quelquefois même l'élevation & la force. Quel malheur qu'aujourdui la langue la-

rine soit si peu cultivée chez la plus polie, la plus ingénieuse & la plus florissante Nation de l'Europe! Car que sont la plûpart de nos poësies françoises auprès de certaines poësies latines, & en particulier du poëme des *Jardins*. L'ignorance est bien punie par l'impuissance de joüir de la lecture d'un ouvrage si parfait, dont une sçavante Nation, notre rivale pour les sciences & les arts, fait ses délices, ainsi que d'un autre poëme moderne, intitulé, *Prædium rusticum*, par le P. Vannieres.

Ce dernier est sur-tout recommandable pour la latinité du style & la variété des expressions, pour la douceur & l'harmonie de la versification. Ce sont par-tout des paysages charmans, & l'Auteur n'omet rien de ce qui concerne la maison rustique. Peut-être est il trop abondant dans la déscription des petites choses. Il a ses épisodes, comme Virgile & Rapin; mais d'un goût différent. Si l'on excepte deux ou trois livres, où en suivant l'exemple de Rapin, il a inseré des fables & des métamorphoses, par-tout ailleurs ce sont de poëtiques écarts d'un autre genre. Il y a même une note (p. 273 édit. de Toulouse) où il semble abjurer ces fables, & où il les traite de sottises & de contes de vieilles. C'est ainsi qu'il ne craint point de condamner non seulement le P. Rapin son confrére, mais encore S. Gregoire de Nazianze, qui ne s'est pas fait un scrupule de méler dans ses poësies les fables de Pandore, de Narcisse, de Jupiter, & d'en inventer lui-même de nouvelles. Enfin le fameux Synése, Evêque de Ptolémaïde, ne pensoit pas comme lui, touchant l'usage de la Mythologie dans les ouvrages poëtiques.

Quoiqu'il en ſoit, le P. Vannieres a cru pouvoir ſe paſſer de fables, & a jugé à propos de les remplacer par d'autres ornemens. Tantôt c'eſt la deſcription de la maiſon de plaiſance du collége des Jeſuites de Toulouſe, & de vifs regrets ſur ce que l'intérêt domeſtique a fait abattre un bois qui la décoroit. Il en prend occaſion de faire le portrait & l'éloge de pluſieurs Jeſuites, qui ſe ſont autrefois promenés dans les allées de ce bois. Tantôt c'eſt la deſcription de la peſte de Marſeille, avec une ſatyre contre certains Eccléſiaſtiques, qui s'éloignérent du danger de la contagion. On y fait mention des Medecins de la peſte, même du livre de M. Chirac, où ce Medecin politique, bravant le bon ſens & l'expérience, s'aviſa de ſoutenir ridiculement que la peſte n'étoit point contagieuſe : du reſte il s'en faut bien que cette déſcription égale celle de Lucréce & de Virgile. Tantôt c'eſt l'éloge de la vie champêtre, que l'on oppoſe à tous les autres genres de vie ; ce qui amene la Satyre de la plûpart des Etats. Le P. Vannieres à la fin du livre qui concerne les abeilles, après avoir décrit les loix & les uſages de leur république, tranſporte ſon lecteur au Paragai, dont il lui vante le gouvernement ſingulier. Il n'y a que la diction élégante, qui puiſſe rendre agréables de ſi froids épiſodes. Ce livre des abeilles, qui eſt le quatorziéme, me paroît fort au-deſſus du quatriéme des Georgiques, à l'épiſode près.

On peut dire en général que Virgile, n'ayant pas un ſujet auſſi riant que le P. Rapin, n'a pû être auſſi orné, auſſi fleuri, que cet Auteur l'eſt dans ſes *Jar-*

dins. Il a traité ce qu'il y avoit de plus ſimple dans la culture de la terre. Mais ſi l'on s'en rapporte au jugement de Pline, il n'a choiſi que ce qu'il y avoit de plus agréable dans cette ſimplicité. * Cependant lorſqu'on a lû le poëme de Vannieres, on eſt obligé de convenir que Virgile pouvoit mieux choiſir ſes détails. A l'égard des préceptes, il les a donnés tels qu'ils convenoient à la qualité des terres de ſon pays, & aux uſages qui alors s'y obſervoient. L'agriculture eſt différente, ſuivant la différence des climats : d'ailleurs elle s'eſt bien perfectionnée depuis le ſiécle de Virgile.

Il eſt à remarquer que dans les Georgiques les préceptes ſont preſque toujours renfermés dans les déſcriptions ; ce qui n'eſt pas de même dans le poëme de Vannieres, où il faut avoüer que s'il y a plus d'ordre & de choix que dans les Georgiques, il y a moins d'un certain art, & encore moins de vraye poëſie.

C'eſt ſurtout dans les épiſodes, que le poëme des Georgiques eſt admirable. Virgile, dit Macrobe **, après avoir tracé des préceptes, qui ont naturellement de la ſécheresse & de la dureté, a fini chacun de ſes livres par des morceaux ingénieux & piquans ; & il les cite. Mais il y en a pluſieurs autres encore ſemés dans le cours du poëme, & le Poëte n'at-

* *E tantis quæ retulit, flores modò rerum decerpſit.*

** *In Georgicis poſt præcepta, quæ naturâ res dura eſt, ſingulos libros acuti argumenti interpoſitione concluſit : primum de ſignis tempeſtatum ; de laudibus ruſticæ ſecundum ; tertius definit in peſtilentiam pecorum ; quarti finis eſt de Orpheo & Ariſteo non otioſa narratio.* Macrob. Saturnal. L. 5.

que le ſouffle des vents l'a condenſé ou raréfié, il ſe fait alors une différente impreſſion ſur les organes de ces animaux, cauſée par les divers mouvemens de l'air. Voilà ce qui occaſionne le chant des oiſeaux dans les campagnes, l'agitation des corbeaux ſous les feuillages, & la joye de tous les troupeaux dans les prairies.

Si vous êtes attentif au cours du Soleil & de la Lune, jamais vous ne ſerez trompé ſur le tems du lendemain, & la ſérenité de la nuit ne vous impoſera point. Le premier jour que la Lune, recueillant de nouveaux rayons du Soleil, commence à renaître ſur l'horiſon, ſi ſon croiſſant obſcurci par les nuages laiſſe régner les ténébres, les campagnes & les mers ſont menacées [illegible] tems pluvieux. Si la Lune paroît avoir cette rougeur qui ſied aux filles, craignez le vent : toujours il fait rougir la belle Phébé. Si au quatriéme jour elle eſt claire & lumineuſe, ce jour & tous les jours ſuivans, juſqu'à la fin du mois, ſeront ſereins : les matelots garantis du naufrage, & arrivés au port, accompliront leurs vœux adreſſés pendant la tempête à Glaucus, à Panope, & à Mélicerte [55].

Lorſque le Soleil ſe léve ou deſcend ſous l'horiſon, il nous annonce toujours le tems qu'il doit faire, & ce préſage eſt certain. Par exemple, ſi au moment qu'il ſe léve, il paroît couvert de taches, ou entouré d'un nuage qui ne laiſſe appercevoir que le milieu de ſon diſque, vous pourrez alors ſoupçonner qu'il tombera de la pluye. Bientôt il va s'élever du côté de la mer un vent de Midi, fatal aux arbres, aux moiſſons, & aux troupeaux. Si au lever de cet

Ille ubi nascentem maculis variaverit ortum,
Conditus in nubem, medioque refugerit orbe;
Suspecti tibi sint imbres: namque urget ab alto
Arboribusque satisque Notus, pecorisque sinister.
Aut ubi sub lucem densa inter nubila sese
Diversi erumpent radii, aut ubi pallida surget
Tithoni croceum linquens Aurora cubile;
Heu, malè tùm mites defendet pampinus uvas:
Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.
Hoc etiam, emenso cùm jam decedet Olympo,
Profuerit meminisse magis: nam sepè videmus
Ipsius in vultu varios errare colores.
Cœruleus pluviam denunciat, igneus Euros:
Sin maculæ incipient rutilo immiscerier igni,
Omnia tunc pariter vento nimbisque videbis
Fervere: non illâ quisquam me nocte per altum
Ire, neque à terrâ moneat convellere funem.
At si cùm referetque diem, condetque relatum,
Lucidus orbis erit; frustra terrebere nimbis,
Et claro sylvas cernes Aquilone moveri.
Denique, quid Vesper serus vehat, undè serenas
Ventus agat nubes, quid cogitet humidus Auster,
Sol tibi signa dabit : Solem quis dicere falsum
Audeat? Ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpè monet, fraudemque, & operta tumescere bella.
Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
Cùm caput obscurâ nitidum ferrugine texit,

aſtre, vous voyez ſes rayons, perçant un nuage épais, s'échaper à droite & à gauche : ſi en même tems l'Aurore ſortant du lit doré de Thiton, paroît pâle, ah ! quelle horrible grêle fera retentir les toîts ! Que le raiſin ſera peu garanti par le pampre qui le couvre !

Obſervez encore plus attentivement le Soleil, lorſqu'après avoir achevé ſa carriére, il eſt ſur le point de ſe dérober à nos regards. Son globe eſt tantôt d'une couleur & tantôt d'une autre. S'il paroît d'un bleu foncé, craignez la pluye ; s'il ſe couche dans une nuée de couleur de feu, attendez-vous à du vent. S'il eſt tout enſemble bleu & rouge, vous êtes menacé de vent & de pluye. Lorſque j'aurai obſervé ces ſignes, jamais rien ne pourra m'engager la nuit ſuivante, à m'expoſer ſur la mer. Au contraire ſi le Soleil à ſon lever & à ſon coucher eſt brillant, les nuages ne m'allarmeront point ; bientôt l'Aquilon les diſſipera. Enfin le Soleil en ſe couchant annonce toujours quel vent pourra s'élever pendant la nuit, de quel côté il pouſſera les nuées, & ſi le ſouffle orageux du midi régnera dans les airs. Qui oſeroit dire que le Soleil eſt trompeur? Souvent même il annonce des conſpirations, des guerres, des révolutions.

Après la mort de Ceſar [56], cet Aſtre fut touché du ſort de Rome, & ſembla préſager nos malheurs. Son front ſe couvrit de ténébres, & les Mortels coupables craignirent de ſe voir plongés dans une éternelle nuit. La terre, la mer, les chiens même par d'affreux hurlemens, & les oiſeaux par des cris funébres, annoncérent nos déſaſtres, Combien de

Impiaque æternam timuerunt ſæcula noctem,
Temporequanquam illo tellus quoque,& æquora Ponti,
Obſcœnique canes, importunæque volucres
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere ſaxa ?
Armorum ſonitum toto Germania cœlo
Audiit : inſolitis tremuerunt motibus Alpes.
Vox quoque per lucos vulgo exaudita ſilentes
Ingens, & ſimulacra modis pallentia miris
Viſa ſub obſcurum noctis : pecudeſque locutæ,
Infandum : ſiſtunt amnes, terræque dehiſcunt :
Et mœſtum illacrymat templis ebur, æraque ſudant.
Proluit inſano contorquens vertice ſylvas
Fluviorum rex Eridanus, campoſque per omnes
Cum ſtabulis armenta tulit : nec tempore eodem
Triſtibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor ceſſavit, & altè
Per noctem reſonare lupis ululantibus urbes.
Non aliàs cœlo ceciderunt plurà ſereno
Fulgura, nec diri toties arſere cometæ.
Ergo inter ſeſe paribus concurrere telis
Romanas acies iterùm videre Philippi.
Nec fuit indignum Superis, bis ſanguine noſtro
Emathiam & latos Æmi pingueſcere campos.
Scilicet & tempus veniet, cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,

fois vîmes-nous dans le pays des Cyclopes le mont Etna, briſant ſes ardentes fournaiſes, vomir des torrens de flamme, & des roches calcinées? Le Germain entendit un bruit guerrier dans les airs; les Alpes éprouvérent des tremblemens de terre qui leur étoient inconnus; les forêts retentirent de voix effrayantes; les ſpectres apparurent durant la nuit; les bêtes parlérent; le cours des fleuves fut ſuſpendu, & la terre s'entr'ouvrit. Dans les Temples on vit ſuer & pleurer les ſtatues de bronze & d'ivoire; le Po, ce roi des fleuves, ſe déborda, déracina les arbres, ravagea les campagnes, & entraîna les étables & les troupeaux. Les entrailles des victimes n'offrirent aux regards des Aruſpices que des ſignes funeſtes du courroux des Dieux. On vit couler des ſources de ſang: les loups durant la nuit épouvantérent les villes par des hurlemens affreux. Jamais la foudre ne tomba ſi ſouvent dans un tems ſerein: jamais les redoutables Cométes n'effrayérent plus les Mortels.

Peu de tems après ces terribles phénoménes, les campagnes de Macedoine [57] virent une ſeconde fois nos troupes rangées en bataille: les Dieux ſouffrirent que les Romains armés contre les Romains arroſaſſent encore de leur ſang les champs de Macédoine. Un jour viendra que dans ces funeſtes contrées, le Laboureur traçant des ſillons, trouvera ſous le ſoc de ſa charrue des javelines rongées par la rouille [58], qu'il entraînera avec ſa herſe les caſques de nos guerriers, & qu'il verra avec ſurpriſe les os exhumés de nos citoyens enſévelis dans ſon champ.

Exeſa inveniet ſcabrâ rubigine pila:
Aut gravibus raſtris galeas pulſabit inanes,
Grandiaque effoſſis mirabitur oſſa ſepulchris.
Dii Patrii, Indigetes, & Romule, Veſtaque mater,
Quæ Thuſcum Tiberim, & Romana palatia ſervas,
Hunc ſaltem everſo juvenem ſuccurrere ſæclo,
Ne prohibete: ſatis jam pridem ſanguine noſtro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jampridem nobis cœli te regia, Cæſar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumphos.
Quippe ubi fas verſum atque nefas, tot bella per orbem,
Tam multæ ſcelerum facies. Non ullus aratro
Dignus honos; ſquallent abductis arva colonis;
Et curvæ rigidum falces conflantur in enſem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum:
Vicinæ ruptis inter ſe legibus urbes
Arma ferunt: ſævit toto Mars impius orbe:
Ut cum carceribus ſeſe effudere quadrigæ,
Addunt ſe in ſpatia, & fruſtrà retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.



Dieux, protecteurs de Rome [59], Romulus, Vesta, qui veillez sur les eaux du Tybre & sur le Palais du Maître de Rome [60], permettez du moins que dans nos malheurs un jeune Héros soit notre appui. N'avons-nous pas assez expié par notre sang les parjures de la race de Laomedon? O Cesar, depuis long tems le ciel t'envie à la terre, & se plaint de te voir si ardent à mériter les honneurs du triomphe, & l'estime d'un siécle corrompu, où régne le désordre, où l'on ne voit que des guerres & des crimes. L'agriculture languissante n'est plus en honneur: nos campagnes sont négligées: la guerre a enlevé ceux qui les cultivoient, & les instrumens du labourage ont été convertis en épées. L'Euphrate d'un côté, & le Danube de l'autre [61] arment contre Rome. Les villes, foulant aux pieds leurs loix & leurs traités, sont en armes les unes contre les autres. Le redoutable Mars a mis tout en feu. Ainsi dans les combats de la course, de vigoureux chevaux s'élançant de la barriére font voler un char impétueux. En vain leur conducteur prudent tâche de rallentir leur fougueuse ardeur: il est entraîné lui-même par ses coursiers indociles, que ni la voix ni le frein ne peuvent retenir.



REMARQUES

SUR LE PREMIER LIVRE.

VIRGILE commence son Poëme par une exposition claire & précise de son sujet, qu'il divise en quatre parties, pour être la matiére d'autant de Livres. Après avoir invoqué tous les Dieux, & sur-tout ceux qui président à l'Agriculture & aux autres travaux de la campagne, il met d'avance Cesar Octave au nombre de ces Dieux, & il l'invoque. Cette adulation servile a servi d'exemple à Lucain & à Stace ; à l'un pour louer l'odieux Néron dans sa Pharsale, & à l'autre pour célébrer le cruel Domitien dans sa Thébaïde, avec un tour assez semblable & plus honteux encore : ce qui montre bien l'estime qu'on doit faire des éloges des Poëtes. Cela prouve aussi quelle étoit alors la bassesse & la servitude des Romains, & la folie de ceux qui recevoient de pareils complimens.

Le Poëte fait voir dans ce Livre, 1°. Les différentes maniéres en général dont on peut cultiver un champ suivant la qualité de la terre. 2°. L'origine de l'Agriculture. 3°. Il décrit les différens instrumens du labourage. 4°. Il marque les différentes saisons qui conviennent aux différens travaux de la campagne. 5°. Les pronostics du mauvais tems, ce qui lui donne occasion de peindre les divers prodiges qui précédérent & suivirent la mort de Jule Cesar.

[1] *Quelle est l'industrieuse œconomie des abeilles.* On a retranché dans le texte *atque*, conformément à l'édition de Masvicius, faite sur le Manus. de la Bibliothéque du Roy. C'est ainsi que Virgile a mis dans ses Eclogues, *& succus pecori, & lac subducitur agnis*, & dans un autre endroit : *arcebis gravido pecori, armentaque pasces.* Le P. Catrou a traduit, *apibus parcis*, par *frugales abeilles :* ce n'est pas le sens. En quoi les abeilles sont-elles *frugales ?* Virgile a voulu

faire entendre que les abeilles ne dissipoient point ce qu'elles amassoient avec tant d'industrie. Quelques Interprétes rapportent *experientia* à celui qui éléve les abeilles. Mais cela blesse la Latinité, & le mot *parcis* n'a plus de sens.

[2] *L'eau des fontaines.* Il y a dans le texte, *pocula Acheloïa.* L'Acheloïs, fleuve d'Etholie, est mis ici poëtiquement pour tous les fleuves en général.

[3] *Faunes, Dryades.* Les Dryades passoient autrefois pour les ames des chênes ; c'est pourquoi on les appelloit aussi *Amadryades.* On croyoit qu'elles naissoient & mouroient avec les arbres qu'elles animoient, ou plûtôt dont elles étoient les génies.

[4] *O Neptune, &c.* Un homme nommé Neptune inventa peut-être la navigation, & l'art de dompter les chevaux ; c'est ce qui le fit passer pour le Dieu de la mer, & pour le créateur du cheval.

[5] *Je t'invoque aussi, ô Aristée.* Le Berger Aristée, selon la fable ; étoit fils d'Apollon & de Cyrene, fille du fleuve Pénée dans la Thessalie. Il fut l'amant d'Eurydice & le rival d'Orphée, & on lui attribua l'invention de l'usage des abeilles & du miel, ainsi que du fromage. Ayant perdu son fils Actéon, déchiré par ses propres chiens en punition de sa curiosité, pour avoir vû Diane dans le bain, il se retira dans l'isle de Cée.

[6] *L'isle de Cée.* C'est une des Cyclades, dans la mer Egée, aujourdui appellée *Zea.*

[7] *Dieu de Tégée.* Tégée étoit une ville d'Arcadie, consacrée au Dieu Pan.

[8] *Lycée*, montagne d'Arcadie, ainsi que le *Menale.*

[9] *Jeune Triptolême, &c.* Il étoit fils de Celée Roy d'Eleusine ville de l'Attique. Cerès lui apprit l'Art de l'Agriculture, & l'ayant fait monter sur son char tiré par des serpens aîlés, elle lui fit parcourir toute la terre, pour enseigner cet art à ses habitans. V. l'*Histoire du Ciel* tome 1. p. 411. 2e édit. On prétend qu'Osiris fut l'inventeur de la charrue en Egypte. Pline assure que Brigès l'inventa dans la Gréce.

[10] *Un jeune cyprès à la main.* On peignoit toujours le Dieu Sylvain portant une branche de cyprès, en mémoire du jeune Cyparisse, dont il avoit été amoureux, & qui fut changé en cyprès.

[11] *Dont nous ignorons quel sera un jour l'emploi parmi les Dieux.* C'est ainsi que Lucain dit à Néron;

Tibi numine ab omni
Cedetur, jurique tuo natura relinquit
Quis Deus esse velis.

[12] *Le front ceint de myrte, &c.* Le myrte étoit consacré à Venus, dont Auguste pouvoit se croire issu, comme fils adoptif de Jule Cesar, qui passoit pour descendre d'Enée fils de Venus & pere d'Iulus.

[13] *Jusqu'aux rivages de Thulé.* Les uns croyent que cette *ultima Toule* est un pays de la Norvege appellé *Tilemark.* Cambden prétend que ce sont les isles de *Schetland*, soumises au Roy de Dannemark. D'autres disent que c'est l'*Islande*, où l'on voit une montagne toujours couverte de neiges & vomissant des flammes.

[14] *Entre la Vierge & le Scorpion.* Il y a dans le texte, *entre Erigone & les bras du Scorpion qui la suit.* Les Anciens ont ignoré long-tems le signe de la Balance, qui est entre la Vierge & le Scorpion. C'est pourquoi ils ne mettoient entre l'un & l'autre que les pates & les serres du dernier, qu'ils partageoient en 60 dégrés, au lieu que les autres signes n'en ont que trente.

[15] *Le mont Tmolus*, dans la grande Phrygie, près de la Lydie, fertile en vin, & en saffran.

[16] *La voluptueuse Arabie, l'encens.* Il y a dans le texte: Les *voluptueux Sabéens.* Les Sabéens étoient des peuples de l'Arabie Heureuse. Comme leur pays produit de précieux aromates d'une odeur agréable, le Poëte les appelle voluptueux, *molles.* Tous les arbres y sont odoriférans.

[17] *Les bords du Thermodon l'acier.* Les Calybes étoient situés sur les bords de ce fleuve. Là étoient de nombreuses mines de fer, & on y forgeoit d'excellent acier.

[18] *Le Castor.* Virgile l'appelle *virosus*, parce que les testicules de cet animal ont beaucoup de vertu, dont on fait usage en Médecine. *Virosa Castorea* sont les testicules du Castor. *Virus* ne signifie pas toujours du poison ; il se prend pour toute sorte de médicamens en général, comme *venenum*, & comme φάρμακον chez les Grecs : mais le plus souvent il est pris en mauvaise part.

[19] *Vous laisserez la terre reposer.* En cet endroit *Novales* signifie des terres qui reposent : ce qui se fait de deux maniéres, ou quand on les laisse incultes, ou quand on leur fait porter quelqu'autre espéce que celle qu'on a recueillie en dernier lieu.

[20] *Des légumes tels que la vesce & les tristes lupins.* En latin, *legumina ; quia manu leguntur.* Les pois, les féves, &c. sont proprement les légumes. Les racines, que l'usage est d'appeller légumes, ne se nomment ainsi qu'abusivement. Virgile dit les *tristes lupins*, parce que le goût n'en est pas agréable. Comme les légumes qui ont des écosses font du bruit lorsqu'on les remue, le Poëte dit, *sylvamque sonantem*, en parlant de la vesce & des lupins.

[21] *Engraisser par le fumier.* Suivant la physique, ce fumier rend à la terre une partie des sucs, passés de la terre dans cette matiére. La cendre lui rend ses sels, qui étoient passés dans les arbres, dans les chaumes, ou dans les herbes.

[22] *Le souffle glaçant de Borée ne puisse la pénétrer.* Il y a dans le texte, *Boreæ penetrabile frigus adurat.* Le froid fait en un sens le même effet que le feu : il s'insinue dans les parties & les divise. Il est causé par des sels, dont les pointes piquent comme les parties ignées. Aussi le froid, lorsqu'il a pénétré jusqu'à la racine des plantes, y produit le même effet que l'action du feu.

[23] *Des solstices d'été pluvieux.* C'est ce que signifie *humida solstitia.* Les Latins n'appelloient point *solstitium* le solstice d'Hyver, mais *Bruma.* Virgile veut que les Laboureurs demandent des jours séreins durant l'hyver, c'est-à-dire, des gélées. Elles produisent des dégels, qui engraissent la terre, & font mourir les insectes.

[24] *C'est alors que la Mysie, &c.* Il s'agit ici de la Mœsie ou de la Mysie qui est en Asie, le long de la mer Egée; *Gargara*, étoit le nom d'une partie du mont Ida, & celui d'une ville dans la Troade. Ces contrées étoient extrêmement fertiles en grains.

[25] *Font paître les brebis dans leur champ.* Pline dit, *luxuria segetum castigatur dente pecoris.* Cela se pratique encore aujourdui.

[26] *Dans ces mois pluvieux.* Virgile dit, *incertis mensibus*, c'est-à-dire, les mois où le tems est fort inconstant, & où il pleut souvent.

[27] *Il arma les serpens d'un poison funeste.* Il y a dans le texte, *ille malum virus serpentibus addidit atris.* Le mot de *virus* est pris en mauvaise part: il signifie quelquefois un médicament. Il est ici déterminé par l'épithéte *malum.*

[28] *Il fit tarir les ruisseaux de vin.* Ovide, en parlant de l'âge d'or, dit:

Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant.

[29] *Ils distinguérent les Pleïades, les Hyades, &c.* Les Romains appelloient les Pleïades *Vergiliæ.* Ce sont sept étoiles sur le dos du taureau. On n'y en voit plus aujourdui que six. Les Romains appelloient *suculæ* les Hyades, qui sont plusieurs étoiles à la tête du taureau. L'étymologie de leur nom est ὕειν *pleuvoir.* Il pleut souvent, lorsqu'elles se levent.

[30] *Le travail opiniâtre & le besoin pressant surmontérent tous les obstacles.* Tous les bons mss. & toutes les bonnes éditions portent *vicit.* Mais les éditions de Colleges ont porté jusqu'ici, *labor omnia vincit*, parce que ces mots forment une sentence directe & expresse.

[31] *La Nielle ronge les bleds.* La nielle est une rosée visqueuse; lorsqu'elle s'est attachée au bled, l'ardeur du Soleil le desséche; la tige du bled prend alors une couleur de fer: ce qui fait que la nielle est appellée *rubigo.* C'est la rouille du bled.

[32] *De pernicieuses herbes, &c.* Il y a dans le texte, *lappæque tribulique. Lappa* bardane. *Tribulus* n'a point de

nom en françois. *Lolium*, que les Grecs appellent ζιζάνιον, est ce que nous appellons de l'ivraye.

[33] *De madriers, pour briser l'épi.* Pline dit qu'on avoit trois maniéres de séparer le grain de la paille. 1°. En faisant fouler les gerbes par les chevaux. 2°. En se servant de fleaux. 3°. En faisant passer sur les gerbes des planches inégales, appellées *tribuli*.

[34] *Souvent de petits rats y font des trous.* Quintilien loue beaucoup l'expression, *exiguus mus*. Horace dit, *ridiculus mus*.

[35] *La retraite des aveugles taupes.* Virgile se conforme au préjugé vulgaire. Les taupes ont des yeux, mais fort petits & couverts de poils.

[36] *Soudain l'eau rapide l'entraine.* Il y a dans le texte *atque*, qui veut dire *statim*, & est adverbe. Il y en a plusieurs exemples dans les bons Auteurs.

[37] *L'Hellespont ou le détroit des Abydes.* C'est aujourdui le détroit des Dardanelles. L'Hellespont s'appelle *Gallipoli*. Il y a dans le texte *Ostriferi*, parce qu'on pêche beaucoup d'huitres dans ce détroit. Ces sortes d'épithétes ne peuvent s'exprimer heureusement dans une traduction, & le Traducteur doit toujours les négliger. C'est ainsi qu'on n'a pas jugé à propos d'exprimer le *cereale papaver*, qui est cinq vers au-dessous. Le pavot est ici appellé *cereale*, parce qu'on représentoit Cerès, avec des têtes de pavots à la main. Voyez *l'Histoire du Ciel*, tome 1. p. 410. 2e édition. Ces épithétes sont l'objet d'un Scoliaste, & non d'un Traducteur, qui aspire à être lû.

[38] *Quand le brillant signe du Taureau a ouvert l'année.* C'est proprement le signe du Bélier, qui commence l'année astronomique. Mais comme c'est au mois d'Avril que la terre ouvre son sein pour produire, & que c'est l'étymologie d'*Aprilis*, Virgile a jugé à propos de faire ouvrir l'année rurale par le signe du Taureau, où le Soleil entre le 22. d'Avril. Virgile donne au Taureau des cornes dorées, *candidus auratis*, *&c.* à cause d'une étoile très-brillante qu'il porte au bout de chacune de ses deux cornes.

[39] *Recolte de froment.* Il y a dans le texte, *robusta farra*, Le froment est en effet celui de tous les grains qui résiste

plus à l'injure de l'air, & sur-tout au froid.

[40] *La terre est plus élevée, &c.* Les Anciens croyoient que la terre étoit plus élevée au Septentrion, parce que tous les fleuves, dit Justin; qui ont leur source dans les pays du Nord, coulent vers le Midi. Ils n'étoient pas alors assez sçavans pour disputer entr'eux sur la figure de la terre, & pour douter si elle étoit allongée ou applatie vers les Poles. Les Astronomes Anglois prétendent que la terre est plus élevée sous l'Equateur. C'est tout le contraire de ce qui étoit cru du tems de Virgile.

[41] *Les monts Riphées.* Montagnes de la Scythie. Les Anciens croyoient que les vents du Nord tomboient de ces montagnes. Ils ont fort varié sur les monts Riphées. Quelques-uns ont donné ce nom aux Alpes.

[42] *Les pâles habitans des Enfers.* Les Anciens, qui ne connoissoient point la figure de la terre, n'avoient point l'idée des Antipodes, & croyoient que l'étoile du Pole Antarctique n'étoit vûe qu'aux enfers. Cependant ce qui suit fait sentir que du tems de Virgile on avoit au moins quelque soupçon des Antipodes. *Aut redit à nobis aurora, diemque reducit.*

[43] *Le Soleil qui nous a éclairés, va aussi éclairer l'autre hémisphére à son tour.* On dit communément que les Anciens ignoroient les Antipodes. Les voilà cependant bien marqués. Manilius, Poëte du siécle d'Auguste, mais plus vraisemblablement du siécle de Théodose, dit dans son poëme astronomique :

Altera pars orbis sub aquis jacet invia nobis,
Ignotæque hominum gentes, nec transita regna,
Commune ex uno lumen ducentia sole.

[44] *Il marquera ses troupeaux.* On marquoit autrefois les bestiaux avec un fer chaud, & les esclaves aussi, & on leur imprimoit une lettre. Plaute pour cette raison dit, *servi litterati.* Aujourdui on pourroit dans un autre sens appeller *servi* tous les *Litterati.* Cependant les lettres ne peuvent subsister sans la liberté. Rome tomba en décadence dès qu'elle l'eut perdue : il en est ainsi de la République littéraire,

littéraire. N'attendez aucun progrès des Sciences & des Arts, lorſqu'ils ſont captifs.

45 *Ils feront ſécher les grains au feu.* Anciennement on faiſoit rotir le grain, enſuite on le broyoit pour le manger. C'eſt ainſi qu'on faiſoit auſſi de la Cervoiſe, que nous appellons de la biére, qui eſt une boiſſon très-ancienne.

46 *La Lune indique les jours.* Virgile en cet endroit eſt Aſtrologue : il ſuit les idées ridicules de ſon ſiécle & de ſa religion. Cette ſuperſtition lui a été reprochée par Pline. *Virgilius etiam in numeris Lunæ quædam digerenda putavit, Democriti ſecutus oſtentationem.* Au reſte c'eſt l'exemple d'Héſiode, qui a fait tomber Virgile dans ces puérilités.

47 *Le neuviéme jour, &c.* C'eſt qu'alors la Lune commence à bien éclairer durant la nuit : ce qui eſt contraire aux voleurs, & favorable à ceux qui voyagent. En cela il n'y a point de ſuperſtition.

48 *Iſles Baleares.* Ce ſont les Iſles de Majorque & de Minorque, dont les habitans étoient fameux par leur habileté à ſe ſervir de la fronde.

49 *Le Mont Athos, &c.* Ce Mont eſt dans la Macédoine ſur les bords de la Mer Egée. Le Mont Rhodope eſt dans la Thrace. Les Monts Cérauniens ſont en Epire.

50 *La planéte de Mercure.* Il y a dans le texte *ignis Cyllenius.* Mercure étoit né, ſelon la fable, ſur le Mont Cyllene en Arcadie.

51 *Souvent auſſi des étoiles, &c.* Virgile a emprunté d'Aratus tous ces ridicules pronoſtics. Pline dit, que quand il part des éclairs du côté du Nord, c'eſt un ſigne de pluye pour le jour ſuivant. *Cùm ab Aquilone tantùm fulgurat, in poſterum diem aquam portendit.*

52 *L'Arc-en-ciel boit les eaux de la mer.* La mauvaiſe phyſique des anciens conſideroit l'Arc-en-ciel comme un ſyphon. Cette idée eſt favorable à la poëſie, & forme une image. Lucain dit, comme Virgile,

> Oceanumque bibit, raptiſque ad ſydera fluctus
> Pertulit, & cœlo diffuſum reddidit æquor.

53 *Et par ſes cris aigus appeller la pluye.* C'eſt dans ce ſens qu'Horace dit de la Corneille :

aquæ nisi fallit augur

Annosa cornix.

Lucain dit aussi que la Corneille annonce la pluye, en se promenant au bord de l'eau.

Velut occupet imbrem,

Instabili gressu metitur littora cornix.

54 *Nisus sous la forme de l'épervier*, &c. Suivant la fable, Nisus avoit un cheveu de couleur de pourpre, dont dépendoit le sort de ses Etats. Scylla sa fille, amoureuse de Minos qui assiégoit Nisus dans Megare, lui coupa le cheveu fatal. Nisus fut métamorphosé en épervier, & Scylla en alouette. Depuis ce tems-là le pere, pour se venger de sa fille, la poursuit dans les airs.

55 *Glaucus, Panope, Melicerte.* Divinités de la mer. *Glaucus*, selon la fable, fut un Berger, qui ayant pêché des poissons, les vit sauter tous dans la mer & lui échaper, parce qu'ils avoient touché une certaine herbe. Le Berger surpris voulut par curiosité goûter de cette herbe: il sauta lui-même dans la mer, & devint Dieu marin. *Panope*, ou Panopée étoit fille de Nerée & de Doris, & par consequent Nymphe de la mer. *Mélicerte* fut le fils d'Ino, fille de Cadmus, & femme d'Athamas Roi de Thebes. Ino, selon la fable, se précipita dans la mer avec son fils, & l'un & l'autre ils devinrent Dieux marins. *Ino* est la même que les Grecs appellent *Leucothoë*, & les Latins *Matuta*. Les Grecs donnérent aussi à Melicerte le nom de *Palæmon*, & les Latins celui de *Portunus*.

56 *Après la mort de Cesar, &c.* Voici ce que plusieurs Auteurs racontent de ces prodiges, qui suivirent la mort de Jule Cesar. Il n'y eut point d'éclypse, comme Servius l'a prétendu, mais le Soleil, suivant Seneque, fut extraordinairement pâle. Pline l. 2. 80. dit, *fiunt prodigiosi & longiores Solis defectus, qualis occiso Cæsare, & Antoniano bello, totius penè anni pallore continuo.* Plutarque dit aussi (suivant la traduction d'Amyot) »Une grande comète ap» parut fort évidente sept nuits continuelles après sa mort, » & aussi l'offuscation de la lumiére du Soleil, lequel tout

» le long de cette année là se leva toujours pâle, & non » jamais avec sa clarté étincelante, dont sa chaleur en » fut aussi toujours fort foible & débile, & l'air consequem- » ment tout le long de l'année gros, ténébreux, & épais, » pour l'imbécillité de la chaleur qui ne le pouvoit ré- » soudre ni subtiliser : ce qui fut cause que les fruits de la » terre en demeurérent cruds & imparfaits, se flêtrissans » avant que de pouvoir mûrir, pour la froideur de l'air. « Il ajoûte qu'il parut une grande Comète après la mort de Cesar, qui fut vûe durant sept nuits, & Suétone l'assûre aussi. Appien l. 4. *Civil.* parlant des prodiges qui précédérent le Triumvirat, dit que les chiens s'attroupérent comme des loups, pour hurler, & que la foudre tomba fréquemment sur les édifices de Rome. Suétone, sur *César*, dit que plusieurs oiseaux sortirent d'un bois prochain, & poursuivirent un Roitelet, qui portant en son bec une petite branche de laurier s'étoit réfugié dans le Palais de Pompée, & qu'ils le mirent en piéces. Le même Auteur assûre qu'on entendit un bruit d'armes, d'hommes & de chevaux, sans rien voir. C'en est assez pour fonder la peinture que Virgile fait des prodiges arrivés après la mort de Jule Cesar, dont je crois que plusieurs sont faux. Ceux qui sont vrais, sont ou des minucies exagérées, ou des effets naturels érigés en prodiges. Ces combats en l'air, par exemple, ne sont autre chose que le phénomene de l'aurore boréale. » Quand l'aurore boréale remplissoit une » grande partie du ciel, dit un des plus sçavans Physiciens » de nos jours *, & qu'elle avoit la couronne, ou le con- » cours de rayons au Zénit, on ne manquoit presque ja- » mais de désigner cette derniére circonstance par le con- » flit de deux armées. « Voici le récit qu'a fait Ovide, vers la fin du 15. livre des Métamorphoses, des prodiges arrivés après la mort de Jule César.

Arma ferunt inter nigras crepitantia nubes,
Terribilesque tubas, auditaque cornua cœlo

* M. de Mairan Sécretaire de l'Académie des Sciences, dans son *Traité de l'aurore boréale.* p. 165.

Præmonuisse nefas. Solis quoque tristis imago
Lurida sollicitis præbebat lumina terris.
Sæpe faces visæ mediis ardere sub astris :
Sæpe inter nimbos guttæ cecidere cruentæ ;
Cærulus & vultum ferrugine Lucifer atrâ
Sparsus erat : sparsi lunares sanguine currus.
Tristia mille locis stygius dedit omina bubo ;
Mille locis lacrymavit ebur, cantusque feruntur
Auditi, sanctis & verba minantia lucis :
Victima nulla litat, magnosque instare tumultus
Fibra monet, cæsumque caput reperitur in extis ;
Inque foro, circumque domos & templa Deorum,
Nocturnos ululasse canes, umbrasque silentum
Erravisse ferunt, motamque tremoribus Urbem, &c.

M. l'Abbé Banier a traduit ainsi cette description d'Ovide. » On raconte qu'on entendit au milieu des airs un horri- » ble fracas d'armes qui s'entrechoquoient, & le bruit ef- » frayant des trompettes, qui présageoient ce parricide. Le » Soleil pâle & languissant ne répandoit qu'une triste & lu- » gubre lumiére. On vit souvent des feux allumés briller par- » mi les autres astres, & des gouttes de sang mêlées avec la » pluye. La brillante étoile du matin ne jettoit qu'une som- » bre lueur, & le char de la Lune paroissoit ensanglanté. Le » funeste Hibou fit entendre en mille endroits des cris de » mauvais augure : en mille endroits on vit des statues de » marbre couvertes de sueur, & on entendit les bois sacrés » retentir de voix terribles & menaçantes. Les victimes » n'offroient que de funestes présages & n'annonçoient que » troubles & séditions. On trouva même dans les entrail- » les d'une de ces victimes la partie supérieure du foye, que » le glaive avoit coupée. La nuit on entendit des chiens » hurler dans les places publiques, autour des Temples &

» des maisons ; on dit même qu'on vit dans les airs voltiger » des fantômes effrayans, & que la Ville fut agitée d'un » tremblement de terre. «

[57] *Les campagnes de Macédoine.* Il y a dans le texte *les campagnes de Philippes.* La 1e. bataille fut donnée à Pharsale entre Cesar & Pompée, & la 2e. à Philippes contre Brutus & Cassius. Or Pharsale & Philippes étoient deux lieux de la Macédoine improprement dite, où les deux combats furent livrés. Virgile a donc pû dire, *Romanas acies iterùm videre Philippi*, parce que Philippes étoit peu éloignée de Pharsale, & l'une & l'autre dans l'Æmathie ou la Macédoine improprement dite.

[58] *Trouvera des javelines*, &c. C'est par ce mot que j'ai traduit *pila.* Le *pilum* des Romains étoit une pique longue de 5 pieds & demi, dont le bout étoit armé d'un fer large & triangulaire.

[59] *Dieux protecteurs de Rome*, &c. Le texte porte *Dii patrii, indigetes.* On appelloit Dieux Indigetes chez les Romains, des hommes du pays déifiés, tels que Romulus, Jule Cesar, &c. V. Nieupoort, L. 4.

[60] *Sur le Palais du Maître de Rome.* C'est le sens de ces mots *Romana Palatia.* Il n'y avoit alors qu'un Palais à Rome, qui étoit la Maison d'Octave Cesar, située sur le Mont Palatin. C'est de là que toutes les Maisons des Empereurs ont été dans la suite appellées *Palais.*

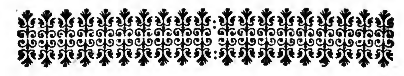
[61] *L'Euphrate d'un côté & le Danube de l'autre.* Il s'agit, du côté de l'Orient, de la guerre contre les Parthes, que Ventidius avoit vaincus depuis peu, & à qui Marc-Antoine faisoit actuellement la guerre : du côté de l'Occident, les Romains avoient une guerre à soutenir contre les Germains. La Nation des Parthes est désignée par l'Euphrate. Il s'agit aussi en ce même endroit des troubles, qui régnoient en Italie, où chaque Triumvir avoit un parti.



GEORGICON

LIBER SECUNDUS.

HACTENUS arvorum cultus, & sydera cœli:
Nunc te, Bacche, canam, nec non sylvestria tecum
Virgulta, & prolem tardè crescentis olivæ.
Hùc pater ô Lenæe (tuis hîc omnia plena
Muneribus: tibi pampineo gravidus autumno
Floret ager: spumat plenis vindemia labris)
Hùc pater ô Lenæe veni, nudataque musto
Tinge novo mecum direptis crura cothurnis.
Principio arboribus varia est natura creandis;
Namque aliæ, nullis hominum cogentibus, ipsæ
Sponte suâ veniunt, camposque, & flumina latè
Curva tenent: ut molle siler, lentæque genistæ,
Populus, & glaucâ canentia fronde salicta.
Pars autem posito surgunt de semine, ut altæ
Castaneæ, nemorumque Jovi quæ maxima frondet
Æsculus, atque habitæ Graiis oracula quercus.
Pullulat ab radice aliis densissima sylva,
Ut cerasis, ulmisque: etiam Parnassia laurus



LES GEORGIQUES

LIVRE SECOND.

J'AI chanté jusqu'ici la culture des campagnes, & les Astres dont elle dépend. C'est toi, maintenant, ô Bacchus, que je chanterai, & avec toi, les vignobles, les vergers, & le fruit du tardif olivier [1]. Vien, Bacchus [2]; tout est ici comblé de tes richesses. Nos côteaux sont couverts de pampres; voici le retour de l'automne [3]: déja ton jus écume dans les pressoirs. Dieu du vin, mets bas tes brodequins, & les jambes nues, vien fouler avec moi les raisins nouveaux.

Les arbres naissent de différentes maniéres. Les uns ne dépendent point de la main des hommes. Ils croissent d'eux-mêmes dans les champs & au bord des eaux, comme l'osier [4], le genêt, le peuplier, & le saule. D'autres ont été sémés, tels que le chataignier, & le chêne, dont une espece est consacrée à Jupiter, & une autre rend des oracles dans la Grece. * Certains arbres poussent des rejettons dès leur racine, comme le cerisier [5], l'orme, le laurier, tendres enfans qui croissent à l'ombre de leurs meres. Voilà d'abord les différentes voyes de la nature

* Dans la forêt de Dodone, en Epire.

Parva sub ingenti matris se subjicit umbrâ.
Hos natura modos primùm dedit, his genus omne
Sylvarum, fruticumque viret, nemorumque sacrorum.
Sunt alii, quos ipse viâ sibi reperit usus.
Hic plantas tenero abscindens de corpore matrum,
Deposuit sulcis: hic stirpes obruit arvo,
Quadrifidasque sudes, & acuto robore vallos;
Sylvarumque aliæ pressos propaginis arcus
Exspectant, & viva suâ plantaria terrâ.
Nil radicis egent aliæ, summumque putator
Haud dubitat terræ referens mandare cacumen.
Quin & caudicibus sectis (mirabile dictu)
Truditur è sicco radix oleagina ligno;
Et sæpè alterius ramos impunè videmus
Vertere in alterius, mutatamque insita mala
Ferre pyrum, & prunis lapidosa rubescere corna.
Quare agite, ô proprios generatim discite cultus
Agricolæ, fructusque feros mollite colendo.
Neu segnes jaceant terræ: juvat Ismara Baccho
Conserere, atque oleâ magnum vestire Taburnum.
Tuque ades, inceptumque unà decurre laborem,
O decus, ô famæ meritò pars maxima nostræ,
Mæcenas, pelagoque volans da vela patenti.
Non ego cuncta meis amplecti versibus opto.
Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox. Ades, & primi lege littoris oram.
In manibus terræ; non hîc te carmine ficto,

dans la production des arbres. Ainsi naissent les arbustes, les arbrisseaux, & les forêts sacrées.

L'experience a trouvé [6] d'autres moyens de multiplier les arbres. Les uns arrachent des rejettons, & les plantent. Les autres déracinent entiérement les arbres, & les transportent ailleurs. D'autres fendent en quatre des branches, & les aiguisent par le pié, qu'ils enfoncent dans la terre. Il est d'autres arbres, dont on courbe un sion, que l'on couvre de terre, pour le faire provigner dans le lieu même où il est né. D'autres viennent de bouture : après avoir été émondés, on peut les planter la tête en bas. Mais, (ô prodige!) un tronc sec d'olivier, dépouillé de toutes ses branches, étant mis dans la terre, reprend une nouvelle vie & pousse des racines. Souvent on fait une incision au tronc d'un arbre, & l'on y ente, sans lui nuire, la greffe d'un autre arbre d'espéce différente, qui communique sa qualité à ce tronc. Par ce moyen le pommier produit des poires, & le prunier des fruits rouges de cornoillier. Vous donc, habitans de la campagne, apprenez toutes les maniéres de faire naître les arbres, & de corriger l'acreté des fruits sauvages. Ne laissez aucune de vos terres inculte. On couvre de vignes la montagne d'Ismare, & d'oliviers celle de Taburne [7].

(O toi, source de ma gloire, illustre Mecéne [8], daigne t'embarquer avec moi, & diriger ma course. Je ne prétens pas épuiser la matiére que je traite [9]. Quand j'aurois cent langues & cent bouches, avec une voix de fer, pourrois-je y suffire? Vien donc, & cotoye avec moi ce rivage. Ne le perdons point de vûe. Je ne te fatiguerai point par un long exorde,

Atque per ambages, & longa exorsa tenebo.
Sponte suâ quæ se tollunt in luminis auras,
Infœcunda quidem, sed læta, & fortia surgunt;
Quippe solo natura subest, Tamen hæc quoque si quis
Inserat, aut scrobibus mandet mutata subactis,
Exuerint sylvestrem animum; cultuque frequenti
In quascumque voces artes, haud tarda sequentur.
Nec non & sterilis, quæ stirpibus exit ab imis,
Hoc faciet, vacuos si sit digesta per agros.
Nunc altæ frondes, & rami matris opacant,
Crescentique adimunt fœtus, uruntque ferentem.
Jam, quæ seminibus jactis se sustulit arbos,
Tarda venit, seris factura nepotibus umbram,
Pomaque degenerant succos oblita priores,
Et turpes avibus prædam fert uva racemos.
Scilicet omnibus est labor impendendus, & omnes
Cogendæ in sulcum, ac multâ mercede domandæ.
Sed truncis oleæ meliùs, propagine vites,
Respondent; solido Paphyæ de robore myrtus,
Plantis & duræ coryli nascuntur, & ingens
Fraxinus, Herculeæque arbos umbrosa coronæ;
Chaoniique patris glandes; etiam ardua palma
Nascitur, & casus abies visura marinos.
Inseritur verò ex fœtu nucis arbutus horrida;
Et steriles platani malos gessere valentes,
Castaneæ fagos, ornusque incanuit albo
Flore pyri; glandemque sues fregêre sub ulmis.

par de vaines fictions, ni par d'ennuyeux détours.

Tous les arbres qui pouſſent & s'élévent d'eux-mêmes [10], ſont ordinairement ſtériles, mais auſſi ils ſont plus beaux & plus forts : la terre qui les a produits, leur fournit plus de ſuc. Cependant ſi on les tranſplante, & ſi on les greffe, ils dépouillent leur naturel ſauvage, & la culture leur fait porter les fruits que l'on veut. Ces rejettons mêmes, qui ſortent de la racine des arbres, étouffés ſous le feuillage de leur mere, & incapables de porter des fruits, en produiront, lorſque vous les aurez tranſplantés dans un champ découvert.

Tout arbre, que vous aurez ſemé, viendra lentement, & ne donnera de l'ombre qu'à vos derniers neveux. Au reſte, les plantes qui ne ſont point cultivées, dégénérent, & leurs fruits s'aigriſſent. La vigne vient à porter des raiſins, qui ne ſont plus bons que pour les oiſeaux. Un travail conſtant prévient ce déchet. Il faut remuer la terre autour du pié des arbres, & ne rien épargner pour les rendre féconds.

Les oliviers & les myrtes viennent mieux, quand on les plante en entier, & la vigne, quand on la fait provigner. A l'égard des coudriers, des frênes, des peupliers dont on couronne Hercule, des chênes d'Epire conſacrés à Jupiter, des hauts palmiers, & des ſapins deſtinés à braver les flots, on tire tous ces arbres de la pepiniére pour les planter. L'arboiſier ſtérile eſt propre à recevoir la greffe d'un noyer franc ; le plâne celle d'un chataignier : on voit ſouvent le hêtre & le frêne couverts de fleurs de poirier. Enfin les pourceaux trouvent quelquefois du gland ſous les ormes.

Nec modus inserere, atque oculos imponere, simplex :
Nam quâ se medio trudunt de cortice gemmæ,
Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso
Fit nodo sinus: hùc alienâ ex arbore germen
Includunt, udoque docent inolescere libro.
Aut rursum enodes trunci resecantur, & altè
Finditur in solidum cuneis via; deinde feraces
Plantæ immittuntur: nec longum tempus, & ingens
Exiit ad cœlum ramis felicibus arbor,
Miraturque novas frondes, & non sua poma.
Præterea genus haud unum, nec fortibus ulmis,
Nec salici, lotoque, nec Idæis cyparissis.
Nec pingues unam in faciem nascuntur olivæ,
Orchites, & radii, & amarâ pausia baccâ,
Pomaque, & Alcinoi sylvæ: nec surculus idem
Crustumiis, Syriisque pyris, gravibusque volemis.
Non eadem arboribus pendet vindemia nostris,
Quam Methymnæo carpit de palmite Lesbos.
Sunt Thasiæ vites, sunt & Mareotides albæ:
Pinguibus hæ terris habiles, levioribus illæ:
Et passo Psythia utilior, tenuisque Lageos
Tentatura pedes olim, vincturaque linguam;
Purpureæ, preciæque: & quo te carmine dicam,
Rhetica? nec cellis ideo contende Falernis.
Sunt etiam Amineæ vites, firmissima vina;
Tmolius assurgit quibus, & rex ipse Phanæus,

On ente les arbres de plusieurs maniéres [11], tantôt en greffe, tantôt en écusson. Lorsqu'on écussonne, on choisit un endroit de l'écorce du tronc, d'où sort un bouton; on y fait une incision, & l'on inocule le bouton d'un arbre étranger, qui s'incorpore à celui auquel il est appliqué, & se nourrit de sa séve. Pour greffer, il faut faire une profonde fente au tronc de l'arbre, dans un endroit où il n'y ait point de nœuds. Là on insére le rejetton d'un arbre fertile. Bientôt des rameaux chargés de fruits s'élévent de ce stérile tronc, étonné lui-même de son nouveau feuillage, & de sa fécondité empruntée.

Chaque arbre se divise en plusieurs espéces. Il y a des ormes, des saules, des lotos [12], & des cyprès d'une nature différente. Les oliviers [13] ne produisent pas tous des fruits semblables. Les uns portent des olives rondes, & les autres d'ovales, ou d'améres, qui doivent être broyées. Tels étoient les fruits des jardins d'Alcinoüs [14]. Il y a aussi plusieurs sortes de poiriers: les uns portent du rousselet, les autres portent de la bergamote, & d'autres du bon-chrétien. Nos raisins d'Italie sont bien différens des raisins de Lesbos. On recueille du vin blanc dans l'isle de Thase*, ainsi que dans la Maréotide. Cependant ce dernier vient dans une terre grasse, tandis que l'autre croît dans une terre légere. Les côteaux de Psythie donnent d'excellent raisiné. Il y a des raisins gris, qui font aisément chanceler & begayer les buveurs; des raisins de couleur de pourpre, & enfin des raisins précoces. Que dirai-je de vous, vins de Rhetie, infé-

* L'isle de Thase (aujourdui *Tasso*) est dans la mer Egée, ou l'Archipel. Le vin de Maréotide est l'excellent vin d'Alexandrie. Ces deux vins représentent tous les bons vins blancs de Grece & d'Egypte.

Argitiſque minor, cui non certaverit ulla,
Aut tantum fluere, aut totidem durare per annos.
Non ego te, Diis & menſis accepta ſecundis,
Tranſierim, Rhodia, & tumidis, Bumaſte, racemis.
Sed neque quàm multæ ſpecies, nec nomina quæ ſint,
Eſt numerus : neque enim numero comprendere refert.
Quem qui ſcire velit, Lybici velit æquoris idem
Diſcere quàm multæ Zephyro turbentur arenæ,
Aut, ubi navigiis violentior incidit Eurus,
Noſſe quot Ionii veniant ad littora fluctus.
Nec verò terræ ferre omnes omnia poſſunt.
Fluminibus ſalices, craſſiſque paludibus alni
Naſcuntur; ſteriles ſaxoſis montibus ormi :
Littora myrtetis lætiſſima : denique apertos
Bacchus amat colles, aquilonem, & frigora taxi.
Aſpice & extremis domitum cultoribus orbem,
Eoaſque domos Arabum, pictoſque Gelonos.
Diviſæ arboribus patriæ : ſola India nigrum
Fert ebenum : ſolis eſt thurea virga Sabæis.
Quid tibi odorato referam ſudantia ligno
Balſamaque, & baccas ſemper frondentis acanthi ?
Quid nemora Æthiopum molli canentia lana ?
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres ?
Aut quos Oceano propior gerit India lucos,
Extremi ſinus orbis ? ubi aëra vincere ſummum
Arboris haud ullæ jactu potuere ſagittæ :
Et gens illa quidem ſumptis non tarda pharetris.

rieurs cependant à ceux de Falerne? Puis-je passer sous silence les vins d'Aminé (vins forts, qui l'emportent sur celui de Tmole & même sur le vigoureux Phanée) & le vin léger d'Argos, le plus coulant de tous & qui se conserve le plus long-tems. Je ne vous oublierai point, précieuses grappes de l'isle de Rhodes, dont la liqueur charme les Dieux & les Mortels, ni vous, gros raisin, que nous appellons Bumaste. Il m'est impossible & inutile de dire les noms de toutes les especes de raisins. Je compterois plûtôt les sables du rivage de la Lybie, ou les flots qui se brisent sur les côtes de la Sicile, quand la mer Ionienne est agitée par les vents.

Toutes les terres ne produisent pas toute sorte de fruits. [15] Les saules naissent sur le bord des eaux, les aulnes près des marais, les frênes sur des montagnes pierreuses, les myrtes le long des riviéres. La vigne aime les côteaux & le grand air, les ifs aiment le froid & les aquilons. Parcourez toutes les parties de la terre, cultivées par leurs habitans, depuis le pays des Arabes, jusqu'à celui des Gelons; [16] vous trouverez dans chaque climat des plantes différentes. L'Inde seule fournit l'ébéne [17], & la seule Arabie l'encens. Que vous dirai-je de cette contrée qui produit la plante odoriferante du baume [18], de celle où croît l'acanthe, arbuste toujours verd; des forêts d'Ethiopie chargées de coton; des arbres du pays des Seres [19], dont les feuilles portent un duvet utile, qu'on recueille. Parlerai-je de ces grands arbres qui croissent à l'extrémité de la terre [20] sur les rivages de la mer des Indes, & dont la cime est si élevée, qu'aucune fléche ne peut l'atteindre, pas même celles des Indiens si exercés à tirer de l'arc.

Media fert triſtes ſuccos, tardumque ſaporem
Felicis mali, quo non preſentius ullum,
Pocula ſi quando ſævæ infecere novercæ,
Miſcueruntque herbas, & non innoxia verba;
Auxilium venit, ac membris agit atra venena.
Ipſa ingens arbos, faciemque ſimillima lauro;
Et, ſi non alium latè jactaret odorem,
Laurus erat: folia haud ullis labentia ventis;
Flos apprima tenax: animas, & olentia Medi
Ora fovent illo, & ſenibus medicantur anhelis.
Sed neque Medorum ſylvæ, ditiſſima terra,
Nec pulcher Ganges, atque auro turbidus Hermus,
Laudibus Italiæ certent: non Bactra, neque Indi,
Totaque thuriferis Panchaïa pinguis arenis.
Hæc loca non tauri ſpirantes naribus ignem
Invertere, ſatis immanis dentibus Hydri;
Nec galeis, denſiſque virûm ſeges horruit haſtis.
Sed gravidæ fruges, & Bacchi Maſſicus humor
Implevere: tenent oleæque, armentaque læta.
Hinc bellator equus campo ſeſe arduus infert;
Hinc albi, Clitumne, greges, & maxima taurus
Victima, ſæpè tuo perfuſi flumine ſacro,
Romanos ad templa Deûm duxêre triumphos.
Hic ver aſſiduum, atque alienis menſibus æſtas;
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos.
At rabidæ tigres abſunt, & ſæva leonum

La Médie produit une eſpéce de pommier [21], agréable aux yeux, mais dont le fruit amer ne flatte point le goût. Lorſqu'une cruelle Marâtre a empoiſonné les enfans d'un autre lit, par des herbes funeſtes, & par des paroles magiques, il n'eſt point de plus promt ni de plus puiſſant antidote. Cet arbre eſt fort haut, & reſſemble parfaitement au laurier : & s'il ne répandoit au loin une odeur différente, on pourroit s'y méprendre. Ses feuilles ne tombent jamais; elles bravent les vents, & ſes fleurs demeurent toujours attachées à ſes branches. Les Médes s'en ſervent pour corriger la mauvaiſe haleine, & les vieillards pour guérir leur toux aſthmatique.

Cependant ni l'opulente Médie, ni le pays arroſé par le beau fleuve du Gange [22], ni les bords de l'Hermus dont les flots roulent de l'or, ni l'Inde, ni le pays des Bactriens, ni la fertile Panchaïe où croît l'encens, n'approchent pas de nos campagnes d'Italie. A la vérité elles n'ont jamais été labourées par des Taureaux qui jettaſſent le feu par les narines [23]. Les dents d'un Dragon n'y ont point produit des moiſſons de Guerriers armés de caſques & de javelots. Mais elle fournit en abondance des bleds, & elle donne du vin Maſſique [24]. Ses champs ſont couverts d'oliviers, & ſes prairies de troupeaux. Des chevaux belliqueux [25] foulent ſuperbement ſes gras paturages. Heureux Clitumne, tu vois ſouvent ſe baigner dans tes eaux ſacrées des taureaux blancs, victimes deſtinées aux Dieux, & qui ont conduit plus d'une fois nos Triomphateurs au Capitole. Là régne un printems éternel, & preſque tous les mois ſont des mois d'été. Là les brebis & les arbres portent deux fois dans l'année [26]. On

Semina ; nec miseros fallunt aconita legentes :
Nec rapit immensos orbes per humum, neque tanto
Squammeus in spiram tractu se colligit anguis.
Adde tot egregias urbes, operumque laborem ;
Tot congesta manu præruptis oppida saxis,
Fluminaque antiquos subter labentia muros.
An mare, quod supra, memorem, quodque alluit infra ?
Anne lacus tantos ? te, Lari maxime, teque
Fluctibus & fremitu assurgens, Benace, marino ?
An memorem portus, Lucrinoque addita claustra,
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julia quà Ponto longe sonat unda refuso,
Tyrrenusque fretis immittitur æstus Avernis ?
Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla
Ostendit venis, atque auro plurima fluxit.
Hæc genus acre virûm, Marsos, pubemque Sabellam,
Assuetumque malo Ligurem, Volscosque verutos
Extulit : hæc Decios, Marios, magnosque Camillos ;
Scipiadas duros bello : & te, maxime Cesar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.
Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm : tibi res antiquæ laudis & artis
Ingredior, sanctos ausus recludere fontes,
Ascræumque cano Romana per oppida carmen,

n'y connoît ni les tigres ni les lions, & l'on n'y court point risque de cueillir des herbes venimeuses [27]. On n'y voit jamais d'affreux serpens ramper à replis tortueux, & s'entortiller de leur queüe énorme.

De combien de villes superbes ce beau pays est orné, & quels édifices ! Que de pierres ont servi à leur construction ! Quels immenses travaux ont formé ces magnifiques aqueducs [28] qui passent sous nos murs ! Que dirai-je des deux mers, qui baignent nos rivages au Midi & au Septentrion [29], de la vaste étendue de nos lacs, de celui de Côme & de celui de Garde [30], dont les flots s'enflent & fremissent comme ceux de la mer. Que dirai-je de nos havres ; de cette digue qui captive les eaux du lac Lucrin, & les sépare de la mer Tyrrhénienne, dont les ondes irritées battent vainement le môle qui les resserre ? C'est là que le fameux Port de Jule retentit au loin du bruit des vagues. C'est par-là que les eaux de la mer vont se jetter dans l'Averne [31].

Cette terre renferme aussi dans son sein des mines d'or, d'argent & de cuivre. Elle a enfanté cent peuples belliqueux, les Marses [32], les Sabins, les Liguriens, les Volsques armés de dards. Elle a enfanté les Decius [33], les Marius, les illustres Camilles, les infatigables Scipions, & toi Cesar, le plus grand de tous, toi qui cueillant aujourdui des lauriers aux extrémités de l'Asie [34], éloignes de nos frontiéres l'Indien désarmé. Je te salue Terre de Saturne, pays fertile en moissons & en grands hommes. C'est pour toi que je chante cet art, qui fut en honneur parmi nos ancêtres, & qu'osant ouvrir les fontaines sacrées de l'Hélicon, je donne à l'Italie les leçons que le Poëte d'Ascra donna autrefois à son pays.

Nunc locus arvorum ingeniis : quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura ferendis.
Difficiles primùm terræ, collesque maligni,
Tenuis ubi argilla, & dumosis calculus arvis,
Palladiâ gaudent sylvâ vivacis olivæ.
Indicio est tractu surgens oleaster eodem
Plurimus, & strati baccis sylvestribus agri.
At quæ pinguis humus, dulcique uligine læta,
Quique frequens herbis, & fertilis ubere campus,
Qualem sæpè cavâ montis convalle solemus
Despicere : hùc summis liquuntur rupibus amnes,
Felicemque trahunt limum : quique editus Austro,
Et filicem curvis invisam pascit aratris.
Hic tibi prævalidas olim, multoque fluentes
Sufficiet Baccho vites ; hic fertilis uvæ,
Hic laticis, qualem pateris libamus & auro,
Inflavit cùm pinguis ebur Thyrrenus ad aras,
Lancibus & pandis fumantia reddimus exta.
Sin armenta magis studium, vitulosque tueri,
Aut fœtus ovium, aut urentes culta capellas,
Saltus, & Saturi petito longinqua Tarenti,
Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cygnos.
Non liquidi gregibus fontes, non gramina desunt,
Et quantùm longis carpent armenta diebus,
Exiguâ tantùm gelidus ros nocte reponet.
Nigra fere, & presso pinguis sub vomere terra,

Je vais parler maintenant des qualités des différens terroirs, de leur force, de leur couleur, & de ce qu'ils peuvent produire. Les terres ingrates & les collines pierreuſes, couvertes d'argille & de buiſſons, conviennent aux durables oliviers [35]. Car c'eſt dans ces ſortes de terres, qu'on voit l'olivier ſauvage croître & couvrir les campagnes de ſes fruits. Mais lorſqu'un champ eſt gras & fangeux, lorſqu'il pouſſe beaucoup d'herbes, lorſque par ſa fécondité, il reſſemble à ces campagnes qu'on regarde du haut d'une colline, & que l'on voit arroſées par des ruiſſeaux qui y répandent un limon bienfaiſant; ſi ce champ eſt expoſé au midi, s'il produit de la fougére ennemie du labourage, ſçachez qu'il eſt excellent pour les vignobles. Il donnera un vin délicieux, digne d'être verſé dans des coupes d'or, au ſon de la flûte d'un gros Etrurien [36], digne d'être offert aux Dieux, au milieu de la fumée des victimes palpitantes ſur leurs autels.

Si vous vous plaiſez à élever des troupeaux de bœufs, de brebis, ou de chévres, tranſportez-vous dans le pays de Tarente, à l'extrémité de l'Italie, ou dans les herbages du Mantouan, pays, hélas! enlevé à ſes malheureux habitans, délicieuſes campagnes, où tant de cygnes paiſſent ſur les bords du Mincio. Là ni les claires fontaines, ni les gras paturages ne manquent point aux troupeaux. Autant qu'ils peuvent brouter d'herbe dans les jours les plus longs, autant la fraiche roſée en fait-elle renaître dans les plus courtes nuits.

Les terres noirâtres, graſſes, molles, & fangeuſes (qualités que la culture s'efforce de donner)

Et cui putre ſolum (namque hoc imitamur arando)
Optima frumentis : non ullo ex æquore cernes
Plura domum tardis decedere plauſtra juvencis :
Aut undè iratus ſylvam devexit arator,
Et nemora evertit multos ignava per annos,
Antiquaſque domos avium cum ſtirpibus imis
Eruit : illæ altum nidis petiere relictis.
At rudis enituit impulſo vomere campus.
    Nam jejuna quidem clivoſi glarea ruris
Vix humiles apibus caſias, roremque miniſtrat :
Et tophus ſcaber, & nigris exeſa chelydris
Creta, negant alios æquè ſerpentibus agros
Dulcem ferre cibum ; & curvas præbere latebras.
Quæ tenuem exhalat nebulam, fumoſque volucres ;
Et bibit humorem, &, cùm vult, ex ſe ipſa remittit ;
Quæque ſuo viridi ſemper ſe gramine veſtit ;
Nec ſcabie, & ſalsâ lædit rubigine ferrum ;
Illa tibi lætis intexit vitibus ulmos :
Illa ferax oleæ eſt : illam experiere colendo,
Et facilem pecori, & patientem vomeris unci.
Talem dives arat Capua, & vicina Veſevo
Ora jugo, & vacuis Clanius non equus Acerris.
    Nunc,quo quamque modo poſſis cognoſcere, dicam.
Rara ſit, an ſupra morem ſi denſa, requiras,
(Altera frumentis quoniam ſavet, altera Baccho.
Denſa magis Cereri, rariſſima quæque Lyæo)
Antè locum capies oculis, alteque jubebis

ſont excellentes pour le froment. Vous ne verrez d'aucun autre champ revenir des charettes plus chargées de moiſſons. Les campagnes nouvellement défrichées ne ſont pas moins fertiles, lorſque l'on en a eſſarté tous les buiſſons, & arraché tous les arbres; lorſque l'on a détruit ces forêts ſi long-tems inutiles, ces antiques retraites des oiſeaux, qui chaſſés de leurs nids prennent l'eſſor dans les airs. Ces terres incultes, livrées au tranchant de la charrue, ſurpaſſent toutes les autres.

Un terroir ſec & plein de gravier, ſitué en pente, peut à peine fournir aſſez de lavande & de romarin pour les abeilles. Celui où abonde le tuf & la craye, n'eſt bon que pour nourrir & receler des ſerpens. Ces terres ſpongieuſes, d'où l'on voit de légéres vapeurs s'exhaler, qui rendent autant d'humidité qu'elles en reçoivent, & qui toujours couvertes de gazon, ne rouillent jamais le ſoc de la charrue, ces terres peuvent être deſtinées à pluſieurs uſages. Vous y pouvez marier la vigne à l'ormeau, y planter des oliviers, y labourer, y ſemer, ou y faire paître des troupeaux. Tels ſont les champs de Capoue, & les plaines voiſines du mont Veſuve; tels ſont encore les bords de l'Agno, fleuve redoutable aux habitans d'Acerra.

Je vais maintenant vous apprendre à connoître la nature d'une terre, à diſcerner ſi elle eſt forte ou légére. Il eſt important d'en être inſtruit: car les terres fortes doivent être enſemencées, & les vignobles conviennent aux terres légéres. Choiſiſſez dans votre champ un endroit, où vous ferez creuſer une foſſe. Vous la comblerez enſuite avec la terre qui en

In ſolido puteum demitti, omnemque repones
Rurſus humum, & pedibus ſummas æquabis arenas.
Si deerunt, rarum, pecorique & vitibus almis
Aptius uber erit: ſin in ſua poſſe negabunt
Ire loca, & ſcrobibus ſuperabit terra repletis,
Spiſſus ager: glebas cunctantes, craſſaque terga
Exſpecta, & validis terram proſcinde juvencis.
Salſa autem tellus, & quæ perhibetur amara,
Frugibus infelix (ea nec manſueſcit arando,
Nec Baccho genus, aut pomis ſua nomina ſervat)
Tale dabit ſpecimen: tu ſpiſſo vimine qualos,
Colaque prælorum fumoſis diripe tectis.
Hùc ager ille malus, dulceſque à fontibus undæ
Ad plenum calcentur: aqua eluctabitur omnis
Scilicet, & grandes ibunt per vimina guttæ;
At ſapor indicium faciet manifeſtus, & ora
Triſtia tentatum ſenſu torquebit amaror.
Pinguis item quæ ſit tellus, hoc denique pacto
Diſcimus: haud unquam manibus jactata fatiſcit,
Sed picis in morem ad digitos lenteſcit habendo.
Humida majores herbas alit, ipſaque juſto
Lætior: ah! nimiùm ne ſit mihi fertilis illa,
Neu ſe prævalidam primis oſtendat ariſtis!
Quæ gravis eſt, ipſo tacitam ſe pondere prodit,
Quæque levis. Promptum eſt oculis prædiſcere nigram,
Et quis cui color: at ſceleratum exquirere frigus
Difficile eſt: piceæ tantùm, taxique nocentes

aura été tirée, & pour l'applanir & l'égaler à la ſuperficie du champ, vous la ferez fouler aux pieds. Si la terre s'enfonce, de maniére que la foſſe n'en puiſſe être comblée, croyez que c'eſt une terre légére, qui n'eſt propre que pour les paturages, ou pour la vigne. Au contraire, ſi la terre ne peut rentrer entierement dans la foſſe d'où elle eſt ſortie, quoique vous la fouliez, c'eſt une terre forte, qu'il faut livrer à la charrue. Les terres ſalées & améres ne valent rien, ni pour les vignobles, ni pour les vergers, qui y dégénérent toujours, quelque ſoin que l'on prenne de les cultiver. Voici le moyen de les connoître. Détachez de votre plancher enfumé vos corbeilles d'ozier, ou prenez les couloirs de votre preſſoir : rempliſſez-les de la terre que vous voulez éprouver, & verſez-y de l'eau douce : toute l'eau pénétrera la terre, & s'écoulera goutte à goutte à travers l'ozier. Goûtez de cette eau ; elle vous apprendra la qualité de la terre. Si cette terre eſt ſalée ou amére, l'eau le ſera auſſi. Un autre moyen de connoître ſi une terre eſt graſſe, eſt d'examiner ſi elle ne ſe diſſout point entre les doits, & ſi elle s'y attache comme de la poix. Les terres humides ſe diſtinguent par la grandeur & la quantité des herbes qu'elles pouſſent. Craignez ces terres trop fécondes ; craignez l'abondance extrême des tuyaux qui portent les épis. La légéreté ou la force d'une terre ſe connoît au poids, & ſe diſcerne même facilement par la couleur. Il eſt moins aiſé de connoître les terres froides. Le ſeul indice ſont les Picéas, les Ifs, ou le Lierre noir, qu'on y voit croître.

Après avoir fait ces obſervations, ſi vous voulez

Interdùm, aut ederæ pandunt veſtigia nigræ.
His animadverſis, terram multò antè memento
Excoquere, & magnos ſcrobibus concidere montes;
Antè ſupinatas Aquiloni oſtendere glebas,
Quàm lætum infodias vitis genus: optima putri
Arva ſolo: id venti curant, gelidæque pruinæ,
Et labefacta movens robuſtus jugera foſſor.
At ſi quos haud ulla viros vigilantia fugit,
Antè locum ſimilem exquirunt, ubi prima paretur
Arboribus ſeges, & quo mox digeſta feratur;
Mutatam ignorent ſubitò ne ſemina matrem.
Quinetiam cœli regionem in cortice ſignant:
Ut, quo quæque modo ſteterit, quâ parte calores
Auſtrinos tulerit, quæ terga obverterit Axi,
Reſtituant: adeo in teneris conſueſcere multum eſt!
Collibus, an plano melius ſit ponere vites,
Quære priùs: ſi pinguis agros metabere campi,
Denſa ſere: in denſo non ſegnior ubere Bacchus.
Sin tumulis acclive ſolum, colleſque ſupinos,
Indulge ordinibus: nec ſeciùs omnis in unguem
Arboribus poſitis ſecto via limite quadret.
Ut ſæpè ingenti bello cùm longa cohortes
Explicuit legio, & campo ſtetit agmen aperto;
Directæque acies, ac latè fluctuat omnis
Ære renidenti tellus, nec dùm horrida miſcent
Prælia, ſed dubius mediis Mars errat in armis.
Omnia ſint paribus numeris dimenſa viarum;

planter des vignes, commencez avant que d'enfouir le jeune plant, par faire labourer les côteaux que vous lui destinez, par y creuser des fosses, & par livrer les mottes aux froids Aquilons : les meilleures terres sont celles qui sont molles & tendres. On les rend telles, en les exposant aux vents & aux frimats, & en les faisant fouiller par un robuste Vigneron.

Ceux qui sont attentifs & vigilans, ont soin, lorsqu'ils veulent planter des vignes, de choisir un terrain qui soit de même nature que celui dont ils ont tiré leur plant, de peur que séparé de son sep il ne dégénére. Quelques-uns même marquent sur l'écorce des marcottes, quelle étoit leur exposition, afin de leur en donner une pareille : tant les premiéres habitudes ont de force ! Avant tout, examinez si les collines conviendront mieux à votre plant, que les vallées. Si vous choisissez un terrain gras, serrez davantage vos plants : vos seps ne seront pas moins féconds. Si vous plantez dans un terrain en pente, ou sur de hautes collines, ayez soin de mettre des intervalles égaux entre les seps, & que tous ces espaces soient disposés réguliérement. C'est ainsi qu'un Général d'armée range en bataille ses légions. Un vaste champ est couvert de guerriers ; les armes étincelantes brillent de toutes parts [37]. Le funeste signal n'est point encore donné, & le succès est incertain. Le cruel Mars passe successivement d'un camp à l'autre, pour animer les combattans. Imitez cet ordre dans la disposition des seps, non pour réjouir les yeux par une vaine symmétrie, mais afin que tous vos plants tirent de la terre une égale nour-

Non animum modò uti paſcat proſpectus inanem :
Sed quia non aliter vires dabit omnibus æquas
Terra, neque in vacuum poterunt ſe extendere rami.
Forſitan, & ſcrobibus quæ ſint faſtigia, quæras :
Auſim vel tenui vitem committere ſulco :
Altior ac penitùs terræ defigitur arbos,
Æſculus inprimis, quæ quantùm vertice ad auras
Æthereas, tantùm radice in Tartara tendit.
Ergo non hyemes illam, non flabra, neque imbres
Convellunt : immota manet, multoſque per annos
Multa virûm volvens durando ſæcula vincit.
Tùm fortes latè ramos, & brachia tendens
Hùc illùc, media ipſa ingentem ſuſtinet umbram.
Neve tibi ad ſolem vergant vineta cadentem :
Neve inter vites corylum ſere : neve flagella
Summa pete, aut ſummas deſtringe ex arbore plantas ;
(Tantus amor terræ) neu ferro læde retuſo
Semina : neve oleæ ſylveſtres inſere truncos.
Nam ſæpè incautis paſtoribus excidit ignis,
Qui furtim pingui primùm ſub cortice tectus
Robora comprendit, frondeſque elapſus in altas
Ingentem cœlo ſonitum dedit : indè ſecutus
Per ramos victor, perque alta cacumina regnat,
Et totum involvit flammis nemus, & ruit atram
Ad cœlum piceâ craſſus caligine nubem :
Præſertim ſi tempeſtas à vertice ſylvis
Incubuit, glomeratque ferens incendia ventus.

riture, & que votre vigne puiſſe utilement s'étendre.

Vous demanderez peut-être, quelle doit être la profondeur des foſſes pour planter la vigne. J'eſtime qu'il ſuffit de la planter dans de ſimples ſillons. Il n'en eſt pas de cet arbuſte comme des grands arbres, qui doivent être profondément enfoncés dans la terre lorſqu'on les plante, ſurtout le chêne, dont les racines deſcendent autant vers le Tartare, que ſa tête s'éléve vers le Ciel. Il brave les hyvers, les pluyes, les vents, il vit durant pluſieurs ſiécles, ſon tronc eſt inébranlable ; & il triomphe du tems. Il étend autour de lui ſes bras vigoureux, & ſes vaſtes rameaux ombragent tout le terrain qui l'environne [38].

Ne plantez jamais vos vignes au Soleil couchant, & ne ſouffrez jamais croître le coudrier dans vos vignobles. Lorſqu'il s'agira de faire des provins, ne prenez pas les ſarmens du haut de la vigne ; prenez plûtôt ceux qui approchent du bas du ſep : c'eſt ainſi que pour faire des greffes, vous ne devez pas couper les branches du ſommet de l'arbre. Ce qui eſt plus proche de la terre, a plus de force. Gardez-vous de couper vos marcottes avec une mauvaiſe ſerpette, & d'entrelacer vos vignes d'oliviers ſauvages. Il arrive quelquefois qu'un Berger imprudent met le feu à ces arbres. C'eſt une légére étincelle qui ſe gliſſe ſous l'écorce, embraſe le tronc, monte bientôt au ſommet, & s'étend par toutes les branches. Ce bois huileux forme un vaſte incendie, qui obſcurcit l'air d'une fumée épaiſſe, ſurtout ſi le vent eſt haut & impétueux. Un ſi funeſte accident fait périr les vignes : on les taillera vainement ; elles ne pouſſeront plus de rejettons : il ne reſtera plus dans votre champ

Hoc ubi; non à ſtirpe valent, cæſæque reverti
Poſſunt, atque imâ ſimiles revireſcere terrâ:
Infelix ſuperat foliis oleaſter amaris.
Nec tibi tam prudens quiſquam perſuadeat autor,
Tellurem Boreâ rigidam ſpirante movere.
Rura gelu tùm claudit hyems: nec ſemine jacto
Concretam patitur radicem affigere terræ.
Optima vinetis ſatio, cùm vere rubenti
Candida venit avis, longis inviſa colubris;
Prima vel autumni ſub frigora, cùm rapidus Sol
Nondùm hyemem contingit equis, jam præterit æſtas.

Ver adeò frondi nemorum, ver utile ſylvis:
Vere tument terræ, & genitalia ſemina poſcunt.
Tùm pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ deſcendit, & omnes
Magnus alit, magno commiſtus corpore, fœtus.
Avia tùm reſonant avibus virgulta canoris,
Et Venerem certis repetunt armenta diebus:
Parturit almus ager, Zephyrique tepentibus auris
Laxant arva ſinus: ſuperat tener omnibus humor;
Inque novos ſoles audent ſe gramina tutò
Credere: nec metuit ſurgentes pampinus Auſtros,
Aut actum cœlo magnis Aquilonibus imbrem:
Sed trudit gemmas, & frondes explicat omnes.

Non alios primâ creſcentis origine mundi
Illuxiſſe dies, aliumve habuiſſe tenorem

que quelques malheureux oliviers, échapés à la flamme.

Quelques conseils qu'on vous donne, ne vous avisez jamais de remuer la terre, lorsqu'elle est resserrée par le souffle de Borée. Son sein est alors fermé, & la gelée ne permet pas aux sucs de pénétrer la racine de la vigne nouvelle. La saison la plus propre pour la planter est celle du retour de ces Oiseaux qui font la guerre aux serpens [39], ou dans les premiers froids de l'automne, lorsque la chaleur est rallentie, & que le Soleil n'est pas encore arrivé au Tropique d'hyver.

Le printems est de toutes les saisons la plus favorable. Il ranime la nature; il rappelle les feuillages; il enfle la terre, qui ne demande alors que des semences pour enfanter les moissons. C'est dans cette saison, que le grand Jupiter descend du Ciel, qu'il s'insinue dans le sein de la Terre, & lui verse une douce pluye qui la féconde. Uni à cette épouse, il lui fait porter mille fruits. Alors les bocages retentissent du chant des oiseaux: les troupeaux commencent à sentir les feux de Venus & brûlent de s'unir. Toutes les campagnes produisent, & ouvrent leur sein à la chaude haleine du Zéphyre. La terre fournit du suc à toutes les plantes, & les herbes tendres ne redoutent pas encore les ardeurs du Soleil. Le pampre ne craint ni les vents du midi, ni les pluyes froides, conduites par l'Aquilon. La vigne pousse ses bourgeons sans danger, & commence à étaler tout son feuillage.

Tels furent les beaux jours qui parurent à la naissance du monde [40]: Ce fut au printems qu'on le vit éclore. Les vents d'hyver ne souffloient point, lorf-

Crediderim; ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, & hybernis parcebant flatibus Euri,
Cùm primùm lucem pecudes hausere, virûmque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis;
Immissæque feræ sylvis, & sydera cœlo.
Nec res hunc teneræ possent perferre laborem,
Si non tanta quies iret frigusque caloremque
Inter, & exciperet cœli indulgentia terras.
Quod superest, quæcumque premes virgulta per agros,
Sparge fimo pingui, & multâ memor occule terrâ;
Aut lapidem bibulum, aut squalentes infode conchas;
Inter enim labentur aquæ, tenuisque subibit
Halitus, atque animos tollent sata. Jamque reperti,
Qui saxo super, atque ingentis pondere testæ
Urgerent: hoc effusos munimen ad imbres:
Hoc, ubi hiulca siti findit Canis æstifer arva.
Seminibus positis, superest deducere terram
Sæpiùs ad capita, & duros jactare bibentes:
Aut presso exercere solum sub vomere, & ipsa
Flectere luctantes inter vineta juvencos.
Tùm leves calamos, & rasæ hastilia virgæ,
Fraxineasque aptare sudes, furcasque bicornes:
Viribus eniti quarum, & contemnere ventos
Assuescant, summasque sequi tabulata per ulmos.
Ac, dùm prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris, & dùm se lætus ad auras

que

que les animaux commencérent à voir la lumiére, lorſque les ſauvages Humains ſortirent de la terre, que les bêtes féroces ſe répandirent dans les forêts, & que les aſtres commencérent à briller au firmament. Jamais les productions de la terre ne pourroient réſiſter à l'intempérie des ſaiſons, ſi le ciel n'avoit placé le doux printems entre les frimats de l'hyver, & les ardeurs de l'été.

Au reſte, lorſque vous aurez enfoui vos plants, ne manquez pas de les couvrir de fumier, & d'élever de la terre à l'entour. Mettez dans la foſſe des pierres ſpongieuſes ou des coquilles. Par ce moyen l'eau s'écoulera plus aiſément;l'air s'inſinuera autour de la racine, & fera pouſſer les ſurgeons. Il y a des Vignerons qui couvrent les nouveaux plants ou de pierres ou de tets de pots caſſés, pour les défendre des pluyes orageuſes, ou de la ſéchereſſe de la Canicule.

Lorſque la vigne eſt plantée, il eſt néceſſaire de ramener ſouvent la terre au pied du cep, & pour cet effet d'exercer la bêche ou le ſoc de la charrue, & de conduire les bœufs à travers les vignobles. Lorſque la jeune vigne commence à s'élever, il faut la ſoutenir ou avec des roſeaux, ou avec des échalas, ou avec des fourches, afin qu'elle puiſſe réſiſter aux vents, & monter juſqu'à la cime des ormes. Dans le tems qu'elle pouſſe ſes premiéres feuilles, menagez un bois ſi tendre ; & même lorſqu'il eſt devenu plus fort, & qu'il s'eſt élevé plus haut, abſtenez-vous d'y toucher avec le fer : arrachez les feuilles adroitement avec la main. Mais quand le bois eſt devenu ferme & ſolide, & que les branches de votre vigne commencent à embraſſer l'orme, alors ne

Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acies falcis nondùm tentanda, sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
Indè ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint, tunc stringe comas, tunc brachia tonde;
Antè reformidant ferrum; tunc denique dura
Exerce imperia, & ramos compesce fluentes.
Texendæ sepes etiam, & pecus omne tenendum est;
Præcipuè dùm frons tenera, imprudensque laborum:
Cui, super indignas hyemes, solemque potentem,
Sylvestres uri assiduè, capreæque sequaces
Illudunt: pascuntur oves, avidæque juvencæ.
Frigora nec tantùm canâ concreta pruinâ,
Aut gravis incumbens scopulis arentibus æstas,
Quantum illi nocuere greges, durique venenum
Dentis, & admorso signata in stirpe cicatrix.
Non aliam ob culpam Baccho caper omnibus aris
Cæditur, & veteres ineunt proscenia ludi:
Præmiaque ingentes pagos & compita circum
Theseidæ posuere: atque inter pocula læti
Mollibus in pratis unctos saliere per utres.
Nec non Ausonii, Trojâ gens missa, coloni
Versibus incomptis ludunt, risuque soluto,
Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis:
Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex altâ suspendunt mollia pinu:
Hinc omnis largo pubescit vinea fœtu:

craignez point de la tailler. N'épargnez ni ſon bois ni ſon feuillage : elle ne redoute plus le fer. Il faut entourer votre jeune plant d'une haye, afin d'empêcher les troupeaux d'en approcher. Car outre ce qu'elle doit craindre des rigueurs d'un grand froid, & des coups d'un Soleil brûlant, il arrive ſouvent que les bufles [41] & les chevreuils ſortent des forêts pour l'inſulter, & que les géniſſes & les brebis y cauſent un grand ravage. Les glaces, les frimats de l'hyver, les ardeurs exceſſives de l'été, ſont moins funeſtes à la vigne, que la dent meurtriére de ces divers animaux.

C'eſt pour cela qu'en tous lieux on immole un bouc à Bacchus [42]. De-là vint auſſi l'ancienne coutume des Athéniens, de célébrer des jeux dans les carrefours & dans les villages, où un bouc étoit le prix de la victoire. Les acteurs, animés par la liqueur de Bacchus, ſautoient à l'envi ſur des outres de bouc frottés d'huile. Les Latins, iſſus des Troyens, ont emprunté de la Gréce ces mêmes jeux. On les voit dans les villages réciter des vers burleſques, qui font éclater de rire les ſpectateurs : ils ſe couvrent le viſage de maſques hideux, faits d'écorces d'arbres [43]. Alors ils chantent vos louanges, ô Bacchus, par des airs gais, & ils attachent à des pins des eſcarpolettes, où la jeuneſſe ſe balance. Ces honneurs rendus au Dieu du vin leur obtiennent une heureuſe vendange. Partout où l'on porte la ſtatue reſpectable du Dieu, elle eſt ſuivie d'une foule de peuple, qui inonde les vallées & les bois. Célébrons donc les louanges de Bacchus par des vers, tels que nos peres les chantoient. Offrons-lui des baſſins chargés de fruits & de gâteaux [44] : enfin conduiſons à ſes autels

Complentur valleſque cavæ, ſaltuſque profundi,
Et quocunque Deus circum caput egit honeſtum.
Ergo ritè ſuum Baccho dicemus honorem
Carminibus patriis, lanceſque & liba feremus,
Et ductus cornu ſtabit ſacer hircus ad aram.
Pinguiaque in verubus torrebimus exta colurnis.
Eſt etiam ille labor curandis vitibus alter,
Cui nunquam exauſti ſatis eſt: namque omne quotannis
Terque quaterque ſolum ſcindendum: glebaque verſis
Æternum frangenda bidentibus: omne levandum
Fronde nemus: redit agricolis labor actus in orbem,
Atque in ſe ſua per veſtigia volvitur annus.
Et jam olim ſeras poſuit cùm vinea frondes,
Frigidus & ſylvis Aquilo decuſſit honorem:
Jam tùm acer curas venientem extendit in annum
Ruſticus: & curvo Saturni dente relictam
Perſequitur vitem attondens, fingitque putando.
Primus humum fodito, primus devecta cremato
Sarmenta, & vallos primus ſub tecta referto:
Poſtremus merito: bis vitibus ingruit umbra:
Bis ſegetem denſis obducunt ſentibus herbæ.
Durus uterque labor. Laudato ingentia rura,
Exiguum colito. Nec non etiam aſpera ruſci
Vimina per ſylvam, & ripis fluvialis arundo
Cæditur, incultique exercet cura ſalicti.
Jam vinctæ vites: jam falcem arbuſta reponunt:
Jam canit extremos effœtus vinitor antes:

un bouc ſacré, & que les entrailles fumantes de la victime ſoient rôties avec des branches de coudrier [45].

La vigne éxige encore une autre ſorte de travail, qui ne doit jamais ceſſer. Il faut trois ou quatre fois par an couper la terre avec la bêche, en briſer ſouvent les mottes avec le hoyau, puis tailler & émonder la vigne. C'eſt une ſuite de travaux, qui occupent tour à tour le Vigneron. L'année s'écoule dans ces exercices périodiques.

Lorſque la vigne eſt dépouillée de ſes feuilles ſurannées, & que le froid Aquilon a enlevé aux arbres toute leur parure, le Vigneron attentif ſe livre à de nouveaux ſoins pour l'année ſuivante. Il reprend l'arme de Saturne [46], taille, & façonne la vigne. Soyez donc le premier à bêcher la terre, à enlever le ſarment pour le brûler, & à remporter dans votre maiſon les échalas. Cependant ſoyez le dernier à vendanger.

Deux fois dans l'année, les vignes ſont offuſquées par les herbes, qui croiſſent au milieu d'elles : deux fois auſſi elles ſont ombragées d'épais feuillages. C'eſt un dur travail que d'avoir toujours le hoyau & la ſerpe à la main, pour défricher & pour tailler. Vantez les grands vignobles, mais cultivez-en un petit. On coupe dans les forêts des branches de houx ou de ſaule, & l'on arrache au bord des fleuves des roſeaux, pour unir la vigne à l'ormeau. Mais déja elle eſt liée à l'arbre, & la ſerpe eſt inutile : le Vigneron épuiſé ſe croit à la fin de ſon travail, & chante de joye en façonnant ſes derniers plants [47]. Cependant il faut encore qu'il remue la terre, & lorſque les raiſins ſont mûrs, il a encore l'intempérie de l'air à craindre.

Sollicitanda tamen tellus, pulvisque movendus;
Et jam maturis metuendus Jupiter uvis.

Contrà non ulla est oleis cultura: neque illæ
Procurvam expectant falcem, rastrosque tenaces,
Cùm semel hæserunt arvis, aurasque tulerunt.
Ipsa satis tellus, cùm dente recluditur unco,
Sufficit humorem, & gravidas cum vomere fruges.
Hoc pinguem, & placitam paci nutritor olivam.
Poma quoque ut primùm truncos sensere valentes,
Et vires habuere suas, ad sydera raptim
Vi propriâ nituntur, opisque haud indiga nostræ.
Nec minùs intereà fœtu nemus omne gravescit:
Sanguineisque inculta rubent aviaria baccis:
Tondentur cythisi: tædas sylva alta ministrat,
Pascunturque ignes nocturni, & lumina fundunt.
Et dubitant homines serere, atque impendere curam?

Quid majora sequar? salices, humilesque genistæ,
Aut illæ pecori frondem, aut pastoribus umbram
Sufficiunt, sepemque satis, & pabula melli:
Et juvat undantem buxo spectare Cytorum,
Naricięque picis lucos: juvat arva videre.
Non rastris hominum, non ulli obnoxia curæ.
Ipsæ Caucaseo steriles in vertice sylvæ,
Quas animosi Euri assiduè franguntque, feruntque,
Dant alios aliæ fœtus: dant utile lignum
Navigiis pinos, domibus cedrosque, cupressosque.
Hinc radios trivêre rotis, hinc tympana plaustris

Les Oliviers au contraire n'exigent aucune culture. Ils n'ont besoin ni de la serpe ni du rateau. Lorsqu'ils sont une fois plantés, & accoutumés au grand air, la terre remuée au pied avec le hoyau leur fournit assez de suc pour les rendre féconds. C'est-là tout le travail nécessaire pour l'Olivier, ce précieux symbole de la paix. A l'égard des autres arbres fruitiers, dès que leur tronc est affermi, ils s'élévent d'eux-mêmes. Pendant ce tems-là les arbres des forêts & les buissons, asyles des oiseaux, croissent aussi sans être cultivés, & portent chaque année des feuilles & des fruits. Le cityse sert de nourriture aux troupeaux. Les arbres resineux fournissent des flambeaux, qui brûlent & éclairent durant la nuit. Tout ce que la Terre produit est utile: l'homme doit-il négliger sa culture ?

Sans parler des grands arbres, les petits, tels que les saules & les genêts, ont leur prix. Ils fournissent de l'ombre aux troupeaux & aux bergers; on en forme des hayes pour enclore les moissons, & de leur suc les abeilles composent leur miel. Quel spectacle agréable que tous les buys du mont Cytore, que les forêts d'arbres resineux près de la ville de Naricé, & tant de champs pareils, qui portent des arbres, que l'on ne cultive point ! Les arbres mêmes du mont Caucase, quoique stériles, ces bois sans cesse battus des vents, sont utiles aux hommes: ils leur fournissent des sapins pour la construction des vaisseaux, des cédres, & des cyprès pour les édifices, des roues pleines & des roues à rayons [48], pour les Laboureurs, & aux navigateurs du bois

Agricolæ, & pandas ratibus posuere carinas.
Viminibus salices fœcundæ: frondibus ulmi.
At myrtus validis hastilibus, & bona bello
Cornus: Ituræos taxi torquenrur in arcus.
Nec tiliæ leves, aut torno rasile buxum,
Non formam accipiunt, ferroque cavantur acuto.
Nec non & torrentem undam levis innatat alnus
Missa Pado: nec non & apes examina condunt,
Corticibusque cavis, vitiosæque ilicis alveo.
Quid memorandum æque Baccheïa dona tulerunt?
Bacchus & ad culpam causas dedit: ille furentes
Centauros letho domuit, Rhætumque Pholumque,
Et magno Hylæum Lapithis cratere minantem.
O fortunatos nimiùm, sua si bona nôrint,
Agricolas: quibus ipsa procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus.
Si non ingentem foribus domus alta superbis
Manè salutantum totis vomit ædibus undam,
Nec varios inhiant pulchrâ testudine postes,
Illusasque auro vestes, Ephyreïaque æra,
Alba nec Assyrio fucatur lana veneno,
Nec casiâ liquidi corrumpitur usus olivi:
At secura quies, & nescia fallere vita,
Dives opum variarum: at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boüm, mollesque sub arbore somni
Non absunt; illic saltus ac lustra ferarum,

pour la quille des navires. Les branches de saule fournissent des baguettes pliantes : le feuillage de l'orme donne une ombre agréable. Le myrte & le cornoiller servent à faire des piques & des javelots, & de l'if on fait des arcs. Le bois de tilleul & le buys prennent toute sorte de formes, & le fer peut les creuser. L'aulne sert à composer les nacelles qui voguent sur le Pô, & les troncs des vieux chênes logent des essains d'abeilles. Les dons de Bacchus sont-ils plus utiles aux hommes, que tous ces présens de la nature ? Que de désordres il a causés, que de crimes il a fait commettre ! Autrefois il arma les Centaures [49], & fit périr dans l'ivresse Rhetus, Pholus, & Hylée armé d'un broc de vin, dont il menaçoit de terrasser les Lapithes.

HEUREUX les habitans de la campagne, s'ils pouvoient connoître leur bonheur ! Loin du bruit des armes, la terre équitable [50] récompense leurs travaux, en les faisant vivre aisément. S'ils ne voyent pas le matin une foule de courtisans assiéger leur superbe palais [51], si les vastes portiques magnifiquement ornés [52], si les vases de Corinthe, les habits chamarrés d'or, la pourpre [53], les parfums, si tout cela leur est inconnu, ils jouissent en récompense d'une vie tranquille & innocente, source de mille biens. Ils sont paisibles dans les champs qui leur appartiennent : ils ont des grottes, des étangs [54], & des prairies arrosées par des ruisseaux ; ils y entendent les mugissemens de leurs troupeaux, & ils dorment tranquillement à l'ombre de leurs arbres. Là au milieu des bois & des bêtes féroces qui les habitent, la jeunesse est laborieuse & sobre. Là on

Et patiens operum, parvoque aſſueta juventus :
Sacra Deum, ſanctique patres : extrema per illos
Juſtitia, excedens terris, veſtigia fecit.
Me verò primùm dulces ante omnia Muſæ,
Quarum ſacra fero ingenti perculſus amore,
Accipiant, cœlique vias & ſidera monſtrent ;
Defectus Solis varios, Lunæque labores :
Undè tremor terris ; quâ vi maria alta tumeſcant
Obicibus ruptis ; rurſuſque in ſe ipſa reſidant :
Quid tantùm Oceano properent ſe tingere Soles
Hyberni, vel quæ tardis mora noctibus obſtet.
Sin, has ne poſſim naturæ accedere partes,
Frigidus obſtiterit circum præcordia ſanguis ;
Rura mihi, & rigui placeant in vallibus amnes :
Flumina amem, ſylvaſque inglorius : ô ubi campi,
Sperchiuſque, & virginibus bacchata Lacænis
Taygeta ! ô qui me gelidis in vallibus Hæmi
Siſtat, & ingenti ramorum protegat umbrâ !
Felix, qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Atque metus omnes, & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari !
Fortunatus & ille, Deos qui novit agreſtes,
Panaque, Sylvanumque ſenem, Nymphaſque ſorores !
Illum non populi faſces, non purpura regum
Flexit, & infidos agitans diſcordia fratres,

honore les Dieux, & on reſpecte les parens. Ce fut parmi les Laboureurs, qu'Aſtrée, prête à quitter la terre, fit ſon dernier ſéjour.

Que les Muſes, mes amours & mes premiéres Divinités, me mettent au nombre de leurs favoris. Qu'elles daignent m'apprendre le mouvement des aſtres, les tems & la cauſe des éclypſes du Soleil & de la Lune, celle des tremblemens de terre, du flux & reflux de la mer; pourquoi le Soleil ſe hâte en hyver de ſe plonger dans l'Ocean, & pourquoi les nuits d'été ſont ſi tardives. Mais ſi la froideur de mon ſang, ſi la lenteur de mon eſprit m'empêchent de pénétrer ces myſtéres, je me bornerai à l'étude de l'agriculture: exemt d'ambition, je coulerai mes jours dans les bois, dans les vallons, au bord des ruiſſeaux. Que ne ſuis-je près des rivages délicieux du Sperchius, ou ſur la montagne de Taygéte, où jadis erroient les jeunes Bacchantes de Sparte! Que ne ſuis-je tranſporté dans les vallons frais du mont Hémus, & à l'ombre de ſes grands arbres!

Heureux qui peut approfondir la nature & connoître tous ſes reſſorts! Heureux qui ſçait braver les frayeurs de l'inévitable trépas, & mépriſer le vain bruit de l'avare Acheron! Mais heureux auſſi, qui connoît les Divinités de la campagne, Pan, le vieux Sylvain, & les Nymphes! Il n'eſt touché ni de l'honneur des faiſceaux, ni de la pourpre des Rois. La mauvaiſe foi qui diviſe les freres, ne lui fait point éprouver les horreurs de la diſcorde. Il ſe met peu en peine [55] de la ligue des

Aut conjurato deſcendens Dacus ab Iſtro,
Non res Romanæ, perituraque regna: neque ille
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.
Quos rami fructus, quos ipſa volentia rura
Sponte tulere ſuâ, carpſit: nec ferrea jura,
Inſanumque forum, aut populi tabularia vidit.
Sollicitant alii remis freta cæca, ruuntque
In ferrum; penetrant aulas, & limina regum.
Hic petit excidiis urbem, miſeroſque Penates,
Ut gemmâ bibat, & Sarrano dormiat oſtro.
Condit opes alius, defoſſoque incubat auro.
Hic ſtupet attonitus Roſtris: hunc plauſus hiantem
Per cuneos (geminatur enim Plebiſque Patrum-
que)
Corripuit: gaudent perfuſi ſanguine fratrum,
Exilioque domos, & dulcia limina mutant,
Atque alio patriam quærunt ſub ſole jacentem.
Agricola incurvo terram dimovit aratro.
Hinc anni labor, hinc patriam parvoſque nepotes
Suſtinet: hinc armenta boum, meritoſque juvencos.
Nec requies, quin aut pomis exuberet annus,
Aut fœtu pecorum, aut Cerealis mergite culmi
Proventuque oneret ſulcos, atque horrea vincat.
Venit hyems, teritur Sicyonia baccha trapetis;

Daces soulevés & prêts à franchir le Danube, des affaires de la République, & de toutes les révolutions des Empires. Il n'est ni sensible à la pauvreté des uns [56], ni jaloux de la richesse des autres. Borné à cueillir les fruits de ses vergers, & les dons de la terre libérale, il ne connoît ni les actes du Dépôt public [57], ni la rigueur des Loix, ni les fureurs du Barreau.

Les uns fendent les flots d'une mer perilleuse; les autres cherchent la gloire dans les combats, ou par leurs intrigues ils pénétrent dans le palais des Rois. Celui-ci se plaît à livrer au pillage une ville conquise, & à égorger de malheureux citoyens, afin de boire dans des vases précieux, & de dormir dans des lits de pourpre [58]. Celui-là ne songe qu'à enfouir des trésors, & est sans cesse couché sur l'or. Cet autre, épris des charmes de l'éloquence, est assidu à la Tribune [59], & y admire nos Orateurs. Ce Poëte se repaît au théâtre [60] des applaudissemens réïterés du Sénat & du Peuple. Ceux-là triomphent d'avoir trempé leurs mains dans le sang de leurs freres, attentat qui les force de chercher une nouvelle patrie sous un autre Soleil.

Le Laboureur tranquille passe l'année à cultiver son champ. Ce travail soutient sa patrie & sa famille, nourrit ses troupeaux, & engraisse ses bœufs, à qui il est redevable de la culture de sa terre. Il ne se repose point, qu'il ne voye ses champs ensemencés, ses arbres chargés de fruits, ses troupeaux féconds, & ses greniers pleins. L'hyver approche: alors il met ses olives sous le pressoir. Ses pourceaux gras retournent le soir à l'étable. L'Arboisier lui donne son fruit sauvage, & tandis que le raisin acheve de

Glande ſues læti redeunt; dant arbuta ſylvæ;
Et varios ponit fœtus autumnus, & altè
Mitis in apricis coquitur vindemia ſaxis.
    Interea pendent dulces circum oſcula nati:
Caſta pudicitiam ſervat domus; ubera vaccæ
Lactea demittunt, pingueſque in gramine læto
Inter ſe adverſis luctantur cornibus hœdi.
Ipſe dies agitat feſtos, fuſuſque per herbam,
Ignis ubi in medio, & ſocii cratera coronant,
Te libans, Lenæe, vocat: pecoriſque magiſtris
Velocis jaculi certamina ponit in ulmo,
Corporaque agreſti nudant prædura palæſtrâ.
    Hanc olim veteres vitam coluere Sabini:
Hanc Remus, & frater: ſic fortis Hetruria crevit,
Scilicet & rerum facta eſt pulcherrima Roma,
Septemque una ſibi muro circumdedit arces.
Ante etiam ſceptrum Dictæi regis, & antè
Impia quàm cæſis gens eſt epulata juvencis,
Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.
Nec dùm etiam audierant inflari claſſica, nec dum
Impoſitos duris crepitare incudibus enſes.
Sed nos immenſum ſpatiis confecimus æquor:
Et jam tempus equûm fumantia ſolvere colla.

mûrir sur les côteaux, il recueille tous les autres dons de l'automne.

Cependant il se voit tendrement caressé de ses chers enfans qui l'environnent : la pudeur régne dans toute sa maison. Ses vaches l'enrichissent de leur lait, tandis que ses chevreaux bondissans dans la prairie se heurtent de leurs cornes. Il ne manque point de célébrer les jours de fêtes. Couché sur l'herbe au milieu de ses amis, ou autour d'un feu, il vuide avec eux de larges coupes [61] pleines de vin, & vous offre, ô Bacchus, les prémices de votre divine liqueur. Tantôt il propose des prix aux Bergers, pour couronner l'adresse à lancer le javelot, & il attache le but à un orme. Tantôt il voit leurs corps nuds & vigoureux s'exercer à la lutte.

Ainsi vivoient les anciens Sabins. Ainsi vécurent les freres Remus & Romulus. C'est par là que la belliqueuse Etrurie devint un Etat florissant. C'est par là que Rome commença de s'accroître, & que dans la suite devenue plus puissante, elle a renfermé sept montagnes dans ses murs [62]. Telle fut la vie qu'on mena sous le régne de Saturne, avant que Jupiter l'eût détrôné, & que la race impie des Mortels se fût accoutumée à se nourrir de la chair des animaux. La trompette guerriére ne s'étoit point encore fait entendre, & l'enclume qui forge les épées, n'avoit point encore retenti sous les coups du marteau. Mais j'ai parcouru un assez vaste champ : il est tems que fatigué de leur course, & couverts de sueur, mes chevaux prennent haleine & se reposent.

REMARQUES
SUR LE SECOND LIVRE
DES GEORGIQUES.

IL s'agit, dans ce ſecond Livre des Georgiques, de la culture des arbres. On peut l'analyſer ainſi, & y diſtinguer ſix articles qui en ſont le canevas. 1°. Les différentes maniéres dont les arbres ſont produits, ſoit naturellement, ſoit par art. 2°. Leurs différentes eſpeces, & comment on les doit cultiver. 3°. Le terroir qui convient à chacune de ces eſpéces. 4°. La maniére de diſcerner la nature d'un ſol. 5°. La culture de la Vigne. 6°. La culture des Oliviers. Il y a dans ce Livre deux belles Digreſſions. La premiere eſt l'éloge de l'Italie, qui commence au vers 156,

Sed neque Medorum ſylvæ, &c.

La ſeconde termine le livre, & commence au vers 458.

O fortunatos nimium, &c.

Tout le ſujet de ce ſecond Livre ſe trouve en racourci dans les deux vers du commencement, quoi qu'ils n'expriment pas l'ordre dans lequel Virgile a traité la matiére.

Nunc te, Bacche, canam, nec non ſylveſtria tecum
Virgulta, & prolem tardè creſcentis olivæ.

Au reſte il eſt néceſſaire d'obſerver, qu'il y a dans ce Livre pluſieurs préceptes, qui ne conviennent qu'au pays où Virgile vivoit, & pour lequel il écrivoit. Par exemple, on n'attache point en France la vigne à l'orme : on verra ici pluſieurs préceptes qui regardent cet uſage, & qui ne concernent que les vignes hautes.

[1] *Du tardif olivier.* Pline L. 15. c. 1. dit qu'Héſiode avoit

avoit avancé qu'aucun homme n'avoit cueilli le fruit de l'olivier qu'il avoit planté. Il faut qu'Hésiode ne connût point cet arbre, ou qu'il ait depuis changé de nature. Car le même Pline témoigne que de son tems, un olivier donnoit des fruits deux ans après avoir été planté. Cependant les Grecs l'appelloient ὀψίγονος *serò genita* & ὀψίκαρπος *serò fructifera*. Virgile a donc suivi le préjugé vulgaire dans ces mots, *tardè crescentis olivæ*. Au reste, Pline ajoute que de son tems on voyoit encore des oliviers, que le premier Scipion l'Afriquain avoit plantés.

[2] *Vien Bacchus*. Virgile donne à Bacchus le nom de *Lenæus*, non parce qu'il adoucit l'esprit (*lenit mentem*) comme le Grammairien Donat l'a prétendu, mais du mot grec λῆνος, *torcular*, (pressoir.) Les Poëtes Grecs & Latins donnent presque toujours à Bacchus le nom de *Pater*. Horace dit, Ep. 2. 1. 5.

Romulus & Liber pater, & cum Castore Pollux.

Il falloit que ce fût un usage de dire, *le Pere Bacchus*, puisque les Historiens même s'exprimoient ainsi. Velleïus Paterculus, L. 2. en parlant de M. Antoine dit: *cum curru, velut Liber pater, vectus esset Alexandriæ, &c.*

[3] *Voici le retour de l'automne, &c.* Le vers latin est remarquable. Ce n'est ni un Dactyle ni un Spondée, qui en fait le 5e pied, mais un Iambe. Il y a dans le texte, *floret ager*. La campagne ne fleurit pas dans l'automne. Il faut donc l'entendre dans le sens figuré. Une pareille expression ne seroit pas soufferte dans notre langue, qui exige une justesse scrupuleuse. *Labrum*, formé de *Lavabrum*, signifie en cet endroit une cuve. Nous ne pardonnerions pas non plus le pleonasme qui se trouve ici.

Nudataque musto

Tinge novo mecum direptis crura cothurnis

Mustum signifie du vin nouveau. Ainsi le *novum* est de trop. *Musteus* même signifie, *nouveau*. Pline le jeune appelle un Livre nouveau, *Liber musteus*, & Pline le Naturaliste dit, *caseus musteus*. Il est vrai que *musteus* est là au sens figuré.

[4] *Comme l'osier, &c.* Il y a dans le texte, *molle siler.* Le P. Catrou traduit, *tels sont le siler, &c.* Qui connoît le *siler*, en françois? Le P. de la Rue dans ses notes donne aussi le *siler* pour un mot de notre langue. Cependant tous nos Vocabulaires disent que *siler* en latin répond au mot françois *osier*, & que c'est la même chose que *vimen*.

[5] *Comme le cérisier.* Le cérisier, en latin *cerasus*, est ainsi appellé de *Cerasunte*, ville maritime de Cappadoce, d'où L. Lucullus l'apporta le premier à Rome. Cet arbre fut porté dans la cérémonie du triomphe de ce Général, qui avoit vaincu Mithridate. Casaubon prétend que cet arbre ne fut pas appellé *Cerasus*, de la ville de Cérasunte, mais que ce fut le grand nombre de cérisiers qui étoient autour de cette ville, qui la firent nommer ainsi; ce qui est aussi vraisemblable que peu important.

[6] *L'expérience a trouvé, &c.* Virgile décrit ici les sept maniéres dont les arbres viennent par art. 1°. En arrachant les branches d'un arbre, ce qu'on appelle les rejettons (en latin *stolones*) & en les plantant dans des fosses. 2°. En plantant l'arbre entier avec ses racines. 3°. En mettant dans la terre des pieux fendus en quatre, ou taillés en faces, par le gros bout. 4°. En faisant des provins, c'est-à-dire, en courbant les sions d'un arbuste, & les mettant en terre par les extrémités. Cela ne se pratique qu'à l'égard de la vigne. 5°. En enfouissant seulement le bout d'une branche, en latin, *talea.* Nous appellons cette façon, *bouture.* On l'employe à l'égard de certains arbres qui prennent aisément racine. 6°. En plantant un rejetton coupé par les deux bouts, tout ébranché, & sans l'avoir aiguisé ou taillé par aucun bout. 7°. Lorsqu'on ente un arbre sur un autre, ce qu'on appelle *greffer.* Servius prétend, que si l'on fend le tronc d'un olivier jusqu'au cœur, & si l'on enfouit les morceaux divisés de ce tronc, ils prennent racine & produisent un arbre. Lacerda, Jesuite Espagnol, l'un des meilleurs Commentateurs de Virgile, dit qu'il a interrogé sur cela des gens de la campagne, qui lui ont répondu, que ce que Virgile dit ici, & ce que Servius explique comme on vient de voir, étoit

réel. Cela est étonnant : aussi Virgile ajoute, *mirabile dictu !*

[7] *Celle de Taburne.* Montagne d'Italie dans le pays des Samnites, près de la Campanie. On l'appelle aujourdui *Taboro.* Cette montagne représente toutes les montagnes pierreuses, comme l'Ismare représente tous les côteaux bien exposés pour le vignoble.

[8] *O toi, source de ma gloire, illustre Mecene, &c.* Le P. de la Rue a eu raison de remarquer qu'il y a ici une transposition de huit vers, depuis *tuque ades*, jusqu'à *sponte suâ.* Ces huit vers ont été très-vraisemblablement placés par Virgile après les huit premiers vers de ce second Livre. Ce déplacement fait qu'il n'y a point de suite en cet endroit. Au contraire en joignant ensemble les vers qui précédent avec ceux qui suivent, & qui commencent par *sponte suâ*, la liaison est parfaite. Pour sauver ce *Parergon*, j'ai mis une parenthese dans le texte. Si j'avois été plus hardi, j'aurois transporté les huit vers à leur place légitime & naturelle : mais j'ai respecté l'autorité de tous les manuscrits & de toutes les éditions. Virgile dit à Mecene : *O decus, ô famæ merito pars maxima nostræ.* Ce compliment est bien au-dessus de celui d'Horace, *ô & præsidium, & dulce decus meum*, quoi qu'ils ayent l'un & l'autre assez de ressemblance. Rien n'honore plus un homme de lettres, qui a des talens, que d'être estimé, aimé, protégé par un Seigneur d'un goût délicat & d'un esprit éclairé, tel que Mecene. Avoir l'amitié & la protection des Grands, lorsqu'ils n'ont ni esprit ni goût, n'est pas un grand honneur.

[9] *La matiére que je traite, &c.* Un Poëme Didactique n'est pas un Traité. C'est le défaut du Poëme de *Prædium rusticum*, dont l'Auteur semble s'être proposé d'épuiser sa matiére. *Videmus Virgilium*, dit Pline le Naturaliste, *præcellentissimum vatem, flores modò rerum decerpsisse.*

[10] *Les arbres qui poussent & s'élevent d'eux-mêmes, &c.* Virg. commence ici à décrire toutes les différentes maniéres, que l'art employe, pour faire croître les arbres. Dans tous les mss. il y a au 71e vers *Castaneæ fagos ;* ce qui est contre le bon sens, dit le P. de la R. car qui s'avisa jamais d'enter un hêtre sur un chataignier. Il est vrai que les manuscrits

ne doivent avoir aucune autorité, quand ils blessent la raison. Scaliger lit *castaneas fagus*, ce qui fait double correction. Le Jesuite Abraham n'en fait qu'une en lisant *castaneæ fagus*, c'est un *u* pour un *o*. Pour nous, nous croyons le texte fort pur en cet endroit. Ce sont des merveilles de la greffe, qui flattent certains curieux, quoique ce soit une curiosité vaine & stérile. V. le *Spectacle de la Nature*, L. 2. p. 712. où M. Pluche cite cet endroit de Virgile.

[11] *On ente les arbres de plusieurs maniéres.* Il s'agit ici de deux maniéres d'enter les arbres; l'une que l'on appelle, *enter en greffe*, l'autre, *enter en écusson*. Je dirai ici, pour ceux qui peuvent l'ignorer, que *greffer* consiste à fendre le tronc de l'arbre & à insérer dans la fente le rejetton d'un autre arbre. *Enter en écusson*, ou *inoculer*, c'est insérer seulement le rejetton entre le corps du tronc & son écorce. Du tems de Virgile on inoculoit dans le nœud même, ou l'*œil* de l'arbre: l'usage moderne est de mettre l'écusson au-dessus ou au-dessous, dans l'endroit de l'écorce le plus uni. *Gemma*, ou *oculus* est cette petite élévation qui paroît sur l'écorce des arbres, qui a l'apparence d'un nœud commençant à se former, mais qui est un bourgeon commencé.

[12] *Des lotos, &c.* Le *lotos* est un arbre d'Afrique, qui servoit pour le pain & le vin. On appelloit certains peuples d'Afriques *Lotophages*. Voyez le L. 4. des Metam. d'Ovide, v. 348. La Nymphe Dryope fut changée en *Lotos*.

[13] *Les oliviers ne produisent, &c.* Il y a dans le texte *orchades* (ou *orchites*) *radii*, & *pausia*, trois sortes d'olives, sur lesquelles on peut consulter les Scoliastes & Columelle, ainsi que sur les poires, & les différentes sortes de vins, dont il est fait mention en cet endroit.

[14] *Les jardins d'Alcinoüs.* C'étoit un Roy des Phéaciens. Homere, *Odyss.* 7. Parle du goût de ce Prince pour les Jardins, & de sa magnificence en ce genre.

[15] *Toutes les terres ne produisent pas toutes sortes de fruits.* Ici commence la description des différens terroirs, propres à différentes plantations.

[16] *Jusqu'à celui des Gelons, &c.* Les Gelons étoient des peuples de la Thrace qui se peignoient le corps. Virgile

en parlant de ces barbares dans le Livre suivant des Georgiques, s'exprime ainsi,

Acerque Gelonus

Cùm fugit in Rhodopen, atque in deserta Getarum,

Et lac concretum cum sanguine potat equino.

Ainsi les Gelons étoient dans la Thrace, où est le mont Rhodope. Les Gelons étoient Scythes, nom générique donné aux Thraces & à plusieurs autres peuples. Voyez *l'Histoire des Celtes* par M. Pelloutier, à la Haye 1740.

[17] *L'Inde seule produit l'ébéne.* L'ébéne parut à Rome pour la premiére fois dans le triomphe de Pompée, après qu'il eut terminé la guerre contre Mithridate. Pline dit qu'étant brûlé, il répand une odeur agréable. Ce qui a fait croire à quelques-uns que cet ébéne n'étoit pas semblable au nôtre, & que ce pouvoit être une espéce de bois de Gayac. Au reste les anciens ne bornoient pas l'Inde au pays arrosé par le fleuve Indus; ils l'étendoient bien davantage : ils y renfermoient l'Ethiopie & une grande partie de l'Afrique supérieure. Ainsi dans ces mots, *sola India nigrum fert ebenum*, il ne s'agit peut-être que de l'Ethiopie, qui, selon Hérodote & Pline, porte de l'ébéne.

[18] *La plante odoriférante du baume.* Pline dit L. 12. c. 25. que le baume (*Balsamum*) est un arbuste, qui ne croit que dans la Judée, & qu'il ne se trouvoit autrefois que dans les Jardins du Roy. Vespasien & Titus firent voir à Rome cet arbuste dans la cérémonie de leur triomphe, après avoir terminé la guerre contre les Juifs. Les Juifs, ajoute-t-il, traitérent cette plante, comme eux-mêmes, en s'efforçant de la détruire, afin que les Romains ne pussent s'en rendre les maîtres. Les Romains en prirent la défense, & l'on combattit pour un arbuste. Il ressemble plus à la vigne qu'au myrte. On le coupe avec le verre, ou avec des couteaux de pierre ou d'os. On appelle *opobalsamum* la liqueur qui coule de la playe, &c. Joseph dit que cette plante avoit été apportée d'Egypte en Judée, & qu'elle fut donnée à Salomon par une Reine d'Egypte & d'Ethiopie. Dans le même vers, *Baccas semper frondentis*

acanthi, ne signifie pas, selon les Interprétes, cette acanthe dont il est parlé dans la 3e Eclogue, & que l'on appelle *branche ursine*, plante très-commune, mais une autre appellée *acacia*, ou *épine d'Egypte*.

[19] *Des arbres du pays des Seres, &c.* Les sçavans ne sont pas d'accord sur le pays des Seres. Pline dit, que les *Seres* envoyoient en Europe du fer & des pelleteries, avec des étoffes. *Seres ad nos ferrum, cum vestibus suis pellibusque, mittunt.* On croit que les Seres occupoient la partie la plus Septentrionale de la Chine. Le même Pline dit, L. 6. qu'à l'Orient d'été, après les Scythes on trouve un vaste désert, & que les premiers peuples qu'on trouve ensuite sont les Seres. Les Seres sont donc les Chinois Septentrionaux, qui tiroient la soye de la partie méridionale de la Chine, & en faisoient commerce avec l'Europe, par la Tartarie; commerce qu'ils font encore aujourdui avec les Moscovites, qui sont une partie des anciens Sarmathes. D'autres prétendent que les Seres étoient les peuples du Catay. Le vers de Virgile, *Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres*, n'est pas aisé à expliquer. Virgile y décrit la maniére dont on supposoit de son tems que la soye se faisoit, & non la vraye maniére dont elle se recueille. De son tems on connoissoit la soye à Rome, mais on ne sçavoit pas comment elle étoit produite. C'est ainsi que quoique depuis la découverte de l'Amérique, nous ayons pendant un assez long tems fait usage de la cochenille, nous ne sçavons néanmoins que depuis peu que la cochenille est un ver. De même les Romains ne s'imaginoient point qu'un ver produisît la soye. Ils en jouissoient sans en connoître l'origine, qui étoit très-éloignée de leur pays, où cette soye étoit encore assez rare. Ils croyoient que c'étoit un duvet qui venoit sur les feuilles de certains arbres, & qu'après l'avoir cueilli & détrempé dans l'eau, on en formoit un fil qu'ils appelloient *vellera serica*, du nom des Seres, dont le climat fournissoit ce duvet prétendu. Pline avoit lui-même cette idée; car il dit, L. 6. c. 17. *Seres lanicio sylvarum nobiles perfusam aquâ depectentes sylvarum canitiem.* On connut dans la suite que la soye étoit l'ou-

vrage d'un ver, que Pausanias décrit à la fin de son 6e Livre. Ce ne fut que sous l'Empire de Justinien que les vers à soye commencérent à être bien connus en Occident. L'Historien Zonaras dit (*Ann.* L. 14. c. 9.) que les Romains commencérent alors à fabriquer la soye. Jusqu'alors, ajoute-t-il, les Marchands de Perse la leur avoient apportée, & avant ce tems là on ignoroit que ce fil étoit produit par un ver.

[20] *A l'extrémité de la terre.* Il y a dans le texte, *extremi sinus orbis*. C'est le golfe du Gange. C'étoit l'extrémité de la terre alors connue.

[21] *La Médie produit une espéce de pommier, &c.* On voit ici la description du citronnier & de son fruit. Les Anciens lui ont attribué des vertus admirables, jusqu'à le mettre au nombre des contrepoisons, en mêlant son jus avec le vin. Cet arbre n'a été planté que fort tard en Italie, où il est aujourdui assez commun, ainsi qu'en d'autres pays chauds de l'Europe.

[22] *Le pays arrosé par le beau fleuve du Gange, &c.* Il y a dans le texte, *Bactra*. La Bactriane est un pays d'Asie, entre la Parthie à l'Occident, & l'Inde à l'Orient. Virgile dit: *nec pulcher Ganges, atque auro turbidus Hermus.* Le Gange, l'Hermus, deux fleuves de l'Inde, roulent de l'or avec leurs sables. Presque tous les fleuves ont la même propriété: il n'y a de différence que le plus ou le moins. Toute riviére, dont les sources sont profondes roule de l'or, parce qu'il y a de l'or par-tout dans la terre à une profondeur considérable. Ainsi la plûpart des riviéres sont des Pactoles: c'est le sentiment des Naturalistes modernes.

[23] *Jettant le feu par les narines.* Le Poëte fait allusion à ces Taureaux de la Colchide, dont les narines jettoient des flammes. Jason les dompta, & vint à bout de les atteler à la charrue. Il sema aussi les dents du dragon qui gardoit la toison d'or, & elles devinrent pour lui autant de soldats: misérables fictions, dont Virgile semble se moquer en cet endroit.

[24] *Elle donne du vin de Massique, &c.* Cette montagne, si célébre par son excellent vin, est située dans la terre de Labour, au royaume de Naples.

[25] *Des chevaux belliqueux.* Les chevaux Napolitains sont très-estimés.

[26] *Là les brebis & les arbres portent deux fois dans l'année.* Hyperbole poëtique. Le *malus bifera* dans une année paroît une chimere, & apparemment aussi le *bis pecudes pariunt.* Cependant Pline, L. 16. c. 27. parle d'une espéce de pommier, qui dans un canton d'Italie, près de Cosense dans la Calabre, portoit des fruits deux fois dans l'année. Varron L. 1. c. 7. en parle aussi.

[27] *On n'y court point risque de cueillir des herbes venimeuses.* Il me semble que c'est encore ici une éxagération poëtique. Il y avoit du tems de Virgile des plantes venimeuses en Italie, comme ailleurs. Mais il y en avoit peut-être moins. L'*aconit* représente ici toute sorte d'herbes venimeuses. Il croît sur-tout en Bythinie, & sa racine est un poison. Les Botanistes distinguent trois sortes d'*aconit*, qui est un poison très-présent. Cependant Théophraste assure qu'on le préparoit de telle sorte, qu'il ne causoit la mort qu'au bout d'un ou de deux ans. On lit dans les *Lettres édifiantes & curieuses*, que les Indiens employent avec succès contre les fiévres l'Aconit corrigé dans l'urine de vache. A l'égard des serpens, le Poëte ne parle que des grands, *neque tanto, &c.* c'est-à-dire, qu'on ne voyoit point en Italie de ces serpens énormes, qui se voyent dans d'autres pays, comme en Egypte, & dans l'Inde.

[28] *Ces magnifiques aqueducs, &c.* Il y avoit en Italie beaucoup d'aqueducs. Les égouts étoient une des plus grandes magnificences de la ville de Rome.

[29] *Que dirai-je des deux mers, &c.* L'Italie est entre deux mers, la mer Adriatique au Septentrion, qu'on appelle aujourdui le golfe de Venise, & la mer Tyrrhenienne au Midi. Ces deux mers s'appelloient, *mare superum, & mare inferum.*

[30] *Le lac de Garde, &c.* Ce lac d'Italie, situé dans le Veronois, a environ trente milles de longueur, & dix de largeur. Il s'enfle comme la mer, & est, selon Virgile, sujet aux tempêtes.

[31] *Les eaux du Lac Lucrin.* Les Historiens nous four-

nissent l'explication de ce passage. Dion dit (*Hist.* L. 48.) » Cumes est une ville de la Campanie, où, entre Misene » & Pouzzol, est une place de la figure d'un demi cercle, » presque environnée de monticules stériles. On y com- » pte trois petites bayes. La premiére qui s'avance le plus » dans la mer, est moins éloignée des villes. La seconde, » appellée *Lucrin*, est près de la premiére. La troisiéme, » qui entre davantage dans les terres, semble être un lac, » & s'appelle Averne. La premiére de ces bayes se nomme » la baye Tyrrhenienne. Entre la premiére & la troisiéme, » Agrippa resserra le *Lucrin*. Il n'y laissa qu'un peu d'eau, » & en fit un Port commode. Le golfe Lucrin (dit Stra- » bon) est séparé de la mer par une digue longue de huit » stades, & seulement assez large pour qu'un chariot puisse » rouler dessus. Comme l'eau passoit souvent par-dessus » la digue, Agrippa la fit rétablir, & y ménagea une en- » trée pour les petits vaisseaux. Le golfe d'Averne est en- » fermé dans celui de Lucrin «. Suetone dit aussi, *Portum Julium apud Baïas, immisso in Lucrinum & Avernum mari (Agrippa) effecit.* Les trois golfes servirent à former le Port Julius. De l'un on entroit dans l'autre. Le golfe Tyrrhé- nien étoit le plus avancé dans la mer; le Lucrin étoit sé- paré du Tyrrhénien par une digue ouverte au milieu, pour donner passage aux vaisseaux : puis le golfe ou lac Averne, plus avancé dans les terres, & qui recevoit l'eau des deux autres golfes. Ce Port fut construit l'an de Rome 717. dans le tems du Triumvirat.

[32] *Cent peuples belliqueux, les Marses, les Liguriens, &c.* Les Marses étoient une partie des Samnites. Il y a encore aujourdui en Italie le Duché de Marsi. Les Sabins étoient situés près des Marses. Ciceron les appelle, *flos Italiæ, robur Reipublicæ.* Les Liguriens étoient un peuple fort éten- du, & occupoient un pays bien plus grand que ce qu'on appelle aujourdui la Ligurie ou l'État de Gênes. Les Volf- ques étoient un peuple du Latium : Velitres étoit leur ville capitale, & Auguste y naquit.

[33] *Elle a enfanté les Decius, les Marius, &c.* Les deux Decius, pere & fils, se dévouérent à la mort pour le salut de la patrie. Le vieux Marius défit Jugurtha, dompta les

Ambrons, les Teutons, & les Cimbres, & fit la guerre contre Mithridate. Il fut Consul sept fois. Marius le jeune le fut une fois, & se déclara contre Sylla. Il fut ensuite l'ennemi du Sénat. Assiégé dans Præneste, il engagea un soldat à lui donner la mort. M. Furius Camillus, & Lucius son fils furent des personnages très-distingués. Le premier fut Consul & Dictateur, vainquit deux fois les Gaulois, & prit la ville de Veïes. Le second fut aussi Consul & Dictateur, & défit le reste des Gaulois que son pere avoit chassés de Rome. Je ne dirai rien des Scipions, qui sont assez connus. Le premier est Scipion l'Africain, dit *Scipio major*. Le second est son frere, surnommé l'Asiatique. Le troisiéme est Scipion, qui vainquit Annibal & brûla Carthage. On l'appelle *Scipio minor*. Il n'étoit de la famille des Scipions que par adoption. Il étoit fils de Paul Emile, & il fut adopté par Scipion, fils de l'*Africain*.

[34] *Et toi Cesar, le plus grand de tous, toi qui cueillant aujourdui des lauriers, &c.* Dion Cassius dit sous l'année 734, qu'Auguste partit au printems de l'année qu'Apuleius & Silius étoient Consuls. Phraates, ajoute-t-il, lui renvoya les soldats & les étendards, que les Parthes avoient pris sur les Romains, & Auguste regarda cette expedition comme une victoire. Voilà l'explication du vers, *Qui nunc extremis Asiæ jam victor ab oris, &c.* Le même Historien, sous la même année, donne aussi l'explication du vers suivant, *Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.* Les Indiens, dit-il, après avoir envoyé une ambassade pour demander la paix, l'obtinrent, & la jurérent. Ils firent des présens à Auguste, & entr'autres des tigres, jusqu'alors inconnus aux Romains. Cependant Virgile, qui avoit employé sept ans à composer ses Georgiques, les lut à Auguste à son retour d'Egypte, après avoir vaincu Marc Antoine & Cléopatre, en 723. On en peut conclure que Virgile inséra depuis dans son poëme le morceau contenant l'éloge de l'Italie, & de Cesar Auguste. L'Auteur de sa vie nous assûre qu'il fit dans la suite des changemens à son ouvrage.

[35] *Aux durables oliviers (vivacis olivæ).* L'olivier vit long-tems. Pline dit, *firmissimæ ad vivendum oleæ, ut quas*

durare annis ducentis inter Autores conveniat. L'Oranger vit bien davantage. Celui de Verſailles, appellé *le Grand Bourbon*, a près de 300 ans.

[36] *Au ſon de la flûte d'un gros Etrurien.* Les Epithetes de *pinguis*, *obeſus* ſe donnoient aux Etruriens, qui paſſoient alors pour être fort gros. Catulle dit,

Aut parcus Umber, aut obeſus Etruſcus.

[37] *Les armes étincelantes brillent de toutes parts.* Cet endroit paroît imité du Livre II. de Lucrece.

Prætereà magnæ regiones, cùm loca curſu
Camporum complent, belli ſimulachra cientes,
Et circùm volitant equites, medioſque repentè
Tramittunt valido quatientes impete campos.
Fulgur ibi ad cœlum ſe tollit, totaque circùm
Ære renideſcit tellus, ſubterque virûm vi
Excitur pedibus ſonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad ſydera mundi.

[38] *Ses vaſtes rameaux ombragent tout le terrain qui l'environne.* Cet endroit rappelle ces beaux vers de M. de Voltaire.

C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins, qui s'élevent enſemble.
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux ;
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux.
Leur tronc inébranlable & leur pompeuſe tête
Reſiſte en ſe touchant aux coups de la tempête ;
Ils vivent l'un par l'autre, & triomphent du tems.

[39] *De ces oiſeaux qui font la guerre aux ſerpens.* C'eſt-à-dire, les cicognes. Pline dit : *Ciconiæ quonam è loco veniant, aut quò ſe referant, incompertum adhuc eſt. E longinquo venire non dubium, eodem quo grues modo. Nidos eoſdem repetunt :*

genitricum senectam invicem educant. L. 10. C. 33. Il ajoute que c'étoit en Thessalie un crime égal à celui de l'homicide, de tuer une cicogne.

40 *Tels furent les beaux jours, qui parûrent à la naissance du monde.* Le P. C. traduit ainsi cet endroit. » Tels furent » ces tems heureux, où les hommes sortirent *pour la pre-* » *miére fois* de la terre, où les *animaux domestiques* paru- » rent à la lumiére, où les bêtes sauvages peuplérent les » Forêts, & où *elles luisirent au ciel parmi les constellations.* « Il s'agit ici de la naissance du monde. Y avoit-il alors des *animaux domestiques*, & étoit-il question des noms de *bêtes sauvages* donnés aux constellations ? Ce n'est pas-là un des moins ridicules endroits de cette singuliére traduction.

41 *Il arrive souvent que les Bufles, &c.* Les bœufs sauvages (*Uri*) que les Italiens appellent aujourdui *Bufoli* & *bufali*, sont communs en Italie ainsi qu'en Allemagne. Nous les appellons *bufles.* Cet animal a la corne large & fort noire, & se met en furie en voyant de l'écarlate. Quoique maigre, son corps est fort gros, & sa peau très-dure. Il a le poil noir & court; il n'en a point à la queue, mais beaucoup sur le devant de la tête, qui est fort petite par raport à la grosseur du corps. Le bufle aime beaucoup l'eau; il s'y couche & y demeure long-tems, n'ayant que la tête dehors. Le bufle n'est pas le *bubalus* des Anciens, qui est un animal d'Afrique bien plus petit, & qui est toujours dans les bois, au lieu que celui d'Europe est un animal de la campagne. Ainsi il y a deux sortes de bufles *uri* & *bubali.* En Allemagne & en Italie le bufle sert à l'agriculture, & on en mange la chair, qui est fort mauvaise. Lacerda prétend que du tems de Virgile les *uri* n'étoient pas connus en Italie, & pour cette raison il substitue *tauri* à ce mot, contre la foi de tous les manuscrits. Mais ce changement ne remedie à rien : car *Sylvestres tauri*, qu'il suppose dans le texte, signifie la même chose qu'*uri*, des bœufs sauvages. Lacerda n'a pas distingué deux sortes de bufles. Virgile a entendu par les bufles, les bœufs sauvages d'Europe, qui servent au labourage, & que l'on y employoit de son tems.

[42] *C'est pour cela qu'on immole un bouc à Bacchus.* Autrefois on immoloit un pourceau à Cerès, parceque les pourceaux ravagent les bleds, en fouillant dans la terre. On immoloit pour la même raison un bouc à Bacchus, parceque les boucs & les chèvres ruinent la vigne, lorsqu'ils la broutent. On immoloit aussi des chêvres à Pallas, à cause du tort qu'elles font aux oliviers. Ce fut aux fêtes de Bacchus que le théatre prit naissance, comme tout le monde sçait. On y sacrifioit à Bacchus un bouc (en grec Τράγος) & on donna pour cette raison le nom de Tragédie à tous les jeux de théatre en général. D'ailleurs un bouc étoit la récompense des Poëtes & des Acteurs qui se distinguoient. Horace dit,

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.

Les Athéniens (dont Thesée fut un des Rois & que pour cette raison Virgile appelle *Theseïdæ*) furent les premiers auteurs de ces jeux scéniques. Ces mots, *unctos saliere per utres*, expriment l'usage de ces premiers tems, où les jeunes gens de la campagne sautoient sur les outres remplis de vin, & frottés d'huile, dans la saison de la vendange.

[43] *Ils se couvrent le visage d'un masque hideux, fait d'écorce d'arbre.* L'ancienne maniére de se masquer étoit de se barbouiller le visage de lie de vin. *Fæcibus ora peruncti*, dit Horace (*Ars poet.*) Ensuite on prit des écorces d'arbres, dont on se fit des masques. Le P. C. appelle les escarpolettes, dont il est fait mention en cet endroit, des *brandilloires*, où ces jeunes gens *se brandilloient*.

[44] *Des bassins chargés de fruits & de gâteaux.* Le mot *libum* signifie un gâteau qu'on offroit aux Dieux; il étoit composé de farine, de miel, de sesame & de lait.

[45] *Que les entrailles fumantes de la victime soient roties avec des broches de coudrier.* On rotissoit le bouc avec des broches de coudrier, parce que cet arbre étoit nuisible aux vignes, comme Virgile l'a dit ci-dessus:

Neve inter vites corylum sere.

[46] *Il reprend l'arme de Saturne* (*curvo Saturni dente*). On représentoit Saturne une faucille à la main. Il s'agit ici

de la vigne qu'il faut émonder au commencement du printems. Les Romains appelloient cette opération *elaqueare*, d'où s'est formé le mot françois *élaguer*, comme ils disoient *runcare*, sarcler.

[47] *En façonnant les derniers plants.* Il y a dans le texte, *effœtus vinitor jam canit extremos antes.* Ce mot *antes* signifie les derniers rangs d'un vignoble, ce qui lui sert en quelque sorte de palissade.

[48] *Des roues pleines & des roues à rayons.* Les roues des charettes étoient quelquefois pleines & non avec des rayons; c'est ce qu'on appelloit *tympana*. Le P. Catrou s'avise de les appeller des *couvertures de charettes*, qu'il compare aux impériales de nos carosses.

[49] *Il arma les Centaures, &c.* Les Lapythes & les Centaures étoient des peuples de la Thessalie. Les Poëtes ont débité des chiméres sur ces peuples, qui étoient toujours en guerre l'un contre l'autre.

[50] *La terre équitable, &c.* Les Romains honoroient une Déesse sous le nom de *Tellus*, Déesse de la terre. Le mot de *Tellus* signifie ici cette Déesse, puisqu'il y a *humo* dans le texte. *Fundit* humo *facilem victum justissima* Tellus.

[51] *S'ils ne voyent pas le matin une foule de courtisans, &c.* Chez les Romains, les Cliens se présentoient tous les matins à la porte de leurs patrons, pour faire leur cour. Si l'on ne pouvoit leur parler, on se contentoit de saluer leurs statues. On étoit reçu à l'audience par ordre, & les plus considérables entroient les premiers. Les grands Seigneurs avoient de cette maniére une foule de courtisans.

[52] *Si les vastes portiques magnifiquement ornés, &c.* Les portes chez les Seigneurs Romains étoient revêtues d'écailles de Tortues. *Pulchrâ testudine postes.*

[53] *La pourpre, &c.* On prétend que le *venenum Assyrium* du texte signifie la teinture de Tyr & de Sidon. La Syrie étoit divisée en Syrie proprement dite, Assyrie, Cœlosyrie & Leucosyrie. La Phœnicie, Tyr & Sidon appartenoient à la Cœlosyrie. C'est à Tyr que la couleur de pourpre fut trouvée. *Venenum* chez les Latins,

comme φάρμακον chez les Grecs, se prenoit en bonne & en mauvaise part, pour tout ce qui corrompoit & changeoit la nature de quelque chose. *Casia*, qui signifie quelquefois de la lavande & de la marjolaine, signifie ici de la canelle, qui mêlée avec l'huile étoit pour les Anciens du Nectar.

[54] *Ils ont des grottes, des étangs, &c.* Le texte porte *frigida tempe.* La vallée de *Tempe* représente ici toutes les autres valées agréables, coupées par des ruisseaux & couvertes d'arbres.

[55] *Il se met peu en peine de la ligue des Daces.* Les Daces étoient les peuples de la Transylvanie, de la Moldavie & de la Valachie, ayant le Mont Carpate au Nord & le Danube au Midi: ils s'étendoient jusqu'aux embouchures de ce fleuve, qui prend sa source dans la Suisse, reçoit dans son cours soixante riviéres navigables, & va se décharger dans la mer noire, où le Pont-Euxin, par six embouchures, dont il n'y en a que deux qui soient navigables.

[56] *Il n'est ni sensible à la pauvreté des uns, &c.* Virgile fait ici allusion à la doctrine des Stoïciens, qui regardoient le sentiment de pitié comme une foiblesse. V. le Livre de la *Constance* par Juste Lipse, traduit depuis peu en françois. V. aussi sur ce sujet la lettre 374, des *Observations sur les Ecrits modernes*, tom. 25. Seneque dit L. 2. *de Clem.* C. 5. *Quemadmodum religio Deos colit, superstitio violat; ita clementiam mansuetudinemque omnes boni præstabunt, misericordiam autem vitabunt. Est enim vitium pusilli animi ad speciem alienorum malorum succidentis: itaque pessimo cuique familiarissima est.* Quelle pitoyable Morale!

[57] *Il ne connoît ni actes du Dépôt public, &c.* Il y avoit *à Rome un Dépôt ou Greffe*, appellé *Tabularium*, où étoient les titres, actes, & monumens, touchant les biens publics, comme domaines, droits de port, impositions, & autres revenus de la République. Ce Dépôt étoit dans une salle du Temple de la Liberté.

M. Gresset dans sa *Chartreuse* a bien exprimé le *ferrea jura, insanumque forum* de Virgile.

Egaré dans le noir dédale,
Où le phantome de Thémis
Couché sur la pourpre & les lis
Panche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris;
Irois-je, Orateur mercenaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité?

58 *Et de dormir dans des lits de pourpre.* Il y a dans le texte *sarrano dormiat ostro.* Il s'agit de la pourpre, qui se tiroit d'un poisson à coquille, nommé *Murex*, & dans la langue Phénicienne, *Sar.* La ville de Tyr fameuse par la pêche de ce poisson s'est appellée *Sarra ;* on prétend que le pourpre de Tyr étoit moins violet que le pourpre ordinaire, & qu'il ressembloit à l'écarlate.

59 *Est assidu à la tribune.* Le mot de *rostrum* signifie le lieu où l'on haranguoit le peuple à Rome, qui étoit situé au pied du Mont Palatin. On l'appella ainsi, à cause de la Tribune, qui avoit été construite du bec des navires pris sur les Antiates.

60 *Ce Poëte se repaît au Théâtre, &c.* Les places des spectateurs pour les jeux scéniques sont ici appellés *cunei* (coins) parce que plus elles étoient proche du théatre, ou du centre de l'Assemblée, moins les rangs étoient longs. La longueur des gradins diminuoit toujours en descendant. V. Nieupoort, 4e partie. L'orquestre étoit la partie intérieure du théâtre, & le lieu le plus bas; c'est pourquoi on appelloit *cavea*, non-seulement l'*orquestre*, mais tout le théâtre. Les Sénateurs y avoient leurs places. C'étoit là que l'on dansoit & que l'on chantoit

chantoir. Le *proscenium* étoit un lieu qui s'étendoit depuis un côté du théatre jusqu'à l'autre, entre l'*orquestre* & la *scene*. Il étoit plus élevé que l'orquestre, & moins que la *scene*. C'étoit sur le *proscenium* que jouoient les Comédiens. On appelloit *scena* la partie du théatre ornée de colomnes & de peintures, qui étoit vis-à-vis les spectateurs, & ce que nous appellons les décorations. C'étoient anciennement des arbres, à l'ombre desquels les acteurs jouoient ; ce qui fit donner le nom de *scena* à cette partie du théatre de σκηνὴ *umbraculum*. Il y avoit de plus le *postscenium* ; c'est ce que nous appellons les coulisses ou le derriére du théatre. L'*amphithéatre* formoit un cercle de gradins, où étoient assis tous les spectateurs. L'amphithéatre n'étoit pas pour les jeux scéniques, mais seulement pour les spectacles des Gladiateurs ou des combats des bêtes, &c. On l'appelloit *amphitheatrum*, parce que les spectateurs étoient rangés tout au tour de l'aréne, d'ἀμφὶ *circum*, & θεάομαι, *specto*.

[61] *Ils vuident avec eux de larges coupes.* L'expression du texte *cratera coronant*, ne veut pas dire qu'ils couronnent de fleurs leurs coupes, comme d'ignorans traducteurs l'ont entendu, mais qu'ils vuident & offrent aux Dieux des coupes pleines. Homere dit : Κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο, c'est-à-dire, mot à mot, *Juvenes coronaverunt crateras potu.*

[62] *Elle a renfermé sept montagnes dans ses murs.* Les sept montagnes renfermées dans Rome étoient, 1°. Le mont Palatin (*Palazzo magiore.*) 2°. Le mont Quirinal (*Monte Cavallo.*) 3°. Le mont Cœlius (*Monte di San Giovanni Laterano.*) 4°. Le mont Capitole (*Campidoglio.*) 5°. Le mont Aventin (*Monte di Santa Sabina.*) 6°. Le mont Esquilin (*Monte di S. Maria Magiore.*) 7°. Le mont Viminal) *Viminale.*) Outre ces montagnes, il y a aujourdui celle *Gl'ortuli*, ou *della SS. Trinità*, ainsi appellée de la belle Eglise des Minimes, contigue au jardin du Grand Duc de Toscane. Une autre montagne est celle du Vatican, si renommée par l'Eglise de S. Pierre, & par le magnifique Palais du Pape, Le Janicule, ou le *Montorio* ; enfin le *Testaceo*, qui a été formé de vases de terre brisés.

COMME l'esprit aime naturellement à comparer, je vais

mettre ici sous les yeux du Lecteur un bel endroit du premier Livre de Lucrece, sur le bonheur de la vie champêtre. J'y joindrai un autre morceau tiré du *Prædium Rusticum* du P. Vannieres.

Si non aurea sunt juvenum simulachra per ædes,
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur;
Nec domus argento fulget, auroque renidet,
Nec citharis reboant laqueata aurataque templa;
Quin tamen inter se prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucundè corpora curant;
Præsertim cùm tempestas arridet, & anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas,
Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Jacteris, quàm si plebeiâ in veste cubandum est.

Nous n'avons que de misérables traductions de Lucrece en françois, dont l'une est de l'Abbé de Marolles, & l'autre du Baron des Coutures. Je vais, en attendant celle d'un homme d'esprit, qui y travaille depuis long-tems, essayer de rendre ces vers en notre langue.

» Si l'on ne voit point dans leurs maisons de ces fi-
» gures d'or, qui représentent de jeunes esclaves, dont les
» bras chargés de lumieres éclairent leurs soupers; si l'or
» & l'argent n'y brillent point de toutes parts; si chez eux des
» salons magnifiques & des lambris dorés ne retentissent
» point d'une harmonieuse symphonie: Assemblés au bord
» d'un ruisseau, couchés à l'ombre d'un grand arbre, sur

» un tendre gazon, ils font entr'eux des repas agréables » à peu de frais, sur-tout si c'est dans cette saison riante, » que les prairies sont émaillées de fleurs. La brulante fié- » vre ne tourmente pas moins sur un superbe lit de pour- » pre, que sur un lit d'étoffe commune, &c. «

Ex libro secundo Prædii Rustici.

Ille suos hominum fortunatissimus agros
Diligat, obscuro positus qui rure colonus,
Exiguus voti, parvoque assuetus, edaces
Aut curas, aut spes animo non pascit inanes.
Non hunc sollicitat dominandi sæva libido,
Ut leges alibi cupiat quàm rure, suisque
Arboribus dare: non amor irrequietus habendi,
Ut medios auri sit egentior inter acervos,
Usque novis inhians opibus sine fine parandis;
Non studium fastuque tumens doctrina superbo,
Ut quid scire velit, quàm rectè vivere pastor,
Quàm curare boves, quàm nosse faventia terris
Sydera, ventorum mores, & tempora messis.
Ille nec invidiæ patet, aut livore vicissim
Carpitur occulto; nec jam popularibus auris
Evehitur; summo nec honorum culmine lapsus
Monstratur fragilis documentum triste favoris.
Non metuit lites dubias, sortesque severi
Judicis, indomitas animæ non vindicis vias:

Non alios, non se timet ipsum: non sua mœror
Gaudia, non epulas fastidia lenta sequuntur.

Agrestes operas obit indefessus; humoque
Semina nunc mandat, nunc debita dona reposcit.
Inde vigor membris, & nescia vita podagræ
Morborumque, parit quos desidiosa voluptas:
Dulcius hinc ori sapit esca, labore diurnam
Obsonante famem: faciles in cæspite duro
Hinc veniunt somni, lecto quos dives ab aureo
Nequicquam profugos invitat: mollia pernox
Strata super vigiles curas & membra volutans.

An præstat rupto naturæ fœdere, terris
Quem Deus absciderat, fragili rate currere pontum,
Et levibus cum re vitam committere ventis,
Atque alio (volucrum ritu) sub sole jacentes
Ire redire plagas, animamque impendere lucro?
An cupidus famæ quis fortunatior urbem
Incolit, & circumvolitans ingrata potentum
Limina, vel servis ipsis blanditur; emitque
Imperium misero famulatu; perque pudendum
Dedecus, ad summos iter investigat honores;
Vel rerum vacuos per mille negotia soles
Condit, & officiis consumit inanibus ævum?

Vendere num satius clamorem, operâque forensi
Insontes unâ defendere voce reosque;
Causidici vel ad arbitrium rixantis acerbè

Triſtibus affligi ſoliis, alienaque propter
Jurgia privatis animum ſubducere rebus ?
Crudeli pietate datis num credere nummis
His etiam inviſum quibus auxiliabere fœnus;
Aut ex militiâ prædam cepiſſe cruentam,
Et lacrymis luctuque virûm diteſcere malle,
Quàm ſpoliis ab humo ſine vi ſine crimine raptis ?

Felices equidem, ruris ſi commoda norint,
Virgilius * canit, agricolas ! at ſydera noſſe
Mallet, & occultas naturæ accedere partes.
Egregiam verò ſortem ! quà rebus in uſum
Lætitiæ natis animum cruciaret, & orbes
Anxius æthereos cœli ſcrutator obiret,
In varias cogens, inſtar ducis, aſtra cohortes;
Dum fruitur ſtellis & amicâ nocte colonus.

Hic læto ſub Sole boves per prata vagantes
Aſpicit, & terræ florentis imagine gaudet.
Ille acuens vitro ſpeculari lumina, floris
Quæritat in gremio putrive cadavere, nudis
Quæ nequeant oculis animalia parva videri.

Ruſticus herboſo reſidens in littore rivi,
Non caput & cæcas ſub humo rimatus aquarum
Ancipiti ratione vias, accerſit ab alto
Perpetuos Pelago fontes; ſed concavat ambas

* Une pareille citation eſt bien plate dans un poëme. Virgile ne nomme jamais Héſiode, ni Théocrite. Il dit, *le Poëte d'Aſcra, le Berger de Sicile.*

In pateram palmas ſitiens, dulcemve liquorem
Ore bibit prono, lympham miratus euntem ;
Seu ſtrepat obſtantes vix eluctatus arenas
Rivus inops, pleno ſive ambitioſior alveo
Inſultet ripis, atque obvia ſaxa laceſſat :
Nam neque quâ pluviæ, quâ ſint ab origine fontes,
Noſſe ſuum eſt, ſed quâ rivos agat arte per hortum,
Et quibus inſtantem ſignis præſagiat imbrem.

Neſcit in humanis quorſum nunc frigore membris,
Nunc alternanti febris deſæviat æſtu :
Sed quibus auxiliis, & qua curabitur arte
Non latet ; & quanquam medicus nihil amplius àddat,
Poſt ſectas ferro venas fuſumque cruorem,
Imaque malvarum miſſos in viſcera ſuccos,
Et contra varios eadem data pharmaca morbos ;
Ille ſalutiferis febres & vulnera ſanat
Stirpibus aut foliis, neque ſenſu torquet amaro
Labra, nec epotis premit inteſtina venenis.

» Le Laboureur eſt le plus heureux de tous les hommes, & » il doit chérir ſon état. Retiré dans une campagne obſcure, » & accoutumé à vivre de peu, il ſçait borner ſes deſirs. Il » chaſſe loin de lui les chagrins dévorans, ainſi que les » vaines eſpérances. L'ambition ne le tourmente point, & » il ſe met peu en peine de donner la loi, ailleurs que » dans ſon champ, & dans ſes vergers. Il n'eſt point brûlé » de la ſoif inquiéte des richeſſes, pour être plus pau- » vre au milieu des monceaux d'or, incapables de le raſ- » ſaſier. Il préfére à l'étude & au ſçavoir faſtueux l'art » de bien vivre, de gouverner ſes troupeaux, de con-

» montre les astres favorables à la terre, la nature des » vents, & les tems propres pour la moisson. A l'abri » des traits de l'envie, une jalousie secrette ne le consume pas. On ne le voit point porté sur le vent de la » faveur, monter au faîte des honneurs, pour en » tomber avec éclat, & donner un triste exemple de la » fragilité des grandeurs humaines. Il ne redoute ni les » procès douteux, ni les décisions d'un Juge sévére, ni » les fureurs de l'implacable vengeance. Il ne craint per-» sonne, & ne se craint point lui-même. Ses joyes ne » sont point suivies de l'affreuse tristesse, ni ses repas du » triste dégoût. Occupé sans relâche des travaux de la cam-» pagne, tantôt il ensemence sa terre, & tantôt il en » recueille les présens dûs à ses peines. C'est par-là qu'il » acquiert cette santé vigoureuse qui brave la goutte & » tous les autres maux, que la voluptueuse indolence traî-» ne à sa suite. C'est par-là que son appétit aiguisé par » le travail, trouve les mets dont il se nourrit, plus agréa-» bles. Sans autre lit que la terre, il goûte les douceurs » du sommeil, de ce sommeil fugitif, que le riche couché » sur l'or & sur la pourpre appelle vainement, tandis que » les chagrins qui l'assiégent, veillent toute la nuit près de » lui. Vaut-il mieux, au mépris des loix de la nature, par-» courir sur un fragile vaisseau les vastes mers, que Dieu a » séparés du continent, confier sa vie & sa fortune à l'in-» constance des vents, vivre tour à tour dans des climats » divers, comme les oiseaux de passage, & dévouer son » ame au vil intérêt? Celui qui habite les villes est-il » plus heureux, lui qui se tourmente pour se faire un » nom, qui assiége sans cesse les portes des Grands, qui » flate jusqu'à leurs domestiques, qui par un indigne es-» clavage achete un poste avantageux, qui veut par-» venir aux honneurs par la voye la plus honteuse, & » qui toujours occupé de choses frivoles, passe réellement » sa vie à ne rien faire? Est-il plus doux de vendre ses » clameurs au Barreau, & d'y défendre d'une même voix le » crime & l'innocence, ou d'être assis sur un triste siége, d'y

» exercer le pénible emploi de Juge, & de négliger ses » propres affaires pour celles des autres? Vaudroit-il mieux » par une cruelle complaisance prêter son argent à usure, » & exercer un métier, odieux à ceux mêmes qu'il soula- » ge. Enfin est-il plus glorieux de suivre le parti des ar- » mes, de vivre de meurtres, de rapines, de sang & de » larmes, que des dépouilles qu'on peut enlever à la terre » sans crime & sans violence?

» Heureux les Laboureurs, s'écrie le Poëte de Man- » toue, s'ils connoissoient le bonheur de leur condition! » Cependant il préfére à leurs occupations l'étude du Ciel » & la connoissance des routes mystérieuses de la nature? » Est-ce donc un sort digne d'envie, de se tourmenter » dans le desir de connoître ce qui n'est fait que pour » en jouir; d'observer le cours de ces globes immenses » qui roulent sur nos têtes, & de les ranger, pour ainsi » dire, en bataille dans son esprit. Exempt de ces soins, » le Laboureur jouit tranquillement d'une délicieuse nuit » d'été, & du magnifique spectacle des étoiles. Il voit » dans une belle journée ses troupeaux errer dans les prai- » ries, & il promene ses regards enchantés sur des champs » parés de verdure & de fleurs; tandis que le Physi- » cien, aiguisant sa vûe avec le micsroscope, cherche » tantôt dans le sein d'une fleur, tantôt dans un cada- » vre infect, de petits animaux que la Nature dérobe à » ses yeux. Le Laboureur, couché sur le bord d'un ruis- » seau, ne cherche point l'origine des fontaines, ni leurs » routes secrettes dans les entrailles de la terre. Il ne les » fait point venir de la mer. Content d'y puiser, il boit » ou dans le creux de sa main, ou même il en appro- » che sa bouche, & il admire le courant de l'eau, soit » qu'un ruisseau coule à petit bruit sur le sable, soit qu'un » torrent se déborde avec fracas, & renverse tout ce qui » s'oppose à son passage. Que lui importe de connoître » la source des pluyes & des fontaines, s'il ne sçait l'art » de dériver l'eau d'un champ voisin, & s'il ne connoît les » signes qui lui annoncent la pluye? Il ignore comment

» le froid ou le chaud allume la fiévre dans le corps hu-
» main : mais il sçait par quel moyen on la guérit. Tan-
» dis que le docte Médecin ordonne sçavamment l'ou-
» verture de la veine, ou des purgations, & cent reme-
» des semblables pour cent maladies différentes, le La-
» boureur soulage tous ses maux par des racines & des her-
» bes salutaires qu'il connoît : il ne donne point la tor-
» ture à son palais par des potions améres, & il ne s'em-
» poisonne point pour recouvrer la santé. «

Le défaut de ce morceau est d'être trop long. Il n'y a point d'état qu'on ne puisse ainsi louer, en rabaissant tous les autres. Ces sortes d'inductions sont usées.





GEORGICON
LIBER TERTIUS.

TE quoque, magna Pales, & te memorande canemus
Pastor ab Amphryso: vos sylvæ, amnesque Lycæi.
Cetera, quæ vacuas tenuissent carmina mentes,
Omnia jam vulgata. Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?
Cui non dictus Hylas puer, & Latonia Delos,
Hippodameque, humeroque Pelops insignis eburno,
Acer equis? Tentanda via est, quâ me quoque possim
Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.
Primus ego in patriam mecum (modò vita supersit)
Aonio rediens deducam vertice Musas:
Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas,
Et viridi in campo templum de marmore ponam,
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius, & tenerâ prætexit arundine ripas.
In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit.



LES GEORGIQUES

LIVRE TROISIEME.

VENERABLE Palès, & toi illustre Pasteur d'Amphryse [1], vous serez aussi célébrés dans mes vers. Bois & fontaines du mont Lycée, c'est vous que je vais chanter. Tous les autres sujets de poësie, qui pouvoient plaire autrefois par leur nouveauté, sont maintenant usés. Qui ne connoît pas l'impitoyable Eurysthée, & les sanglans autels du detestable Busiris [2]? Qui est-ce qui n'a pas chanté l'avanture d'Hylas [3], Latone dans l'Isle de Delos, Hippodamie, & Pelops, si célébre par son épaule d'ivoire [4], & par son adresse à conduire un char?

Il faut aujourdui que je me fraye une nouvelle route, où je puisse me distinguer à mon tour, & faire voler mon nom de bouche en bouche. Pourvu que le ciel prolonge mes jours, je retournerai dans ma patrie, & j'y emmenerai avec moi les Nymphes de l'Helicon. [5] O Mantoue, je serai le premier que tu verras chargé de palmes cueillies dans l'Idumée [6]. J'éleverai un Temple de marbre [7] dans tes vertes campagnes, où le Mincio serpente lentement, au milieu des tendres roseaux qu'il fait croître sur son rivage. La statue de Cesar sera placée au milieu de ce Temple, dont il sera la divinité. C'est là que dans la pompe

Illi victor ego, & Tyrio conſpectus in oſtro,
Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus.
Cuncta mihi, Alpheum linquens, lucoſque Molorchi,
Curſibus, & crudo decernet Græcia cæſtu.
Ipſe caput tonſæ foliis ornatus olivæ
Dona feram : jam nunc ſolemnes ducere pompas
Ad delubra juvat, cæſoſque videre juvencos;
Vel ſcena ut verſis diſcedat frontibus; utque
Purpurea intexti tollant aulæa Britanni.
In foribus pugnam ex auro, ſolidoque elephanto
Gangaridûm faciam, victoriſque arma Quirini.
Atque hîc undantem bello, magnumque fluentem
Nilum, ac navali ſurgentes ære columnas.
Addam urbes Aſiæ domitas, pulſumque Niphatem,
Fidentemque fugâ Parthum, verſiſque ſagittis;
Et duo rapta manu diverſo ex hoſte trophæa,
Biſque triumphatas utroque ab littore gentes.
Stabunt & Parii lapides, ſpirantia ſigna :
Aſſaraci proles, demiſſæque ab Jove gentis
Nomina, Troſque parens, & Trojæ Cynthius autor.
Invidia infelix Furias, amnemque ſeverum
Cocyti metuet, tortoſque Ixionis angues,
Immanemque rotam, & non exſuperabile ſaxum.
Intereà Dryadum ſylvas, ſaltuſque ſequamur
Intactos, tua, Mæcenas, haud mollia juſſa.
Te ſine nil altum mens inchoat : en age ſegnes
Rumpe moras. Vocat ingenti clamore Cithæron,

d'un Triomphateur, & revêtu d'une robe de pourpre, je ferai voler, en son honneur, sur les bords du fleuve cent chars à quatre chevaux de front. Déja toute la Grece abandonne les rives de l'Alphée & les bois de Némée, pour assister à mes jeux, & y voir les combats de la course & du ceste. La tête ceinte d'une couronne d'olivier, je distribuerai les prix aux vainqueurs. Déja l'on s'avance en cérémonie vers le Temple, & l'on immole des taureaux. Les Jeux Scéniques s'apprêtent; le théatre change de décorations, & les captifs Bretons lévent la toile, qui offre aux yeux les victoires remportées sur leur nation [8]. Au frontispice du Temple, on verra représentés en or & en ivoire les combats livrés aux Gangarides [9], les exploits de leur auguste Vainqueur, & le Nil enflé par le poids de nos vaisseaux de guerre. Les colomnes seront formées de l'airain enlevé à nos ennemis [10]. J'y ajouterai les villes de l'Asie conquises, l'Arménien repoussé [11], le Parthe mettant son espoir dans sa fuite, enfin l'Orient & l'Occident soumis par les armes de Cesar. Le marbre de Paros, sculpté par une docte main, fera revivre l'illustre race d'Assaracus issue de Jupiter. Tros son pere, & Apollon qui a bâti les murs de Troye, paroîtront animés. L'envie infortunée [12] redoutera les Furies vengeresses, le noir Cocyte, les serpens d'Ixion [13], son éternelle roue, & l'affreux rocher de Sisyphe.

En attendant vous m'ordonnez, illustre Mecéne, de suivre les Dryades dans les bois, & de chanter les forêts, inconnues à nos Muses Latines. Sans vous, mon esprit ne peut rien entreprendre d'élevé. Triomphons d'une lâche paresse. Les cris du

Taygetique canes, domitrixque Epidaurus equorum,
Et vox assensu nemorum ingeminata remugit.
Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas
Cæsaris, & nomen famâ tot ferre per annos,
Tithoni primâ quot abest ab origine Cæsar.
Seu quis Olymplacæ miratus præmia palmæ
Pascit equos; seu quis fortes ad aratra juvencos;
Corpora præcipuè matrum legat: optima torvæ
Forma bovis, cui turpe caput, cui plurima cervix,
Et crurum tenùs à mento palearia pendent.
Tùm longo nullus lateri modus: omnia magna:
Pes etiam, & camuris hirtæ sub cornibus aures.
Nec mihi displiceat maculis insignis, & albo,
Aut juga detrectans, interdumque aspera cornu,
Et faciem tauro propior, quæque ardua tota,
Et gradiens imâ verrit vestigia caudâ.
Ætas Lucinam, justosque pati Hymenæos
Desinit ante decem, post quatuor incipit annos:
Cetera nec fœturæ habilis, nec fortis aratris.
Intereà, superat gregibus dùm læta juventus,
Solve mares, mitte in Venerem pecuaria primus,
Atque aliam ex aliâ generando suffice prolem.
Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit: subeunt morbi, tristisque senectus,
Et labor, & duræ rapit inclementia mortis.
Semper erunt, quarum mutari corpora malis,
Semper enim refice; ac ne post amissa requiras,

mont Cithéron [14], les chiens du Taygete, les chevaux d'Epidaure, & la voix des Ecos m'appellent. Cependant je me disposerai bientôt à peindre les sanglantes batailles de Cesar, & à faire vivre son nom autant d'années, qu'il s'en est écoulé depuis la naissance du vieux Tithon.

SOIT qu'on éléve des chevaux pour les Jeux Olympiques, ou des taureaux pour le labourage, on doit surtout bien choisir les meres, afin d'avoir une bonne race. Les vaches les plus estimées ont le regard farouche, la tête grossiére, le coû épais, le fanon pendant jusqu'aux genoux, le corps long, le pied large, en un mot, tout grand; avec les oreilles hérissées de poil, & les cornes recourbées. J'aime encore ces vaches tachetées de blanc, qui secouent le joug, qui de tems en tems menacent de la corne, & tiennent du taureau; qui portent la tête haute, & dont la longue queue balaye la poussiére. Les vaches commencent à porter après quatre ans, & elles cessent avant qu'elles en ayent dix. Dans tout autre âge elles sont inhabiles à la génération, comme au labourage. Faites-leur donc voir des mâles, tandis qu'elles sont jeunes; soyez le premier à les exciter aux travaux de Venus, & qu'elles ne cessent de peupler vos étables. Hélas! les plus beaux jours de la vie sont les premiers qui s'écoulent. Ils sont bientôt suivis des affreuses maladies, de la triste vieillesse, des souffrances, & de l'impitoyable mort.

Il est toujours dans les étables de ces bestiaux devenus inutiles, dont il est à propos de se défaire. Renouvellez souvent votre troupeau; & pour prévenir sa ruine, tous les ans fournissez-vous de génisses.

Anteveni, & ſobolem armento ſortire quotannis.
Nec non & pecori eſt idem delectus equino.
Tu modò, quos in ſpem ſtatuis ſubmittere gentis,
Præcipuum jam inde à teneris impende laborem.
Continuò pecoris generoſi pullus in arvis
Altiùs ingreditur, & mollia crura reponit.
Primus & ire viam, & fluvios tentare minaces
Audet, & ignoto ſeſe committere ponti;
Nec vanos horret ſtrepitus: illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obeſaque terga,
Luxuriatque toris animoſum pectus: honeſti
Spadices, glaucique: color deterrimus albis,
Et gilvo. Tùm ſi qua ſonum procul arma dedere,
Stare loco neſcit, micat auribus, & tremit artus,
Collectumque premens volvit ſub naribus ignem,
Denſa juba, & dextro jactata recumbit in armo.
At duplex agitur per lumbos ſpina, cavatque
Tellurem, & ſolido graviter ſonat ungula cornu,
Talis Amiclæi domitus Pollucis habenis
Cyllarus, & quorum Graii meminere Poëtæ,
Martis equi bijuges, & magni currus Achillis,
Talis & ipſe jubam cervice effudit equinâ
Conjugis adventu pernix Saturnus, & altum
Pelion hinnitu fugiens implevit acuto,
Hunc quoque, ubi aut morbo gravis, aut jam ſegnior annis
Deficit, abde domo; nec turpi ignoſce ſenectæ,

Il ne faut pas moins d'attention dans le choix des chevaux. Appliquez-vous à bien connoître ceux que vous destinez à multiplier leur espéce. On fait cas des chevaux bai-bruns & des gris-pommelés, & on méprise ceux de poil blanc, & alézan clair. Un jeuneCoursier de bonne race marche fiérement dans la plaine, & y fait briller ses jarrets souples & déliés. Il est le premier à s'élancer dans la carriére; il ose tenter le passage des plus rapides fleuves: il marche sans crainte sur un pont inconnu: rien ne l'épouvante. Son encolure est droite & sa tête petite: il a peu de ventre, la croupe large, & les muscles du poitrail élevés. Entend-il de loin le bruit des armes? Inquiet, impatient, il ne peut rester en place; il dresse ses oreilles; tous ses membres s'agitent. Le feu semble sortir de ses narines: sa criniére épaisse flotte sur son épaule droite; la double épine de son dos paroît se mouvoir. Il frappe la terre, qui retentit au loin sous ses pieds. Tel fut le cheval Cyllare, que Pollux sçut dompter; tels furent ceux de Mars & d'Achille, si célébrés par les Poëtes de la Gréce. Tel enfin parut l'amoureux Saturne, lorsque surpris par Cybéle, il s'enfuit tout à coup sous la forme d'un Cheval, & remplit le mont Pelion de ses hennissemens.

Lorsque l'âge ou les maladies auront rendu le Cheval foible & pesant, renfermez-le dans l'écurie; ménagez sa caducité, qui n'a rien qui le deshonore. La vieillesse glacée est inhabile aux exercices de Venus: tous ses efforts sont impuissans. Si quelquefois elle est engagée dans un combat, son ardeur est comme un grand feu de paille, qui s'éteint bien-

Frigidus in Venerem ſenior, fruſtraque laborem
Ingratum trahit: &, ſi quando ad prælia ventum eſt,
Ut quondam in ſtipulis magnus ſine viribus ignis,
Incaſſum furit. Ergo animos, ævumque notabis
Præcipuè: hinc alias artes, prolemque parentum;
Et quis cuique dolor victo, quæ gloria palmæ.
Nonne vides, cùm præcipiti certamine campum
Corripuere, ruuntque effuſi carcere currus,
Cùm ſpes arrectæ juvenum, exultantiaque haurit
Corda pavor pulſans? illi inſtant verbere torto,
Et proni dant lora; volat vi fervidus axis:
Jamque humiles, jamque elati ſublime videntur
Aëra per vacuum ferri, atque aſſurgere in auras.
Nec mora, nec requies: at fulvæ nimbus arenæ
Tollitur: humeſcunt ſpumis, flatuque ſequentum.
Tantus amor laudum, tantæ eſt victoria curæ!
Primus Erichthonius currus, & quatuor auſus
Jungere equos, rapidiſque rotis inſiſtere victor.
Fræna Peletronii Lapithæ, gyroſque dedere
Impoſiti dorſo: atque equitem docuere ſub armis
Inſultare ſolo, & greſſus glomerare ſuperbos.
Æquus uterque labor: æquè juvenemque magiſtri
Exquirunt, calidumque animis & curſibus acrem.
Quamvis ſæpè fugâ verſos ille egerit hoſtes,
Et patriam Epirum referat, forteſque Mycænas,
Neptunique ipsâ deducat origine gentem.
His animadverſis, inſtant ſub tempus, & omnes

tôt. Que votre principale attention dans le choix que vous ferez d'un cheval, dont vous voulez avoir de la race, soit donc d'examiner son origine, son âge, sa vigueur, & toutes ses qualités; surtout s'il est sensible à la gloire de vaincre, & à la honte d'être vaincu. Lorsque dans les combats de la course, deux rapides chars s'élancent dans la carriére, voyez comme leurs jeunes conducteurs armés d'un fouet menaçant, esperant de vaincre, tremblant d'être vaincus, se penchent sur leurs coursiers, leur abandonnent les rénes, tantôt se courbent, tantôt se dressent, & paroissent prendre leur essor pour fendre le vaste espace des airs. L'essieu s'allume, le char vôle; un nuage de poussiére le dérobe aux regards. Les coursiers vainqueurs sont mouillés de l'écume & de l'humide haleine de ceux qui s'efforcent de les atteindre. Telle est dans tous les cœurs la passion de la gloire, & la soif de vaincre!

Erichthon a le premier inventé les chars. Il osa y atteler quatre chevaux de front, & porté sur des roues il sçut voler dans les plaines. Les Lapithes trouvérent l'art de monter les chevaux, & de les rendre dociles au frein. Ils apprirent au cavalier armé, à marcher fiérement, à faire des voltes & des caracols. L'exercice du char & celui du manége sont également difficiles, & demandent l'un & l'autre des chevaux jeunes, ardens, & légers. On dédaigne ceux qui n'ont pas ces qualités, eussent-ils cent fois poursuivi des ennemis vaincus, fussent-ils d'Epire ou de Mycénes, ou issus du cheval que d'un coup de son trident Neptune fit sortir de la terre.

Lorsque les vaches sont en âge de porter, on

Impendunt curas, denso distendere pingui,
Quem legere ducem, & pecori dixere maritum:
Florentesque secant herbas, fluviosque ministrant,
Farraque, ne blando nequeant superesse labori,
Invalidique patrum referant jejunia nati.
Ipsa autem macie tenuant armenta volentes.
Atque ubi concubitus primos jam nota voluptas
Sollicitat, frondesque negant, & fontibus arcent.
Sæpè etiam cursu quatiunt, & Sole fatigant,
Cùm graviter tonsis gemit area frugibus, & cùm
Surgentem ad Zephyrum paleæ jactantur inanes.
Hoc faciunt, nimio ne luxu obtusior usus
Sit genitali arvo, & sulcos oblimet inertes;
Sed rapiat sitiens Venerem, interiusque recondat.
Rursùs cura patrum cadere, & succedere matrum
Incipit, exactis gravidæ cum mensibus errant.
Non illas gravibus quisquam juga ducere plaustris,
Non saltu superare viam sit passus, & acri
Carpere prata fuga, fluviosque innare rapaces.
Saltibus in vacuis pascant, & plena secundùm
Flumina: muscus ubi, & viridissima gramine ripa
Speluncæque tegant, & saxea procubet umbra.
Est lucos Silari circa, ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen Asilo
Romanum est; Oestron Graii vertere vocantes:
Asper, acerba sonans, quo tota exterrita sylvis
Diffugiunt armenta; furit mugitibus æther

commence par engraisser le taureau qui doit les couvrir. On le nourrit d'herbes tendres, & on lui donne du son mêlé avec de l'eau ; afin qu'il en soutienne mieux les travaux de Venus, & que les veaux qui en doivent naître, ne se ressentent point de la maigreur de leur pere famélique. On fait le contraire à l'égard des meres ; on tâche de les rendre maigres, & lorsque la volupté commence à leur faire sentir ses premiers aiguillons, on les prive de fourage, on les éloigne des fontaines : on les exerce, on les fatigue, pendant la chaleur du jour, tandis que le grain gémit sous le fléau, & que les pailles brisées volent au gré des vents. On les traite de la sorte, de peur que la graisse ne leur rende les parties de la génération trop étroites, & ne bouche les voyes ; & afin qu'elles ayent plus d'ardeur pour l'acte vénérien, & que la liqueur séminale pénétre plus aisément.

Lorsque les meres sont pleines, on doit négliger les peres : toute l'attention doit être pour elles. Qu'on ne s'avise point de les mettre sous le joug : qu'on les empêche de sauter, de courir dans les plaines, & de traverser les fleuves à la nage : qu'on les mette dans de gras paturages, au milieu des bois, & le long des riviéres bordées de mousse, de gazon & de rochers, afin qu'elles puissent s'y reposer à l'ombre.

Dans les bois des monts Silare & Alburne, est une mouche, que les Latins nomment *Asilus* & les Grecs *Oestron*. Cette mouche redoutable effraye les troupeaux par son bourdonnement, & les met en fuite. Alors tout retentit de mugissemens dans les forêts & sur les rives du Tanagre. Ce cruel insecte fut autre-

Concuſſus, ſylvæque, & ſicci ripa Tanagri.
Hoc quondam monſtro horribiles exercuit iras
Inachiæ Juno peſtem meditata juvencæ.
Hunc quoque (nam mediis fervoribus acrior inſtat)
Arcebis gravido pecori, armentaque paſces
Sole recens orto, aut noctem ducentibus aſtris.
    Poſt partum, cura in vitulos traducitur omnis;
Continuòque notas & nomina gentis inurunt:
Et quos aut pecori malint ſubmittere habendo,
Aut aris ſervare ſacris, aut ſcindere terram,
Et campum horrentem fractis invertere glebis;
Cetera paſcuntur virides armenta per herbas.
Tu, quos ad ſtudium, atque uſum formabis agreſtem;
Jam vitulos hortare, viamque inſiſte domandi,
Dùm faciles animi juvenum, dùm mobilis ætas.
Ac primùm laxos tenui de vimine circlos
Cervici ſubnecte: dehinc, ubi libera colla
Servitio aſſuerint, ipſis è torquibus aptos
Junge pares, & coge gradum conferre juvencos:
Atque illis jam ſæpè rotæ ducantur inanes
Per terram, & ſummo veſtigia pulvere ſignent.
Poſt valido nitens ſub pondere faginus axis
Inſtrepat, & junctos temo trahat æreus orbes.
Intereà pubi indomitæ non gramina tantùm,
Nec veſcas ſalicum frondes, ulvamque paluſtrem;
Sed frumenta manu carpes ſata: nec tibi fœtæ
More patrum nivea implebunt mulctralia vaccæ:
Sed tota in dulces conſument ubera natos.

fois l'inſtrument de la vengeance de Junon contre la fille d'Inachus changée en vache. Garantiſſez de ce terrible fléau les femelles de vos troupeaux, qui ſont pleines. Sa fureur eſt ſurtout à craindre au milieu du jour. Ainſi faites-les paître le matin au lever du ſoleil, & le ſoir quand le retour des étoiles améne la nuit.

Lorſque les vaches ont mis bas leur fruit, c'eſt vers leurs veaux que vous devez tourner vos ſoins. Vous les marquerez d'abord d'un fer chaud, pour en diſtinguer la race, pour reconnoître ceux que vous deſtinez à peupler le troupeau, à ſervir de victimes dans les ſacrifices, ou à labourer la terre. Pour les geniſſes, il ſuffit de les laiſſer paître. Mais à l'égard des jeunes taureaux, que vous réſervez pour les travaux de l'agriculture, il faut les exciter & les dompter de bonne heure, tandis qu'ils ſont encore dans un âge docile. Faites d'abord flotter ſur leur cou un collier d'oſier; dès qu'ils ſeront accoutumés à cette eſpéce de joug, joignez enſemble deux taureaux de même grandeur, & faites-les marcher d'un pas égal; faites-leur tirer ſouvent des charettes vuides: qu'ils volent, & que leurs pas ſoient à peine marqués ſur la pouſſiére. Ne craignez point de leur faire traîner enſuite des charges peſantes, qui faſſent gémir l'eſſieu. Cependant nourriſſez ces jeunes taureaux encore indomptés, non ſeulement de menu fourage, de veſce, de feuilles de ſaules, & d'herbes de marais, mais d'un peu de bled verd. A l'égard des vaches qui ont des veaux, n'allez pas les traire, comme nos peres faiſoient autrefois: conſervez aux veaux tout le lait de leurs meres.

Sin ad bella magis ſtudium, turmaſque feroces;
Aut Alphæa rotis prælabi flumina Piſæ,
Et Jovis in luco currus agitare volantes:
Primus equi labor eſt, animos atque arma videre
Bellantum, lituoſque pati, tractuque gementem
Ferre rotam, & ſtabulo frænos audire ſonantes;
Tùm magis atque magis blandis gaudere magiſtri
Laudibus, & plauſæ ſonitum cervicis amare.
Atque hæc jam primo depulſus ab ubere matris,
Audiat, inque vicem det mollibus ora capiſtris
Invalidus, etiamque tremens, etiam inſcius ævi.
At, tribus exactis, ubi quarta acceſſerit æſtas,
Carpere mox gyrum incipiat, gradibuſque ſonare
Compoſitis, ſinuetque alterna volumina crurum,
Sitque laboranti ſimilis: tùm curſibus auras
Provocet; ac per aperta volans, ceu liber habenis,
Æquora vix ſummâ veſtigia ponat arenâ.
Qualis Hyperboreis Aquilo cùm denſus ab oris
Incubuit, Scythiæque hyemes, atque arida differt
Nubila: tùm ſegetes altæ, campique natantes
Lenibus horreſcunt flabris, ſummæque ſonorem
Dant ſylvæ, longique urgent ad littora fluctus:
Ille volat, ſimul arva fugâ, ſimul æquora verrens.
Hic vel ad Elei metas, & maxima campi
Sudabit ſpatia, & ſpumas aget ore cruentas,
Belgica vel molli meliùs feret eſſeda collo.

Si vous voulez élever des chevaux pour la guerre, & pour briller dans les champs de Mars, ou pour faire voler de rapides chars sur les bords du fleuve Alphée, près de la forêt consacrée à Jupiter; accoutumez de bonne heure vos jeunes coursiers à voir des combats; faites-leur entendre souvent le son de la trompette guerriére, le bruit des armes, des harnois, & des chariots: qu'ils aiment surtout à être flattés par leurs maîtres, & qu'ils soient sensibles aux applaudissemens. Lorsqu'ils sont sévrés, il faut commencer à les dresser, & dès leur plus tendre jeunesse les accoutumer au frein, tandis qu'ils sont encore foibles, craintifs, & sans expérience. Lorsque le poulain aura trois ans, apprenez-lui à aller au pas, puis à faire des voltes & des courbettes fatiguantes; ensuite à galoper à bride abatue, à voler dans la plaine, & à toucher à peine la terre de ses pieds légers: semblable à l'Aquilon qui soufflant des régions hyperborées, chasse devant lui les frimats & les nuages secs * de l'aride Scythie: son haleine fait flotter les hautes moissons dans les campagnes; les forêts retentissent de ses sifflemens; les vagues s'élevent, & les flots agités battent les rivages. Il vole çà & là, & il balaye dans sa course la terre & les mers.

Un cheval ainsi dressé brillera un jour dans la vaste carriére des Jeux Olympiques **. Couvert de sueur, & d'une sanglante écume, il parcourra

* Le Poëte appelle ces nuages, *arida nubila*, parce qu'ils ne se résolvent jamais en pluyes, tant que le vent de nord les chasse.

** Les jeux Olympiques se célébroient dans l'Elide, *ad Elei metas*.

Tùm demùm crassâ magnum farragine corpus
Crescere jam domitis finito : namque ànte domandum
Ingentes tollent animos, prensique negabunt
Verbera lenta pati, & duris parere lupatis.
Sed non ulla magis vires industria firmat,
Quàm Venerem, & cæci stimulos avertere amoris,
Sive boum, sive est cui gratior usus equorum.
Àtque ideò tauros procul, atque in sola relegant
Pascua, post montem oppositum, & trans flumina lata :
Aut intus clausos satura ad præsepia servant.
Carpit enim vires paulatim, uritque videndo
Fœmina : nec nemorum patitur meminisse, nec herbæ.
Dulcibus illa quidem illecebris, & sæpè superbos
Cornibus inter se subigit decernere amantes.
Pascitur in magnâ sylvâ formosa juvenca :
Illi alternantes multâ vi prælia miscent
Vulneribus crebris ; lavit ater corpora sanguis,
Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
Cum gemitu : reboant sylvæque & magnus Olympus.
Nec mos bellantes unà stabulare : sed alter
Victus abit, longèque ignotis exulat oris,
Multa gemens ignominiam, plagasque superbi
Victoris, tùm quos amisit inultus amores,
Et stabula aspectans regnis excessit avitis.
Ergo omni curâ vires exercet, & inter
Dura jacet pernox instrato saxa cubili,
Frondibus hirsutis, & carice pastus acutâ :

légérement cet espace, & d'un pas vainqueur franchira la borne : ou bien attelé à un char Belgique *, il se signalera dans les combats. Au reste on peut sans inconvénient lui donner alors la plus forte nourriture. Avant ce tems-là, si on le nourrissoit trop, il seroit indomptable, & il n'obéiroit ni à la main ni au fouet du cavalier.

Mais il n'est point de moyen plus sûr de conserver la vigueur, soit des chevaux, soit des taureaux, que de reprimer leur ardeur pour les plaisirs de Venus. Il faut donc faire paître les jeunes taureaux dans des endroits écartés, & séparés par des montagnes ou des riviéres, du reste du troupeau, ou bien les tenir enfermés dans l'étable. Car la vûe de la femelle les brûle, & les desséche ; les bois & les herbages ne sont plus rien pour eux. Tandis que la belle genisse paît tranquillement dans une vaste forêt, ses charmes allument souvent la guerre entre ses amans. Ils se battent à coups de cornes, & se font mille blessures. Le sang coule le long de leurs flancs. Le ciel & tous les bois d'alentour retentissent de leurs douloureux mugissemens. Après le combat, le vaincu ne retourne point à l'étable ; il jette un dernier regard sur son ancienne demeure : il s'éloigne & s'éxile lui-même. Il va dans des lieux inconnus déplorer sa défaite & sa honte, & regretter la perte de ses amours. Mais l'ardeur de la vengeance le suit en tous lieux. La nuit couché sur des rochers, le jour se nourrissant de feuillages

* On ignore comment ces chars étoient faits : aucun ancien Auteur ne nous en a laissé la description. Cesar parle de l'*essedum* des Bretons. *Bell. Gall.* L. 4.

Et tentat ſeſe, atque iraſci in cornua diſcit
Arboris obnixus trunco, ventoſque laceſſit
Ictibus, & ſparsâ ad pugnam proludit arenâ.
Poſt, ubi collectum robur, vireſque receptæ,
Signa movet, præcepſque oblitum fertur in hoſtem:
Fluctus ut in medio cœpit cùm albeſcere Ponto,
Longiùs ex altoque ſinum trahit: utque volutus
Ad terras, immane ſonat per ſaxa, nec ipſo
Monte minor procumbit: at ima exæſtuat unda
Verticibus, nigramque altè ſubjectat arenam.
Omne adeò genus in terris hominumque, ferarumque,
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres
In furias, ignemque ruunt: amor omnibus idem.
Tempore non alio catulorum oblita leæna
Sævior erravit campis: nec funera vulgò
Tam multa informes urſi, ſtragemque dedere
Per ſylvas: tùm ſævus aper, tùm peſſima tigris.
Heu malè tùm Lybiæ ſolis erratur in agris.
Nonne vides, ut tota tremor pertentet equorum
Corpora, ſi tantùm notas odor attulit auras?
Ac neque eos jam fræna virûm, nec verbera ſæva,
Non ſcopuli, rupeſque cavæ, atque objecta retardant
Flumina, correptos undâ torquentia montes.
Ipſe ruit, denteſque Sabellicus exacuit ſus,
Et pede proſubigit terram; fricat arbore coſtas,
Atque hinc, atque illinc humeros ad vulnera durat,

& de joncs, il s'essaye, il s'exerce, il s'excite à la colére. Il heurte les arbres, il perce l'air de ses cornes; il fait voler la poussiére, & prélude ainsi pour un nouveau combat. Lorsqu'il se sent assez de forces, & qu'il se voit en état de prendre sa revanche, il part, & transporté d'une nouvelle ardeur, il se précipite tout à coup sur son rival qui l'avoit oublié. C'est ainsi qu'on voit venir de loin une vague écumante, qui haute comme une montagne, se roule à grand bruit vers le rivage, franchit les rochers, & tombe tout à coup. La mer en est émue jusque dans ses profonds abymes, & ses ondes bouillonnantes soulévent un sable noir enséveli dans ses gouffres.

Tous les êtres de la nature, les hommes, les bêtes féroces, les troupeaux, les poissons, les oiseaux sont en proye aux fureurs de l'amour : une même flamme les dévore tous. La lionne oubliant ses lionceaux, ne cause jamais de plus grands ravages dans les campagnes, que lorsqu'elle commence à sentir les feux de Venus. Jamais les ours, les sangliers, & les tigres ne sont plus à craindre. Malheur à ceux qui errent alors dans les déserts de la Lybie. Voyez comme les chevaux frissonnent de tous leurs membres, s'ils viennent seulement à sentir l'odeur d'une cavalle [23]. Les freins, les fouets, les rochers, les précipices, ces rapides torrens qui entraînent dans leurs cours les débris des montagnes, ne peuvent les retenir. Le sanglier amoureux aiguise ses défenses [24], renverse sa bauge, se frotte contre le tronc des arbres, & tâche de se mettre en état de triompher de tous ses rivaux. Mais de quoi n'est pas capable un

Quid juvenis, magnum cui verſat in oſſibus ignem
Durus amor? nempè abruptis turbata procellis
Cæcâ nocte natat ſerus freta: quem ſuper ingens
Porta tonat cœli, & ſcopulis illiſa reclamant
Æquora: nec miſeri poſſunt revocare parentes,
Nec moritura ſuper crudeli funere virgo.

Quid Lynces Bacchi variæ, & genus acre luporum
Atque canum? quid, quæ imbelles dant prælia cervi?
Scilicet ante omnes furor eſt inſignis equarum:
Et mentem Venus ipſa dedit, quo tempore Glauci
Potniades malis membra abſumpſere quadrigæ.
Illas ducit amor trans Gargara, tranſque ſonantem
Aſcanium: ſuperant montes, & flumina tranant.
Continuòque, avidis ubi ſubdita flamma medullis,
(Vere magis, quia vere calor redit oſſibus) illæ
Ore omnes verſæ in Zephyrum ſtant rupibus altis,
Exceptantque leves auras; & ſæpè ſine ullis
Conjugiis vento gravidæ (mirabile dictu)
Saxa per & ſcopulos, & depreſſas convalles
Diffugiunt; non, Eure, tuos, neque Solis ad ortus;
In Boream, Caurumque, aut unde nigerrimus Auſter
Naſcitur, & pluvio contriſtat frigore cœlum.
Hinc demum, Hippomanes, vero quod nomine dicunt
Paſtores, lentum diſtillat ab inguine virus,
Hippomanes, quod ſæpè malæ legere novercæ,

jeune homme, que le cruel amour dévore ? Il ose dans la nuit la plus obscure traverser un bras de mer à la nage [25]. Ni l'orage qui gronde sur sa tête *, ni les flots irrités qui se brisent avec fracas contre les rochers, ni la douleur de ses parens, ni le désespoir de son amante, s'il venoit à périr, rien ne peut l'arrêter.

Quelle est la fureur des lynx de Bacchus [26], des loups, des chiens, & même des timides cerfs que cette passion rend belliqueux? Mais rien n'égale les emportemens des cavalles. Venus leur inspira cette rage, lorsque Glaucus fut déchiré par les quatre jumens qui tiroient son char [27]. Les montagnes les plus escarpées, les fleuves les plus rapides ne les arrêtent point; elles franchissent le mont Gargare, & passent à la nage le torrent d'Ascagne [28]. Dès que ce feu s'allume dans leurs veines, surtout au printems, (car c'est dans cette saison que la chaleur animale se ranime,) elles grimpent sur les rochers : là, tournées vers le Soleil couchant, elles respirent l'air que le Zéphire leur apporte, & ce qui doit étonner, elles sont fécondées par ce vent [29]. Aussitôt elles se précipitent dans les vallons, & courent sur les rochers, sans jamais se tourner ni vers le Soleil levant, ni au Septentrion, ni au Midi. Alors on voit distiller de leurs parties naturelles ce poison, que les Bergers nomment *Hippomanes*, poison dont se sert souvent une belle-mere barbare, en y mêlant certaines her-

* Il y a dans le texte, *Porta tonat cœli.* C'est la porte du Palais de Jupiter. Lucrece dit, *cœli tonitralia templa*, & Silius, L. 1. *tonat alti regia cœli.*

Miſcueruntque herbas, & non innoxia verba.
Sed fugit intereà, fugit irreparabile tempus,
Singula dum capti circumvectamur amore.
Hoc ſatis armentis: ſuperat pars altera curæ,
Lanigeros agitare greges, hirtaſque capellas.
Hic labor, hinc laudem fortes ſperate coloni.
Nec ſum animi dubius, verbis ea vincere magnum
Quàm ſit, & anguſtis hunc addere rebus honorem.
Sed me Parnaſſi deſerta per ardua dulcis
Raptat amor: juvat ire jugis, quà nulla priorum
Caſtaliam molli divertitur orbita clivo.
Nunc veneranda Pales, magno nunc ore ſonandum.
Incipiens, ſtabulis edico in mollibus herbam
Carpere oves, dùm mox frondoſa reducitur æſtas:
Et multâ duram ſtipulâ, filicumque maniplis
Sternere ſubter humum; glacies ne frigida lædat
Molle pecus, ſcabiemque ferat, turpeſque podagras.
Poſt hinc digreſſus, jubeo frondentia capris
Arbuta ſufficere, & fluvios præbere recentes;
Et ſtabula à ventis hyberno opponere Soli
Ad medium converſa diem: cùm frigidus olim
Jam cadit, extremoque irrorat Aquarius anno.
Hæc quoque non curâ nobis leviore tuenda;
Nec minor uſus erit: quamvis Mileſia magno
Vellera mutentur, Tyrios incocta rubores.

bes, & en prononçant des paroles magiques. Mais tandis que je m'amuſe à montrer le pouvoir de l'amour, le tems irréparable s'enfuit.

J'ai aſſez parlé des grands troupeaux : il s'agit maintenant des chévres & des brebis. O vous, robuſtes habitans des campagnes, occupez-vous du ſoin de les élever, & ſongez que votre honneur en dépend.(Je ſçais combien il eſt difficile d'exprimer noblement de ſi petites choſes, & d'en retirer quelque gloire. Mais entraîné par l'amour des Muſes, j'aime à me frayer des routes écartées, & je veux arriver par un ſentier inconnu à la Fontaine ſacrée du Permeſſe. Vénérable Palès, c'eſt maintenant que je t'invoque ; j'ai beſoin de ton ſecours. Daigne fortifier ma voix.)

Je veux d'abord que durant l'hyver vous reteniez vos brebis dans la bergerie, où vous leur fournirez de l'herbe juſqu'au retour du printems. Ne manquez pas d'étendre ſous elles de la paille & de la fougére, de peur que le froid n'incommode ces animaux délicats, & ne leur cauſe de triſtes maladies, telles que la galle ou la goutte. Je veux auſſi que vous donniez aux chévres des feuilles d'arboiſier, & de l'eau fraîche. Que leurs étables ſoient à couvert des vents du Nord, & expoſées au Midi. Tenez-les ainſi renfermées juſque vers la fin de l'hyver, lorſque le Soleil commence à ſortir du Verſeau [30].

Les chévres ne méritent pas moins d'attention que les brebis, & l'on n'en tire pas moins de profit. Elles ne donnent pas à la verité cette laine, que la précieuſe teinture de Tyr embellit d'une couleur

Denſior hinc ſoboles : hinc largi copia lactis.
Quo magis exhauſto ſpumaverit ubere mulctra,
Læta magis preſſis manabunt flumina mammis.
Nec minus interea barbas, incanaque menta
Cinyphii tondent hirci, ſetaſque comantes,
Uſum in caſtrorum, & miſeris velamina nautis.
Paſcuntur verò ſylvas, & ſumma Lycæi,
Horrenteſque rubos, & amantes ardua dumos.
Atque ipſæ memores redeunt in tecta, ſuoſque
Ducunt, & gravido ſuperant vix ubere limen.
Ergo omni ſtudio glaciem, ventoſque nivales,
Quò minùs eſt illis curæ mortalis egeſtas,
Avertes : victumque feres, & virgea lætus
Pabula, nec totâ claudes fœnilia brumâ.
At verò Zephyris cùm læta vocantibus æſtas,
In ſaltus utrumque gregem, atque in paſcua mittes :
Luciferi primo cum ſidere, frigida rura
Carpamus : dùm manè novum, dùm gramina canent,
Et ros in tenerâ pecori gratiſſimus herbâ eſt.
Inde, ubi quarta ſitim cœli collegerit hora,
Et cantu querulæ rumpent arbuſta cicadæ,
Ad puteos, aut alta greges ad ſtagna jubeto
Currentem ilignis potare canalibus undam :
Æſtibus at mediis umbroſam exquirere vallem,
Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus
Ingentes tendat ramos, aut ſicubi nigrum
Ilicibus crebris ſacrâ nemus accubet umbrâ.

éclatante [31] ; mais outre qu'elles ſont plus fécondes, ce ſont des ſources intariſſables de lait. De leurs longs poils & de la barbe des mâles, on fait des habits pour les ſoldats & pour les matelots. D'ailleurs on les nourrit aiſément ; elles paiſſent dans les bois & ſur le ſommet des rochers, où elles broutent les ronces & les buiſſons. Le ſoir, elles reviennent au bercail ſans conducteurs, & y raménent leurs chevreaux : elles ſont alors ſi chargées de lait, qu'à peine elles peuvent franchir le ſeuil de la porte. Soyez donc attentifs à les préſerver des vents froids & de la gelée, d'autant plus qu'elles ſont incapables de ſe garantir elles-mêmes des injures du tems, & de ſe procurer leurs beſoins. L'hyver, ayez ſoin de leur fournir dans leur étable des branches, qu'elles puiſſent brouter, & que vos greniers remplis de foin ſoient toujours ouverts pour elles.

Mais lorſque les Zéphires annoncent le retour du printems, menez vos brebis & vos chévres dans les prairies & dans les bois. Faites-les ſortir de leurs étables, dès que l'étoile du matin commence à paroître, tandis que la roſée, qui leur eſt ſi agréable, blanchit encore les tendres herbes. Quatre heures après le lever du Soleil, quand tous les bois retentiſſent du bruit importun des cigales, quand la ſoif commence à tourmenter les troupeaux, conduiſez les vôtres à l'eau d'un puits, ou à ces rigoles de bois, où coule l'eau échapée d'un étang. Au milieu du jour mettez-les à l'ombre dans un ſombre vallon, ou ſous le feuillage épais d'un vieux chêne, ou dans ces bois ſacrés, inacceſſibles à la chaleur du midi. Faites-les boire & paître encore ſur le ſoir,

Tùm tenues dare rursùs aquas, & paſcere rursùs
Solis ad occaſum; cùm frigidus aëra Veſper
Temperat, & ſaltus reficit jam roſcida Luna,
Littoraque Alcyonem reſonant, & Acanthida dumi.
Quid tibi paſtores Libyæ, quid paſcua verſu
Proſequar, & raris habitata mapalia tectis?
Sæpè diem, noctemque, & totum ex ordine menſem
Paſcitur, itque pecus longa in deſerta ſine ullis
Hoſpitiis: tantum campi jacet. Omnia ſecum
Armentarius Afer agit, tectumque, Laremque,
Armaque, Amyclæumque canem, Creſſamque pharetram.
Non ſecùs, ac patriis acer Romanus in armis,
Injuſto ſub faſce viam cùm carpit, & hoſti
Ante expectatum poſitis ſtat in agmine caſtris.
At non, quâ Scythiæ gentes, Mæoticaque unda,
Turbidus & torquens flaventes Iſter arenas,
Quàque redit medium Rhodope porrecta ſub axem;
Illic clauſa tenent ſtabulis armenta; neque ullæ
Aut herbæ campo apparent, aut arbore frondes:
Sed jacet aggeribus niveis informis, & alto
Terra gelu latè, ſeptemque aſſurgit in ulnas:
Semper hyems, ſemper ſpirantes frigora Cauri.
Tùm Sol pallentes haud unquam diſcutit umbras,
Nec cùm invectus equis altum petit æthera, nec cùm
Præcipitem Oceani rubro lavit æquore currum.
Concreſcunt ſubitæ currenti in flumine cruſtæ,

lorſque l'étoile du Berger commence à rafraîchir l'air, que la Lune répand une agréable humidité ſur les bois, & que les rivages de la mer retentiſſent du chant des Alcyons [32], & les buiſſons du ramage des Roſſignols [33].

Que dirai-je des Paſteurs de la Lybie, de leurs pacages, & de leurs cabanes éparſes dans les champs. Souvent ils tiennent jour & nuit, & pendant des mois entiers, leurs troupeaux hors de l'étable. Ils les conduiſent dans de vaſtes déſerts, où il n'eſt pour eux aucune retraite. Le Berger Africain parcourt ces pays immenſes [34], avec ſa cabane, ſes proviſions, ſon chien fidéle [35], ſes armes, & ſon carquois : tel que le Soldat Romain, qui marche chargé d'un poids énorme [36], pour ſe préſenter tout à coup à l'ennemi étonné, qui ne l'attend point.

Les Paſteurs de la Scythie ſuivent une méthode différente. Ces peuples dont les uns habitent les bords du Palus Meotis [37], les autres ſont ſitués ſur les rivages du Danube qui roule des ſables d'or, ou vers le mont Rhodope qui s'étend juſques ſous le Pole, tous ces peuples ſeptentrionaux ont coutume de tenir leurs troupeaux renfermés dans les étables. Là on ne voit ni herbes dans les campagnes [38], ni feuilles ſur les arbres. La terre, triſtement couverte de montagnes de neige, gémit ſous ſept coudées de glace. Il y régne un hyver éternel : c'eſt le ſéjour du vent Caurus. Jamais le Soleil n'y diſſipe les brouillards ; ſoit que ſon char monte au plus haut dégré de l'Olympe, ſoit qu'il ſe précipite dans l'Ocean teint de ſes feux. Là le cours du fleuve le plus rapide eſt tout à coup ſuſpendu par des glaçons, qui en-

Undaque jam tergo ferratos ſuſtinet orbes;
Puppibus illa priùs patulis, nunc hoſpita plauſtris;
Æraque diſſiliunt vulgò, veſteſque rigeſcunt
Indutæ : cæduntque ſecuribus humida vina;
Et totæ ſolidam in glaciem vertere lacunæ;
Stiriaque impexis induruit horrida barbis.
Interea toto non ſeciùs aëre ningit:
Intereunt pecudes: ſtant circumfuſa pruinis
Corpora magna boüm, confertoque agmine cervi
Torpent mole novâ, & ſummis vix cornibus exſtant.
Hos non immiſſis canibus, non caſſibus ullis,
Puniceæ-ve agitant pavidos formidine pennæ:
Sed fruſtrâ oppoſitum trudentes pectore montem,
Cominus obtruncant ferro, graviterque rudentes
Cædunt, & magno læti clamore reportant.
Ipſi in defoſſis ſpecubus, ſecura ſub altâ
Otia agunt terrâ; congeſtaque robora, totaſque
Advolvere focis ulmos, ignique dedere.
Hîc noctem ludo ducunt, & pocula læti
Fermento, atque acidis imitantur vitea ſorbis.
Talis Hyperboreo ſeptem ſubjecta trioni
Gens effræna virûm Rhiphæo tunditur Euro,
Et pecudum fulvis velantur corpora ſetis.
Si tibi lanicium curæ, primùm aſpera ſylva,
Lappæque, tribulique abſint: fuge pabula læta,
Continuòque greges villis lege mollibus albos.
Illum autem, (quamvis aries ſit candidus ipſe)

chaînent ses flots. Leur solide surface soutient alors le poids des chariots, & les traîneaux y prennent la place des navires. Souvent l'excès du froid fend l'airain, & glace les vêtemens. On coupe avec la hache le vin gelé dans les tonneaux. Les eaux dormantes sont converties en cristal. Tout, jusqu'à la barbe de ces peuples, est hérissé de glaçons. Les troupeaux périssent ensevelis sous la neige; les cerfs succombent sous cette masse: à peine le bout de leur ramure paroît-il. Pour les prendre, on n'a besoin alors ni de chiens, ni de toiles, ni de flèches. On les tue de près, tandis que desespérés ils s'efforcent vainement d'écarter ces montagnes de neige qui les environnent, & de sortir de leur prison. Les Barbares, poussant de grands cris, se saisissent de leur proye, qu'ils emportent joyeusement dans leurs cavernes.

Ces peuples vivent sous terre *, dans des antres, où ils coulent des jours heureux. Ils brûlent des troncs d'arbres & des ormes entiers pour se garantir du froid. Ils passent les nuits à jouër & à boire d'une liqueur qui imite le vin, faite avec du froment ou des fruits sauvages [39]. C'est ainsi qu'ils vivent sans loix & sans police, vêtus de peaux de bêtes feroces, en butte aux vents qui tombent des monts Riphées.

Si vous voulez avoir des laines parfaites, gardez-vous de conduire vos brebis dans des lieux couverts d'épines & de ronces, ni dans des paturages trop gras. Ne composez votre troupeau que de brebis dont la toison soit blanche & fine. Quelque blan-

* Les peuples qui vivent sous terre, s'appellent Troglodytes. Il y en a dans tous les pays.

Nigra ſubeſt udo tantùm cui lingua palato;
Rejice, ne maculis infuſcet vellera pullis
Naſcentum, plenoque alium circumſpice campo.
Munere ſic niveo lanæ (ſi credere dignum eſt)
Pan, Deus Arcadiæ, captam te, Luna, fefellit;
In nemora alta vocans: nec tu aſpernata vocantem.
At cui lactis amor, cythiſum, lotoſque frequentes
Ipſe manu, ſalſaſque ferat præſepibus herbas.
Hinc & amant fluvios magis, & magis ubera tendunt,
Et ſalis occultum referunt in lacte ſaporem.
Multi jam excretos prohibent à matribus hœdos,
Primaque ferratis præfigunt ora capiſtris.
Quod ſurgente die mulſere, horiſque diurnis,
Nocte premunt: quod jam tenebris, & ſole cadente,
Sub lucem exportans calathis adit oppida paſtor,
Aut parco ſale contingunt, hyemique reponunt.
Nec tibi cura canum fuerit poſtrema: ſed unà
Veloces Spartæ catulos, acremque Moloſſum
Paſce ſero pingui: numquam cuſtodibus illis
Nocturnum ſtabulis furem, incurſuſque luporum,
Aut impacatos à tergo horrebis Iberos.
Sæpè etiam curſu timidos agitabis onagros,
Et canibus leporem, canibus venabere damas:
Sæpè volutabris pulſos ſylveſtribus apros
Latratu turbabis agens, monteſque per altos

che que soit celle d'un bélier, s'il a la langue noire, rejettez-le, de peur que les agneaux qui naîtroient de lui ne fussent marqués de noir. Cherchez en un autre pour le mettre dans votre troupeau. O Diane, s'il est permis de le croire, ce fut sous la figure d'un bélier blanc [40], que le Dieu d'Arcadie éblouït vos yeux, & vous entraîna dans le fond d'un bois, où vous daignâtes répondre à ses vœux.

Quiconque veut tirer de ses troupeaux du lait en abondance, doit garnir ses étables de cythise, de lotos, & d'herbes, dont les sels irritent la soif des chévres. Plus elles boivent, plus leurs mammelles s'emplissent : d'ailleurs le suc de ces herbes donne un goût excellent à leur lait.

Plusieurs ont coutume de sevrer les chevreaux, & pour cet effet, ils leur mettent des muselieres garnies de pointes de fer.

Il faut faire cailler durant la nuit le lait, qu'on a tiré le matin & dans la chaleur du jour. Pour celui qu'on a tiré le soir, il ne le faut faire cailler que le lendemain au lever du Soleil. Alors le Berger va le porter à la ville dans des paniers d'osier, ou bien il le sale un peu & le conserve pour l'hyver.

Que les chiens destinés à la garde de vos troupeaux ne soient pas le dernier objet de vos soins. Ceux de Sparte si legers à la course, & ceux d'Epire, vous les nourrirez d'une pâte faite avec du petit lait. Sous ces gardiens attentifs & fidéles, vous n'aurez à craindre ni l'incursion des loups, ni les voleurs de nuit, ni les surprises des brigands d'Iberie [41]. Vous pourrez tantôt forcer à la course les ânes sauvages si timides, les liévres, les daims, & tantôt relancer un

Ingentem clamore premes ad retia cervum.
Diſce & odoratam ſtabulis accendere cedrum,
Galbaneoque agitare graves nidore chelidros.
Sæpè ſub immotis præſepibus aut mala tactu
Vipera delituit, cœlumque exterrita fugit:
Aut tecto aſſuetus coluber ſuccedere, & umbræ,
Peſtis acerba boüim, pecorique aſpergere virus,
Fovit humum: cape ſaxa manu, cape robora paſtor,
Tollentemque minas, & ſibila colla tumentem
Dejice: jamque fugâ timidum caput abdidit altè,
Cum medii nexus, extremæque agmina caudæ
Solvuntur, tardoſque trahit ſinus ultimus orbes.
Eſt etiam ille malus Calabris in ſaltibus anguis,
Squamea convolvens ſublato pectore terga,
Atque notis longam maculoſus grandibus alvum:
Qui dùm amnes ulli rumpuntur fontibus, & dùm
Vere madent udo terræ, ac pluvialibus Auſtris,
Stagna colit: ripiſque habitans, hic piſcibus atram
Improbus ingluviem, raniſque loquacibus explet.
Poſtquam exhauſta palus, terræque ardore dehiſcunt,
Exilit in ſiccum; & flammantia lumina torquens
Sævit agris, aſperque ſiti, atque exterritus æſtu.
Ne mihi tùm molles ſub dio carpere ſomnos,
Neu dorſo nemoris libeat jacuiſſe per herbas;
Cum, poſitis novus exuviis, nitiduſque juventâ

ſanglier dans ſa bauge, ou faire entrer dans vos toiles un cerf épouvanté par vos cris.

Ayez ſoin de parfumer vos étables de l'odeur du cédre & du galbanum; c'eſt le moyen d'en éloigner les ſerpens. La vipére [42], dont le ſeul attouchement eſt funeſte, ſe cache ſouvent ſous la créche d'une étable, pour fuir la lumiere qui la trouble. La couleuvre, qui aime à être à couvert & à l'ombre, vient pareillement s'y réfugier. Ces reptiles ſont la peſte des troupeaux, qu'ils infectent de leur venin. Berger, arme-toi de pierres & de bâtons, & pourſui ces dangereux ennemis; ne ſois effrayé ni de leurs ſifflemens, ni de leurs menaces. Déja ils prennent la fuite & cachent leur tête dans des trous: mais on voit encore les cercles de leurs corps tortueux: les plis tárdifs de leur longue queuë ſont encore à découvert.

Il eſt dans les bois de la Calabre un Serpent des plus dangereux [43]. Couvert d'écailles, il rampe fiérement, dreſſe ſa tête, & offre un ventre long & tacheté. Quand les riviéres ſont débordées, quand les terres ſont abreuvées des pluyes du printems, il habite les marais, où il dévore les poiſſons & ſe raſſaſie de grenouilles. Mais lorſque les étangs ſont deſſechés, & qu'un Soleil brûlant entr'ouvre les terres de toutes parts, il s'élance dans les champs arides; il roule ſes yeux enflammés: la chaleur & la ſoif le rendent furieux. Que le Ciel me préſerve de me livrer alors au doux ſommeil en pleine campagne, ou de me coucher ſur l'herbe à l'ombre d'un bois, lorſque ce ſerpent dépouillé de ſa peau, abandonnant ſes petits ou ſes œufs [44], & rampant hors de ſon trou,

Volvitur, aut catulos tectis, aut ova relinquens;
Arduus ad Solem, & linguis micat ore trisulcis.
Morborum quoque te causas, & signa docebo.
Turpis oves tentat scabies, ubi frigidus imber
Altius ad vivum persedit, & horrida cano
Bruma gelu, vel cum tonsis illotus adhæsit
Sudor, & hirsuti secuerunt corpora vepres.
Dulcibus idcircò pluviis pecus omne magistri
Perfundunt, udisque aries in gurgite villis
Mersatur, missúsque secundo defluit amni.
Aut tonsum tristi contingunt corpus amurcâ;
Et spumas miscent argenti ac sulphura viva,
Idæasque pices, & pingues unguine ceras.
Scyllamque, elleborosque graves, nigrumque bitumen.
Non tamen ulla magis præsens fortuna laborum est,
Quam si quis ferro potuit rescindere summum
Ulceris os: Alitur vitium, vivitque tegendo,
Dùm medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat, & meliora Deos sedet omnia poscens.
Quin etiam ima dolor balantum lapsus ad ossa
Cùm furit, atque artus depascitur arida febris,
Profuit incensos æstus avertere, & inter
Ima ferire pedis salientem sanguine venam:
Bisaltæ quo more solent, acerque Gelonus,
Cùm fugit in Rhodopen, atque in deserta Getarum,
Et lac concretum cum sanguine potat equino.
Quam procul aut molli succedere sæpiùs umbræ

vient offrir sa tête rajeunie aux rayons du Soleil, & darder sa langue à trois pointes [45].

Je vous expliquerai maintenant les causes & les signes des maladies qui affligent les troupeaux. Souvent une honteuse galle infecte les brebis, lorsque la pluye ou le froid les ont pénétrées, ou lorsque nouvellement tondues elles ont sué sans s'être lavées, ou enfin lorsque leur peau a été déchirée par les ronces & les épines. C'est pour prévenir ce mal que les Bergers ont coutume de les baigner dans des ruisseaux, & qu'ils plongent les béliers dans des riviéres, où ils nagent en suivant le fil de l'eau. Le reméde de cette maladie est un onguent composé de marc d'huile d'olive, de l'écume de l'argent [46], de souffre vif, de poix & de cire grasse. On y joint le suc d'oignons de mer, l'hellébore *, & le bitume noir. Mais le meilleur reméde est de faire une incision, & de scarifier l'endroit ulcéré. Plus le mal est caché, plus il s'entretient & s'augmente; surtout si le pasteur tranquille en neglige la guérison, & s'il se contente d'implorer pieusement le secours des Dieux. Lorsque le poison a pénétré jusqu'aux os, & que la brebis est en proye à une brûlante fiévre, une saignée au pied en éteindra le feu. C'est la méthode des Bisaltes [47], & des Gelons, errans dans la Gothie déserte & sur le mont Rhodope, de ces peuples qui boivent du lait mêlé avec le sang de leurs chevaux.

Si vous voyez quelqu'une de vos brebis se reti-

* Les Anciens faisoient un grand usage de l'hellebore. *Tàm promiscuum*, dit Pline, *ut plerique studiorum gratiâ, ad providenda acrius quæ commentabantur, sæpius sumptitaverint.* L. 25.

Videris, aut ſummas carpentem ignaviùs herbas,
Extremamque ſequi, aut medio procumbere campo
Paſcentem, & ſeræ ſolam decedere nocti:
Continuò culpam ferro compeſce, priùs quàm
Dira per incautum ſerpant contagia vulgus.
Non tam creber agens hyemem ruit æquore turbo,
Quàm multæ pecudum peſtes: nec ſingula morbi
Corpora corripiunt, ſed tota æſtiva repentè,
Spemque, gregemque ſimul, cunctamque ab origine gentem.
Tùm ſciat, aërias Alpes, & Norica ſiquis
Caſtella in tumulis, & Iapidis arva Timavi
Nunc quoque poſt tanto videat, deſertaque regna
Paſtorum, & longè ſaltus latèque vacantes.
Hîc quondam morbo cœli miſeranda coorta eſt
Tempeſtas, totoque autumni incanduit æſtu;
Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum;
Corrupitque lacus; infecit pabula tabo.
Nec via mortis erat ſimplex: ſed ubi ignea venis
Omnibus acta ſitis miſeros adduxerat artus,
Rursùs abundabat fluidus liquor, omniaque in ſe
Oſſa minutatim morbo collapſa trahebat.
Sæpè in honore Deûm medio ſtans hoſtia ad aram,
Lanea dùm niveâ circumdatur infula vittâ,
Inter cunctantes cecidit moribunda miniſtros;

rer ſouvent à l'ombre, brouter avec nonchalance l'extrémité des herbes, marcher toujours derriére les autres, ſe coucher au milieu des paturages, & revenir ſeule & lentement à la bergerie, tuez-la, ſi vous m'en croyez, avant que la contagion ne ſe répande ſur tout votre troupeau [48]. La mer n'eſt pas plus expoſée aux tempêtes, que les animaux aux diverſes maladies qui les menacent. Elles n'attaquent pas ſeulement quelques bêtes en particulier, elles ravageront tout un troupeau, & ruineront toutes les eſpérances d'un malheureux Berger.

Si vous voulez voir un pareil déſaſtre, parcourez les Alpes Juliennes, les Bourgs fortifiés de la Noricie, & les champs de l'Iapidie [49] arroſés des eaux du Timave. Dans ces triſtes contrées, où régna autrefois une affreuſe mortalité, les paturages & les bois ſont encore aujourdui de vaſtes ſolitudes. La contagion vint de l'air corrompu par les chaleurs exceſſives de l'automne. Les fontaines & tous les herbages furent empoiſonnés, & un venin mortel ſe gliſſa dans le ſang de tous les animaux, & même des bêtes féroces. Tous périſſoient, & leur mort n'étoit point ordinaire. Une ardente ſoif deſſéchoit leurs veines, & tous leurs membres. Leur ſang n'étoit plus qu'une lymphe acre, qui rongeoit leurs os déja conſumés par la maladie. Souvent la victime prête à être immolée au pied de l'autel, & déja ceinte de la bandelette ſacrée [50], expiroit entre les mains du Sacrificateur, trop lent à la frapper. Si le Prêtre en immoloit quelqu'une, l'infection ne permettoit pas d'en mettre les entrailles ſur l'autel pour y être brûlées, & l'Auſpice n'en pouvoit tirer aucun

Aut ſi quam ferro mactaverat ante ſacerdos,
Inde neque impoſitis ardent altaria fibris,
Nec reſponſa poteſt conſultus reddere vates:
Ac vix ſuppoſiti tinguntur ſanguine cultri,
Summaque jejunâ ſanie infuſcatur arena.
Hinc lætis vituli vulgò moriuntur in herbis,
Et dulces animas plena ad præſepia reddunt.
Hinc canibus blandis rabies venit, & quatit ægros
Tuſſis anhela ſues, ac faucibus angit obeſis.
Labitur infelix ſtudiorum, atque immemor herbæ
Victor equus, fonteſque avertitur, & pede terram
Crebra ferit: demiſſæ aures, incertus ibidem
Sudor, & ille quidem morituris frigidus: aret
Pellis, & ad tactum tractanti dura reſiſtit.
Hæc ante exitium primis dant ſigna diebus.
Sin in proceſſu cœpit crudeſcere morbus,
Tùm verò ardentes oculi, atque attractus ab alto
Spiritus, interdùm gemitu gravis, imaque longo
Ilia ſingultu tendunt: it naribus ater
Sanguis, & obſeſſas fauces premit aſpera lingua.
Profuit inſerto latices infundere cornu
Lenæos: ea viſa ſalus morientibus una.
Mox erat hoc ipſum exitio, furiiſque refecti
Ardebant: Ipſique ſuos jam morte ſub ægrâ
(Dii meliora piis, erroremque hoſtibus illum!)
Diſciſſos nudis laniabant dentibus artus.

préſage.

préſage. A peine lui avoit-on donné le coup mortel, que la terre paroiſſoit teinte d'un ſang noirâtre. Les jeunes taureaux mouroient au milieu des plus gras paturages, ou venoient rendre les derniers ſoupirs dans leurs étables abondamment pourvuës de toute ſorte de fourages. Les chiens les plus doux étoient en proye à la rage ; la toux violente, jointe à l'enflure de la gorge, faiſoit perdre la reſpiration aux pourceaux. Ces ſuperbes courſiers, ſi ſouvent vainqueurs dans les combats de la courſe, abattus par le mal dédaignoient l'herbe des prairies, & l'eau des fontaines. Ils frapoient la terre de leur pied languiſſant, & baiſſoient leurs triſtes oreilles. Leur peau dénuée de ſuc étoit collée ſur leurs os ; ils paroiſſoient baignés d'une ſueur, dont la cauſe étoit inconnue, & qui devenoit bientôt la froide ſueur de la mort.

Tels étoient les premiers ſymptomes de la maladie dont ils étoient attaqués : mais ſes progrès étoient encore plus terribles. Leurs yeux s'enflammoient, & ils ne reſpiroient qu'avec peine ; ils pouſſoient de profonds gémiſſemens, & leurs flancs étoient agités de battemens continuels. Un ſang noir couloit de leurs narines, & leur langue enflée comprimoit tous les vaiſſeaux de la gorge. D'abord on tenta avec quelque ſuccès de leur faire avaler du vin par le moyen d'une corne ; & l'on crut ce reméde efficace & unique. Mais bientôt il devint funeſte aux animaux malades, & ſe convertiſſant en poiſon, il les rendit furieux juſqu'à ſe déchirer l'un l'autre. (Grands Dieux, préſervez Rome d'une telle fureur : inſpirez-la plûtôt à ſes ennemis.)

Ecce autem duro fumans ſub vomere taurus
Concidit, & mixtum ſpumis vomit ore cruorem;
Extremoſque ciet gemitus : it triſtis arator,
Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Non umbræ altorum nemorum, non mollia poſſunt
Prata movere animum, non qui per ſaxa volutus
Purior electro campum petit amnis : at ima
Solvuntur latera, atque oculos ſtupor urget inertes;
Ad terramque fluit devexo pondere cervix.
Quid labor, aut benefacta juvant? quid vomere terras
Invertiſſe graves? atqui non Maſſica Bacchi
Munera, non illis epulæ nocuere repoſtæ :
Frondibus & victu paſcuntur ſimplicis herbæ.
Pocula ſunt fontes liquidi, atque exercita curſu
Flumina : nec ſomnos abrumpit cura ſalubres.
Tempore non alio dicunt regionibus illis
Quæſitas ad ſacra boves Junonis, & uris
Imparibus ductos alta ad donaria currus.
Ergo ægrè raſtris terram rimantur, & ipſis
Unguibus infodiunt fruges : monteſque per altos
Contentâ cervice trahunt ſtridentia plauſtra.
Non lupus inſidias explorat ovilia circùm,

D'une autre part, on voyoit un taureau fumant sous le joug, tomber tout à coup, vomir du sang & de l'écume, & rendre les derniers soupirs. Le triste Laboureur laissoit sa charrue & son travail, & dételoit son taureau affligé de la mort de son compagnon. Ni le salutaire ombrage des bois, ni l'agréable verdure des prairies, ni l'onde pure des ruisseaux, coulans sur du gravier & serpentans dans les campagnes, ne pouvoient réjouir les troupeaux foibles & languissans. On voyoit leurs flancs creusés, leurs yeux éteints, & leur tête panchée succomber sous son propre poids. C'est en vain que leur travail pénible avoit enrichi leur maître, qui ne les pouvoit soulager. Cependant ni l'excès du vin Massique, ni l'abondance des mets exquis [11] ne leur avoient point causé ce mal redoutable. Les feuilles des arbres, l'herbe des prairies avoient été leur seule nourriture : leur breuvage n'étoit que l'eau transparente des fontaines, ou celle des riviéres que leur cours épure. Leur sommeil n'avoit point été troublé par d'affreuses inquiétudes.

Ce fut alors, dit-on, qu'on chercha [12] dans ces contrées deux bœufs pareils, pour conduire au temple de Junon un chariot chargé de présens pour la Déesse, & qu'on fut obligé de le faire traîner par des bufles de différente grandeur [13]. Dans la disette de bœufs & de chevaux, le Laboureur se vit réduit à remuer son champ avec la bêche & le rateau, à faire avec sa main des sillons, pour enfouir la semence dans la terre, & à traîner lui-même, chargé d'un collier, ses charettes jusqu'au haut des montagnes. Alors le loup ne tendoit plus d'em-

Nec gregibus nocturnus obambulat : acrior illum
Cura domat : timidi damæ, cervique fugaces
Nunc interque canes, & circùm tecta vagantur.
Jam maris immenſi prolem, & genus omne natantum
Littore in extremo, ceu naufraga corpora, fluctus
Proluit ; inſolitæ fugiunt in flumina Phocæ.
Interit & curvis fruſtrà defenſa latebris
Vipera, & attoniti ſquammis aſtantibus hydri.
Ipſis eſt aër avibus non æquus, & illæ
Præcipites altâ vitam ſub nube relinquunt.
Præterea, nec jam mutari pabula refert ;
Quæſitæque nocent artes : ceſſere magiſtri
Phillyrides Chiron, Amythaoniuſque Melampus.
Sævit & in lucem Stygiis emiſſa tenebris
Pallida Tiſiphone, morbos agit ante metumque,
Inque dies avidum ſurgens caput altiùs effert.
Balatu pecorum, & crebris mugitibus amnes,
Arenteſque ſonant ripæ, colleſque ſupini.
Jamque catervatim dat ſtragem, atque aggerat ipſis
In ſtabulis turpi dilapſa cadavera tabo :
Donec humo tegere, ac foveis abſcondere diſcant.
Nam neque erat coriis uſus, nec viſcera quiſquam
Aut undis abolere poteſt, aut vincere flammâ.
Nec tondere quidem morbo, illuvieque pereſa

bûches aux troupeaux, & ne tâchoit point de surprendre les bergeries pendant la nuit. Un autre mal que la faim le tourmentoit. Le daim timide, le cerf fugitif, ne redoutoient plus les chiens, & sans crainte approchoient des maisons.

Les eaux de la mer se ressentirent de la contagion. On vit les poissons, & les monstres qu'elle porte dans son sein, flotter près de ses rivages, ou poussés par le flot demeurer étendus sur le sable, tels que d'infortunés matelots qui ont fait naufrage. Les veaux marins entroient dans les fleuves, dont les eaux leur étoient inconnues. La vipére même & tous les serpens, herissant leurs écailles, expiroient dans leurs trous, tandis que les oiseaux, victimes de l'infection de l'air, périssoient au milieu des nues, & tomboient morts sur la terre.

Ce fut en vain qu'on fit changer de paturages aux troupeaux. Tous les remédes, loin de guérir, devinrent nuisibles, & la force du mal triompha de toute la science des Chirons & des Melampes [54]. La pâle Tisiphone échapée des enfers causoit tous ces affreux ravages. Précedée des Maladies & de la Peur, elle parcouroit les campagnes, & se rendoit de jour en jour plus redoutable. Les rivages desséchés, & les montagnes arides ne retentissoient que du triste bélement des brebis, & du lamentable mugissement des taureaux. La cruelle Furie sans cesse entassoit dans les champs & dans les étables les cadavres infects des animaux empoisonnés, que l'on enterroit ensuite dans des fosses profondes; car on ne pouvoit faire aucun usage de leurs peaux. Ni l'eau ni le feu ne pouvoit les purifier. On ne s'avi-

Vellera, nec telas possunt attingere putres.
Verum etiam invisos si quis tentârat amictus,
Ardentes papulæ, atque immundus olentia sudor
Membra sequebatur : nec longo deinde moranti
Tempore, contactos artus sacer ignis edebat.



ſoit point non plus de vouloir profiter de la toiſon des brebis, que la contagion avoit fait périr. Si quelques-unes de ces laines avoient été travaillées, perſonne n'oſoit y toucher, ni encore moins s'en revêtir. Quiconque étoit aſſez imprudent pour le faire, voyoit à l'inſtant ſon corps couvert de puſtules ardentes, & inondé d'une ſueur infecte; & bientôt il ſe ſentoit conſumé par un feu dévorant, que rien ne pouvoit éteindre [55].



REMARQUES
SUR LE TROISIÉME LIVRE
DES GEORGIQUES.

Ce troisiéme Livre des Georgiques est à mon gré le plus parfait de cet Ouvrage, & celui où il y a le plus de vraye poësie. On y trouve moins de préceptes que de descriptions, avec des digressions très-belles. Nos Modernes y verront la différence qu'il y a entre le style noble & pompeux, & le style boursouflé & emphatique. Ce n'est point ici une *Muse hydropique*, pour me servir de l'expression du plus grand de nos Poëtes, que nous avons perdu; & dont la postérité, en admirant ses ouvrages, nous reprochera le triste sort. Le sujet de ce Livre sont les animaux qui servent à l'agriculture, les chevaux, les bœufs, les vaches; ensuite les troupeaux de chévres & de moutons, & les chiens qui les gardent. Puis les maladies ausquelles ces animaux sont sujets; ce qui donne occasion à l'Auteur de décrire une peste qui régna autrefois parmi les animaux; description qui est l'épilogue du Livre. Le Temple imaginaire, les cérémonies & les jeux institués en l'honneur d'Auguste; la course des Chevaux, les amours des Taureaux, & cette passion chez les jeunes gens; les rigueurs du froid dans la Scythie, & enfin la contagion répandue parmi les animaux: tels sont les ornemens de ce Livre 3e des Georgiques, bien différens des froids épisodes de quelques-uns de nos Poëtes modernes, qui ont publié en latin des poëmes didactiques.

[1] *Vénérable Palès, & toi illustre Pasteur d'Amphryse.* Virgile invoque Palès Déesse des Bergers, qui présidoit aux paturages. On lui offroit du lait, dans les sacrifices en son honneur, & ses fêtes qui s'appelloient *Palilia*, se célébroient le 12 des Kalendes de May, c'est-à-dire, le 19 Avril, jour auquel on croyoit que Romulus avoit commencé à

bâtir la ville de Rome. Le Poëte invoque aussi le Berger d'Amphryse, c'est-à-dire, Apollon, qui sur les bords du fleuve Amphryse, selon la fable, garda les troupeaux d'Admete Roy de Thessalie. Callimaque fait entendre dans une de ses hymnes, que ce Dieu ne s'étoit chargé de cet emploi, que parce qu'il étoit devenu amoureux de ce jeune Prince, qui étoit fort beau; mais, selon la commune mythologie, ce fut une peine que Jupiter lui imposa, pour avoir tué des Cyclopes.

[2] *L'impitoyable Eurystée & les sanglans autels du détestable Busiris.* Eurystée, Roy de Mycenes, fils d'Amphitryon & d'Alcmene, par l'ordre de Junon, ordonna à Hercule son frere qu'elle haïssoit, des travaux pénibles & périlleux. C'est pourquoi Virgile l'appelle *Eurysthea durum.* A l'égard de Busiris, ce fut un Roy d'Egypte très-cruel, qui immoloit à ses Dieux les étrangers qui venoient dans ses états. Hercule y étant arrivé, l'égorgea lui-même, avec son fils Amphidamas & ses ministres, aux pieds des mêmes autels. L'épithete d'*Illaudati* que Virgile lui donne veut dire qu'il n'avoit aucune qualité louable. *Illaudatus* signifie *qu'on ne peut louer*, comme *invictus* signifie *invincible.* Si l'épithete paroît trop foible, qu'on fasse réflexion que les plus méchans Princes ont eu des panégyristes, & que c'est peindre fortement un méchant Roy, que de dire de lui, que personne n'a eu le front de le louer.

[3] *Qui est-ce qui n'a pas chanté l'avanture d'Hylas ?* Hylas, jeune homme très-beau, dont Hercule fut amoureux. Dans le voyage des Argonautes à Colchos, les Nymphes éprises de sa beauté, l'enlevérent près d'une fontaine où il étoit allé puiser de l'eau. Ses compagnons qui l'adoroient, désesperés de sa perte, firent retentir les rivages de leurs cris. Ecl. 6.

Hylam nautæ quo fonte relictum
Clamassent; ut littus, Hyla, Hyla, omne sonaret.

[4] *Hippodamie, & Pélops, si célébre par son épaule d'ivoire & par son, &c.* Hippodamie étoit fille d'Oenomaüs, Roy d'Elide. L'Oracle ayant prédit au pere qu'il seroit tué un jour

par son gendre, il déclara que celui là seul épouseroit sa fille, qui pourroit le vaincre à la course des chars. Mais que s'il étoit vaincu, il seroit mis à mort. Il avoit des chevaux admirables, engendrés par le vent, & qui en avoient la vitesse. Treize Princes périrent dans cet exercice. Le 14e fut plus heureux. Pelops fils de Tantale ayant corrompu l'Ecuyer du Roy, qui mit au char de son maître un essieu qui se rompit, Oenomaüs tomba & sa chute lui fit perdre la vie. Pelops épousa Hippodamie. Ce Pelops, fils de Tantale, avoit une épaule d'ivoire. V. le Diction. de la fable de M. Chompré, qui raconte différemment l'histoire d'Hippodamie, & d'Oenomaüs.

[5] *J'y emmenerai avec moi les Nymphes de l'Helicon.* Virgile ne veut pas dire par ces mots, qu'il est le premier Poëte Romain, mais le premier Poëte de Mantoue. *Lucrece*, L. I. v. 117. dit d'Ennius.

Qui primus amæno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam
Per gentes Italas.

Il dit ensuite de lui-même & de ses vers, dans le même Livre.

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo : juvat integros accedere fontes,
Atque haurire ; juvatque novos decerpere flores ;
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarunt tempora Musæ :
Primùm quod magnis doceo de rebus, & arctis
Relligionum animos nodis exsolvere pergo :
Deinde quod obscurâ de re tam lucida pango
Carmina, Musæo contingens cuncta lepore.

[6] *O Mantoue je serai le premier que tu verras chargé de palmes cueillies dans l'Idumée.* Les palmes Iduméennes signifient figurément de magnifiques palmes. L'Idumée, province de

Syrie, étoit célébre pour ses palmiers. En prenant ces palmes au sens propre, il paroît que le Poëte ajouta ces vers à son poëme dans le voyage qu'il fit en Orient.

[7] *J'éleverai un temple de marbre, &c.* Ce temple, que Virgile promet de bâtir en l'honneur d'Auguste, avec des fêtes, est une idée poëtique fort belle. Il y avoit dans la Grece quatre sortes de jeux ; les Olympiques, les Pythiens, les Isthmiens, & les Néméens. Les jeux Olympiques qui duroient cinq jours, se célébroient près de la ville d'Olympie, tous les quatre ans. De-là viennent les Olympiades : Les vainqueurs y obtenoient une couronne d'olivier. Les jeux Pythiens étoient en l'honneur d'Apollon : le vainqueur étoit Couronné de laurier. Les Isthmiens étoient en l'honneur de Neptune, & les Néméens en l'honneur d'Hercule. Tous les vainqueurs portoient des palmes à la main. L'*Alphée* étoit une riviere d'Elide dans le Péloponnese, près de la ville d'Olympie. Les bois de Molorque désignent les jeux Néméens. Virgile ne parle ici que de deux jeux ; des jeux d'Olympie & de ceux de Némée. Le *Ceste* étoit un gantelet armé de fer.

[8] *Les captifs Bretons levent la toile, qui offre aux yeux les victoires remportées sur leur nation.* Ce vers *purpureâ intexti tollent aulæa Britanni*, qui est fort obscur, a besoin d'explication. 1°. *Aulæa* est la même chose que ce que les Grecs appelloient *peripetasmata*, de grands voiles, des rideaux, des tapisseries. Pline nous apprend que les Romains donnérent ce nom aux tapisseries, lorsqu'Attale, Roy de Pergame eut institué le peuple Romain héritier de ses Etats, & de tous ses biens. Parmi les meubles de son Palais, il y avoit des tapisseries magnifiques brodées d'or. Ainsi *aulæa ab aulâ*. C'est à la richesse des meubles d'Attale qu'Horace fait allusion dans sa 1e Ode, par ces mots *Attalicis conditionibus*. 2°. Les Bretons avoient été vaincus deux fois par Jule Cesar, & non par Octavien, comme Servius le dit. Jule Cesar fit deux descentes dans leur isle., & ayant reçu d'eux des ôtages, & fait esclaves plusieurs de cette nation, il les envoya à Rome, & l'on prétend qu'ils furent employés au service du théatre. 3°. Le mot *intexti* veut dire,

que les victoires remportées sur les Bretons par Jule Cesar étoient représentées sur ces tapisseries.

[9] *Les combats livrés aux Gangarides.* Ce sont les peuples Indiens, situés sur les bords du Gange.

[10] *Les colomnes seront formées de l'airain enlevé à nos ennemis.* Virgile fait allusion à la victoire qu'Octave remporta sur M. Antoine & Cléopatre près d'Alexandrie, par la défection de ceux de leur parti, l'an de Rome 724. Servius dit, que des proues des navires Egyptiens, Octave fit faire quatre colomnes d'airain.

[11] *L'Armenien repoussé.* Il y a dans le texte, *pulsumque Niphatem.* Le *Niphate* étoit une montagne d'Armenie, ainsi le *Niphate repoussé* signifie la victoire d'Octave sur les Armeniens. Que le nom d'une montagne soit employé pour celui des peuples qui l'habitent, nous en avons un bel exemple dans le Livre 10. de l'Eneïde, v. 13. *Alpes immittet apertas.* Le mot de *Quirinus* signifie en cet endroit Octave. C'est une flatterie du Poëte. *Quirinus* est proprement le surnom de Romulus. Il avoit été délibéré dans le Sénat, si l'on donneroit à Octave le nom du fondateur de Rome. Au reste, Octave ne vainquit jamais les peuples du Gange, ni les Parthes, ni les Arabes, si ce n'est peut-être dans les combats d'Actium & d'Alexandrie contre M. Antoine, qui avoit dans son armée des Arabes, des Indiens, & des Parthes.

[12] *L'envie infortunée, &c.* Octave ne pouvoit manquer d'avoir alors beaucoup d'ennemis secrets, parmi les anciens partisans de Sexte Pompée, & de M. Antoine.

[13] *Les serpens d'Ixion, &c.* Selon la fable, *Ixion* étoit fils de Phegias, Roy des Lapithes dans la Thessalie. Il devint amoureux de Junon, & crut jouir d'elle sous l'apparence d'une nuée qui la répréséntoit. Ce fut un tour que Jupiter lui joua. Cependant les Centaures naquirent de cette avanture, & Ixion se vanta d'avoir eu les faveurs de la Reine des Dieux. Pour le punir, Jupiter le foudroya. Son supplice aux enfers, fut d'être attaché avec des serpens à une roue qui tournoit sans cesse. *Sisyphe*, fils d'Eole, étoit un fameux chef de voleurs dans l'Attique, que Thésée tua.

Son ſupplice dans les enfers fut de rouler ſans ceſſe une meule depuis le bas d'une montagne, juſqu'au ſommet, d'où elle retomboit dans la vallée.

[14]. *Les cris du mont Citheron*, *&c.* Virgile fait ici mention des montagnes les plus célébres, ſoit pour les bœufs, ſoit pour les chiens de chaſſe, ſoit pour les chevaux. Le *Citheron* étoit dans la Beotie, pays de la Grece qui tiroit ſon nom du grand nombre de bœufs qu'il nourriſſoit. Le *Taygete* étoit dans la Laconie. A l'égard d'*Epidaure*, c'étoit une ville du Péloponneſe dans l'Argie. Les chevaux de ce pays étoient renommés, ainſi que ceux de Mycénes & d'Epire. Auſſi Virgile en parlant d'un beau cheval, dit plus bas,

Et patriam Epirum referat, forteſque Mycenas.

[15] *Tel fut le cheval Cyllare*, *&c.* Le *Cyllare*, fut le cheval de Pollux fameux cavalier. D'autres Poëtes ne lui donnent que la qualité de bon Athléte, & attribuent à ſon frere Caſtor celle de bien manier un cheval. Selon Valere Flaccus, & Claudien, le cheval *Cyllare* étoit celui que Caſtor montoit. Pollux eſt appellé *Amyclæus*, d'Amycle, ville de la Laconie, où il étoit né.

[16] *Tels furent ceux de Mars*, *&c.* Les chevaux de Mars ſe nommoient, ſelon Servius, δεῖμος & φόβος (la *crainte*, & la *terreur*) mais ces noms qui ſe trouvent dans Homere, ſont ceux des cochers de Mars & non de ſes chevaux, Ἵππυς κέλετο Δεῖμόντε φόβοντε γέυγνυμεν, *Iliad.* L. 15. A l'égard des chevaux immortels d'Achille, engendrés par le Zéphire & par la Harpye Podarge, ils ſe nommoient *Balios*, & *Xantos*.

[17] *Tel parut l'amoureux Saturne*, *&c.* Saturne étant devenu amoureux de Phylire, fille de l'Ocean, fut ſurpris avec elle par ſa femme Ops, ou Rhea; il ſe ſauva, ſous la figure d'un cheval, ſur le mont Pélion. Phylire eut de lui le fameux Centaure Chiron.

[18] *Erichthon a le premier inventé les chars.* Erichthon a paſſé pour l'inventeur des chars à quatre chevaux. Pline dit, L. 7. c. 56. *Bigas primùm junxit Phrygum natio*, *quadrigas Erichthonius.*

[19] *Les Lapithes trouvérent l'art de monter les chevaux.* Virgile suppose que les Lapithes furent les premiers qui domptérent & montérent les chevaux. Les Poëtes ne sont pas d'accord sur cet article. Pline dit, L. 7. c. 56. *qu'un Pelethronien inventa le frein & la selle des chevaux ; & que les Thessaliens, appellés Centaures, voisins du mont Pelion combattent à cheval.* Les Lapithes étoient voisins des Centaures. Pelethron étoit une ville du pays des Lapithes.

[20] *Dans les bois du mont Silare, &c.* Le *Silare*, aujourdui nommé *il selo*, étoit un fleuve de la Lucanie. L'*Alburne* en étoit une montagne, aujourdui *Alburno.* Le Tanagre qu'on nomme aujourdui *il negro*, y prend sa source. C'est une petite riviere, qui est souvent à sec dans l'été. Aussi Virgile dit *Sicci ripa Tanagri.*

[21] Ce *cruel Insecte fut autrefois l'instrument de la vengeance de Junon contre la fille d'Inachus, &c.* Voyez le Dictionnaire de la fable de M. Chompré, sur l'histoire d'Io fille d'Inachus Roy d'Argos, sa métamorphose en vache, & la piqûre du Taon qui la fit courir jusqu'en Egypte, où ayant recouvré sa premiére forme, elle épousa le Roy Osiris, & fut dans la suite adorée des Egyptiens sous le nom d'Isis.

[22] *Sur les bords de l'Alphée, &c.* L'Alphée fleuve de l'Elide dans le Peloponnese, près d'Olympie. Pise étoit ou une ville ou une fontaine du même pays.

[23] *S'ils viennent seulement à sentir l'odeur d'une cavalle.* Il y a dans le texte, *notas odor attulit auras.* En bonne Physique, c'est l'air qui apporte l'odeur. Mais les Poëtes sont dispensés du langage exact. L'odeur d'un corps fait que l'air se charge de ses corpuscules : ainsi cette odeur apporte au nez, pour ainsi dire, un air odoriférant : *odor attulit auras.*

[24] *Le Sanglier amoureux aiguise ses défenses.* Il y a dans le texte, *Sabellicus sus*, un *sanglier Sabin.* (*Dentesque Sabellicus exacuit sus*) Quelques-uns l'entendent d'un pourceau domestique.

[25] *Il ose, dans la nuit la plus obscure, traverser un bras de mer à la nage.* Virgile fait ici allusion à l'avanture de Leandre & de Hero. Leandre amoureux de Hero, pour l'aller

trouver, passoit souvent à la nage dans la nuit, le détroit de l'Hellespont (les Dardannelles). Car il demeuroit dans la ville d'Abydos d'un côté du détroit, & elle faisoit son séjour de l'autre côté, dans la ville de Sestos.

[26] *Des lynxs de Bacchus, &c.* Ce sont des tygres, qui trainent ordinairement le char de Bacchus chez les Poetes: ici ce sont des Lynxs, espece de loups cerviers, dont il est parlé dans la VIII[e] Eclogue.

[27] *Lorsque Glaucus fut dechiré par les quatre jumens qui tiroient son char.* Glaucus né à Potnia, village de Béotie, étoit fils de Sisyphe. Ayant voulu empêcher ses jumens d'être sautées par des étalons, croyant les rendre par là plus vigoureuses & plus légéres à la course, il fut puni par Venus, qui rendit ses cavalles si furieuses, qu'elles mirent en piéces leur maître.

[28] *Elles franchissent le mont Gargara, & passent à la nage le torrent d'Ascagne.* L'*Ascagne* étoit un fleuve de Bithynie, en Asie, & *Gargara* une partie du mont Ida; c'étoit aussi le nom d'une ville dans la Troade. La montagne & le fleuve représentent ici poëtiquement toutes les montagnes & toutes les riviéres.

[29] *Elles sont fécondées par ce vent.* Solin, Columelle, Varron, assurent qu'il y a des cavalles dans la Lusitanie, vers Lisbonne, que le vent seul fait engendrer. Justin plus sensé qu'eux traite cela de fable (Liv. 44.) & explique le fait dans le sens figuré. Virgile suit ici l'opinion d'Aristote, & prétend que le vent produit dans les cavalles de ce pays-là un virus, appellé *hippomanes;* ce qui n'est pas moins fabuleux. Les Poëtes doivent adopter les prejugés vulgaires, lorsqu'ils leur fournissent de belles images. Comme il est ici fait mention de vents différens, je dirai une fois pour toutes que le Zéphire est le vent d'Ouest, le Borée le vent du Nord, l'Auster le vent de Sud, l'Eurus le vent d'Est, & le *Corus* ou *Caurus* le vent de Nord-Ouest.

[30] *Lorsque le Soleil commence à sortir du Verseau.* Il y a dans le texte, *extremoque irrorat Aquarius anno.* Les Poëtes ont feint que Ganyméde, fils de Tros, fut enlevé au ciel par Jupiter, qui épris de sa rare beauté, se transforma

en aigle. Jupiter lui donna l'emploi d'Hebé dans le ciel, qui étoit de verser du nectar aux Dieux. Il fut dans la suite changé en cette constellation, appellée Aquarius. V. *Æneid.* L. 5. v. 252.

[31] *Cette laine que la précieuse teinture de Tyr embellit d'une couleur éclatante.* Il y a dans le texte, *quamvis Milesia magno vellera mutentur Tyrios incocta rubores* Milet étoit une ville sur les confins de l'Ionie & de la Carie; où il y avoit de fameuses manufactures de laine. Cyniphe dont il est fait mention ensuite, est un fleuve d'Afrique, près du pays des Garamantes, sur les bords duquel on voyoit des boucs très-chargés de poil. *Incana menta* signifient des mentons blancs. Au L. VI. de l'Eneide, v. 809. *Incanaque menta Regis Romani.*

[32] *Les rivages de la mer retentissent du chant des Alcyons, &c.* Ceyx fils de Lucifer Roy de Trachinie, étant allé consulter l'Oracle de Claros, fit naufrage dans la mer Egée. Sa femme Halcyone, fille d'Eole, ayant vu le corps de son mari, que la mer avoit rejetté sur le rivage, se jetta sur lui pour l'embrasser. Ils furent l'un & l'autre changés en oiseaux, qu'on appelle Alcyons. Tous les ans, lorsque le tems de leur accouplement est venu, la mer est calme durant 7, 11, ou 14 jours. Ces jours s'appellent pour cela, *Dies Alcyonii*, & arrivent vers le solstice d'hyver. C'est pour cela que Virgile appelle ces oiseaux, *Dilectæ Thetydi.*

[33] *Acanthis* signifie proprement un chardonneret. Mais comme ils ne chantent point la nuit, il s'agit ici des rossignols. C'est le sentiment de plusieurs Interprétes, qui disent qu'*Acanthis* signifie aussi un rossignol.

[34] *Le Berger Africain parcourt ces pays immenses, &c.* Ces Bergers étoient Nomades ou Numides. On appelle Nomades tous les peuples qui n'ont point de demeure fixe, comme les Scythes, & encore aujourdui plusieurs nations Tartares. Les Germains étoient autrefois Nomades. V. Tacite *de moribus Germanorum.* V. aussi l'*histoire des Celtes*, par M. Pelloutier.

[35] *Avec son chien fidéle.* Il y a dans le texte, *Amycleumque canem.* Amycla étoit une ville de Laconie, dont les chiens

chiens de chaſſe étoient renommés. J'en ai fait mention ci-devant au ſujet du vers 89. de ce même Livre. *Talis Amiclæi domitus Pollucis habenis Cyllarus.*

[36] *Le Soldat Romain qui marche chargé d'un poids énorme, &c.* Végece L. 1. dit que le fardeau que les ſoldats Romains portoient ordinairement dans leur marche, étoit de 60 liv. Ciceron dit, *Tuſcul.* L. 2. n. 37. *Qui labor, quantus agminis? ferre plus dimidiati menſis cibaria, ferre ſi quid ad uſum velint, ferre vallum. Nam ſcutum, gladium in onere noſtri milites non plus numerant, quàm humeros, lacertos, manus.* Voici comme s'exprime à ce ſujet M. le Préſident de Monteſquieu dans ſon excellent livre *de la Grandeur & de la décadence des Romains.* » Pour que les Romains puſſent avoir des ar» mes plus péſantes que celles des autres hommes, il fal» loit qu'ils ſe rendiſſent plus qu'hommes ; c'eſt ce qu'ils » firent par un travail continuel qui augmentoit leur for» ce, & par des exercices qui leur donnoient de l'adreſſe, » laquelle n'eſt autre choſe qu'une juſte diſpenſation des for» ces que l'on a. Nous remarquons aujourdui que nos ar» mées périſſent beaucoup par le travail immodéré des ſol» dats (ſur-tout par le fouillement des terres) & cependant » c'étoit par un travail immenſe que les Romains ſe con» ſervoient. La raiſon en eſt, je crois, que leurs fatigues » étoient continuelles, au lieu que nos ſoldats paſſent ſans » ceſſe d'un travail extrême à une extrême oiſiveté ; ce qui » eſt la choſe du monde la plus propre à les faire périr : On » accoutumoit les ſoldats Romains à aller le pas militaire, » c'eſt-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, & quel» quefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur fai» ſoit porter des poids de 60 livres : on les entretenoit dans » l'habitude de courir & de ſauter tout armés : ils prenoient » dans leurs exercices des épées, des javelots, des flêches, » d'une péſanteur double des armes ordinaires, & ces » exercices étoient continuels. » V. dans Tite Live, L. 26. les éxercices que Scipion l'Afriquain fit faire aux ſoldats, après la priſe de Carthage la neuve, ou Carthagene. Marius, malgré ſa vieilleſſe, alloit tous les jours au champ de Mars. Pompée à l'âge de 58. ans alloit combattre tout ar-

mé avec les jeunes gens; il montoit à cheval, couroit à bride abbatue, & lançoit des javelots (Plut. *Vie de Marius & de Pompée.*) » Ce n'étoit pas seulement dans le camp, poursuit le même Auteur, qu'étoit l'école militaire; il y avoit » dans la ville un lieu, où les citoyens alloient s'éxercer; » c'étoit le champ de Mars. Après le travail, ils se jettoient » dans le Tybre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager » & nettoyer la poussiére & la sueur. « Quelques-uns ont condamné ce travail outré des Romains, & l'excès de leurs éxercices, sur tout des fardeaux qu'ils portoient dans leurs marches. L'*injusto sub fasce*, qu'on lit ici, semble mettre Virgile de leur côté. Mais la plûpart des Interprétes croyent qu'*injusto* ne signifie en cet endroit que *duro*. Quoiqu'il en soit, il y avoit à Rome de jeunes gens, à qui ces pénibles exercices ne plaisoient pas, & qui aimoient mieux vivre comme la plûpart de nos jeunes Seigneurs. Tel étoit le jeune Sybaris, à qui Horace fait ces reproches :

Cur apricum
Oderit campum, patiens pulveris atque solis ?
Cur neque militaris
Inter æquales equitet, Gallica nec lupatis
Temperet ora frænis ?
Cur timet flavum tiberim tangere ? Cur olivum
Sanguine viperino
Cautius vitat ? Neque jam livida gestat armis
Brachia, sæpe disco
Sæpe trans finem jaculo nobilis expedito ?

[17] *Les bords du Palus Méotis.* On l'appelle aujourdui *la mer Blanche.* Elle est située au-delà du Pont-Euxin, dont elle est séparée par le Bosphore Cymmerien. Le Tanaïs y décharge ses eaux. Il semble que *Mæotis* devroit s'écrire par un *e* simple, & non par la diphtongue *æ*, puisque la

ſyllabe *Mæ* eſt breve. Ovide dit, *Triſt.* 3. 12. 3. *Longior antiquis viſa Mæotis hyems.* La plûpart des Auteurs françois ont dit juſqu'ici, *le Palus Méotide*, ce qui eſt ridicule. J'aimerois autant dire, la ville de *Memphide*, le Tyran *Buſiride*, &c. Le nom doit répondre en françois au nominatif grec & non au génitif.

[38] *Là on ne voit ni herbes dans les campagnes, &c.* Il ne faut pas prendre à la lettre ce que Virgile dit ici du pays de la Scythie. Les Anciens connoiſſoient peu les pays Septentrionaux, & éxagéroient la rigueur de ces climats. Avant que les Romains euſſent pénétré par leurs conquêtes dans les Gaules, & dans la Germanie, ils croyoient que le froid y étoit inſupportable. Ici Virgile prétend que dans la Scythie & vers le lac Méotis, c'eſt-à-dire, dans la Tartarie méridionale, & même à l'embouchure du Danube, & dans la Thrace, où eſt le mont Rhodope, l'herbe ne croît point dans les prairies, que les arbres ſont ſans feuilles; que le pays eſt ſans ceſſe couvert de neiges, & qu'il y a juſqu'à ſept coudées de glace ſur la terre; qu'il y régne un hyver perpétuel, que le Soleil n'y luit jamais, mais que les peuples y ſont dans une nuit éternelle; que le vin y géle dans les tonneaux, &c. Le Poëte auroit dû placer une partie de ces choſes dans la Sarmatie la plus reculée, & alors il n'y auroit point eu d'erreur dans ce détail, du moins il y en auroit eu peu. Du reſte il faut toujours ſuppoſer ici une éxagération poëtique, & croire que Virgile n'a jamais prétendu que ce qu'il raconte des pays Hyperboréens durât toute l'année. Comment ces peuples ſeptentrionaux auroient-ils nourri leurs beſtiaux dans les étables, ſi leurs terres n'avoient porté aucune herbe, & leurs arbres aucunes feuilles? A l'égard de la hauteur des glaces, & de la durée des neiges durant toute l'année dans les pays voiſins du Pole, c'eſt une choſe conſtante par la relation des voyageurs. Quoiqu'il y faſſe fort chaud dans la ſaiſon de l'été, les neiges & les glaces ſubſiſtent toujours dans les bois & ſur les montagnes. Les ſuppoſitions hyperboliques ſont favorables à la poëſie; c'eſt au Philoſophe & au Sçavant à combattre les erreurs populaires; c'eſt au Poëte à les adopter,

quand elles lui fournissent des images. C'est ainsi que le P. Vannieres dans son *Prædium rusticum*, L. 3. raconte les effets merveilleux de la *pierre serpentine*.

[39] *Une liqueur qui imite le vin, faite avec du froment & des fruits sauvages.* Le vers latin exprime les deux liqueurs ordinaires dans les pays septentrionaux, où la vigne ne croît point. La liqueur fermentée, *fermentum*, c'est la biére ; le jus exprimé des fruits acides, qui imite le vin (*acidis imitantur vitea sorbis*) ce sont les différentes sortes de cidres.

[40] *O Diane, ce fut sous la figure d'un Bélier blanc, &c.* On raconte différemment cette fable de Pan & de Diane. On prétend que le Dieu Pan, transformé en un beau Bélier blanc, s'égara dans une forêt, & fut suivi par la Déesse à qui il plut; qu'alors Pan reprit sa forme ordinaire, & contenta sa passion. La fable est tirée de Nicandre ancien Auteur, qui a écrit des Georgiques, & dont Quintilien dit que Virgile a emprunté beaucoup de choses.

[41] *Ni les surprises des brigands d'Iberie.* Les Iberes, ou Espagnols, passoient pour de grands voleurs. Justin en parle, L. 44. & dit que les femmes ont soin du ménage & de la culture des terres; que pour les hommes, ils portent les armes, & *vivent de brigandage*. Les Iberes tirent leur nom du fleuve *Iberus :* c'est l'Ebre. Il y avoit aussi des Iberes entre la Colchide & l'Iberie, & l'on suppose une transmigration de ces peuples dans l'Espagne, à laquelle on dit qu'ils donnérent leur nom. Mais l'auroient-ils aussi donné au fleuve du pays ? Cela n'est pas vraisemblable.

[42] *La vipere, dont, &c.* La vipere est ainsi appellée, dit-on, *quasi vivipara*, parce que, suivant Aristote, dans son Histoire des Animaux, L. 1. c. 6. c'est le seul de tous les serpens qui soit vivipare, tous les autres étant ovipares, comme les oiseaux & les poissons.

[43] *Un serpent des plus dangereux.* Ce serpent amphibie s'appelle *Chersydrus*. Pline en parle. Solin dit qu'il y en a beaucoup dans la Calabre.

[44] *Abandonnant ses petits ou ses œufs, &c.* Virgile paroît ici douter si le Chersydre est un serpent ovipare ou vivipare, *aut catulos tectis, aut ova relinquens.* Le mot de

Catuli signifie proprement de petits chiens, & par translation, les petits de toutes sortes d'animaux quadrupedes.

[45] *Et darder sa langue à trois pointes.* Aristote, qui avoit fait une étude particuliére de la nature & des propriétés des animaux, dit au L. 2. *des animaux*, c. 17. que leur langue a *deux pointes*. Tous les Physiciens ne leur en connoissent pas davantage; mais tous les Poëtes leur en trouvent trois, & ils appellent leur langue *trifidam.* Ovide dit, *Met.* L. 3. v. 39. *Tresque micant linguæ.* Il est certain que tous les serpens n'ont qu'une langue, qu'ils dardent avec beaucoup de vitesse, ensorte qu'on croit qu'ils en ont plusieurs.

[46] *De l'écume de l'argent.* C'est la litharge, qui est un mélange de l'écume de l'argent & de celle du plomb (en latin *lithargirium*) que l'on trouve dans les mines. *Amurca* est le sédiment, la lie de l'huile. *Squilla* ou *Scilla* est un genre d'oignon ou de bulbe. L'*Hellebore*, appellé autrement *veratrum*, passa d'abord pour un remede dangereux; on s'y accoutuma dans la suite. Il est bon pour le mal de tête, fait vomir & purge par l'éternuement. Le *Bitume* est un limon, une graisse de la terre, qui s'enflamme aisément, & qui approche de la nature du souffre. Il y a ici un vers Dactylique, *vivaque sulphura*, semblable au vers 69. du L. 2. *Inseritur verò ex fœtu nucis arbutus horrida.* La derniere syllabe de ces sortes de vers se doit élider avec la premiere du vers suivant.

[47] *C'est la méthode des Bisaltes.* Les Bisaltes étoient situés entre la Thrace & la Macédoine; il y avoit encore d'autres Bisaltes qui étoient Sarmates. Les Gelons étoient Scythes & de la Mœsie, voisins des Agathyrses & des Thraces. Les Getes & les Daces habitoient les bords du Pont-Euxin. Quelques-uns croyent cependant que les Getes étoient les peuples de la Gothie, & les mêmes que les Goths.

[48] *Avant que la contagion ne se répande sur tout votre troupeau.* Il y a dans le texte, *tota æstiva.* C'est une expression figurée, tirée des camps d'été des Romains. *Tota æstiva* signifie donc que la contagion se communique à toutes les brebis de la contrée.

[49] *Les bourgs fortifiés de la Noricie, les champs de l'Iapidie.* L'Iapidie est le Frioul ou la Carniole. Il y avoit une autre *Iapidie* dans le pays de Naples. Le *Timave* est un petit fleuve du Frioul, qui après avoir coulé dans une petite étendue de pays, va se jetter dans la mer Adriatique. On l'appelle encore aujourdui *il Timavo.* Il s'agit ici des *Alpes Juliennes*, ainsi appellées, parce que Jule Cesar s'y ouvrit un passage; elles sont dans la Carniole & le Frioul. La *Noricie* est la Baviere.

[50] *Déja ceinte de la bandelette sacrée, &c.* On voit encore aujourdui sur des antiques de ces bandelettes de laine, qui entourent la tête des victimes; ce qui s'appelloit *infula.* Les deux bouts de la bandelette tomboient des deux côtés de la tête.

Lucrece dit au sujet d'Iphigenie prête à être immolée:

Infula virgineas circumdata comptus
Ex utraque pari malarum parte profusa est.

[51] *L'abondance des mets exquis, &c.* Il y a dans le texte, *epulæ repostæ*, des repas, où l'on servoit successivement une grande quantité de mets.

[52] *Ce fut alors qu'on chercha, &c.* Ciceron raconte d'après Hérodote, que Cydippe Prêtresse de Junon eut deux fils, nommés Cleobis & Biton; qu'étant, à cause d'une fête, obligée d'aller au temple, dont elle étoit éloignée, ses deux fils, au défaut de beufs dont elle manquoit, l'y traînérent. La Prêtresse, pour récompenser ses deux fils, demanda à la Déesse ce qu'elle jugeroit leur devoir être plus avantageux. Ils moururent l'un & l'autre la nuit suivante. Telle fut leur récompense. Virgile transporte dans le Frioul cet événement arrivé dans la Grece. Les fables sont du domaine des Poëtes; ils changent la scêne & les circonstances comme il leur plaît.

[53] *Par des bufles de différente grandeur.* Le bufle est une espéce de beuf sauvage, plus grand que les beufs domestiques; on s'en sert pour le labourage, lorsqu'on les a apprivoisés & dressés.

[54] *La science des Chirons & des Mélampes.* Chiron & Mé-

lampe représentent ici tous les Médecins. C'est ainsi qu'on pourroit exprimer aujourdui toute la Chirurgie sous les noms de la *Peyronie*, de *Petit*, de *Morand*, de *Foubert*, *&c*. On a dit que Mélampe avoit inventé l'art de guérir par les purgations. On a dit aussi qu'il avoit guéri le cerveau des filles de Prætus, qui se croyoient des génisses.

[55] *Par un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre.* Il y a dans le texte, *sacer ignis*, c'est le nom de la maladie contagieuse dont il s'agit. Nous l'appellons vulgairement, *le feu S. Antoine*, parce que sous le Pontificat d'Urbain II. l'an 1093. l'Ordre Religieux & Hospitalier de S. Antoine de Viennois fut institué, afin de soulager ceux qui étoient attaqués de la maladie du *feu sacré*. Elle fit de grands ravages en France dans les 11e & 12e siécles. Le feu sacré rendoit les membres, ausquels il s'attachoit, secs & noirs, comme s'ils eussent été brûlés. On voit encore, dit-on, de ces membres desséchés dans l'Hôpital du Bourg S. Antoine-en Dauphiné, où est l'Abbaye Chef d'Ordre de la Congrégation de ce nom. Cette affreuse maladie est peinte à la fin du 6e Livre de Lucrece, où il s'agit de la fameuse peste de l'Attique, décrite par Thucydide.

ATTICÆ PESTIS DESCRIPTIO.
Ex Lib. Sexto Lucretii, *de rerum naturâ.*
Edit. Oxon. 1695.

Hæc ratio quondam morborum, & mortifer æstus,
Finibus in Cecropis funestos reddidit agros:
Vastavitque vias, exhausit civibus urbem.
Nam penitus veniens Ægipti è finibus ortus,
Aera permensus multum, camposque natantes,
Incubuit tandem populo Pandionis: omnes
Inde catervatim morbo, mortique dabantur.
Principio, caput incensum fervore gerebant,

Et duplices oculos suffusâ luce rubentes.
Sudabant etiam fauces intrinsecus atro
Sanguine, & ulceribus vocis via septa coïbat;
Atque animi interpres manabat lingua cruore,
Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu:
Inde, ubi per fauces pectus complerat, & ipsum
Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris,
Omnia tum verò vitaï claustra lababant.
Spiritus ore foras tetrum volvebat odorem,
Rancida quo perolent projecta cadavera ritu,
Atque animi prorsum vires totius, & omne
Languebat corpus, lethi jam limine in ipso.
Intolerabilibusque malis erat anxius angor
Assiduè comes, & gemitu commixta querela;
Singultusque frequens noctem persæpe, diemque
Corripere assiduè nervos, & membra coactans,
Dissolvebat eos, defessos antè, fatigans.
Nec nimio cuiquam posses ardore tueri
Corporis in summo summam fervìscere partem;
Sed potius tepidum manibus proponere tactum,
Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
Corpus, ut est per membra sacer cùm diditur ignis.
Intima pars homini verò flagravit ad ossa:
Flagravit stomacho flamma, ut fornacibus intùs.

Nil adeò poſſet cuiquam leve, tenueque membris
Vertere in utilitatem: ad ventum & frigora ſemper
In fluvios partim gelidos ardentia morbo
Membra dabant, nudum jacientes corpus in undas.
Multi præcipites lymphis putealibus altè
Inciderunt, ipſo venientes ore patente.
Inſedabiliter ſitis arida corpora merſans
Æquabat multum parvis humoribus imbrem.
Nec requies erat ulla mali: defeſſa jacebant
Corpora: muſſabat tacito medicina timore.
Quippe patentia cùm totas ardentia noctes
Lumina verſarent oculorum expertia ſomno.

Multaque præterea mortis tum ſigna dabantur;
Perturbata animi mens, in mœrore metuque,
Triſte ſupercilium, furioſus vultus & acer,
Sollicitæ porro, plenæque ſonoribus aures,
Creber ſpiritus, aut ingens, raroque coortus,
Sudoriſque madens per collum ſplendidus humor,
Tenuia ſputa, minuta, croci contincta colore,
Salſaque, per fauces raucas vix edita tuſſi.
In manibus verò nervi trahier, tremere artus:
A pedibuſque minutatim ſuccedere frigus
Non dubitabat; item ad ſupremum denique tempus
Compreſſæ nares, naſi primoris acumen

Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis,
Duraque, inhorrebat rictum, frons tenta minebat.
Nec nimio rigidâ post strati morte jacebant:
Octavoque ferè candenti lumine solis,
Aut etiam nonâ reddebant lampade vitam.
Quorum si quis, ut est, vitârat funera lethi,
Ulceribus tetris, & nigra proluvie alvi;
Posterius tamen hunc tabes, lethumque manebat,
Aut etiam multus capitis cum sæpe dolore
Corruptus sanguis plenis ex naribus ibat:
Huc hominis totæ vires, corpusque fluebat.
Profluvium porro qui tetri sanguinis acre
Exierat, tamen in nervos huic morbus, & artus
Ibat, & in partes genitales corporis ipsas.
Et graviter partim metuentes limina lethi,
Vivebant ferro privati parte virili:
Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant,
In vita tamen, & perdebant lumina partim:
Usque adeò mortis metus his incesserat acer.
Atque etiam quosdam cepere oblivia rerum
Cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.
Multaque humi cum inhumata jacerent corpora suprà
Corporibus, tamen alituum genus atque ferarum
Aut procul absiliebat, ut acrem exiret odorem:

Aut, ubi guſtârat, languebat morte propinquâ.
Nec tamen omnino temerè illis ſolibus ulla
Comparebat avis, nec noctibus ſæcla ferarum
Exibant ſylvis: languebant pleraque morbo,
Et moriebantur: cum primis fida canum vis
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram,
Extorquebat enim vitam vis morbida membris.
Incomitata rapi certabant funera vaſta.
Nec ratio remedî communis certa dabatur:
Nam quod alîs dederat vitales aëris auras
Volvere in ore licere, & cœli templa tueri,
Hoc aliis erat exitio, lethumque parabat.
Illud in his rebus miſerandum, & magnopere unum
Ærumnabile erat, quòd ubi ſe quiſque videbat
Implicitum morbo, morti damnatus ut eſſet,
Deficiens animo, mœſto cum corde jacebat,
Funera reſpectans, animam & mittebat ibidem.
Idque vel imprimis cumulabat funere funus.
Quippe etenim nullo ceſſabant tempore apiſci
Ex aliis alios avidi contagia morbi.
Nam quicumque ſuos fugitabant viſere ad ægros,
Vitaï nimium cupidi, mortiſque timentes,
Pœnibat paulo poſt turpi morte malâque
Deſertos, opis expertes, incuria mactans,

Lanigeras tamquam pecudes, & bucera ſæcla.
Qui fuerant autem præſtò, contagibus ibant,
Atque labore, pudor quem tum cogebat obire,
Blandaque laſſorum vox mixtâ voce querelæ.
Optimus hoc lethi genus ergò quiſque ſubibat,
Inque aliis alium populum ſepelire ſuorum
Certantes, lacrymis laſſi luctuque redibant.
Inde bonam partem in lethum mœrore dabantur.
Nec poterat quiſquam reperiri, quem neque morbus,
Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.
Præterea, jam paſtor, & armentarius omnis,
Et robuſtus item curvi moderator aratri
Languebant, penituſque caſis contruſa jacebant
Corpora, paupertate & morbo dedita morti.
Exanimis pueris ſuper exanimata parentum
Corpora nonnumquam poſſes, retroque videre
Matribus, & patribus natos ſuper edere vitam.

Nec minimam partem ex agris ægroris in urbem
Confluxit, languens quem contulit agricolarum
Copia, conveniens ex omni morbida parte.
Omnia complebant loca tectaque: quo mage eos tum
Confertos ita acervatim mors accumulabat.
Multa ſiti proſtrata viam per, proque voluta
Corpora ſilanos ad aquarum ſtrata jacebant,

Interclusâ animâ nimiâ ab dulcedine aquaï.
Multaque per populi passim loca prompta, viasque
Languida semianimo tum corpore membra videres,
Horrida pædore, & pannis cooperta perire
Corporis illuvie : pellis super ossibus una,
Ulceribus tetris propè jam, sordique sepulta.
Omnia denique sancta Deûm delubra replêrat
Corporibus mors exanimis, oneratаque passim
Cuncta cadaveribus Cœlestum templa manebant :
Hospitibus loca quæ complerant æditueentes.
Nec jam Relligio divûm, nec Numina magni
Pendebantur : enim præsens dolor exsuperabat.
Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,
Ut priùs hic populus semper consuerat humari.
Perturbatus enim totus trepidabat, & unus
Quisque suum pro re consortem mæstus humabat ;
Multaque vis subita, & paupertas horrida suasit.
Namque suos consanguineos aliena rogorum
Insuper instructa ingenti clamore locabant,
Subdebantque faces, multo cum sanguine sæpe
Rixantes potiùs, quàm corpora desererentur.

Voici comment un homme d'esprit de mes amis a traduit ce morceau. Le Public verra avec plaisir cet échantillon de la Traduction qu'il doit publier de tout le Poëme de Lucrece.

» L'ATTIQUE fut autrefois ravagée par un fléau de cette » nature, qui désola les campagnes, & dépeupla la capitale.

» La contagion, née sur les frontiéres de l'Egypte, traversa
» des espaces immenses d'air & d'eau, & s'arrêta enfin
» sur les murs d'Athénes. Tous les habitans à la fois de-
» vinrent la proye de la maladie, & de la mort. La tête
» étoit d'abord embrasée. Les yeux étoient rouges & étin-
» celans. Un sang noir remplissoit l'intérieur de la gorge,
» & les ulceres interceptoient la voix : la langue, cette in-
» terpréte de la pensée, rude au toucher, foible & sanglan-
» te, étoit presque sans mouvement. Lorsque le poison
» tomboit sur la poitrine, & attaquoit le cœur, c'en étoit
» fait de la vie. L'haleine répandoit une odeur semblable
» à celle des cadavres infects : toutes les forces de l'esprit
» & du corps abbatues présageoient le trépas. Ces maux
» épouvantables étoient accompagnés d'inquiétude, de
» plaintes & de gémissemens. La violence des convulsions
» tourmentoit jour & nuit les malades, retirant leurs nerfs
» & tous leurs membres, les agitoit cruellement, & les ac-
» cabloit de lassitude. Cependant, on ne sentoit qu'une cha-
» leur tempérée aux extrémités du corps, qui d'ailleurs
» étoit dévoré par de brulans ulcéres, comme il arrive
» toujours dans la maladie du feu sacré; mais on étoit con-
» sumé intérieurement, & l'estomach ressembloit à une
» fournaise. Le plus léger vêtement étoit insupportable, &
» on ne cherchoit qu'à se rafraîchir. Les uns se jettoient
» tout nuds dans les riviéres; les autres se précipitoient
» dans des puits la bouche ouverte. Mais l'aride soif qui
» les tourmentoit, n'étoit pas plus appaisée au milieu d'un
» grand fleuve, que par une goutte d'eau. Le mal insatia-
» ble ne laissoit aucun repos. Les corps étoient étendus çà
» & là. La médecine interdite & tremblante se taisoit à la vûe
» des malades, dont les yeux enflammés, étoient fermés
» nuit & jour au sommeil.

» Plusieurs autres symptômes annonçoient la mort. La
» frayeur, la tristesse, le sourcil froncé, le visage furieux,
» des tintemens continuels aux oreilles, la respiration tan-
» tôt fréquente, & tantôt lente, le cou baigné de gouttes
» de sueur; une salive âcre & jaune, qui pouvoit à peine

» sortir de la bouche, malgré les efforts d'une gorge en-» rouée, & d'une toux violente. Les nerfs des mains se reti-» roient, tous les membres frissonnoient, & le froid gagnoit » insensiblement depuis les pieds, jusqu'aux autres parties » du corps. Lorsque les derniers momens approchoient, » on voyoit les narines se resserrer, la pointe du nés s'al-» longer, les yeux s'enfoncer, les temps se creuser, la peau » devenir froide & dure, la bouche s'ouvrir d'une maniére » horrible, & le front s'élargir. Le malade expiroit enfin » le huitiéme ou le neuviéme jour. Si quelqu'un résistoit » à la force du mal, par un flux de ventre, qui lui fai-» soit rendre des matiéres noires, il n'en étoit pas moins » la proye de la gangréne & de la mort. Un sang corrompu » couloit en abondance de ses narines, accompagné d'un » violent mal de tête : par-là toutes ses forces se dissipoient. » S'il n'éprouvoit point ce flux de sang, le poison se glissoit » bientôt dans les nerfs & dans tous les membres, & atta-» quoit jusqu'aux organes de la génération. Quelques-uns » dans la crainte de la mort souffroient que le fer leur fit » perdre leur sexe *; d'autres pour conserver leurs jours se » laissoient couper les bras & les pieds, & cerner les yeux: » tant ces malheureux étoient frappés de la crainte du tré-» pas. D'autres perdoient tellement la mémoire, qu'ils ne » pouvoient se reconnoître eux-mêmes.

» Quoiqu'il y eût par-tout un horrible amas de cadavres » privés de sépulture, les oiseaux & les bêtes féroces en évi-» toient l'odeur, ou s'ils osoient y toucher, la mort les frap-» poit à l'instant. Aucun oiseau ne paroissoit impuné-» ment pendant le jour, & dans la nuit les bêtes ne sor-» toient point de leurs forêts. La plûpart étoient attaquées » de la maladie, & mouroient. On voyoit sur-tout les » chiens fidéles finir leurs tristes jours au milieu des rues, » où le poison infernal leur arrachoit la vie. On ne ren-

* Le Traducteur Descoutures, qui a traité Lucrece, à peu près, comme le P. Catrou a traité Virgile, rend ainsi cet endroit : » Il y en » avoit beaucoup, que la peur de la mort forçoit de s'ôter par le fer » *les marques fertiles de leur sexe* «.

» controit par-tout que funérailles, sans pompe & sans » convoi. Cependant il n'y avoit aucun reméde général : » celui qui sauvoit les uns faisoit périr les autres. Ce qui » étoit plus déplorable, est que dans le lieu même où l'on » se sentoit frappé, on s'abandonnoit au désespoir, on se » couchoit tristement par terre, & l'on y rendoit souvent » le dernier soupir. Le nombre des morts se multiplioit à » l'infini ; l'avide contagion passoit rapidement des uns aux » autres. Ceux qui par amour pour la vie, refusoient de » voir leurs amis, éprouvoient bientôt le même sort. Une » mort honteuse & cruelle étoit le prix de leur dureté, & » on les laissoit périr eux-mêmes, dénués de tout secours, » ainsi que des bêtes. Cependant le mal ne respectoit pas » davantage ceux que la honte, ou les voix plaintives » des mourans appelloient à leur secours. Tous les gens » de bien s'exposoient au danger, & après s'être dispu- » tés par une noble émulation le devoir d'ensevelir leurs » proches, rentrant dans leurs maisons, accablés de dou- » leur, ils étoient bientôt les victimes de leur courage. » Tous périssoient tôt ou tard, ou par la contagion, ou » par le chagrin. Le Berger & le robuste Laboureur lan- » guissoient dans leurs cabanes, victimes de la maladie » & de la misére. Vous eussiez vû le pere tomber mort » sur le corps de son fils expirant, & les enfans rendre » les derniers soupirs entre les bras de ceux qui leur » avoient donné le jour.

» Ce furent en partie les habitans de la campagne, qui » répandirent la contagion dans la ville, en s'y jettant en » foule, & en y apportant le poison dont ils étoient at- » teints. Ils remplissoient toutes les maisons, & la Mort » les entassoit les uns sur les autres. Plusieurs dévorés par » la soif étoient couchés près des fontaines publiques, où » l'abondance des eaux qu'ils bûvoient les suffoquoit : » d'autres à demi morts étoient étendus au milieu des » rues. Une horrible infection s'exhaloit de leurs corps » putréfiés, que des lambeaux déchirés couvroient à peine : » une peau séche & toute ulcérée s'étendoit sur leurs os.

» Enfin

» Enfin la mort avoit rempli les Temples des Dieux de » cadavres entassés. Ceux qui veilloient à la garde de ces » lieux saints, n'en pouvoient défendre l'entrée. On ne » respectoit alors ni les Dieux, ni leur culte. Tous les sentimens faisoient place à la douleur & à la consternation. » Il ne s'agissoit plus alors d'observer la pieuse coutume d'ensevelir les morts. Tout étoit dans une affreuse confusion, » & chacun inhumoit son ami, comme il le pouvoit. La » nécessité même & l'indigence firent commettre à ce sujet plusieurs actions blamables. On jettoit ses proches » dans des buchers dressés pour d'autres, d'où naissoient » de sanglantes querelles qui coutoient souvent la vie.



GEORGICON
LIBER QUARTUS.

PROTINUS aërii mellis cœleſtia dona
Exequar : hanc etiam, Mæcenas, aſpice partem.
Admiranda tibi levium ſpectacula rerum,
Magnanimoſque duces, totiuſque ex ordine gentis
Mores, & ſtudia, & populos, & prælia dicam.
In tenui labor, at tenuis non gloria : ſi quem
Numina læva ſinunt, auditque vocatus Apollo.
Principio, ſedes apibus ſtatioque petenda,
Quò neque ſit ventis aditus (nam pabula venti
Ferre domum prohibent) neque oves, hœdique petulci
Floribus inſultent, aut errans bucula campo
Decutiat rorem, & ſurgentes atterat herbas.
Abſint & picti ſqualentia terga lacerti
Pinguibus à ſtabulis, meropeſque, aliæque volucres,
Et manibus Procne pectus ſignata cruentis.
Omnia nam latè vaſtant, ipſaſque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus eſcam.
At liquidi fontes, & ſtagna virentia muſco
Adſint, & tenuis fugiens per gramina rivus,
Palmaque veſtibulum, aut ingens oleaſter obumbret :

LES GEORGIQUES
LIVRE QUATRIÉME.

JE chanterai maintenant le miel, ce présent des Cieux, dont la rosée est le principe [1]. O Mecéne, jette encore les yeux sur cette partie de mon ouvrage. J'offre à tes regards de petits objets, mais dignes de ton admiration. Je vais peindre les mœurs & les travaux d'un peuple actif. Je parlerai de ses guerres, de ses combats, & de ses braves capitaines. Le sujet n'est pas grand, mais la gloire le sera, si le Ciel le permet, & si Apollon, que l'Auteur invoque, daigne le favoriser.

Il faut d'abord choisir aux abeilles une demeure à l'abri des vents ; car ils les empéchent de sortir pour aller chercher des vivres. Que les brebis, que les boucs téméraires respectent les fleurs d'alentour, & que la genisse errant çà & là ne foule point l'herbe naissante, & n'en fasse point tomber la rosée. Que le lézard, la guépe, l'hirondelle, & d'autres oiseaux n'approchent point des ruches [2]. Ils y portent le ravage, & lorsque les abeilles volent, ils les enlévent pour la pâture de leurs petits. Mais qu'il y ait aux environs de claires fontaines, des étangs bordés de mousse, des ruisseaux fuyans dans la prairie, & qu'un palmier, ou un sauvage olivier ombragent leur demeure : afin que quand les nouveaux chefs

Ut cùm prima novi ducent examina reges
Vere suo, ludetque favis emissa juventus,
Vicina invitet decedere ripa calori,
Obviaque hospitiis teneat frondentibus arbos.
In medium, seu stabit iners, seu profluet humor,
Transversas salices, & grandia conjice saxa:
Pontibus ut crebris possint consistere, & alas
Pandere ad æstivum Solem, si fortè morantes
Sparserit, aut preceps Neptuno immerserit Eurus.
Hæc circum casiæ virides, & olentia latè
Serpilla, & graviter spirantis copia thymbræ
Floreat, irriguumque bibant violaria fontem.
Ipsa autem, seu corticibus tibi suta cavatis,
Seu lento fuerint alvearia vimine texta,
Angustos habeant aditus: nam frigore mella
Cogit hyems, eademque calor liquefacta remittit.
Utraque vis apibus pariter metuenda: neque illæ
Nequicquam in tectis certatim tenuia cerâ
Spiramenta linunt, fucoque & floribus oras
Explent, collectumque hæc ipsa ad munera gluten,
Et visco, & Phrygiæ servant pice lentiùs Idæ.
Sæpe etiam effossis (si vera est fama) latebris,
Sub terrâ fodere larem, penitùsque repertæ
Pumicibusque cavis, exesæque arboris antro.
Tu tamen è levi rimosa cubilia limo
Unge, fovens circum, & raras super injice frondes.
Neu propiùs tectis taxum sine, neve rubentes

des jeunes essains commenceront au printems à se mettre en campagne, les bords d'un ruisseau voisin les invitent à se rafraîchir, & l'ombre d'un épais feuillage à se reposer. Soit que l'eau soit dormante, soit qu'elle coule dans les prairies, jettez-y de grosses pierres ou des branches de saule, qui servent de pont & d'asyle à vos mouches, & où elles puissent étendre & sécher leurs aîles, lorsqu'un vent impétueux les aura dispersées ou fait tomber dans l'eau. Que la lavande, la sariette, les violettes, & le serpolet croissent autour des ruches : que construites d'osier ou d'écorce d'arbre, elles soient parfumées de ces fortes odeurs, & que l'entrée en soit toujours étroite. Dans l'hyver, le grand froid géle le miel, & dans l'été, la chaleur le fond. L'un & l'autre est également à craindre pour les abeilles ; & ce n'est pas en vain qu'elles s'empressent de boucher soigneusement toutes les fentes de leur logement, avec une espéce de glu composée du suc des herbes & des fleurs [3]. C'est aussi pour cela qu'elles ont toujours une provision de liqueur, plus visqueuse que la résine même du mont Ida. On prétend aussi que pour se garantir des injures de l'air, elles se creusent quelquefois une demeure sous terre. On en a trouvé souvent dans des trous de rochers, ou dans de vieux troncs d'arbres. Quoiqu'il en soit, prenez la peine d'enduire vous-même leurs ruches de terre grasse, & de les couvrir de quelques feuillages. S'il est des ifs aux environs, hâtez-vous de les arracher ; & ne vous avisez jamais de faire cuire des écrevisses près de leur demeure [4]. Eloignez aussi vos abeilles de tout marais profond, de toute eau bourbeuse & de mauvai-

Ure foco cancros, altæ neu crede paludi:
Aut ubi odor cœni gravis, aut ubi concava pulsu
Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.

Quod superest, ubi pulsam hiemem Sol aureus egit
Sub terras, cœlumque æstivâ luce reclusit,
Illæ continuò saltus, sylvasque peragrant,
Purpureosque metunt flores, & flumina libant
Summa leves: hinc nescio quâ dulcedine lætæ
Progeniem, nidosque fovent: hinc arte recentes
Excudunt ceras, & mella tenacia fingunt.

Hinc, ubi jam emissum caveis ad sidera cœli
Nare per æstatem liquidam suspexeris agmen,
Obscuramque trahi vento mirabere nubem,
Contemplator: aquas dulces, & frondea semper
Tecta petunt: hùc tu jussos asperge sapores,
Trita meliphylla, & cerinthæ ignobile gramen:
Tinnitusque cie, & Matris quate cymbala circùm.
Ipsæ consident medicatis sedibus, ipsæ
Intima more suo sese in cunabula condent.

Sin autem ad pugnam exierint (nam sæpè duobus
Regibus incessit magno discordia motu)
Continuòque animos vulgi, & trepidantia bello
Corda licet longè præsciscere: namque morantes
Martius ille æris rauci canor increpat, & vox
Auditur, fractos sonitus imitata tubarum.
Tùm trepidæ inter se coëunt, pennisque coruscant,
Spiculaque exacuunt rostris, aptantque lacertos,

ſe odeur, & ſur-tout de ces rochers retentiſſans, où l'Eco répéte les ſons divers dont ils ſont frapés.

Lorſqu'un nouveau Soleil embelliſſant de ſes rayons [5] le vaſte eſpace des Cieux, a relegué les frimats dans l'autre hémiſphére, auſſitôt les abeilles prennent l'eſſor. Elles ſe répandent ſur les arbres & ſur les buiſſons, elles vont butiner ſur les fleurs, & raſer la ſurface des eaux, où elles ſe déſaltérent. La vûe des campagnes rajeunies leur inſpire une joye, qu'elles rapportent dans leurs cellules, où elles travaillent à la multiplication de leur eſpéce, & forment une nouvelle cire & un nouveau miel.

Dans un beau jour d'été, quand vous verrez un eſſain ſortir de ſa retraite, s'élever dans les airs, & former une eſpéce de nuée voltigeante au gré des vents, ſi vous y faites attention, vous remarquerez qu'elles cherchent les bords d'un ruiſſeau & l'ombre des arbres. Faites-leur alors ſentir l'odeur de la méliſſe ou de la paquette, broyées enſemble : elles ne manqueront pas de s'arrêter dans le lieu que vous aurez ainſi parfumé. Si vous faites enſuite du bruit en frapant ſur des vaſes d'airain [6], vous les ferez auſſitôt rentrer dans leurs ruches.

Elles en ſortent auſſi quelquefois, tranſportées de l'ardeur de combattre. Car ſouvent il arrive que deux Rois dans la même ruche [7] excitent une guerre civile. On peut prévoir ces mouvemens ſéditieux. Quand la diſcorde s'allume parmi elles, un bourdonnement, ſemblable au ſon de la trompette, eſt le ſignal de la guerre. Ce bruit martial réveille les moins belliqueuſes. Toutes s'aſſemblent, & battent des aîles : elles aiguiſent leurs dards [8] avec

Et circa regem, atque ipsa ad prætoria densæ
Miscentur, magnisque vocant clamoribus hostem.
Ergo ubi ver nactæ sudum, camposque patentes,
Erumpunt portis, concurritur; æthere in alto
Fit sonitus; magnum mistæ glomerantur in orbem,
Præcipitesque cadunt : non densior aëre grando,
Nec de concussâ tantùm pluit ilice glandis.
Ipsi per medias acies, insignibus alis,
Ingentes animos angusto in pectore versant :
Usque adeò obnixi non cedere, dùm gravis aut hos,
Aut hos versa fugâ victor dare terga coëgit.
Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.
Verum, ubi ductores acie revocaveris ambos,
Deterior qui visus, eum, ne prodigus obsit,
Dede neci : melior vacuâ sine regnet in aulâ.
Alter erit maculis auro squalentibus ardens :
(Nam duo sunt genera) hic melior, insignis & ore,
Et rutilis clarus squamis : ille horridus alter
Desidiâ, latamque trahens inglorius alvum.
Ut binæ regum facies, ita corpora gentis :
Namque aliæ turpes horrent, ceu pulvere ab alto
Cùm venit, & terram sicco spuit ore viator
Aridus : elucent aliæ, & fulgore coruscant,
Ardentes auro, & paribus lita corpora guttis.
Hæc potior soboles : hinc cœli tempore certo
Dulcia mella premes ; nec tantùm dulcia, quantùm

leurs trompes, & se préparent au combat. On voit alors chaque parti s'attrouper autour de son chef[9], & le placer au centre de l'armée. Elles semblent se défier reciproquement par de grands cris. Enfin dès que le jour leur paroît assez beau pour se mettre en campagne, elles sortent de leur camp, & un grand bruit se répand dans les airs. Bien-tôt on s'attaque; les unes fondent sur les autres; on s'enfonce, on se mêle : c'est des deux côtés un affreux carnage. Vous voyez tomber les morts & les blessés, comme la grêle tombe du Ciel, ou comme le gland pleut d'un chêne secoué. Les deux Rois, que leurs aîles distinguent, voltigent au milieu de leurs bataillons. Ils ont un grand cœur dans un petit corps. Aucun ne cede à son ennemi, jusqu'à ce que la victoire soit décidée par une entiére déroute. Malgré cette ardeur guerriére, jettez-leur un peu de poussiére : le combat cesse.

Lorsque les deux chefs se feront retirés, faites mourir le vaincu, qui ne feroit que consumer le miel. Que le Vainqueur régne seul. Comme il y a deux sortes d'abeilles, celui que vous devez laisser vivre, a le corps couvert d'écailles dorées & brillantes. Il est mieux fait & plus fort. L'autre que vous devez immoler, a le ventre plus gros, il est pesant, lâche, & paresseux. Comme les princes des abeilles sont différens, il y a aussi de la difference dans le peuple. Quelques mouches sont vilaines, & ressemblent à de la poussiére détrempée avec la salive d'un voyageur altéré; les autres sont luisantes, dorées, & tachetées. Cette derniere espéce est la meilleure : elle donne un excellent miel dans la saison, un

Et liquida, & durum Bacchi domitura saporem.
At cùm incerta volant, cœloque examina ludunt,
Contemnuntque favos, & frigida tecta relinquunt,
Instabiles animos ludo prohibebis inani.
Nec magnus prohibere labor; tu regibus alas
Eripe: non illis quisquam cunctantibus altum
Ire iter, aut castris audebit vellere signa.
Invitent croceis halantes floribus horti,
Et custos furum atque avium, cum falce salignâ
Helespontiaci servet tutela Priapi.
Ipse thymum, pinosque ferens de montibus altis
Tecta ferat latè circùm, cui talia curæ:
Ipse labore manum duro terat: ipse feraces
Figat humo plantas, & amicos irriget imbres.
Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum
Vela traham, & terris festinem advertere proram,
Forsitan & pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti;
Quoque modo potis gauderent intyba rivis,
Et virides apio ripæ; tortusque per herbam
Cresceret in ventrem cucumis; nec sera comantem
Narcissum, aut flexi tacuissem vimen acanthi,
Pallentesque hederas, & amantes littora myrtos.
Namque sub Œbaliæ memini me turribus altis,
Quà niger humectat flaventia culta Galesus,

miel doux & encore plus fluide, propre à corriger la dureté du vin [10].

Si vos abeilles ſortent de leurs ruches, dégoûtées du travail; ſi dédaignant leurs rayons, elles fuyent leur triſte demeure, & perdent le tems à voltiger aux environs, vous devez leur interdire cet amuſement; ce qui n'eſt pas difficile. Ayez ſoin d'arracher les aîles aux chefs de ces mouches. Lorſqu'ils demeureront renfermés dans le camp, jamais les troupes n'oſeront lever les enſeignes, ni ſe mettre en campagne.

Que les fleurs les plus odoriferantes les invitent à ſe repoſer ſur elles, & que le Dieu de Lampſaque armé d'une faulx [11] les préſerve des voleurs & des oiſeaux. Que celui qui préſide à vos ruches ne manque pas de ſemer du thin aux environs; qu'il y plante des pins & d'autres arbres; qu'il n'épargne point ſa peine, & n'oublie pas de les arroſer.

Si je n'étois pas preſque à la fin de ma courſe, ſi je ne commençois pas à plier déja mes voiles, prêt d'arriver au port, peut-être enſeignerois-je ici l'art de cultiver les jardins. Je chanterois les parterres de la Lucanie, où deux fois chaque année les roſiers fleuriſſent [12]. J'enſeignerois la maniére d'arroſer les légumes; je peindrois des eaux bordées de perſil, le concombre croiſſant ſur l'herbe où il eſt couché, le narciſſe, l'acanthe, le lierre blanc, & le myrte qui ſe plaît au bord des fontaines.

Près de la ſuperbe ville de Tarente [13], dans cette contrée fertile qu'arroſe le Galéſe, je me ſouviens d'avoir vû autrefois un vieillard de Cilicie, poſſeſſeur

Corycium vidiſſe ſenem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant; nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna ſeges, nec commoda Baccho.
Hic rarum tamen in dumis olus, albaque circum
Lilia: verbenaſque premens, veſcumque papaver,
Regum æquabat opes animis, ſerâque revertens
Nocte domum, dapibus menſas onerabat inemptis.
Primus vere roſam, atque autumno carpere poma:
Et cùm triſtis hyems etiam nunc frigore ſaxa
Rumperet, & glacie curſus frænaret aquarum;
Ille comam mollis jam tùm tondebat acanthi,
Æſtatem increpitans ſeram, Zephyroſque morantes:
Ergo apibus fœtis idem, atque examine multo
Primus abundare, & ſpumantia cogere preſſis
Mella favis: illi tiliæ, atque uberrima pinus:
Quotque in flore novo pomis ſe fertilis arbos
Induerat, totidem autumno matura tenebat.
Ille etiam ſeras in verſum diſtulit ulmos,
Eduramque pyrum, & ſpinos jam pruna ferentes,
Jamque miniſtrantem platanum potantibus umbram.
Verùm hæc ipſe equidem ſpatiis excluſus iniquis,
Prætereo, atque aliis poſt commemoranda relinquo.
Nunc age, naturas apibus quas Jupiter ipſe
Addidit, expediam: pro quâ mercede canoros
Curetum ſonitus, crepitantiaque æra ſecutæ,
Dictæo cœli regem pavere ſub antro.
Solæ communes natos, conſortia tecta

d'une terre abandonnée, qui n'étoit propre ni pour le labourage, ni pour le paturage, ni pour le vignoble. Cependant il avoit fait de ce terrain ingrat un jardin agréable, où il ſemoit quelques légumes bordés de lys, de vervéne, & de pavots. Ce jardin étoit ſon royaume : il y trouvoit toute l'opulence des Rois. Lorſque le ſoir il rentroit dans ſa maiſon, il couvroit ſa table frugale de ſimples mets, que ſon jardin & ſon travail lui fourniſſoient. Les premiéres fleurs du printems, les premiers fruits de l'automne naiſſoient pour lui. Lorſque les rigueurs de l'hyver fendoient les pierres & ſuſpendoient le cours des fleuves, il émondoit déja ſes acanthes ; déja il jouiſſoit du printems, & ſe plaignoit de la lenteur de l'été. Il voyoit le premier ſes abeilles ſe multiplier, & il étoit le premier à tirer le miel de ſes ruches. Son jardin étoit orné de pins & de tilleuls. Ses arbres fruitiers portoient en automne autant de fruits qu'au printems ils avoient porté de fleurs. Il ſçavoit tranſplanter & aligner des ormeaux déja avancés [14], des poiriers, des pruniers greffés ſur l'épine, déja portant des fruits, & des planes déja touffus, à l'ombre deſquels il régaloit ſes amis. Mais les bornes de mon ſujet ne me permettent pas de m'arrêter plus long-tems ſur cette peinture, que je laiſſe à d'autres à finir.

Je vais dire maintenant les qualités ſinguliéres que Jupiter accorda aux abeilles, pour reconnoître les ſoins qu'elles prirent de nourrir le Roy du Ciel dans l'antre du mont Dictys, où le ſon des cymbales des Corybantes les aſſembla autour de ſon berceau.

Une ruche eſt une ville, où tous les enfans des ci-

Urbis habent, magniſque agitant ſub legibus ævum;
Et patriam ſolæ, & certos novere penates:
Venturæque hyemis memores, æſtate laborem
Experiuntur, & in medium quæſita reponunt.
Namque aliæ victu invigilant, & fœdere pacto
Exercentur agris: pars intra ſepta domorum
Narciſſi lacrymam, & lentum de cortice gluten,
Prima favis ponunt fundamina; deinde tenaces
Suſpendunt ceras: aliæ ſpem gentis adultos
Educunt fœtus: aliæ puriſſima mella
Stipant, & liquido diſtendunt nectare cellas.
Sunt, quibus ad portas cecidit cuſtodia ſorti,
Inque vicem ſpeculantur aquas, & nubila cœli:
Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto
Ignavum fucos pecus à præſepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.
Ac veluti lentis Cyclopes fulmina maſſis
Cùm properant, alii taurinis follibus auras
Accipiunt, redduntque: alii ſtridentia tingunt
Æra lacu; gemit impoſitis incudibus Ætna:
Illi inter ſeſe magnâ vi brachia tollunt
In numerum, verſantque tenaci forcipe ferrum:
Non aliter (ſi parva licet componere magnis)
Cecropias innatus apes amor urget habendi,
Munere quamque ſuo: grandævis oppida curæ,

toyens appartiennent à la république. Seules de tous les animaux les abeilles élevent leurs enfans en commun; seules elles ont une patrie & une demeure fixe. Logées sous le même toît, elles forment une espéce de communauté, où elles vivent sous des loix, qu'elles observent exactement. Leur prévoyance les rend laborieuses durant l'été, & leur fait amasser des provisions pour l'hyver. Les unes sont chargées d'aller chercher les vivres. Les autres sont sédentaires, & leur devoir est de travailler dans l'intérieur de la maison. Pour fondement de leurs rayons [15], elles étendent le suc du narcisse, & de la gomme cueillie sur l'écorce des arbres. Elles construisent ensuite les compartimens de cire, dont elles forment plusieurs étages. Elles y entassent le miel, & remplissent de ce nectar les alvéoles. D'autres prennent soin de l'éducation de la jeunesse, l'esperance de la république. D'autres sont en faction à la porte de la ruche, & tour à tour en sentinelle, pour observer les vents & la pluye. Tantôt elles reçoivent les fardeaux de celles qui chargées de butin viennent des champs; tantôt elles se joignent ensemble, & donnent la chasse aux paresseux frélons. Toutes travaillent sans relâche à la fabrication du miel, & tout l'air d'alentour est embaumé de l'odeur du thin. C'est ainsi que les Cyclopes forgent la foudre de Jupiter. Les uns gouvernent les soufflets, les autres font rougir le fer dans les fourneaux; ceux-ci donnent la trempe au métal [16]; ceux-là levent tour à tour leurs bras chargés de lourds marteaux, & les laissent tomber en cadence sur le fer embrasé, que leurs tenailles ne cessent de retourner. L'Etna re-

Et munire favos, & dædala fingere tecta.
At feſſæ multâ referunt ſe nocte minores,
Crura thymo plenæ : paſcuntur & arbuta paſſim,
Et glaucas ſalices, caſiamque, crocumque rubentem,
Et pinguem tiliam, & ferrugineos hyacinthos.
Omnibus una quies operum, labor omnibus unus.
Manè ruunt portis, nuſquam mora : rurſùs eaſdem
Veſper ubi è paſtu tandem decedere campis
Admonuit, tùm tecta petunt, tum corpora curant.
Fit ſonitus, muſſantque oras & limina circùm.
Poſt, ubi jam thalamis ſe compoſuere, ſiletur
In noctem, feſſoſque ſopor ſuus occupat artus.
Nec verò à ſtabulis pluviâ impendente recedunt
Longius, aut credunt cœlo, adventantibus Euris :
Sed circùm tutæ ſub mœnibus urbis aquantur,
Excurſuſque breves tentant ; & ſæpè lapillos,
Ut cymbæ inſtabiles fluctu jactante ſaburram,
Tollunt ; his ſeſe per inania nubila librant.
Illum adeò placuiſſe apibus mirabere morem,
Quòd nec concubitu indulgent, nec corpora ſegnes
In Venerem ſolvunt, aut fœtus nixibus edunt :
Verùm ipſæ foliis natos, & ſuavibus herbis
Ore legunt : ipſæ regem, parvoſque Quirites
Sufficiunt, aulaſque, & cerea regna refingunt.

tenti

tentit des coups redoublés qui font gémir les enclumes. S'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes [17], telle eſt l'ardeur naturelle & le travail des abeilles, chacune dans ſon poſte. Les anciennes préſident à l'intérieur de la ruche. Elles ont ſoin de la conſtruction des alvéoles, & de la manufacture des rayons ; les jeunes vont dans les champs, & reviennent le ſoir chargées de pouſſiéres, cueillies ſur le thin, l'arboiſier, les ſaules, la lavande, le ſafran, les jacyntes & les tilleuls. Toutes dans le même tems ceſſent & recommencent de travailler. Dès le matin elles ſortent enſemble. Lorſque l'étoile du ſoir les avertit de quitter les champs, elles retournent ſous leur toît pour s'y repoſer. Un bourdonnement général autour de la ruche eſt le ſignal de la retraite. A peine ſont elles rentrées chacune dans leurs loges, que le bruit ceſſe. Un profond ſilence régne alors, & elles ſe livrent au ſommeil durant toute la nuit.

Si le tems paroît ménacer de pluye, ou s'il fait du vent, jamais elles ne s'éloigneront de leurs demeures ; jamais elles ne prendront l'eſſor. Contentes de tenter de petites excurſions, elles ſe tiendront, pour ainſi dire, ſous leurs murailles, & iront ſe déſaltérer dans un ruiſſeau prochain. Souvent elles ſe chargent de quelques grains de ſable [18], qui leur ſervent comme de leſt pour ſe ſoutenir dans l'air & réſiſter au vent, à l'exemple des vaiſſeaux qu'on charge ainſi, afin qu'ils puiſſent réſiſter aux flots.

Une choſe admirable dans les abeilles eſt qu'elles perpétuent leur eſpéce, ſans s'unir, ſans s'énerver par les exercices de Venus, & ſans enfanter avec

Sæpè etiam duris errando in cotibus alas
Attrivere, ultròque animam ſub faſce dedere.
Tantus amor florum, & generandi gloria mellis!
Ergo ipſas quamvis anguſti terminus ævi
Excipiat (neque enim plus ſeptima ducitur æſtas)
At genus immortale manet, multoſque per annos
Stat fortuna domûs, & avi numerantur avorum.
Præterea regem non ſic Ægyptus, & ingens
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaſpes
Obſervant: rege incolumi mens omnibus una eſt:
Amiſſo, rupere fidem: conſtructaque mella
Diripuere ipſæ, & crates ſolvere favorum.
Ille operum cuſtos: illum admirantur, & omnes
Circumſtant fremitu denſo, ſtipantque frequentes;
Et ſæpè attollunt humeris; & corpora bello
Objectant, pulchramque petunt per vulnera mortem.
His quidam ſignis, atque hæc exempla ſecuti,
Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus
Æthereos dixere: Deum namque ire per omnes
Terraſque, tractuſque maris, cœlumque profundum:
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas.
Scilicet hùc reddi deinde, ac reſoluta referri

effort. Elles recueillent ſur les fleurs & ſur les herbes, avec leurs trompes, la ſemence qui les reproduit. Par ce moyen, elles ſe donnent de nouveaux citoyens & un nouveau Roy [19], pour rebâtir leurs maiſons, & ſoutenir leur empire.

Dans leurs courſes il leur arrive ſouvent de rompre leurs aîles, en volant rapidement près des rochers, & quelquefois d'expirer ſous le fardeau qu'elles portent : tant elles ont d'ardeur pour le butin & pour le travail. Quelque courte que ſoit leur vie, qui ne va guére au-delà de ſept ans, elles ſont en quelque ſorte immortelles, puiſque leur race ne s'éteint point, & que durant une longue ſuite d'années, elle ſubſiſte par une chaîne éternelle de générations ſucceſſives.

L'Egypte, la Lybie, les Parthes, les Médes [20] révérent moins leur Souverain, que les abeilles reſpectent leur Roy. Tant qu'il vit, la concorde régne parmi elles. Eſt-il mort ? il n'y a plus d'ordre dans leur République. Elles diſſipent le miel qu'elles ont amaſſé ; elles briſent leurs rayons, & détruiſent leurs édifices. Le Roy préſide à leurs ouvrages : elles l'admirent, elles s'aſſemblent autour de lui, elles l'accompagnent en bourdonnant, & lui rendent toute ſorte d'honneurs. Souvent méme elles le portent ſur leurs épaules, & dans les combats elles affrontent la mort pour lui ſauver la vie.

Quelques-uns, frapés de ces inclinations & de cette conduite des abeilles, ont cru qu'elles avoient de la raiſon, & que leur ame étoit une portion de l'Ame univerſelle [21], de cette Ame immenſe, répandue en tous lieux, dans les airs, ſur la terre, & dans la

Omnia, nec morti esse locum; sed viva volare
Sideris in numerum atque alto succedere cœlo.
Si quando sedem angustam, servataque mella
Thesauris relines; priùs haustus sparsus aquarum
Ore fove, fumosque manu prætende sequaces.
Bis gravidos cogunt fœtus: duo tempora messis:
Taygete simul os terris ostendit honestum
Pleias, & Oceani spretos pede reppulit amnes:
Aut eadem sidus fugiens ubi piscis aquosi
Tristior hybernas cœlo descendit in undas.
Illis ira modum supra est, læsæque venenum
Morsibus inspirant, & spicula cæca relinquunt
Affixæ venis, animasque in vulnere ponunt.
Sin duram metues hyemem, parcesque futuro,
Contusosque animos, & res miserabere fractas.
At suffire thymo, cerasque recidere inanes
Quis dubitet? nam sæpè favos ignotus adedit
Stellio, lucifugis congesta cubilia blattis,
Immunisque sedens aliena ad pabula fucus,
Aut asper crabro imparibus se immiscuit armis,
Aut durum tineæ genus, aut invisa Minervæ
In foribus laxos suspendit aranea casses.
Quò magis exhaustæ fuerint, hoc acriùs omnes
Incumbent generis lapsi sarcire ruinas,
Complebuntque foros, & floribus horrea texent.

mer, de cette Ame à laquelle participent non ſeulement les Humains, mais encore tout ce qui reſpire dans l'univers. Elle ſubſiſte après la diſſolution des corps, & ne meurt point; elle ſe réunit à ſon principe, & s'envole au Ciel, où elle ſe place parmi les aſtres.

Lorſque vous voudrez tirer de vos ruches le tréſor que les abeilles y auront amaſſé, mettez de l'eau tiéde dans votre bouche, pour les arroſer : en même tems préſentez-leur un tiſon fumant. Deux fois chaque année elles rempliſſent leurs ruches de miel, & deux fois on en fait la récolte : la premiére, lorſque les Pleïades commencent à ſortir de l'Ocean [22] & paroiſſent ſur l'horiſon : la ſeconde, lorſque cette conſtellation fuyant le ſigne des Poiſſons, ſe plonge triſtement dans la mer. Cet enlévement de l'ouvrage des abeilles ne manque jamais de les mettre en fureur. Elles ſe jettent ſur le raviſſeur, & le percent de leur aiguillon qu'elles laiſſent dans la playe, & meurent ainſi en ſe vengeant [23].

Si vous craignez dans la ſaiſon de l'automne, qu'un rigoureux hyver ne déſole vos ruches & n'y cauſe la famine, ayez pitié de leurs habitans. Laiſſez-leur une partie de leur miel, dont ils ſe nourriront. Mais enlevez toute la cire qui leur eſt inutile, & ayez ſoin de parfumer leur demeure de l'odeur du thin. Par ce moyen vous éloignerez les cloportes, les lézards, les bourdons qui ſe nourriſſent aux dépens des abeilles, & les frélons qui viennent les attaquer avec des forces ſupérieures. Vous les délivrerez auſſi des teignes, qui rongent leurs ruches, & ſurtout de l'inſecte haï de Minerve, de l'arai-

Si verò (quoniam caſus apibus quoque noſtros
Vita tulit) triſti languebunt corpora morbo,
Quod jam non dubiis poteris cognoſcere ſignis;
Continuò eſt ægris alius color; horrida vultum
Deformat macies; tùm corpora luce carentum
Exportant tectis, & triſtia funera ducunt.
Aut illæ pedibus connexæ ad limina pendent:
Aut intùs clauſis cunctantur in ædibus omnes,
Ignavæque fame, & contracto frigore pigræ.
Tùm ſonus auditur gravior, tractimque ſuſurrant:
Frigidus ut quondam ſylvis immurmurat Auſter,
Ut mare ſollicitum ſtridet refluentibus undis,
Æſtuat ut clauſis rapidus fornacibus ignis.

Hîc jam galbaneos ſuadebo incendere odores,
Mellaque arundineis inferre canalibus, ultrò
Hortantem, & feſſas ad pabula nota vocantem.
Proderit & tunſum gallæ admiſcere ſaporem,
Arenteſque roſas, aut igni pinguia multo
Defruta, vel Pſythiâ paſſos de vite racemos,
Cecropiumque thymum, & gravè olentia centaurea.
Eſt etiam flos in pratis, cui nomen Amello
Fecere agricolæ; facilis quærentibus herba:
Namque imo ingentem tollit de ceſpite ſylvam,
Aureus ipſe, ſed in foliis, quæ plurima circùm
Funduntur, violæ ſublucet purpura nigræ.

gnée [24], qui tend sa toile à leur porte, pour les surprendre. Enfin plus vous leur aurez enlevé de miel & de cire, plus vous les rendrez laborieuses, & empressées à réparer les pertes de leur République, à remporter dans leurs magasins les dépouilles des fleurs, & à enrichir leurs rayons d'une nouvelle récolte.

Les abeilles sont, comme nous, sujettes aux maladies. Voici à quels signes vous reconnoîtrez que vos mouches sont malades. Elles changent de couleur; elles paroissent maigres; vous les voyez porter souvent hors de la ruche des abeilles mortes, & leur faire une espéce de funérailles. Quelquefois elles se tiennent suspendues par les pieds à la porte de la ruche, ou elles y restent sans avoir le désir d'en sortir. Paresseuses & engourdies, elles ne se soucient point de nourriture. Leur bourdonnement sourd & entrecoupé ressemble ou au murmure du vent dans les forêts, ou au bruit des flots lorsque la mer se retire, ou à celui de la flamme captive dans une fournaise.

Pour guérir vos mouches malades, je vous conseille de brûler du galbanum autour de la ruche, de remplir de miel des roseaux, & de faire un certain bruit, pour les inviter à venir s'en nourrir. Il sera bon aussi de leur présenter de la noix de galle pilée, des roses séches, du resiné bien cuit, des grapes de raisin, du thin & de la centaurée. Il est encore dans les champs une plante, que l'on appelle Amellum, & que l'on trouve aisément. Une seule racine en produit une grande quantité: sa fleur est de couleur d'or, & ses feuilles de violet pourpre. Souvent on en

forme des guirlandes, dont on pare les Autels. Le goût de cette plante eſt âpre. Les Bergers la cueillent dans les vallées & ſur les bords du fleuve Mella. Faites-en bouillir les racines dans du vin parfumé, & mettez-les dans des corbeilles, à l'entrée de vos ruches.

Cependant, ſi la race de vos abeilles vient tout à coup à périr ſans reſſource, je vais vous apprendre un ſecret, & révéler la mémorable découverte d'un Berger Arcadien, qui du ſang corrompu d'un taureau égorgé fit naître autrefois un eſſain de nouvelles mouches. Je dirai ce qu'on raconte de ce fait merveilleux, & j'en commencerai le récit dès ſa premiére origine.

Dans ces contrées [25], que le Nil, deſcendant de l'Ethiopie, fertiliſe par le débordement de ſes eaux, où un peuple heureux parcourt les campagnes dans des gondoles peintes, où ce fleuve limonneux, après avoir arroſé les pays voiſins de la Perſe, engraiſſe les champs de la baſſe Egypte, & va ſe perdre dans la mer par ſept embouchures : dans ces riches contrées, l'art dont il s'agit eſt en uſage ; c'eſt la ſeule reſſource pour renouveller la race des abeilles.

On éleve d'abord un petit bâtiment étroit, couvert de tuiles, & percé de quatre fenêtres oppoſées, qui reçoivent le jour obliquement. Alors on choiſit un jeune taureau de deux ans, que l'on ſaiſit malgré ſa réſiſtance : on lui bouche les narines, & on l'empêche de reſpirer. Enſuite on le bat, & on le fait mourir ſous les coups redoublés. On lui conſerve néanmoins ſa peau, & dans cet état on l'enferme dans le lieu préparé, & on le couche ſur de la ra-

Sic positum in clauso linquunt, & ramea costis
Subjiciunt fragmenta, thymum, casiasque recentes.
Hoc geritur, Zephyris primùm impellentibus undas:
Antè novis rubeant quàm prata coloribus, antè
Garrula quàm tignis nidum suspendat hirundo.
Intereà teneris tepefactus in ossibus humor
Æstuat, & visenda modis animalia miris,
Trunca pedum primò, mox & stridentia pennis
Miscentur, tenuemque magis, magis aëra carpunt;
Donec, ut æstivis effusus nubibus imber,
Erupere, aut ut nervo pulsante sagittæ,
Prima leves ineunt si quando prælia Parthi.
Quis Deus hanc, Musæ, quis nobis extudit artem?
Undè nova ingressus hominum experientia cepit?
Pastor Aristæus, fugiens Peneïa Tempe,
Amissis (ut fama) apibus, morboque fameque,
Tristis ad extremi sacrum caput astitit amnis,
Multa querens; atque hâc affatus voce parentem:
Mater Cyrene, mater, quæ gurgitis hujus
Ima tenes; quid me præclarâ stirpe Deorum
(Si modò, quem perhibes, pater est Thymbræus Apollo)
Invisum fatis genuisti? aut quò tibi nostri
Pulsus amor? quid me cœlum sperare jubebas?
En etiam hunc ipsum vitæ mortalis honorem,
Quem mihi vix frugum, & pecudum custodia solers
Omnia tentanti extuderat, te matre, relinquo.

mée, du thin & de la lavande. Cela se pratique dès le commencement du printems, avant la naissance des fleurs dans les prairies, avant que l'hirondelle ait construit son nid. Cependant les liqueurs s'échauffent & fermentent dans le corps du jeune animal. Par un prodige étonnant, on en voit sortir une foule d'insectes informes, sans pieds, mais avec des aîles, & qui essayent de voler. Bientôt c'est un essain de mouches, qui prend l'essor, & s'échape dans les airs. Leur nombre égale les gouttes de pluye qui tombent des nuës dans un orage d'été, ou les fléches que lancent les Parthes dans le commencement d'un combat. O Muses, quel Dieu enseigna aux Mortels ce secret admirable? Qui a fait le premier cette singuliére experience?

Le Berger Aristée ayant, dit-on, perdu toutes ses abeilles par la maladie & par la famine, abandonna la vallée de Tempé qu'arrose le Penée, & remontant jusqu'à la source du fleuve, il s'y arrêta. Là, désolé de sa perte, il poussa des gémissemens, & adressa ces mots à sa mere. Cyréne, vous qui habitez au fond de ces eaux, Cyréne ma mere, s'il est vrai, comme vous me l'avez dit, qu'Apollon est mon pere, que me sert cette illustre origine, puisque le Destin m'est si contraire? Pourquoi suis-je du sang des Dieux? Qu'est devenue votre tendresse pour moi? Falloit-il me faire espérer d'être un jour au nombre des habitans du Ciel? Le seul bien où je mettois ma gloire sur la terre, ce bien l'objet de tant de peines, que je m'étois procuré au milieu de tous les travaux de l'agriculture & du soin pénible de mes troupeaux, je le perds ce bien, & vous êtes

Quin age, & ipſa manu felices erue ſylvas :
Fer ſtabulis inimicum ignem, atque interfice meſſes :
Ure ſata, & validam in vites molire bipennem,
Tanta meæ ſi te ceperunt tædia laudis.
At mater ſonitum thalamo ſub fluminis alti
Senſit : eam circum Mileſia vellera Nymphæ
Carpebant, hyali ſaturo ſucata colore :
Drymoque, Xanthoque, Ligæaque, Phyllodoceque,
Cæſariem effuſæ nitidam per candida colla :
Neſæe, Spioque, Thaliaque, Cymodoceque,
Cydippeque, & flava Lycorias (altera virgo,
Altera tum primos Lucinæ experta labores)
Clioque, & Beroë ſoror, Oceanitides ambæ,
Ambæ auro, pictis incinctæ pellibus ambæ ;
Atque Ephyre, atque Opis, atque Aſia, Deïopeja
Et tantùm poſitis velox Arethuſa ſagittis.
Inter quas curam Clymene narrabat inanem
Vulcani, Martiſque dolos, & dulcia furta,
Aque Chao denſos Divûm numerabat amores.
Carmine quo captæ, dùm fuſis mollia penſa
Devolvunt, iterum maternas impulit aures
Luctus Ariſtæi ; vitreiſque ſedilibus omnes
Obſtupuere : ſed ante alias Arethuſa ſorores
Proſpiciens, ſummâ flavum caput extulit undâ.
Et procul : O gemitu non fruſtra exterrita tanto,
Cyrene ſoror : ipſe tibi, tua maxima cura
Triſtis Ariſtæus, Penei genitoris ad undam

ma mere ! Puiſque vous êtes ſi peu ſenſible à la gloire de votre fils, arrachez vous-même les arbres que j'ai plantés, livrez mes champs à la flamme, brûlez mes bergeries, détruiſez mes moiſſons, coupez toutes mes vignes.

Cyréne du fond de ſa grotte entendit le ſon de la voix d'Ariſtée. Elle avoit alors auprès d'elle plúſieurs Nymphes, qui filoient de la laine fine, teinte en vert ; telles que Drymo, Xanto, Ligée, Philodoce, dont les cheveux épars flottoient ſur leurs épaules d'albâtre ; Neſée, Spio, Thalie, Cymodoce, Cydippe qui étoit encore fille, & la blonde Lycorias, qui venoit pour la premiére fois d'éprouver les douleurs de Lucine ; Clio & ſa ſœur Beroé, (ces deux filles de l'Ocean étoient couvertes de peaux d'hermine attachées par des agraffes d'or,) Ephire, Opis, Dejopée fille d'Aſius, & l'agile Arethuſe, nouvelle Naïade, qui avoit depuis peu renoncé aux exercices de Diane.

La Nymphe Climene, au milieu d'elles, les entretenoit des vaines précautions de Vulcain, des galantes ruſes de Mars qui avoit trompé ſa vigilance, & de mille autres avantures amoureuſes de la troupe celeſte, depuis la naiſſance du Monde. Tandis que les Nymphes charmées de ces récits écoutoient attentivement, ſans quitter leurs fuſeaux, les plaintes d'Ariſtée vinrent pour la ſeconde fois fraper les oreilles de Cyréne. Tout le cercle fut ému. Arethuſe ſe leve la premiére, & pour regarder met ſa belle tête hors de l'eau. » O ma ſœur, s'écria-t-elle, ce n'eſt » pas vainement que vous êtes allarmée des cris que » vous avez entendus. Votre cher fils Ariſtée eſt

Stat lacrymans, & te crudelem nomine dicit.
Huic perculsa novâ mentem formidine mater,
Duc age, duc ad nos : fas illi limina Divûm
Tangere, ait : simul alta jubet discedere latè
Flumina, quà juvenis gressus inferret : at illum
Curvata in montis faciem circumstetit unda,
Accepitque sinu vasto, misitque sub amnem.
Jamque domum mirans genitricis, & humida regna,
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,
Ibat, & ingenti motu stupefactus aquarum,
Omnia sub magnâ labentia flumina terrâ
Spectabat, diversa locis, Phasimque Lycumque,
Et caput, unde altus primùm se erumpit Enipeus ;
Undè pater Tiberinus, & undè Aniena fluenta,
Saxosumque sonans Hypanis, Mysusque Caïcus,
Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus : quo non alius per pinguia culta
In mare purpureum violentior influit amnis.
Splendentia
Postquam est in thalami pendentia pumice tecta
Perventum, & nati fletus cognovit inanes
Cyrene, manibus liquidos dant ordine fontes
Germanæ, tonsisque ferunt mantilia villis.
Pars epulis onerant mensas, & plena reponunt
Pocula : Panchæis adolescunt ignibus aræ.
Et mater, Capæ Mæonii carchesia Bacchi,
Oceano libemus, ait ; simul ipsa precatur
Oceanumque patrem rerum, Nymphasque sorores,

» ſur le bord de ce fleuve, où il verſe des pleurs, » & ſe plaint de votre cruauté. Qu'il vienne, qu'il » aproche, dit Cyréne ſaiſie d'une nouvelle crainte, » amenez-moi mon fils. Tous les palais des Dieux » lui ſont ouverts. « Soudain elle commande aux flots de ſe ſéparer, & d'ouvrir un libre paſſage. Ariſtée fut reçû dans le ſein du fleuve, entre deux eſpéces de montagnes, & il deſcendit juſqu'au fond des eaux. Il admire la ſuperbe demeure de ſa mere, & ſon liquide empire. Il voit avec étonnement les vaſtes reſervoirs que les rochèrs enferment, & les racines des forêts, que le mouvement des eaux & le bruit des ſources ſont retentir. Il voit couler dans les entrailles de la terre tous ces grands fleuves qui ſortent de ſon ſein, & ſe répandent ſur ſa ſurface ; le Phaſe, le Lycus, l'Enipée, le Tybre, l'Anio, le bruyant Hypanis, le Caïque, & enfin le Po, ce fleuve dont le front eſt armé de deux cornes dorées, ſemblables à celles d'un taureau, & qui après avoir baigné de fertiles campagnes, ſe précipite dans la mer avec plus de rapidité que tous les autres fleuves [26].

Lorſqu'Ariſtée fut entré dans le palais de ſa mere, dont la voûte étoit formée de rocailles, & qu'elle eut connu le ſujet frivole de ſon affliction, les Nymphes ſes ſœurs s'empreſſérent de le ſervir. Les unes lui verſent de l'eau ſur les mains, & lui préſentent des ſerviettes pour les eſſuyer : d'autres couvrent la table, & d'autres le buffet : en même tems on brûle des parfums [27]. Alors Cyréne lui dit: » Mon fils, prenez cette coupe, & répandez ce vin » de Lydie en l'honneur de l'Ocean. « Pendant la

Centum quæ sylvas, centum quæ flumina servant.
Ter liquido ardentem perfudit nectare Vestam ;
Ter flamma ad summum tecti subjecta reluxit.
Omine quo firmans animum, sic incipit ipsa :
Est in Carpathio Neptuni gurgite vates
Cæruleus Proteus, magnum qui piscibus æquor,
Et juncto bipedum curru metitur equorum.
Hic nunc Emathiæ portus, patriamque revisit
Pallenen : hunc & Nymphæ veneramur, & ipse
Grandævus Nereus : novit namque omnia vates,
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.
Quippe ita Neptuno visum est, immania cujus
Armenta, & turpes pascit sub gurgite phocas.
Hic tibi, nate, priùs vinclis capiendus, ut omnem
Expediat morbi causam, eventusque secundet.
Nam sine vi non ulla dabit præcepta, neque illum
Orando flectes : vim duram, & vincula capto
Tende : doli circum hæc demùm frangentur inanes.
Ipsa ego te, medios cùm Sol accenderit æstus,
Cùm sitiunt herbæ, & pecori jam gratior umbra est,
In secreta senis ducam, quò fessus ab undis
Se recipit ; facilè ut somno aggrediare jacentem.
Verùm, ubi correptum manibus, vinclisque tenebis,
Tùm variæ illudent species, atque ora ferarum :
Fiet enim subitò sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco, & fulva cervice leæna :
Aut acrem flammæ sonitum dabit ; atque ita vinclis

libation

libation elle invoqua ce puissant Dieu, le pere de toutes choses [28], avec les Dryades & les Naïades. Trois fois elle répandit la liqueur sur le brasier, & trois fois la flamme s'éleva jusqu'à la voûte [29]. Rassurée par cet heureux présage, elle tint ce discours à son fils.

» Mon fils, dit-elle, il y a dans la mer Carpa-» thienne un fameux Devin, nommé Protée [30], qui » parcourt les flots sur un char attelé de chevaux à » deux pieds [31]. Il s'avance actuellement vers l'Ema-» thie, & va revoir Pallene où il est né. Les Nym-» phes de la mer, & le vieux Nerée lui-même [32] ont » beaucoup d'égards pour ce Devin, qui connoît le » passé, le présent, & l'avenir. C'est un don de Ne-» ptune, qui par cette faveur a voulu récompenser » le soin qu'il prend de faire paître au fond de la » mer ses troupeaux marins. Il faut, mon fils, que » vous tâchiez de lier ce Protée, afin qu'il vous dé-» couvre la cause de votre malheur, & le moyen » de le réparer. Si vous n'usez de violence, il ne vous » dira rien, & toutes vos prieres seront inutiles. » Sçachez donc l'enchaîner, & le serrer étroite-» ment. Alors toutes ses ruses seront vaines. Je veux » vous guider moi-même. Lorsque le Soleil aura at-» teint le milieu de sa course, que les herbes seront » séches, & les troupeaux retirés à l'ombre des bois, » je vous conduirai à la grotte, où le vieillard, las » d'avoir nagé, se reposera. Vous le trouverez en-» dormi, & vous le surprendrez aisément. Dès qu'il se » sentira saisi & lié, il s'efforcera de vous échapper en » vous faisant illusion. Vous le verrez tantôt sous la » forme d'un sanglier herissé, d'un tigre furieux,

Excidet : aut in aquas tenues dilapſus abibit.
Sed, quantò ille magis formas ſe vertet in omnes,
Tantò, nate, magis contende tenacia vincla :
Donec talis erit mutato corpore, qualem
Videris, incepto tegeret cùm lumina ſomno.
Hæc ait, & liquidum ambroſiæ diffudit odorem,
Quo totum nati corpus perduxit : at illi
Dulcis compoſitis ſpiravit crinibus aura,
Atque habilis membris venit vigor. Eſt ſpecus ingens
Exeſi latere in montis, quò plurima vento
Cogitur, inque ſinus ſcindit ſeſe unda reductos,
Deprenſis olim ſtatio tutiſſima nautis.
Intùs ſe vaſti Proteus tegit objice ſaxi.
Hîc juvenem in latebris averſum à lumine Nympha
Collocat : ipſa procul nebulis obſcura receſſit.
Jam rapidus torrens ſitientes Sirius Indos
Ardebat cœlo, & medium Sol igneus orbem
Hauſerat : arebant herbæ, & cava flumina ſiccis
Faucibus ad limum radii tepefacta coquebant.
Cùm Proteus conſueta petens è fluctibus antra
Ibat : eum vaſti circum gens humida ponti
Exultans, rorem latè diſpergit amarum.
Sternunt ſe ſomno diverſæ in littore phocæ.
Ipſe, velut ſtabuli cuſtos in montibus olim,
Veſter ubi è paſtu vitulos ad tecta reducit,
Auditiſque lupos acuunt balatibus agni,

« d'un dragon armé d'écailles, d'un lion terrible ; » tantôt il vous paroîtra comme un tourbillon de » flamme, ou comme une eau qui coule ; & sous » l'une ou l'autre apparence il semblera se dérober. » Mais plus il prendra de figures diverses, plus vous » serrerez ses liens, jusqu'à ce qu'il ait repris celle » qu'il avoit d'abord, lorsque vous le surprîtes dans » le sommeil. « Après avoir donné cette instruction à son fils, elle répandit sur lui une essence d'ambrosie, qui parfuma ses cheveux & tout son corps d'une odeur divine, & lui donna une nouvelle vigueur.

Dans les flancs d'un rocher miné par les flots est un antre profond. Là se brisent les vagues, & les eaux de la mer se partageant forment deux anses, qui embrassent le rocher, & mettent les vaisseaux surpris par la tempête à l'abri des vents orageux. C'est sous ce rocher que Protée s'étoit retiré. Cyréne y place son fils dans l'endroit le plus obscur, & enveloppée d'un nuage qui la déroboit aux regards, elle s'éloigne de ce lieu.

Déja cette constellation qui brûle l'Indien, avoit répandu ses feux dans les airs ; déja le Soleil parvenu au plus haut dégré de sa carriére avoit desseché les herbes, & échauffé le lit des plus profondes riviéres, lorsque Protée sortant du sein des eaux s'approcha de cet antre, sa retraite ordinaire, suivi de ses troupeaux bondissans, qui de toutes parts faisoient voler l'onde amére. Tandis que ses veaux marins s'étendoient en divers endroits le long du rivage pour s'y livrer au sommeil [33], Protée s'assit vers le milieu du rocher, pour les compter, comme fait un Berger, lorsque l'étoile de Venus, signal de la retraite de ses troupeaux, les chasse vers leur éta-

Consedit scopulo medius, numerumque recenset.
Cujus Aristeo quoniam est oblata facultas,
Vix defessa senem passus componere membra,
Cum clamore ruit magno, manicisque jacentem
Occupat. Ille suæ contra non immemor artis,
Omnia transformat sese in miracula rerum,
Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.
Verùm, ubi nulla fugam repetit fallacia, victus
In sese redit, atque hominis tandem ore locutus:
Nam quis te, juvenum confidentissime, nostras
Jussit adire domos? quid-ve hinc petis? inquit. At ille:
Scis, Proteu, scis ipse, neque est te fallere cuiquam:
Sed tu desine velle. Deûm præcepta secuti
Venimus hùc, lapsis quæsitum oracula rebus.
Tantùm effatus. Ad hæc Vates vi denique multâ,
Ardentes oculos intorsit lumine glauco,
Et graviter frendens, sic fatis ora resolvit.
Non te nullius exercent numinis iræ:
Magna luis commissa: tibi has miserabilis Orpheus
Haud quaquam ob meritum pœnas, nisi fata resistant,
Suscitat, & raptâ graviter pro conjuge sævit.
Illa quidem, dùm te fugeret per flumina præceps,
Immanem ante pedes hydrum moritura puella
Servantem ripas altâ non vidit in herbâ.

ble, & que le bêlement des tendres agneaux fait sortir les loups du fond des bois.

A peine le vieux Protée commençoit à se coucher, qu'Aristée profitant de l'occasion favorable, se jetta sur lui en poussant un grand cri, & lui lia les mains. Protée eut recours à son artifice ordinaire; il se transforme en feu, en eau, en bête féroce [34]. Mais voyant que tout son art étoit inutile, & qu'il ne pouvoit s'échapper, il reprit sa forme naturelle, & d'une voix humaine il parla ainsi à son vainqueur. » Jeune téméraire, qui t'a conduit en ces lieux? » Que prétens-tu? Vous le sçavez divin Protée, ré» pondit le Berger, vous le sçavez, puisque rien ne » vous est caché. Mais cessez de vouloir vous déro» ber à mes yeux. C'est par l'ordre du Ciel que » je viens ici, pour vous consulter dans ma triste si» tuation. « Protée lança sur lui un regard terrible. Retenant néanmoins sa colére peinte dans ses yeux, il lui parla ainsi:

» C'est un Dieu qui exerce sur toi sa vengeance: tu » portes la peine d'un grand crime. Le déplorable » Orphée, si les destins l'eussent permis, t'auroit en» core plus maltraité. C'est son courroux que tu » éprouves; c'est sa chere Eurydice qu'il venge. Le » châtiment n'égale point le forfait.

» Eurydice que tu poursuivois, fuyoit le long » d'un fleuve: elle n'apperçut point un serpent re» doutable, caché sous l'herbe; elle en fut piquée, » & perdit la vie. Les Dryades éplorées firent re» tentir de leurs cris les montagnes d'alentour. Les » monts Rhodope & Pangée en furent émus; tou» te la Thrace consacrée au Dieu Mars, le Pays des

At chorus æqualis Dryadum clamore ſupremos
Implerunt montes : flerunt Rhodopeïæ arces,
Altaque Pangea, & Rheſi Mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, atque Actias Orithyia.
Ipſe cavâ ſolans ægrum teſtudine amorem,
Te, dulcis conjux, te ſolo in littore ſecum,
Te veniente die, te decedente canebat.
Tænarias etiam fauces, alta oſtia Ditis,
Et caligantem nigrâ formidíne lucum
Ingreſſus, Maneſque adiit, Regemque tremendum,
Neſciaque humanis precibus manſueſcere corda.

At cantu commotæ Erebi de ſedibus imis
Umbræ ibant tenues, ſimulacraque luce carentum;
Quàm multa in ſylvis avium ſe millia condunt,
Veſper ubi, aut hybernus agit de montibus imber:
Matres atque viri, defunctaque corpora vitâ
Magnanimûm Heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impoſitique rogis juvenes ante ora parentum;
Quos circum limus niger, & deformis arundo
Cocyti, tardâque palus inamabilis undâ
Alligat, & novies Styx interfuſa coërcet.

Quin ipſæ ſtupuêre domus, atque intima lethi
Tartara, cæruleoſque implexæ crinibus angues
Eumenides; tenuitque inhians tria Cerberus ora;
Atque Ixionii vento rota conſtitit orbis.

» Gétes[35], les contrées de l'Hébre & d'Orythie, » versérent des larmes. Le triste Orphée fuyant le » commerce des hommes, tâchoit par le son de sa » lyre de soulager sa douleur. Nuit & jour sur un ri- » vage désert, chere épouse, il déploroit ta perte. Il » osa même descendre dans les gouffres du Tenare[36], » pénétrer dans le royaume profond de Pluton, y » traverser ces forêts ténébreuses où régne un éter- » nel effroi, s'approcher du terrible Monarque des » morts, & aborder ces lugubres Divinités, que » les prieres des Mortels n'ont jamais fléchies.

» Cependant toutes les ombres frappées de ses » accords sortirent de leurs profondes retraites. Une » foule de spectres s'assembla autour de lui, en » aussi grand nombre que sur la fin du jour, ou au » commencement d'un orage menaçant, on voit » les oiseaux se réfugier sous les feuillages. Cette » troupe confuse étoit composée d'hommes, de » femmes, de héros magnanimes, de jeunes gar- » çons, de jeunes filles, dont les corps avoient été » mis sur le bucher à la vûë de leurs tristes parens. » Les eaux noires & limonneuses du Cocyte, un » marais bourbeux, & le fleuve odieux du Styx, » qui se replie neuf fois sur lui-même, sont les bar- » riéres impénétrables, qui retiennent les ombres » dans cet affreux séjour.

» Cependant les sons de la lyre d'Orphée pénétré- » rent dans les plus profondes demeures du Tarta- » re, & en surprirent tous les pâles habitans. Les » oreilles même des Furies, dont les têtes sont ar- » mées de serpens, en furent charmées. Le Cerbe- » re, fermant ses trois gueules, cessa d'aboyer, & » le mouvement de la roue d'Ixion fut suspendu.

Jamque pedem referens, casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
Ponè sequens (namque hanc dederat Proserpina legem)
Cùm subita incautum dementia cepit amantem :
(Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes)
Restitit, Euridicemque suam jam luce sub ipsâ,
Immemor, heu ! victusque animi respexit : ibi omnis
Effusus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera, terque fragor stagnis auditus Averni.
Illa, quis & me, inquit, miseram, & te perdidit, Orpheu ?
Quis tantus furor ! en iterùm crudelia retrò
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale : feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu ! non tua, palmas.
Dixit, & ex oculis subitò, ceu fumus in auras
Commistus tenues, fugit diversa : neque illum
Prensantem necquicquam umbras, & multa volentem
Dicere prætereà vidit; nec portitor Orci
Ampliùs objectam passus transire paludem.
Quid faceret ? quò se raptâ bis conjuge ferret ?
Quo fletu Manes, quâ numina voce moveret ?
Illa quidem Stygiâ nabat jam frigida cymbâ.
Septem illum totos perhibent ex ordine menses

» Echapé de tous les dangers, Orphée revenoit ſur » la terre. Eurydice qui lui avoit été rendue, mar- » choit après lui vers le ſejour de la lumiére. Mais la » Reine des Enfers lui avoit défendu de tourner la » tête, & de jetter les yeux ſur ſon épouſe. Ce- » pendant un mouvement ſubit, dont il ne fut » point le maître, lui fit oublier la loi: Faute pardon- » nable, ſi l'Enfer ſçavoit pardonner [37]! Il s'arrêta, » & lorſqu'il étoit ſur le point de revoir la lumiére, » vaincu par ſon ardeur, il voulut voir ſa chere Eu- » rydice. Il perdit en un inſtant tout le fruit de ſes » peines: ſon traité avec l'impitoyable Tyran des » ombres fut rompu, & les étangs de l'Averne re- » tentirent par trois fois d'un bruit affreux. Hélas! » s'écria la malheureuſe Eurydice, qui nous arra- » che ainſi l'un à l'autre? Quelle barbarie! Le » cruel deſtin me rappelle dans le ſombre empire des » morts: le ſommeil du trépas ferme pour toujours » mes yeux à la lumiére. Adieu, cher époux: c'eſt » en vain que je vous tends les bras; je ne ſuis plus » à vous; on m'entraîne dans les ténébres éternelles. » Elle dit, & diſparut, comme une légere vapeur,

» Orphée courut après elle pour la joindre, & lui » parler. Vains efforts! il ne la revit plus. Le No- » cher de la fatale barque ne lui permit point de » repaſſer l'Acheron. Que fera-t-il dans cette triſte » conjoncture? Que deviendra-t-il, après avoir deux » fois perdu ſa chere épouſe? Eſſayera-t-il encore » de toucher les Divinités infernales? Il n'eſt plus » tems: l'ombre d'Eurydice eſt déja embarquée ſur » le Styx.

» On dit que le malheureux époux paſſa ſept

Rupe ſub aëriâ, deſerti ad Strymonis undam,
Fleviſſe, & gelidis hæc evolviſſe ſub antris,
Mulcentem tigres & agentem carmine quercus.
Qualis populeâ mœrens Philomela ſub umbrâ
Amiſſos queritur fœtus, quos durus arator
Obſervans nido implumes detraxit: at illa
Flet noctem, ramoque ſedens, miſerabile carmen
Integrat, & mœſtis latè loca queſtibus implet.
Nulla Venus, nullique animum flexere Hymenæi.
Solus Hyperboreas glacies, Tanaimque nivalem,
Arvaque Riphæis nunquam viduata pruinis
Luſtrabat, raptam Euridicen, atque irrita Ditis
Dona querens. Spretæ Ciconum quo munere matres,
Inter ſacra Deûm, nocturnique Orgia Bacchi
Diſcerptum latos juvenem ſparſere per agros.
Tùm quoque marmoreâ caput à cervice revulſum,
Gurgite cùm medio portans Oeagrius Hebrus
Volveret, Eurydicen vox ipſa, & frigida lingua,
Ah! miſeram Eurydicen, animâ fugiente vocabat:
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.
Hæc Proteus: & ſe jactu dedit æquor in altum;
Quàque dedit, ſpumantem undam ſub vertice torſit.
At non Cyrene: namque ultrò affata timentem.
Nate, licet triſtes animo deponere curas,
Hæc omnis morbi cauſa: hinc miſerabile Nymphæ,

» mois entiers au pied d'un rocher, sur les rives
» désertes du Strymon, à pleurer sans cesse & à
» faire retentir les antres de ses gémissemens. Au
» son de sa voix plaintive, mariée avec la lyre, les
» tigres parurent s'adoucir, & les chênes se mou-
» voir en cadence. Ainsi la triste Philomele, déso-
» lée de la perte de ses petits, qu'un barbare oi-
» seleur lui a enlevés, passe les nuits dans les bois à
» gémir, & fait retentir de ses plaintes tous les lieux
» d'alentour. Depuis cette funeste avanture, Or-
» phée fut insensible aux charmes de l'amour, &
» aux douceurs de l'hymen. Solitaire, au milieu des
» glaces de la Scythie, il erroit sur les bords du Ta-
» naïs, & autour des monts Riphées, environnés
» d'éternels frimats. Là, se rappellant toujours sa
» chere Eurydice, il déploroit sa disgrace, & les
» vaines faveurs du Dieu des Enfers.

» Cependant les femmes de Thrace, qu'il avoit
» dédaignées, exercérent sur lui leur cruelle ven-
» geance, dans les jours solemnels des Orgies. Transf-
» portées de la fureur de Bacchus, elles se jettérent
» sur lui, le déchirérent, dispersérent ses membres
» dans les campagnes, & jettérent sa tête dans l'Hé-
» bre. Tandis qu'elle flottoit, on entendit sa lan-
» gue prononcer encore le nom d'Eurydice, & les
» échos du rivage le repéter. «

A ces mots, Protée s'élança dans les flots écu-
mans, & disparut. Cyréne voyant Aristée effrayé
de son discours, ne l'abandonna point. » Mon fils,
» lui dit-elle, vous pouvez à présent vous consoler :
» vous connoissez la cause de votre malheur. Les
» Nymphes compagnes d'Eurydice, qui dansoient

Cum quibus illa choros lucis agitabat in altis,
Exitium miſere apibus: tu munera ſupplex
Tende, petens pacem, & faciles venerare Napæas:
Namque dabunt veniam votis, iraſque remittent.
Sed, modus orandi quis ſit, priùs ordine dicam.
Quatuor eximios præſtanti corpore tauros,
Qui tibi nunc viridis depaſcunt ſumma Lycæi,
Delige, & intactâ totidem cervice juvencas.
Quatuor his aras alta ad delubra Dearum
Conſtitue, & ſacrum jugulis demitte cruorem,
Corporaque ipſa boum frondoſo deſere luco.
Poſt, ubi nona ſuos aurora oſtenderit ortus,
Inferias Orphei Lethæa papavera mittes;
Placatam Eurydicen vitulâ venerabere cæſâ.
Et nigram mactabis ovem, lucumque reviſes.
Haud mora: continuò matris præcepta faceſſit;
Ad delubra venit; monſtratas excitat aras:
Quatuor eximios præſtanti corpore tauros
Ducit, & intactâ totidem cervice juvencas.
Poſt, ubi nona ſuos aurora induxerat ortus,
Inferias Orphei mittit, lucumque reviſit.
Hîc verò ſubitum ac dictu mirabile monſtrum
Aſpiciunt; liquefacta boum per viſcera toto
Stridere apes utero, & ruptis effervere coſtis;
Immenſaſque trahi nubes, jamque arbore ſummâ
Confluere, & lentis uvam demittere ramis.

» avec elle dans les forêts, ſe ſont vengées ſur vos » abeilles, qu'elles ont fait périr. Offrez à ces Déeſ- » ſes indulgentes des vœux & des ſacrifices dans leur » Temple : votre ſoumiſſion pourra calmer leur » courroux, & obtenir votre grace. Mais ſçachez de » quelle maniére vous devez les invoquer. Dans vos » troupeaux qui paiſſent ſur le mont Lycée, choi- » ſiſſez quatre beaux taureaux, & quatre géniſſes, » qui n'ayent point encore porté le joug. Elevez en- » ſuite auxNymphes quatre autels,ſur leſquels vous » répandrez le ſang de vos victimes, & après les » avoir immolées, laiſſez-les au milieu de la forêt. » Au bout de neuf jours [38], vous vous rendrez au » lieu du ſacrifice, dans la même forêt où vous » aviez laiſſé vos victimes. Alors vous offrirez à » Orphée des pavôts, & vous ſacrifierez à Eurydice » une géniſſe, avec une brebis noire. «

Ariſtée exécuta fidélement les ordres de ſa mere. Il ſe rend au Temple des Nymphes, & fait dreſſer quatre autels, comme on le lui avoit preſcrit. Il y conduit quatre taureaux choiſis & autant de géniſſes, telles qu'on les lui avoit marquées. Ayant laiſſé neuf jours s'écouler, il retourna au même lieu, & appaiſa les manes d'Orphée. Alors parut un nouveau prodige. On entend d'abord un eſſain d'abeilles bourdonner dans le ventre des taureaux immolés ; on les voit enſuite percer les flancs de ces mêmes taureaux, prendre leur eſſor dans les airs, former un nuage, & s'aller repoſer ſur un arbre, en forme de grape de raiſin.

Hæc ſuper arvorum cultu, pecorumque canebam,
Et ſuper arboribus : Cæſar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo VIRGILIUM me tempore dulcis alebat
Parthenope, ſtudiis florentem ignobilis otî :
Carmina qui luſi paſtorum, audaxque juventâ,
Tityre, te patulæ cecini ſub tegmine fagi:



Tels ſont les vers que je chantois [19] ſur la culture des champs, & ſur le ſoin des arbres & des troupeaux, tandis que Ceſar foudroyoit les peuples de l'Euphrate, tandis qu'il dictoit ſes loix à des nations, qui ſe ſoumettoient d'elles-mêmes à ſon Empire, & que par ſes exploits il ſe préparoit à être un jour au rang des Dieux. J'étois alors dans le délicieux pays de Naples, où je jouiſſois, dans une retraite obſcure, d'un doux loiſir, que je conſacrois aux Muſes. C'eſt ce Virgile qui dans ſa jeuneſſe oſa chanter ſur le ton des Bergers, & te repréſenter, ô Tityre, couché ſous l'épais feuillage d'un hêtre.



REMARQUES
SUR LE QUATRIÉME LIVRE
DES GEORGIQUES.

CE 4e. Livre est ordinairement mis au-dessus des autres Livres du Poëme des Georgiques. Il offre par tout des images riantes & des préceptes, qui renferment moins de ces détails, que nos mœurs nous font regarder comme bas & grossiers. Cependant on n'y trouve point de ces morceaux d'une Poësie sublime, qui embellissent les autres Livres, & qui en relévent ce qui peut y avoir de petit.

Voici en peu de mots l'Analyse de ce 4e. Livre. Il s'agit d'abord du logement des Abeilles, ensuite de leur nourriture, de leurs essains, & de leurs combats : puis des différentes abeilles, & de leur espéce de police ; des tems où elles font le miel ; de leurs maladies, & de la maniére de repeupler les ruches, lorsque toutes les mouches ont péri. Suit la fable d'Aristée, comprenant celle d'Orphée & d'Eurydice : Episode qui vaut un Poëme, & qui soit pour la précision & l'élégance du récit, soit pour la vivacité & la vérité du sentiment, est peut-être au-dessus de tout ce qui nous reste de la Poësie ancienne.

Il est bien singulier que celui qui a compilé depuis peu les beaux endroits des Georgiques de Virgile pour l'usage des Colleges, n'ait pas jugé à propos de donner place dans son recueil à cette belle fable. Est-ce parce qu'il s'agit d'un homme qui aime trop tendrement sa femme, & qui a trop de douleur de l'avoir perdue. On ne conçoit pas la délicatesse du scrupuleux Compilateur.

1 Je *chanterai maintenant le miel, ce présent des Cieux, dont la rosée est le principe.* Le P. C. traduit ainsi ce commencement ? » *Sans autre préambule*, je vais parler du miel, ce » présent des Dieux, *& qui nous tombe de l'air.* « Virgile représente

présente par cette épithéte, *aërii*, la Physique des anciens, qui supposoit que le miel venoit de l'air ou des astres. *Sive ille est cœli sudor*, dit Pline, *sive quædam siderum saliva*, *sive purgantis se aëris succus*. Ils croyoient donc que le miel étoit ou une espéce de salive des astres, ou une dépuration de l'air. Le discours sur les Abeilles, qu'on verra à la suite de ces remarques, expliquera l'origine & la formation du miel. La rosée, ou l'air humide, n'est pas plus le principe du miel, que de toutes les autres productions de la terre. M. Dryden traduit ainsi ce même commencement.

The gifts of Heav'n my follwing song pursues,

Aerial honey, and ambrosial dews.

C'est-à-dire, » Je célébre dans le chant qui suit les présens » du Ciel, le miel aërien, & les rosées d'ambrosie.« Qu'est-ce que le miel *aërien*? On pourroit dire qu'*aerii mellis* signifie que le miel fut d'abord trouvé au haut des grands arbres, sur les rochers & les hautes montagnes, où les Abeilles le composoient. Mais je ne crois pas que ce soit l'idée de Virgile.

[2] *L'Hirondelle & d'autres oiseaux*, *&c*. Je n'ai point rendu littéralement, *Et manibus Procne pectus signata cruentis*. Cette periphrase figurée ne signifie qu'une Hirondelle. V. la fable de *Procné* dans les Remarques sur la VI[e] Eclogue. L'Hirondelle porte des taches rouges sur la poitrine; c'est ce qui a fait imaginer la fable de Procné.

[3] *Une glue composée du suc des herbes & des fleurs*. Dans le texte il y a *fucoque & floribus oras explent*. L'herbe appellée *fucus* étoit employée à la teinture, & à la peinture du visage des femmes. Le P. C. a jugé à propos d'exprimer ainsi dans sa traduction ce seul mot *fuco*. » Les Abeilles, dit-il, bouchent » les petits trous avec *une certaine herbe qui teint en rouge &* » *qui sert aux femmes à se farder*. « Ce n'est pas traduire que d'insérer des commentaires dans un texte. A l'égard du soin qu'ont les Abeilles de boucher tous les trous de leurs ruches, voici ce que dit M. de Reaumur (V[e] Tome de l'*Histoire des Abeilles*. Pref. p. xxvj). » L'habitation des Abeilles doit

» être très-close ; pour toutes ouvertures elle ne doit avoir » que celles qui leur permettent d'entrer & de sortir librement : celles par où d'autres insectes pourroient s'introduire trop aisément, les fentes par où l'eau & le vent pourroient passer, auroient des suites à craindre. Les Abeilles le sçavent, au moins elles sçavent boucher toutes ces ouvertures & ces fentes ; elles sçavent même que la cire n'est pas la matiére la plus propre à y être employée. » Elles connoissent une espéce de résine qu'elles trouvent toute faite sur certains arbres, qui a plus de ténacité que la cire : elles vont s'en charger ; elles la portent sur leurs jambes postérieures, en petites pelottes semblables à celles de la cire brute ; mais elles n'ont pas besoin de la manger, ni de lui donner aucune préparation. Dès qu'une de celles qui s'en sont chargées, est entrée dans la ruche, plusieurs de ses compagnes se rendent successivement auprès d'elle ; chacune prend une petite masse, un petit grain de la résine entre ses dents, & va sur le champ le poser dans l'endroit qui a besoin d'être bouché. Les Abeilles se servent aussi de la même matiére, pour enduire la plus grande partie des paroirs de leur ruche. Cette résine a une odeur aromatique assez agréable. Nous lui conservons le nom de Propolis, qui lui a été donné par les Anciens. «

4 *S'il est des Ifs aux environs, hâtez-vous de les arracher, & ne vous avisez jamais de faire cuire des écrevisses près de leur demeure.* On prétend que le miel seroit amer, si les Abeilles alloient se reposer sur des Ifs. Aussi dans la IXe Eclogue, un Berger fait ce souhait : *Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos.* A l'égard des écrevisses, Pline dit que l'odeur de la cuisson des écrevisses est mortelle à ces mouches. *Cancrorum odore, si quis juxtà coquat, Apes exanimantur.* M. de R. ne dit rien de ces particularités, non plus que de plusieurs autres, dans son ouvrage sur les Abeilles, parce qu'il traite la matiére en Physicien Naturaliste, & non en rustique Oeconôme.

5 *Lorsqu'un nouveau soleil, embellissant de ses rayons, &c.* Il y a dans le texte, *æstiva luce*, qui signifie les beaux jours du Printems qui approchent de ceux de l'Eté. *Æstas* a souvent ce sens là dans les Poëtes.

[6] *Si vous faites du bruit, en frappant sur des vases d'airain, &c.* Il y a des Provinces où l'on fait ce bruit sur des bassins de cuivre. Je ne sçai si l'origine de cet usage n'est pas une ancienne superstition pratiquée dans la fête de Cybele, où l'on faisoit un bruit semblable, en mémoire du bruit que firent les Corybantes pour sauver la vie à Jupiter au berceau, que son pere Saturne vouloit dévorer. Selon la fable, les Abeilles nourrirent de leur miel Jupiter enfant, caché dans l'antre du mont Dicté ou Ida. Pour récompenser ses nourrices, le Dieu les doüa d'une intelligence singuliére. V. plus bas, vers 150. *pro quâ mercede canoros Curetum sonitus, &c.*

[7] *Deux Rois dans la même ruche, &c.* Il n'y a plus aujourdui de Rois parmi les Abeilles. Ce sont des Reines. Voyez le *Discours* à la fin de ces remarques.

[8] *Elles aiguisent leurs dards, &c.* Virgile représente ici les combats des Abeilles comme ceux des hommes, & y employe les termes militaires. Il est assez plaisant de voir le P. C. prendre ces termes au sens propre & traduire *aptantque lacertos* par ces mots : *elles préparent leurs cuisses au combat.* Au sujet de ces combats, voyez le Discours. Virgile erre d'après Aristote, à l'égard de la distinction de ces deux Rois & de leur double espéce. Aristote, qui a fait de si curieuses observations sur les animaux, ne sçait ce qu'il dit quand il parle des Abeilles, non plus que Pline.

[9] *On voit alors chaque parti s'attrouper au tour de son Chef.* Il y a dans le texte *ad Prætoria densæ miscentur.* Chez les Romains la Tente du Général s'appelloit *Prætorium.* Voyez Nieupoort L. 5.

[10] *Un miel propre à corriger la verdeur & la dureté du vin.* L'usage des Anciens étoit de mettre du miel dans le vin. Horace dit : *Aufidius forti miscebat mella falerno.* Selon Pline, ce mêlange se faisoit, lorsque le vin sortoit du pressoir, & ils appelloient le vin ainsi frelaté, *mulsum, vinum melle conditum*, du refiné.

[11] *Le Dieu de Lampsaque armé d'une faulx, &c.* Priape est appellé par Virgile *Hellespontiacus*, parce qu'il passoit pour être né à Lampsaque dans l'Hellespont, & que les peuples de ce pays-là lui rendoient un culte particulier. On donnoit à

Priape une faucille de bois de saule, *falce salignâ*, afin de faire peur aux oiseaux. On prétendoit aussi que sa statuë, placée ordinairement dans les jardins, les préservoit des voleurs. C'est pour cela que Virgile l'appelle *Custos furum atque avium*. Saturne étoit représenté aussi avec une faucille.

[12] *Où deux fois chaque année les rosiers fleurissent.* La ville de *Pæstum* n'est plus aujourdui qu'un village appellé *Pesti*, dans la Lucanie, c'est-à-dire, dans la Calabre. Ce pays étoit autrefois célébre pour ses belles roses, qui croissoient deux fois dans l'année; *biferique rosaria Pæsti.*

[13] *Près de la superbe ville de Tarente, &c.* Tarente est ici appellée *Oebalia* du nom d'Oebalus compagnon de Phalante, venu de Lacédémone dans la Lucanie, où il établit une Colonie, & bâtit la ville de Tarente. Le Galese, appellé aujourdui *Galeso*, coule dans la Calabre, & se décharge dans la mer, près de Tarente. *Corycium senem.* Coryce étoit une ville de la Cilicie, aujourdui nommée *Cureo*, dans la province de Caramanie, vis-à-vis l'Isle de Chypre.

[14] *Il sçavoit transplanter & aligner des Ormeaux déja avancés, &c.* Virgile dit que ce vieillard avoit planté dans son jardin des Ormes déja avancés, *seros ulmos*, & qu'il les avoit plantés en ligne droite, *in versum*. Ce mot de *versus* est le terme propre pour exprimer cet alignement, & Pline l'employe dans ce sens.

[15] *Là, pour fondement de leurs rayons, &c.* Il y a dans le texte, *prima favis ponunt fundamina*. La signification propre de *favus* est la cellule, l'alveole de la mouche, qui est de figure héxagonale ou pyramidale; c'est ce qui fait que Vitruve appelle *favus* un héxagone.

[16] *D'autres donnent la trempe au métal.* Le mot *æra* du texte signifie du fer. Les Poëtes appellent souvent le fer *æs*, & confondent ainsi le fer & l'airain. Il y en a plusieurs exemples.

[17] *Telle est l'ardeur naturelle & le travail des Abeilles, &c.* Virgile appelle ces mouches *Cecropias*, c'est-à-dire, Athéniennes, de Cecrops premier Roi d'Athénes. Les Abeilles du Mont Himette, dans l'Attique, étoient renommées.

[18] *Souvent elles se chargent de quelques grains de sable, &c.* Aristote, Pline, & plusieurs autres Naturalistes ont dit, comme Virgile, que les Abeilles se chargent de grains de sable, & s'en servent comme de Lest, pour résister au vent. C'est une erreur. Elles apportent ce sable pour la construction de leurs rayons. V. le 1er. Mémoire de M. de Reaumur sur les Abeilles T. 5. de l'*Hist. des Insectes*. Une opinion qui n'est pas moins fausse, est ce que Virgile ajoute, *quod nec concubitu indulgent*, *&c.* Plusieurs Auteurs anciens ont cru ou au moins soupçonné que ces mouches recueilloient sur les fleurs la semence de leurs œufs. Voyez le *Discours* qui suit. Pline dit, *Apum coïtus visus est nunquam* (L. 11. 16.) Cependant M. de Reaumur a vu, ou au moins a cru voir cet accouplement. V. ses *Mémoires sur les Abeilles*. Au reste le sentiment de Virgile sur la propagation des Abeilles a été adopté par Lactance, par S. Ambroise, & autres Peres de l'Eglise, qui ont proposé aux Vierges Chrétiennes ce rare exemple de chasteté.

[19] *Elles se donnent de nouveaux citoyens & un nouveau Roy.* L'expression de Virgile, *ipsæ Regem parvasque quirites sufficiunt*, est ingénieuse. Chaque année, dit-il, il nait sur les feuilles des arbres un Roy & de petits Romains.

[20] *L'Egypte, la Lydie, les Parthes, les Medes respectent moins leur Roy, &c.* La Lydie, dont Sardes étoit la capitale, s'appelle aujourdui la Corasie. La Parthie étoit une contrée de la Perse, dont les Parthes, peuple originaire de Scythie, s'emparérent, & à laquelle ils donnérent leur nom. Les Medes occupoient un pays entre l'Armenie, l'Assyrie, & la Mer Caspienne, que l'on appelle aujourdui le Schirvan. Le vaste empire des Medes passa aux Perses. Ces peuples orientaux avoient pour leur Roy un respect servile, & lui rendoient une espéce de culte. Faut-il s'étonner du Despotisme qui y régne encore: gouvernement dont l'humanité doit rougir, source de rebellions & de désordres, comme tant d'exemples le prouvent. Une puissance bornée par la raison & par les loix est plus tranquille, plus affermie, & dans un sens plus grande, qu'une puissance arbitraire & sans bornes.

[21] *Une portion de l'Ame universelle.* Virgile expose ici en passant sa doctrine sur les Ames, conformément à ce qu'il explique plus au long dans le VIe Livre de l'Eneide. C'est celle de plusieurs anciens Philosophes, & qui s'accorde assez avec celle de Pythagore & de Pline, & plus encore avec celle de Platon. C'est sur ce systême que Spinosa a formé le sien. Ce n'est pas ici le lieu de le refuter. Il est proscrit par la révélation, dont la vérité est prouvée. Selon cette opinion de Virgile, tout ce qui vit & a vêcu vivra toujours, parce que l'Ame des hommes & celle des bêtes sont une partie de la Divinité. En conséquence, toute Ame particuliére, étant une portion de cette Ame universelle, ne peut périr; elle passe ou dans les astres, ou dans les corps de divers animaux, modifiés pour la recevoir.

[22] *Lorsque les Pléïades commencent à sortir de l'Ocean.* Les Pléïades se levent vers le milieu du mois de May, & elles se couchent vers le 18 d'Octobre. Ce sont les deux tems, selon Virgile, de faire la récolte du miel. Il s'agit du lever cosmique au mois de May, & de leur coucher cosmique au mois d'Octobre. Au reste dans ces paroles, *lorsque cette constellation fuyant le signe des Poissons, se plonge tristement dans l'Ocean*, le docte P. Petau prétend qu'il y a une erreur d'Astronomie.

[23] *Elles se jettent sur le ravisseur, & le percent de leur aiguillon, qu'elles laissent dans la playe & meurent ainsi en se vengeant.* Le P. Catrou dit sur cet endroit, » que les » nouvelles observations démentent ce sentiment de *toute » l'antiquité.* Il n'est pas vrai (ajoute-t-il) que les abeil» les meurent *toutes les fois* qu'elles ont piqué. Elles peu» vent vivre sans aiguillon, & leur Reine *n'en a jamais.* « 1°. Virgile ne dit point ici que les abeilles meurent *toutes les fois* qu'elles piquent, & *toute l'antiquité* ne l'a point dit; mais seulement qu'elles meurent souvent en dardant leur aiguillon, parce qu'elles font alors un effort, qui romp quelquefois le boyau auquel il est attaché. 2°. Il est faux que les abeilles puissent *vivre sans aiguillon.* 3°. Il est faux encore que *leur Reine n'en ait point.* Celui des Reines est plus long; mais comme elle est pacifique,

elle ne le darde que rarement, & lorsqu'elle est fort excitée. V. les Mémoires de M. de Reaumur, celui de M. Maraldi, & le Livre de M. Simon, sur la *République des Abeilles*. N'y a-t-il pas assez d'erreurs dans ce Livre de Virgile, qui a suivi les préjugés de son siécle au sujet des abeilles? Faut-il qu'un Commentateur y en ajoute de nouvelles?

[24] *De l'insecte haï de Minerve, de l'araignée, &c.* Virgile appelle l'araignée *invisa Minervæ*, parce que, selon la fable, Aracné s'étant vantée de filer mieux que Minerve, fut changée dans cet insecte, que nous appellons araignée.

[25] *Dans ces contrées, que le Nil descendant de l'Ethiopie fertilise, &c.* Cet endroit de Virgile a toujours embarassé les Interprétes. Il s'agit de la basse Egypte, où étoit la ville de Canopum, qui a donné son nom à une des principales embouchures du Nil. Alexandre le Grand né à Pella, capitale des Macédoniens, bâtit sur cette embouchure la ville d'Alexandrie, & pour cette raison le Poëte appelle ce pays *Canopum Pellæum*. Mais quel sens donner à ces deux vers?

Quàque pharetratæ vicinia Persidis urget,
Et viridem Ægyptum nigrâ fœcundat arenâ.

Le Nil est-il dans le voisinage de la Perse? L'Arabie est entre la Perse & l'Egypte. D'ailleurs peut-il couler de l'Inde dans l'Egypte? L'interprétation que le P. Hardouin a donnée à ce passage est risible. M. Huet a seul levé la difficulté. 1°. Il ne s'agit point ici, comme le prétend le P. Hardouin, de deux fleuves confondus par Virgile, mais du Nil seulement. 2°. Il n'est question que de la basse Egypte. Les Romains donnoient le nom d'Inde à tous les pays du Midy, situés au-delà des bornes de leur empire, & principalement à l'Ethiopie. Ovide, Appien, Hygin appellent Inde tous les pays méridionaux de l'Afrique. Annibal commanda à ses Indiens, dit Appien, d'attaquer le camp de Claudius. De plus Hérodote distingue les Indiens du Nord qui étoient en Asie, d'avec ceux du Sud en Afrique, qui sont les Ethiopiens. Ainsi ce vers, *Usque co-*

loratis amnis devexus ab Indis, doit s'entendre de l'Ethiopie, où le Nil prend sa source. Dire, comme le P. Hardouin, qu'il s'agit ici du fleuve Indus, c'est faire dire à Virgile, que le fleuve Indus vient du pays d s Indiens, ce qui est absurde. Dit-on que le Pô vient du pays des Italiens, & la Tamise du pays des Anglois? Il reste une difficulté dans ces mots, *vicinia Persidis urget.* On ne peut la résoudre qu'en supposant une colonie de Perses dans la haute Egypte. Salluste fait mention de cette colonie, sur la foi des Livres puniques. *J'ai appris*, dit-il, *d'un Livre écrit dans la langue Punique, qui avoit appartenu au Roy Hiempsal, & que je me suis fait interpréter, quelles nations habiterent d'abord en Afrique, & quels peuples s'y établirent dans la suite.* Il explique en cet endroit comment un grand nombre de Perses passa en Afrique & prit le nom de Numides, parce qu'ils changeoient souvent de demeure, ou plûtôt qu'ils n'en avoient point de fixe. Car *Numidæ* & *Nomades* ont le même sens. Or le nom de *Nomades* étoit celui des peuples errans. Ils s'établirent enfin en Afrique près de l'Egypte. Telle est l'interprétation naturelle de ces mots, *vicinia Persidis urget.* Le mot *vicinia*, selon cette interprétation, peut être pris, soit au nominatif singulier *vicinia*, soit à l'accusatif pluriel du neutre *vicinium*; ce qui forme le même sens, Virgile s'est plu à semer dans ses Ouvrages, & sur-tout dans ses Georgiques, des traits d'érudition historique & Geographique; c'est ce qui le rend quelquefois obscur pour nous.

[26] *Avec plus de rapidité que tous les autres fleuves.* Voilà bien des fleuves dont le Poëte fait mention. C'est une hardiesse extrêmement poëtique, que de supposer que tant de riviéres avoient leur réservoir dans celui du Penée, même le Tybre, l'Eridan & le Teverone, fleuve d'Italie. Quoiqu'il en soit, je vais dire quel étoit le cours de tous ces fleuves. Le fleuve du Phase traverse la Colchide & se décharge dans le Pont-Euxin. Le Lycus, fleuve de la Scythie, se jette dans la Palus Méotis. L'Enipée coule dans la Thessalie & dans une partie de la Macedoine, traverse la plaine de Pharsale, & décharge ses eaux dans le Penée,

ce fleuve-là même, où Virgile suppose que l'Enipée prend sa source. Le *Hypanis*, aujourdui *le Bog*, coule dans la Volhinie & la Podolie. Le *Caïque* prend sa source dans la Mysie ou Mœsie; après avoir arrosé la Troade, il se décharge dans la mer Egée. L'*Eridan*, ou *le Pô* est un fleuve d'Italie. Un Sçavant de l'Académie des Belles Lettres, prétend qu'il y avoit deux fleuves de ce nom, l'un en Italie, l'autre dans les pays du Nord, qui est la Vistule. Il fonde son opinion sur l'ambre que quelques Auteurs anciens, ont dit se trouver sur les bords de l'Eridan. Or, dit-il, il ne se trouve point d'ambre sur les bords de l'Eridan, ou du Pô, en Italie, mais bien sur les bords de la Vistule, ainsi ce fleuve portoit autrefois le nom d'Eridan. On peut lui répondre. Les Grecs disoient l'*ambre de l'Eridan*, comme nous disons le *tabac de Hollande*. Il ne croît point d'ambre sur les bords du Pô, comme il ne croît point de tabac en Hollande. Cependant, parce que le bon tabac des Isles de l'Amérique nous est fourni par les Hollandois, nous l'avons appellé tabac de Hollande. De même l'*Electrum* ne croît point en Italie; mais les Négocians Italiens le faisant venir du Nord, & l'embarquant sur le Pô pour le transporter dans la Grece par la mer Adriatique, les Grecs s'imaginérent qu'il croissoit sur les bords de ce fleuve. C'est ce que M. Bellanger, Traducteur de Denys d'Halicarnasse, & l'un des hommes de ce siécle le plus versé dans la connoissance de l'antiquité & des Auteurs Grecs, fera voir en détail dans les doctes commentaires qui doivent accompagner sa fidéle Traduction d'Hérodote, qui sera mise incessamment sous la presse. Au reste, Virgile appelle l'Eridan, *gemina auratus taurino cornua cornu*. C'étoit apparemment ainsi qu'on représentoit ce fleuve, à cause des nombreux troupeaux de bœufs qui paissoient sur ses bords, & qui enrichissoient extrêmement le pays. Il arrose le Piémont, le Milanez, le Mantouan & le Ferrarois, d'où il se jette dans le golfe de Venise, que Virgile appelle *purpureum*. On sçait que *purpureum* ne signifie pas toujours la couleur de pourpre; il a quelquefois la signification de *candidus*.

[27] *En même tems on brûle des parfums.* Il y a dans le texte, *Panchæis ignibus*, c'est-à-dire, des parfums que l'on brûloit. Ces parfums étoient d'Arabie, qui est le pays du monde où il y a plus de plantes aromatiques. La Panchaye étoit une province de l'Arabie. On peut se rappeller ce vers du 2e Livre des Georgiques : *Totaque thuriferis Panchaia dives arenis.*

[28] *Ce puissant Dieu, le pere de toutes choses.* L'Ocean est ici appellé le pere de toutes choses, suivant la doctrine du Philosophe Thalès, qui enseignoit que l'eau étoit la matiére premiére dont tous les corps étoient composés.

[29] *Trois fois la flamme s'éleva jusqu'à la voute.* C'étoit un augure favorable, quand le feu ne s'éteignoit point par les libations, & qu'au contraire elles ne faisoient que le ranimer, & exciter la flamme. V. la fin de la 6e Eclogue.

[30] *Un fameux Devin, nommé Protée.* On a dit que ces diverses formes que Protée sçavoit prendre, signifient que ce fut un Prince dissimulé & profond politique. V. la Mythologie de l'Abbé Bannier.

[31] *Sur un char attelé de chevaux à deux pieds.* Il y a dans le texte, *bipedum equorum.* C'est que ces chevaux marins n'avoient réellement que les deux pieds de devant : le reste de leur corps se terminoit en poisson. C'est ainsi qu'ils sont représentés dans les anciens monumens.

[32] *Le vieux Nerée lui-même, &c.* Nerée étoit proprement le Dieu de la Méditerranée ; selon la fable, il étoit fils d'Oceanus & de Thetys. Neptune étoit le Dieu de toutes les eaux en général, même des fleuves.

[33] *Tandis que ses veaux marins s'étendoient le long du rivage, pour s'y livrer au sommeil.* Les veaux marins, animaux amphibies, dorment sur les rivages de la mer, & dorment profondement. Juvenal en voulant peindre une chose capable de réveiller un dormeur, dit, *Eripiant somnum Druso, vitulisque marinis.*

[34] *Il se transforme en feu, en eau, en bête féroce.* Rousseau commence ainsi son Ode au Comte du Luc.

Tel que le vieux Pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le Ciel, pere de la Fortune,

Ne cache aucuns secrets,

Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,

S'efforce d'échapper à la vûe incertaine

Des Mortels indiscrets.

35 *Le pays des Getes, &c.* On croit que les Getes habitoient le pays de Valachie & de Moldavie; mais comme ces peuples étoient Nomades, c'est-à-dire errans, on ne peut assigner précisément leur demeure. V. *l'Histoire des Celtes*, par M. Pelloutier.

36 *Il osa même descendre dans les gouffres du Tenare.* Le Tenare étoit un Port de l'Achaïe. Il y avoit près de cette ville un abyme, qu'on s'imaginoit être un soupirail des Enfers, dont l'Erebe passoit pour le lieu le plus profond & le plus sombre. Le Tartare étoit celui où les coupables étoient tourmentés. Rousseau (*ibid*) peint ainsi la descente d'Orphée aux Enfers.

C'est par-là qu'un Mortel, forçant les rives sombres,

Au superbe tyran, qui régne sur les ombres

Fit respecter sa voix.

Heureux, si trop épris d'une beauté rendue,

Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue

Une seconde fois!

37 *Faute pardonnable, si l'Enfer sçavoit pardonner.* Dans le *Culex*, mauvais poëme, indigne de Virgile, & à qui on l'attribue peut-être mal-à-propos, on trouve cette même pensée, mais exprimée foiblement.

Dignus amor veniâ, parvum si Tartara vellent

Peccatum ignovisse.

38 *Au bout de neuf jours, &c.* C'étoit toujours le neuviéme jour qu'on faisoit un sacrifice aux manes d'un mort. On leur offroit des *pavots* pour les appaiser, parce que le pavot fait dormir. Ces sacrifices étoient toujours d'animaux *noirs*. C'est pour cela que Cyréne dit à son fils Aristée:

Post ubi nona suas aurora ostenderit ortus;
Inferias Orphei, lethæa papavera mittes;
Placatam Eurydicem vitulâ venerabere cæsâ,
Et nigram mactabis ovem.

Il faut remarquer qu'*Orphei* est ici au datif grec.

[39] *Tels sont les vers que je chantois, &c.* Cet épilogue des Georgiques a été imité par M. de Segrais, à la fin de ses Poësies.

Ainsi foulant aux pieds l'honneur imaginaire,
L'avare faim de l'or, & l'erreur du vulgaire,
Même sans concevoir la noble vanité,
Qui naît du doux penser de l'immortalité;
Aux bords délicieux de nos claires fontaines,
Je chantois mes plaisirs, je soupirois mes peines,
Et goutois en repos de célestes douceurs,
Plus possédé d'amour, qu'inspiré des neuf sœurs.
Pendant que mon grand Roy, la gloire des Monarques,
Affranchissoit son nom de l'empire des Parques,
Etoit l'appui des bons, la terreur des pervers,
Et l'objet qu'Apollon eût choisi pour ses vers.
Pendant que frémissoit à sa seule parole
La discorde Françoise & l'envie Espagnole,
Et que du premier coup de son sceptre fameux
On les vit à ses pieds trébucher toutes deux.
Louis, du genre humain les nouvelles délices,
Si je m'étois senti les Muses plus propices,
Je n'aurois point voulu de champ plus spacieux,
Que tes rares exploits, que tes faits glorieux.

J'ai cru devoir placer à la fin de ces Remarques quelques morceaux du Poëme du P. Vannieres, qui concernent les Abeilles. Le Poëte ayant été heureusement guidé par les observations de M. Maraldi, insérées parmi les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Nov. 1712. n'a point adopté les erreurs des Anciens, & s'il est ici au-dessous de Virgile du côté de la poësie & de l'imagination, il l'emporte du côté de la Physique & de la vérité. Cependant lorsque le flambeau du docte Physicien lui manque, il tombe aussitôt dans l'erreur, parce qu'il se fie aux Naturalistes de l'antiquité. Pline dit, par exemple, Liv. 2. c. 17. que le Roy des abeilles n'a point d'aiguillon, ou que s'il en a un, il ne peut s'en servir. *Rex vel nullum habet aculeum, vel usum ejus ei natura negavit.* Le P. Vannieres en changeant, avec raison, le nom de Roy en celui de Reine, adopte la 1e partie de la proposition disjonctive de Pline, & dit nettement que la Reine des abeilles n'a point du tout d'aiguillon; ce qui est faux, comme le grand Naturaliste de notre siécle, M. de Reaumur, l'a découvert par ses observations. Comme M. Maraldi s'est trompé lui-même sur quelques articles, par exemple, sur la matiére que les abeilles recueillent sur les fleurs pour en composer le miel & la cire, le P. Vannieres s'est trompé aussi sur ces choses. Il m'a paru inutile de traduire en françois les morceaux que je vais citer. Le Discours qui suit, doit suffire pour en donner une parfaite intelligence à ceux qui ont quelque connoissance de la langue Latine.

EXCERPTA
è Libro XIV. *Prædii Rustici.*
Apum varii Labores.

Rure domique sagax agmen cum sole diurnum
Æquat opus : molli reficit nox corpora somno.
At roseis ubi vecta rotis aurora laborum
Admonuit, vetulæ (somni quæ parcior ætas)

Evigilant, & signa canunt plaudentibus alis,
Quò juvenum rumpant pigram stridore quietem.
Emicat, & reliquum pennâ vibrante juventus
Excutiens somnum, se prædæ accingit agresti.
Ac veluti quò bella vocant, canor æris inertes
Extimulat turmas, & in horrida prælia mittit;
Non aliter, strepitu sonitus imitante tubarum,
Florigeros se turba rapax hortatur in agros.
Protinùs erumpunt portis, casiamque thymumque
Omnibus ut circùm populentur latiùs arvis,
In diversa volant, acri quo nare sagaces
Invitant odor, & certæ spes certa rapinæ.
Si cui forte seges felix & copia florum
Ditior occurrit, reliquas per inane volantes
In partim vocat, & numero recreante laborem;
Acrius incumbunt, ut ab omni flore legatur
Melleus effluxit calicem qui sudor ad imum.
Nectareo cum plena tumet vesicula succo,
Quâ flavos, velut utre, ferunt in tecta liquores,
Floribus insidunt iterùm, ceramque recidunt,
Quæ foliis, villi, vel pulveris instar, adhæret.

Munditiæ studium in alveari.

At neque munditiæ magnas par cura per urbes
Privatasque domos: nil sordis in ædibus, alvi
Proluvies nec fœda jacet; consumptaque morte
Si qua peribit apis, multis subeuntibus ultro
Triste ministerium, tectis exangue cadaver

Exportant, odor infeſtus ne polluat ædes.
Excubias vigilum fallens, impunè penates
Cùm ſemel intraſſet Limax cornutus, eoſque
Turparet fluidæ craſſo lentore ſalivæ ;
Obſtupuere domi gerulum, ſtimuliſque frequentes
Invaſere fero retrahentem corpus ab ictu,
Seque ſuæ vallo teſtæ ſpumiſque tegentem :
Irrita jàm cùm tela forent, Apis advocat artes
Ingenioſa ſuas, & ceræ prodiga totam
Incruſtat cochleam, monſtrum fatale recondens
Hoc veluti tumulo, ne tetrum afflaret odorem.

Apum Regina.

Et fieri quod poſſe neges, tot fœmina natas
Una parit : Regem veteres dixere ; ſed, acres
Inter Amazonidum veluti Regina catervas
Imperium exercet, Scythicos dominata per agros,
Plebeïas ſic inter apes dux fœmina regnat,
Quam colit & miro vulgus dignatur honore.
Ut major foret imperii reverentia, membris
Majorem natura modum dedit : albida frontem
Diſtinctam maculis decorant inſignia regni,
Et micat in pennis color aureus : unica toto
De grege nulla gerit diro metuenda veneno
Tela ; laboriferam regat ut ſine ſanguine gentem ;
Nec terrore ſibi, fido ſed amore, ſodales
Subjectas habeat : ſpes & fortuna penatum
Illius ex vitâ pendent ; opera omnia ceſſant,

Reginâ languente; dolens plebs assidet ægræ;
Et si fata ferant ut morbo concidat, uno
Exequias luctu decorant, nec funera ducunt:
Exanimum circa corpus glomerantur in orbem,
Et tristes querulo gemitus dant murmure, donec
Hos quoque vel tollat mœror, causamve dolorum
Auferat ex oculis manus officiosa cadaver.
Ultima Reginæ post fata, juvencula Princeps
Matris in imperium succedit læta, novoque
Cincta satellitio, vacuâ dominatur in aulâ.

Apum examina.

Ævi flore nitens tectis Regina sub iisdem
Crevit, & imperio jam sese intelligit ortam;
Regnandamque alibi meditatur cogere gentem.
Ergò multisonis civilia classica pennis
Manè dies aliquot canit, hortaturque sodales
Ut vetus hospitium fugiant, sua signa secutæ.
Reginam circumstat apum plebs tota canentem:
Hanc oculis, hanc ore bibunt, dulcedine bombi
Et rutulis captæ pennis, blandâque juventâ.
Cerea confuso strepitu, studiisque faventum
Tecta sonant: illis nec florea rura diebus
Pervolitant, nec mella legunt, urgentve labores
Intra tecta suos; vitæ concordia plebem
Nil antiqua movet; privatis publica cedit
Res studiis: trepidat domus interiore tumultu,
Et fremit ad portas incondita turba volantum.

Ut

Ut cùm bella tument civilia, fœdere necdum
Abrupto coeunt cives, & in arma feruntur;
Sed dubias gliſcens ſtudia in contraria mentes
Sollicitat, tacitoſque ferit diſcordia motus.
Inſtaurat Regina ſonos, iterumque ſodales
Præcipitare fugam monet, inclinataque vulgi
Pectora ſi videat, tum denique ſigna revellens
Egreditur prior, & vocat agmina fida ſuarum.....
Non procul hinc viridi junctæ ſuper arbore ſidunt,
Innectuntque pedes pedibus, tumidique racemi
Agmen in effigiem lento ſtat penſile ramo.
Inde gravi vocat alarum ſtridore ſodales,
Incertas animi, ſatiuſne relinquere nidos
Et ſaturum præſepe, novis an fidere regnis.

Apes civili diſſidio occurrunt.

Exitium & tantas vulgò gens provida rerum
Antevenit clades: nam dùm virguncula nullo
Septa ſatellitio ſervit Regina parentis
Imperio, necdùm meditatur condere regnum
Ipſa ſibi, ſociamque fugæ deducere turmam;
Hanc tacitâ nece clam tollunt, gentiſque ruinam
Unius interitu redimunt; quo more tyrannos
Barbaricos inter manet hæres unus in aulâ,
Diviſi ne bella gerant civilia fratres.

Fuci ab apibus interimuntur.

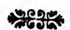
Non ſecus ac urbem propior cùm territat hoſtis,
Obſidio ne longa famem ferat, oppida vulgi

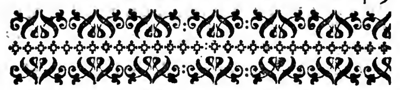
Fœce levant, mittuntque foras quod inutile bello eſt:
Sic ubi pulſat hyems jam proxima, frigore pigram
Obſeſſura domi gentem, præſepibus arcent
Interimuntque mares, & quæ pia turba ſororum
Exequias celebrat, cæſos ad limina fucos
Projicit; extremo ſeu non dignatur honore
Funeris ignavum pecus, aut ſpectare peremptum
Vindictâque frui poſt fata noviſſima gaudet.

Comparatio apum cum Paraguenſi populo.

Antiquæ mentem ſubeat pietatis imago,
Cùm ſua Chriſtiadæ ſic in commune ferentes
Omnia, condebant placidos ſine crimine ſoles.
Et veteris ne vana putes præconia famæ:
Nunc etiam mare trans altum jacet angulus orbis,
Quem qui norit, apum credat me nomine gentis
Illius ingenium, & varios celebraſſe labores....

Cette deſcription des mœurs du Paraguay eſt trop longue pour l'inſérer ici. D'ailleurs l'épiſode eſt aſſez froid. On peut voir par l'échantillon que je viens de mettre ſous les yeux du Lecteur, quel eſt le gout de la poëſie Didactique du P. Vannieres. Il me ſemble que quoique le détail de la République des abeilles ſoit plus exact dans le *Prædium Ruſticum*, que dans le IVe Livre des Georgiques, il y a dans celui-ci bien plus de chaleur & d'agrément. Or en fait de poëſie, d'agréables erreurs valent mieux que d'ennuyeuſes vérités.





DISCOURS SUR LES ABEILLES.

COMME Virgile, dans ce quatriéme Livre de ses Georgiques, a suivi les opinions de son siécle touchant les Abeilles, & que les jeunes gens y pourroient puiser de fausses connoissances, je crois devoir placer ici un petit Discours sur cette matiére, conforme en partie au Mémoire de M. Maraldi inséré dans le tome de l'Académie des Sciences pour l'année 1712, & tiré des Mémoires sur le même sujet, par M. de Reaumur, qui forment la plus grande partie du 5e tome de son excellent ouvrage sur l'*Histoire des Insectes*. Ce Discours ne sera même, à proprement parler, qu'un abrégé des choses principales contenues dans ses neuf Mémoires sur les Abeilles.

Si l'on en croit plusieurs Auteurs, qui ont écrit sur les Abeilles, leur intelligence égale, ou surpasse celle des hommes. Elles ont toutes les vertus morales: leurs mœurs l'emportent sur les nôtres, & leur police est un parfait modéle du gouvernement monarchique. Cependant quelque mer-

veilleuſe que ſoit la conduite des Abeilles, lorſqu'on les examine de près, il y a bien à rabattre de toutes ces idées.

Chaque ruche contient trois ſortes de mouches dans un certain tems de l'année, & dans les autres tems, ſeulement deux ſortes. Il y a d'abord les abeilles, qui ſont les travailleuſes, & qui n'ont point de ſexe; ce ſont celles qui forment les gâteaux de cire, & qui les rempliſſent de miel. M. de R. les appelle *les Ouvriéres*. Il y a enſuite les mâles appellés *Bourdons*, beaucoup plus gros que les autres abeilles. On ne peut les voir dans une ruche que pendant un ou deux mois de l'année, pour la raiſon que je dirai dans la ſuite, & leur nombre eſt dix fois plus petit que celui des Ouvriéres. Ce n'eſt que pendant quelques jours de chaque année qu'on peut trouver dans une ruche pluſieurs fémelles. Dans tous les autres tems il n'y en a qu'une ſeule, mais ſi féconde, que le logement ne ſuffit plus au bout de l'année pour contenir tout le peuple qu'elle met au monde, & qui monte quelquefois à plus de 40 mille mouches, tant mâles, que fémelles, & ouvriéres. Cette mere ne ſort preſque jamais, & à peine peut-elle voler, parce que ſes aîles ſont fort courtes. Elle eſt plus longue, & moins groſſe que les mâles. C'eſt elle que les Anciens ont appellée le Roy des Abeilles; mais elle a depuis perdu ſon ſexe maſculin : aujourdui c'eſt une Reine. Les autres abeilles paroiſſent la reſpecter, & lui rendre toutes ſortes d'offices. Elles lui offrent du miel, la léchent, la broſſent, l'accompagnent partout où elle va. Elles ne volent, n'agiſſent, ne travaillent que pour elle.

Si l'on partage un essain en deux ruches, les mouches de l'une, où elles étoient en plus grand nombre, mais sans mere, cessent à l'instant de travailler; elles cessent même de manger, & elles périssent. A peine daignent-elles sortir de leurs ruches, & si elles en sortent, elles n'y rapportent rien. Celles au contraire qui ont été enfermées avec la mere dans l'autre ruche, continuent de travailler. C'est ce qui a éte bien vérifié par des expériences incontestables. Redonnez une mere à celles qui en avoient été privées : voilà tous les travaux qui recommencent; elles semblent toutes reprendre une nouvelle vie. Les abeilles ne sont même laborieuses, qu'à proportion de la fécondité de leur mere. Cependant elles ne contribuent en rien à sa fécondité, destinées seulement à être, pour ainsi dire, les nourrices de ses enfans. Elles s'intéressent pour les vers que leur Reine pond, & qui doivent devenir abeilles comme elles. C'est la seule espérance de voir naître d'elle beaucoup d'abeilles, qui les anime à faire des rayons de cire & des cellules pour les loger, & à y mettre des provisions de miel pour les nourrir. Dès qu'elles n'ont plus cette espérance, elles ne se mettent plus en peine de travailler, ni même de vivre.

C'est la trompe des abeilles qui cueille sur les fleurs une certaine liqueur miellée, renfermée dans des espéces de glandes, que les abeilles ont connues de tout tems, & que les Botanistes ne connoissent que depuis peu. Cette trompe n'agit point à la maniére des pompes. C'est une sorte de langue, longue & velue, qui en léchant la fleur, se charge d'une

liqueur, qu'elle conduit jufqu'à une bouche affez grande. Il y a des dents dans cette bouche, qui façonnent la cire, que l'abeille cueille feulement fur les fleurs des plantes, & non ailleurs. Les fleurs ont des filets, qu'on appelle étamines : ces étamines, qui font jaunes dans un lys, bruns dans une tulipe, &c. laiffent fur les doigts, lorfqu'on y touche, une pouffiére qui eft de leur couleur. Chaque grain de ces pouffiéres eft un globule plus ou moins fphérique ou allongé, & tous ces grains dans une même plante ont la même figure, & une figure différente dans une différente plante, comme M. Geoffroy l'a fait voir dans fon Mémoire inféré parmi ceux de l'Académie des Sciences, année 1711.

Ce font ces pouffiéres qui font la matiére de la cire : C'eft en quelque forte de la cire brute, & commencée. La partie antérieure de la mouche, fon corcelet, fes jambes, & plufieurs autres endroits de fon corps, font chargés de poils, qui vus au microfcope, reffemblent à une tige de plante qui porte des feuilles de deux côtés oppofés, & du haut en bas. Une portion d'une écaille de la mouche, garnie de poils, paroît, au microfcope, un gafon garni de mouffe. L'abeille après avoir demeuré quelque tems fur des fleurs, devient bientôt toute poudrée, c'eft-à-dire, couverte de la pouffiére des fleurs, fur lefquelles elle s'eft arrêtée. La pénultiéme partie de chacune de fes jambes eft comme une broffe. La mouche paffe alternativement ces broffes fur fon corps, pour faire deux petits tas de la pouffiére qui y eft attachée. Il y a dans la face intérieure de la 3e des parties de chaque jambe de la derniére

paire, une cavité bordée de gros poils, qui forme une eſpéce de poche ou de corbeille. C'eſt dans cette cavité que les jambes de la 2e paire mettent les pouſſiéres, ramaſſées en un petit tas, & qui preſſées deviennent une eſpéce de pelotte. L'abeille vole ſucceſſivement d'une fleur à une autre, juſqu'à ce qu'elle ait fait ſa récolte entiére, & qu'elle ſe ſente chargée ſuffiſamment dans les poches de ſes deux jambes, de deux pelottes d'un poids égal. Alors elle part & retourne à la ruche, où elle dépoſe la cire brute dont elle eſt chargée.

Ce qu'on appelle l'aiguillon de l'abeille eſt une pointe écailleuſe, très-fine, qui eſt l'étui de deux dards beaucoup plus fins encore. Près de la baſe de cet aiguillon eſt une veſſie, pleine d'une liqueur très-claire & très-cauſtique. Une petite goute de cette liqueur miſe ſur la langue y produit une eſpéce de brûlure. Si on ſe fait une piquûre légére avec la pointe d'une petite épingle, & qu'on y introduiſe un peu de la liqueur de l'aiguillon de l'abeille, cette petite bleſſure devient très-douloureuſe. L'uſage que les abeilles font de cette arme, eſt d'empêcher des inſectes de dérober leur cire & leur miel, & de ſe défendre elles-mêmes contre d'autres inſectes qui les dévoreroient. Mais il vient un tems où ce dard s'exerce d'une maniére bien barbare.

Lorſque la mere abeille, la Reine de la ruche, a été fécondée, les mâles deviennent inutiles & à charge à la République par leur oiſiveté. Les Ouvriéres, ces mouches actives, ces nourrices tendres, qui les avoient élevés avec tant de ſoin ſous

la forme de vers, & qui même depuis leur transformation avoient bien vêcu avec eux, deviennent tout à coup leurs cruelles ennemies. Elles les égorgent tous : en deux ou trois jours, il y en a quelquefois plus de mille de tués, & bientôt il n'en reste pas un seul dans la ruche. Ces pauvres mâles, quoique plus gros que les ouvriéres, ne peuvent se défendre, parce qu'ils sont sans armes, & que la nature ne leur a point donné d'aiguillon.

Les abeilles en général sont querelleuses, & bien souvent les ouvriéres se battent entr'elles. Tantôt on en voit deux qui forment ensemble une espéce de duel, & qui cherchent réciproquement à s'ôter la vie; ce qui n'est pas facile, étant l'une & l'autre bien cuirassées. Cependant le plus souvent l'une des deux succombe, & l'abeille victorieuse lui fait mordre la poussiére. Quelquefois trois ou quatre abeilles en attaquent une seule, non dans le dessein de l'assassiner, mais seulement pour l'obliger à leur faire part de son miel. Si elle y consent, aussitôt ses ennemis se réconcilient avec elle, & sucent tour à tour le miel, qu'elle a obligeamment dégorgé dans sa trompe en leur faveur.

Voici un autre sujet de querelle. Lorsque les mouches d'un essain vont en étourdies se loger dans une ruche qui appartient à d'autres mouches, il ne manque jamais de s'allumer une guerre. On combat *pro aris & focis*, & on tâche de s'opposer à l'invasion. De moment en moment, on voit sortir de la ruche une abeille chargée des dépouilles de son ennemie morte ou expirante, qu'elle va porter quelquefois assez loin. Ces combats durent ordi-

nairement jusqu'à la nuit, & il reste souvent plusieurs milliers de mouches sur le champ de bataille. Au reste il en coute quelquefois la vie à l'abeille meurtriere : si elle laisse son aiguillon dans la playe, elle expire elle-même.

La Reine de ces mouches est armée d'un aiguillon plus grand que celui des autres. Cependant quelques anciens ont cru qu'elle n'en avoit point. Il est certain qu'elle en fait peu d'usage, parce qu'elle est née pacifique. On peut la tenir entre les doigts, sans qu'elle cherche à picquer. Cette Reine, ainsi que les mâles, est dépourvûe des parties qui servent à recueillir la cire brute sur les étamines des fleurs, & à la façonner. Ces parties lui auroient été inutiles, puisqu'elle ne travaille point.

Mais quels sont ces travaux des abeilles dans l'intérieur de la ruche ? Chacun de leurs gâteaux de cire est composé de deux rangs de cellules héxagones. Sur une de ses faces se trouvent les ouvertures de toutes les cellules d'un rang, & sur la face opposée, les ouvertures des cellules de l'autre rang. » Pappus, dit M. de R. célébre parmi les » Géométres anciens, qui connoissoit les avanta- » ges des cellules de figure héxagone, qui sçavoit » que de toutes les cellules de capacité égale, qui » peuvent être ajustées les unes contre les autres » sans laisser de vuides entr'elles, les héxagones » sont celles qui peuvent être faites avec moins de » matiére, Pappus, dis-je, a regardé les abeilles » comme de grandes Géométres. Mais il eût eu » une bien plus haute idée de leur Géométrie, s'il » eût sçu que la construction du fond de chacune

„ de ces cellules ſembloit ſuppoſer qu'elles avoient „ réſolu un problême, dont la ſolution n'auroit „ pû être trouvée par les Géométres de ſon tems, „ une ſolution, à laquelle on ne peut arriver que „ par l'analyſe des infiniment-petits. Celui au „ moins qui les a ſi bien inſtruites, a réſolu pour „ elles le problême dont nous voulons parler, & „ que nous allons expoſer. Le fond de chaque „ cellule n'eſt pas plat; il eſt pyramidal & formé „ par trois petits lozanges ou rhombes * de cire, „ ſemblables & égaux. Cette figure pyramidale „ permet aux fonds des cellules des deux faces „ oppoſées, de s'ajuſter les unes contre les autres „ auſſi exactement que les corps des cellules s'a- „ juſtent, c'eſt-à-dire, ſans laiſſer de vuide. Mais „ les abeilles avoient à choiſir entre une infinité „ de rhombes différens, qui peuvent former des „ pyramides plus écraſées ou plus allongées, & „ également propres à s'appliquer les unes contre „ les autres, ſans laiſſer de vuide. Les rhombes „ pour leſquels elles ſe ſont déterminées, ont deux „ angles oppoſés, chacun d'environ 110 dégrés, „ & les deux autres chacun d'environ 70 dégrés. „ Quelles ſont les raiſons de la préférence donnée „ à ces rhombes? J'ai ſoupçonné que l'épargne de „ la cire en pouvoit être une, & j'ai propoſé à M. „ Koenig, capable de réſoudre les problêmes les „ plus difficiles, de déterminer entre les cellules „ héxagones de même capacité, & à fond pyrami-

* Parallelogramme, ou figure quadrangulaire, qui a les quatre côtés égaux & paralleles, deux angles oppoſés aigus, & les deux autres obtus.

„ dal composé de trois rhombes égaux & sembla-
„ bles, quels devoient être les angles des rhombes,
„ au moyen desquels la quantité de matiére ou de
„ cire employée seroit la plus petite qu'il est pos-
„ sible : & il a trouvé que les rhombes demandés
„ sont précisément ceux que les abeilles ont choi-
„ sis. "

Swammerdam & M. Maraldi ont cru que les abeilles recueilloient sur les étamines des fleurs de la cire toute formée, qui n'étoit autre chose, selon eux, que les poussiéres de ces étamines, qu'elles avoient soin de pêtrir avec leurs jambes, après l'avoir humectée de quelque liqueur. Mais M. de R. a prouvé par des observations certaines, que la conversion de cette cire commencée en cire formée se fait, comme la conversion des alimens en chyle, c'est-à-dire, que c'est dans les intestins des abeilles, & dans un de leurs deux estomacs, que la cire se forme. Après qu'elles ont mangé & digéré cette cire brute, elles font retourner vers leur bouche la véritable cire qui en a été extraite. Leur langue sert à la conduire dehors, & à la placer où elle doit être employée par leurs dents, pour former une cellule. Dans un instant cette matiére se séche & se durcit, comme la liqueur qui sort des filiéres des chenilles & des vers à soye, & qui devient un fil de soye sur le champ. Avec quelle adresse les mouches mettent cette cire en œuvre! C'est un spectacle des plus curieux.

La génération des abeilles a été jusqu'ici un problême parmi les Sçavans. Leur multiplication dans une ruche est dûe à une seule mere. Cette mere a

été connue des anciens ſous le faux titre de Roy des abeilles, parce qu'ils ne ſçavoient pas qu'elle étoit femelle, & que tous ſes ſujets étoient ou ſes freres ou ſes enfans. Ils lui ont donné toutes les connoiſſances, toute la prévoyance, & toutes les vertus néceſſaires, pour gouverner un peuple nombreux avec une ſageſſe profonde, & avec un empire abſolu. C'étoit, ſelon eux, ſous ſes loix & ſous ſon bon plaiſir, que les mouches ſe mettoient en campagne, pour faire proviſion de cire & de miel; que d'autres conſtruiſoient des alvéoles dans l'intérieur de la ruche; que d'autres les rempliſſoient de miel; d'autres muroient avec de la cire les alvéoles pleins; que celles-ci étoient chargées de la police de la ruche & d'y entretenir l'ordre & la propreté; que celles-là étoient commiſes à la garde de la porte; que quelques-unes étoient chargées en particulier d'avoir ſoin des vers deſtinés à devenir mouches. Une tête de mouche, dit agréablement M. de Reaumur, qui ſuffiroit à tant de vûes différentes, ſeroit une forte tête, une tête admirable. Mais celle de la mere abeille eſt exempte de tous ces ſoins. Si elle régne, c'eſt ſur des ſujets, qui ſçavent à chaque inſtant ce que le bien de leur ſociété exige d'elles & qui le font. La ſeule fonction de leur Reine eſt de pondre des œufs innombrables: c'eſt ce qui la leur rend ſi reſpectable & ſi chere.

La plûpart des anciens, comme je l'ai dit, croyoient que cette mere abeille étoit un mâle, & même le ſeul mâle de la ruche, & ils lui donnoient le nom de Roy. Pline cependant & d'au-

tres Auteurs de l'antiquité ont soupçonné qu'elle étoit femelle, & qu'elle mettoit au jour d'autres mouches de sa sorte, pour régner après elle. Malgré cela Moufet, Auteur moderne, n'a pas laissé d'adopter l'ancienne erreur, & Swammerdam est le premier qui l'a combattue par des preuves invincibles. Les anciens s'imaginoient aussi que les abeilles, comme tous les insectes, pouvoient naître de corruption (Le P. Kirker Jesuite a voulu justifier cette impertinente opinion) en sorte que la chair corrompue d'un taureau pouvoit se transformer en un essain, & que les abeilles qui naissoient de cette maniére, étoient les plus estimables. Cette opinion a donné lieu à la fable d'Aristée, l'ornement du 4e Livre des Georgiques de Virgile. Un lion corrompu, selon eux, fournissoit les plus courageuses, & c'étoit de la tête de ce noble animal que les Rois devoient naître. Les vaches & les veaux ne donnoient que de foibles mouches, &c. Si nous eussions vêcu dans leur siécle (dit fort judicieusement l'Auteur, dont j'emprunte le récit de ces extravagances,) nous aurions rêvé comme eux: & s'ils venoient dans le nôtre, ils raisonneroient comme nous, & peut-être mieux encore, (pourvû qu'ils ne fussent pas des Kirkers.)

Mais que d'opinions différentes parmi eux, par rapport au sexe des abeilles! Les uns ont regardé les abeilles ordinaires, celles qui travaillent, comme des mâles; d'autres comme des femelles qui produisoient des abeilles de leur sexe. Un Anglois, Auteur d'un Livre intitulé, *Monarchia fœminina*, est du sentiment de ceux qui ont prétendu que les

Reines donnoient naiſſance à des Reines, & que les abeilles communes étoient les meres de leurs ſemblables, & des faux bourdons qui ſont les mâles. Il y a eu encore bien d'autres opinions par rapport aux ſexe de ces mouches, & il n'y a point de combinaiſons qui n'ayent été faites à ce ſujet.

On n'a pas moins varié à l'égard de la façon, dont on a prétendu qu'elles engendroient. Ariſtote aſſure qu'une idée aſſez répandue de ſon tems étoit, que les abeilles ne mettoient au jour ni œufs ni vers. Virgile a ſuivi cette opinion, en diſant qu'elles ignorent également les plaiſirs de l'amour & les douleurs de l'enfantement, & que les mouches naiſſent du ſuc des fleurs. Elles vont, diſoit-on de ſon tems, chercher ſur les fleurs une matiére qu'elles rapportent dans leur ruche, après l'avoir rendue propre à devenir ſémence de vers deſtinés à être abeilles. Un Auteur moderne s'eſt aviſé d'adopter ce ridicule ſentiment, & de l'appuyer même de quelques miſérables raiſonnemens. Cette cire brute, ſelon lui, que les abeilles apportent dans les petites poches de leurs jambes, eſt vivifiée dans la ruche; & comme les vers de certaines mouches, dit-il, *naiſſent de chair pourrie*, (Quel Phyſicien!) de même les vers qui doivent devenir mouches, naiſſent de la matiére à cire.

Quelque grand que ſoit le nombre des abeilles, qui naiſſent dans une ruche pendant le cours d'une année, elles n'ont toutes qu'une même mere, qui ſans ſe mêler du détail du gouvernement, n'eſt ſans ceſſe occupée qu'à pondre. Elle eſt la mere

de toutes les abeilles ouvriéres qui n'ont point de ſexe, des abeilles femelles & des abeilles mâles, appellés bourdons. On trouve dans ceux-ci pluſieurs réſervoirs de liqueur laiteuſe, & l'on découvre pluſieurs parties analogues à celles des mâles des autres inſectes. A l'égard des abeilles ouvriéres, on n'a jamais pu découvrir dans leur corps ni œufs, ni vaiſſeaux propres à les contenir, ni aucunes des parties qui indiquent & caractériſent le mâle. Elles ne contribuent donc en rien à la génération des abeilles.

Au reſte, les Républiques des guêpes, comme celles des abeilles, ſont composées de trois ſortes de mouches, (comme M. de Reaumur l'a fait voir dans un Mémoire inſéré parmi ceux de l'Académie de l'année 1719.) ſçavoir, de guêpes ouvriéres, de guêpes mâles, & de guêpes femelles. Les guêpes ouvriéres compoſent le gros d'un guépier. Quoiqu'on y trouve en certain tems pluſieurs meres, leur nombre eſt toujours petit, & le nombre des mâles, inférieur à celui des ouvriéres, eſt beaucoup plus grand que celui des meres.

Voici comme la mere abeille a coutume de pondre. Elle entre à reculons & à demi-corps dans une cellule vuide, & y dépoſe un œuf dans le fond. Incontinent elle en ſort pour aller faire préciſément la même choſe dans la cellule voiſine. Lorſque cette Reine fait ces fonctions, elle eſt preſque toujours accompagnée de quelques courtiſans, qui chaque fois qu'elle ſort d'une cellule, lui léche reſpectueuſement ſes derniers anneaux. La cellule qui convient au ver deſtiné à devenir mouche ou-

vriére, feroit trop petite pour un ver mâle & pour un ver femelle, parce qu'après leur transformation, ces vers deviennent des mouches beaucoup plus grandes que les autres, le mâle plus gros, la femelle plus longue. Il femble que les abeilles ouvriéres foient inftruites de cette différence; car elles font trois fortes de cellules, & ce qu'il y a d'étonnant, eft que la mere fçait quel eft l'embryon contenu dans l'œuf qu'elle va pondre. C'eft dans les plus petites cellules qu'elle dépofe l'œuf d'où doit naître une mouche ouvriére. Elle loge dans une cellule héxagone plus grande l'œuf dont un mâle doit éclore; & l'œuf dont le ver fera un jour une abeille femelle, cet œuf royal, fi je puis parler ainfi, la mere abeille ne manque jamais de l'aller dépofer dans une cellule digne de lui, & qui différe des autres par fa grandeur & par fa configuration. Ces abeilles nées pour régner font traitées avec diftinction dès l'inftant de leur naiffance, & même avant de naître. » Les ouvriéres, dit » M. de R. abandonnent leur architecture ordi- » naire, quand il s'agit de faire une habitation, où » une femelle prendra fon accroiffement. Ce n'eft » pas-là le tems où elles fongent à profiter des avan- » tages que leur offrent les alvéoles héxagones à » fond pyramidal, pour œconomifer la cire. Rien » ne leur coute alors. Elles employent plus de cire » pour une feule cellule deftinée à être le berceau » d'une Reine, que pour cent ou cent cinquante » cellules ordinaires. « On peut s'en fier aux obfervations & à la fagacité de ce célébre Naturalifte, fur cela, comme fur tout ce qu'il a publié touchant

chant les insectes & sur ces mouches en particulier. Cette cellule, ajoûte-t-il, n'est pas comme les autres, faite à pans; elle est oblongue & arrondie; ayant plus de diametre dans le fond, & devenant toujours plus étroite jusqu'à son ouverture. L'extérieur en est orné d'une espéce de guillochis; c'est un palais en comparaison des autres cellules.

Lorsque les mâles sont éclos, & devenus faux-bourdons par leur transformation, la Reine se trouve dans sa ruche comme dans une espéce de serrail masculin. Ces mâles naissent en très-grand nombre, & sont destinés ou à une nouvelle fécondation de leur mere, ou à celle de leurs sœurs. Comme la mere abeille se tient presque toujours renfermée dans l'intérieur de la ruche, on n'a jamais pu parvenir à voir aucun accouplement. Ce grand nombre de mâles a fait même juger qu'il n'y en avoit point, & que leur seule fonction étoit de répandre sur les œufs une liqueur laiteuse & vivifiante, à la maniére des poissons mâles. Cependant ce n'est que pendant un ou deux mois que cette mere abeille vit avec eux : tout le reste de l'année il n'y en a plus, & néanmoins elle ne cesse pas de pondre des œufs féconds. Swammerdam a cru que l'odeur seule des mâles vivifioit la mere abeille. » Il faut avouer, dit M. de R. que le grand nom- » bre de mâles fait une difficulté contre l'accou- » plement. S'ils étoient tous aussi ardens que le sont » ceux des autres insectes, la femelle en devien- » droit à plaindre : elle ne trouveroit pas les mo- » mens de repos qui lui sont essentiels. Des ob- » servations que j'ai faites sur des meres, dont cha-

» cune a été mise seule avec un mâle, levent la dif-
» ficulté. Elles m'ont appris un renversement d'or-
» dre, qui étoit nécessaire, dès qu'il avoit été réglé
» que chaque mere auroit à sa disposition tant de
» mâles. Ceux qui lui ont été donnés, sont les plus
» froids, les plus indifférens de tous les mâles du
» monde. C'est à cette Reine si chérie par les ou-
» vriéres, accoutumée à être servie & prévenue en
» tout par celles-ci, c'est à cette Reine, dis-je, à
» faire sa cour au mâle qui lui plaît, & à le tirer de
» son état de froideur par ses agaceries. Elle pousse
» même ses caresses, jusqu'à ce que nous appelle-
» rions plus qu'indécence. Elle prend par rapport
» à son mâle la position, dont sont en possession
» les mâles des autres femelles. Enfin, quoique
» je ne sois pas sûr d'avoir vû un accouplement
» complet, j'ai vû au moins une espéce d'accou-
» plement, & quand il n'y auroit que ce que j'ai
» vû, c'en seroit assez pour que tout se passât par
» rapport à la fécondation des œufs des abeilles,
» comme par rapport à celle des œufs des oiseaux.
» Les accouplemens de ceux-ci sont souvent plus
» courts, que ceux que la mere abeille m'a mon-
» trés. «

Il y a une grande analogie entre les abeilles & les guêpes. Or on voit les mâles guêpes s'accoupler avec des femelles guêpes. Il est donc à croire que malgré la difficulté de voir l'accouplement des abeilles, qui se fait dans l'intérieur de la ruche, les mâles s'y accouplent aussi avec les femelles.

Ce n'est point sur de vaines conjectures, mais sur des observations certaines, que tout ce qu'on

vient de lire au sujet des abeilles, est établi. Il n'y a qu'une seule mere dans une seule ruche pendant plus d'onze mois de l'année, & il n'y a pas un mâle pendant plus de neuf à dix mois. Pour s'en assurer, on peut sans inconvenient examiner chaque mouche en différentes saisons de l'année. Voici un moyen dont M. de R. s'est servi, pour faire cet examen. Après avoir observé que des abeilles, qui pour être tombées dans l'eau sembloient parfaitement mortes, pouvoient recouvrer la vie, lorsqu'après avoir été séchées on les réchauffoit; après s'être assuré que des abeilles, tenues même sous l'eau durant plusieurs heures comme mortes, pouvoient être ranimées, il a plongé dans l'eau des ruches avec toutes leurs abeilles. Aussitôt elles ont paru noyées, & sans aucun mouvement. On les a pêchées ensuite avec des écumoires, & on les a étendues sur une table. L'Observateur les a pu alors examiner toutes une à une, comme si elles eussent été réellement mortes. Or il a toujours trouvé par cette expérience, qu'il n'y avoit qu'une mere dans chaque ruche, & qu'il n'y avoit aucun mâle. Il a fait ensuite essuyer les mouches, & il les a mises dans des poudriers pour les sécher; puis il les a approchées d'un feu modéré, pour achever de les sécher, & bientôt il les a mises en état de rentrer dans leur ruche, & d'y reprendre leur travail ordinaire. M. de R. assure qu'il a fait fort souvent cette opération. L'unité d'une mere dans chaque ruche, & la privation entiére de tout mâle durant plus de neuf mois de l'année sont donc démontrées, &

pour en douter après cela, il faut être ſtupide ou follement incrédule.

Il y a quelquefois deux, trois, & jusqu'à quatre œufs dans la même cellule; ce qui n'arrive que lorſque les ouvriéres n'ont pu ſuffire à conſtruire autant de cellules, que la fécondité de la mere en exigeoit. Quatre vers & même deux périroient dans un logement deſtiné à être dans la ſuite occupé & rempli par un ſeul; auſſi les abeilles ouvriéres ont ſoin d'ôter les œufs ſurnuméraires de chaque cellule. L'unique œuf qui doit reſter & devenir ver, eſt collé contre le fond par ſon petit bout: c'eſt celui qui étant l'aîné, doit ſeul éclore à l'excluſion de ſes cadets. Cependant il en reſte quelquefois pluſieurs dans la même loge, & ils y deviennent vers, & nymphes.

Un jour ou deux après que l'œuf a été dépoſé, il en ſort un ver, qui eſt bientôt l'objet des tendres ſoins des ouvriéres. Chaque jour elles lui fourniſſent pluſieurs fois l'aliment néceſſaire: elles tiennent le fond de ſa cellule couvert d'une couche d'une eſpéce de bouillie blanche, dont il ſe nourrit, & ſur laquelle il ſe tient roulé. En moins de ſix à ſept jours il parvient à ſon dernier terme d'accroiſſement. Les abeilles ceſſent alors de lui fournir de la nourriture. Elles mûrent la porte de ſon logement avec de la cire. Alors le ver ſe déploye, s'étend, & commence à travailler. Il tapiſſe de ſoye les murailles de ſa cellule, & bientôt il ſe métamorphoſe en nymphe. Les vers femelles ont toujours une cellule neuve & faite exprès. Enfin environ vingt jours après que l'œuf a été pondu, la

nouvelle abeille paroît au jour. Après s'être dégagée de ses envelopes de nymphe, dont elle étoit comme emmaillotée, elle ronge avec ses dents les portes de sa prison, & sort. Aussitôt d'officieuses mouches se présentent pour la recevoir. Comme elle est fort humide, elles la séchent avec leur trompe. Bientôt ses aîles s'affermissent, & dès le même jour elle est en état de sortir de la ruche, & d'aller avec les autres mouches faire la récolte de la cire & du miel.

Au retour du printems, le nombre des mouches se trouve augmenté à un point, que leur habitation devient trop étroite pour les contenir toutes. Alors une partie de la ruche se détermine à l'abandonner & aller s'établir ailleurs : cette nouvelle colonie d'abeilles s'appelle un essain. Jamais il ne sortiroit d'essains des ruches, si toutes les mouches nouvellement nées étoient des ouvriéres. Il faut qu'une femelle, une Reine puisse être à la tête de la colonie, & que cette Reine ne soit point vierge : sans cela la patrie ne se forme point. Mais dès qu'il y a des femelles nées, & qu'une d'elle est fécondée, bientôt un essain prend le parti de quitter sa patrie. Le soir & durant toute la nuit, on entend un bourdonnement extraordinaire dans la ruche, quelques jours avant le départ. Il est quelquefois annoncé le matin du jour où il doit arriver l'après midi. Si dans un beau jour on observe peu de mouvement à la porte d'une ruche très-peuplée, & si peu de celles qui en sortent y rapportent de la cire brute, c'est un signe que l'après midi il partira un essain de cette ruche. Les mouches qui doivent abandonner la ruche ce jour-là, ne prennent pas la

peine de travailler le matin, ni d'y apporter de la cire; & celles qui doivent rester, témoins de l'agitation de leurs compagnes, ou affligées peut-être de leur départ, demeurent dans l'inaction. Dans un instant on voit sortir de la ruche une foule d'abeilles, qui forment dans l'air une espéce de nuage. Après avoir voltigé quelques minutes au-dessus d'un arbre, elles vont toutes se reposer sur une de ses branches. Alors on les fait tomber dans une ruche, de la maniére que l'on sçait.

Il arrive quelquefois que plusieurs femelles nouvellement nées se trouvent dans une ruche. Lorsque la colonie commence à se former, deux, trois, ou même quatre femelles s'y joignent. Mais il n'en reste qu'une dans la troupe, & les surnuméraires sont bientôt mises à mort. L'essain conserve celle qui est la plus prête à pondre, & qui par sa grosseur promet une plus nombreuse postérité. Souvent dès le premier jour elle dépose des œufs dans les nouveaux alvéoles de la nouvelle ruche. Les femelles, sœurs de la jeune Reine, qui sont restées dans l'ancienne ruche, n'ont pas un sort plus heureux que les surnuméraires de l'essain: elles sont toutes égorgées. On suit pour la femelle royale des abeilles les maximes de l'Empire Ottoman. On y trouve même cette conformité; c'est que la vie est quelquefois conservée à deux ou trois abeilles femelles: mais cela n'arrive que lorsque la ruche peut fournir deux ou trois essains.

Voilà à peu près ce que M. de Reaumur, auteur de l'ouvrage le plus sçavant & le plus judicieux sur les abeilles qui ait paru, enseigne sur ce sujet. Il est

étonnant que depuis la publication de cet ouvrage, & de ceux de MM. Swammerdam & Maraldi qui l'ont précédé, il se soit trouvé un Auteur moderne, qui, quoiqu'il ait lû le Livre de M. de R. dont souvent il fait mention dans le sien, ait osé rappeller presque toutes les erreurs des Anciens & les adopter, comme des opinions vraisemblables. Je parle du Livre de *la République des Abeilles*, imprimé chez Thibouſt 1741.

L'Auteur M. Simon, qui s'annonce Avocat, & Paroissien de M. le Curé de S. Sulpice, à qui il a dédié son Ouvrage, débite fort sérieusement, que la famille royale des abeilles est composée de mâles & de femelles; qu'il en est de même des abeilles ouvriéres, & des faux-bourdons; en sorte que ce sont trois espéces de mouches, dont chacune a ses mâles & ses femelles. Ainsi il y a toujours, selon lui, un Roy & une Reine au moins dans une ruche. Il a lû, dit-il, les Mémoires de M. de Reaumur, & ils ne l'ont point fait changer de sentiment. Il en faut conclure, ou qu'il ne les a point entendus, ou qu'il est très-attaché à ses opinions, ou qu'il s'est imaginé que toutes les observations de Swammerdam, de Maraldi, & de M. de Reaumur étoient fausses. Du reste, s'il est fort peu versé dans la physique des abeilles, il paroît très-habile dans l'art de les gouverner & de les mettre à profit. Dans le fond, c'est ce qu'il y a de plus important à sçavoir sur cette matiére. Aussi M. de Reaumur a-t-il composé un Mémoire particulier, où il examine les moyens de multiplier les abeilles, & de les rendre encore plus utiles qu'elles ne le sont.

On pourroit, ſelon lui, mettre plus à profit le petit nombre d'abeilles femelles, qui naiſſent chaque année dans une ruche. On devroit ſur-tout empêcher qu'il n'en pérît chaque année autant qu'il en périt ordinairement. L'uſage eſt de faire mourir celles qui ont bien rempli leurs ruches de cire & de miel. Il faudroit, ſi on l'en croit, proſcrire par un réglement une pratique ſi préjudiciable.

Les abeilles ont beaucoup d'ennemis, tels que les rats de jardin, & pluſieurs oiſeaux, ſur-tout les hirondelles. Les guêpes & les frélons ne les épargnent point. Elles ſont d'ailleurs ſujettes à des maladies : mais le froid & la faim ſont leurs plus grands fléaux, & font que depuis la fin de l'automne juſqu'au printems il en périt beaucoup. Tant qu'elles ne ſont qu'engourdies de froid, elles peuvent vivre ſans manger ; mais un grand froid les fait mourir. Si pendant l'hyver on les tient dans un lieu un peu chaud, leurs proviſions ſont bientôt conſumées, & elles ſont réduites à mourir de faim. Cependant l'air, qui ſeroit doux pour des ruches très-peuplées, eſt trop froid pour celles qui le ſont peu, & il les fait périr. M. de Reaumur enſeigne les moyens de remédier à tous ces inconvéniens, & ces moyens ſont faciles & naturels.

Un uſage établi en Egypte de tout tems, & qui y ſubſiſte encore, eſt de faire voyager des bateaux pleins de ruches le long des bords du Nil. Dans la Gréce, on tranſportoit autrefois en Attique les abeilles, lorſqu'elles n'avoient plus de fleurs en Achaïe. Cette pratique a été ſuivie dans bien d'autres pays, & a été renouvellée en France par

le maître d'une blanchisserie de cire dans la Beauce. Quand les abeilles de six à sept cens ruches qu'il posséde, ne trouvent plus de fleurs & de nourriture dans le lieu où il demeure, il les fait transporter ailleurs, vers la forêt d'Orleans, ou dans la Sologne, selon que l'année a été séche ou pluvieuse. Avec de pareils soins, dit M. de Reaumur, on parviendra à multiplier les abeilles dans le Royaume, & à leur faire faire de plus abondantes récoltes de cire & de miel. Mille motifs nous engagent à nous intéresser pour elles, sans parler de celui qu'allégue gravement l'Auteur du Livre de *la République des Abeilles*. Nous devons, selon lui, révérer & chérir les abeilles, parce qu'elles fournissent des cierges pour l'Eglise.

Sans être logicien, ni physicien, on peut être bon œconôme. C'est ce qui fait que l'on trouve d'utiles réfléxions dans le Livre dont je viens de parler. Le soin des abeilles, dit l'Auteur, *est un badinage récréatif & un amusement lucratif*, pour ceux qui ont des biens à la campagne, où il y ait des pâturages gras, des bois, des prairies arrosées de ruisseaux, des terres de bon raport, des arbres fruitiers, & des fleurs de toute espéce en abondance. Car les abeilles ne réussissent point dans les terreins arides, secs, sablonneux & dénués de fleurs. Le tems qu'elles employent à chercher de la nourriture & de la matiére à cire loin de leur demeure, est un tems perdu pour elles. Elles ne peuvent amasser que fort peu de provisions dans des voyages de si long cours, si souvent réitérés, & si pénibles, où elles courent d'ailleurs de grands dangers.

Quelques perſonnes, continue-t-il, prétendent que les abeilles ſont préjudiciables aux fruits naiſſans, lorſqu'elles ſucent dans les calices des fleurs & en tirent cette liqueur précieuſe, avec laquelle elles forment le miel; liqueur, qui eſt le ſuc nourricier de ces fruits naiſſans, *dont elles privent l'embrion ou piſtile, qui eſt le germe ou le fœtus, pour ainſi dire, de la production des arbres & des plantes.* Sans nous arrêter à ces expreſſions impropres, voyons ce qu'il répond à cette objection.

» Je conviendrai, dit-il, de bonne foi, que » la ſuppreſſion totale de ce ſuc nourricier pour» roit cauſer de l'altération, & même la deſtru» ction du fruit qui commence à ſe nouer, ſi les » abeilles n'en uſoient avec diſcretion, & ne l'en» levoient ſeulement peu à peu; & ſi la nature » bienfaiſante ne remédioit promptement à cet in» convénient, en rendant, peu après ce larcin des » abeilles, la même quantité de ſéve ou de liqueur » nourriciére aux fruits naiſſans, ſoit par le moyen » des filiéres, qui ſont les canaux par où ils tirent » leur nourriture de la terre, ſoit par le moyen » des roſées abondantes & des *nuitées fraîches*, qui » ſont tempérées alors, ſelon l'exigence ou beſoin » de ces embrions tendres & délicats ..... Mais » comme je ſuis obligé, pourſuit-il, ſans contre» dit de prendre la défenſe des abeilles dans cette » imputation, qui pourroit préjudicier à leur ré» putation & à l'eſtime qu'on a pour elles, je me » crois dans la néceſſité de prouver qu'elles ſont » plus profitables que nuiſibles *à ces fruits déli» cats, qu'on peut dire à nourrice* ..... Je réponds

» donc actuellement, *avec solidité que je crois plus* » *que plausible*, que les abeilles sont en cela plus uti- » les que nuisibles. « Le butin, selon lui, qu'elles emportent, loin d'être préjudiciable aux fruits naissans, leur est un remede très-salutaire, *& même nécessaire à leur formation*. (Apparemment que dans les contrées où il n'y a point d'abeilles, les fruits ne se *forment* point.) La raison de l'Auteur est que cette liqueur trop abondante, & reproduite chaque jour & même à chaque moment dans le calice de la fleur, pourroit, sans le prompt remede que les abeilles y apportent, *noyer le pistile* & le faire *périr*. Il fait entendre que lorsque l'objection lui fut proposée la premiére fois, elle l'embarrassa; mais qu'après y avoir long-tems réfléchi, il a enfin trouvé cette admirable solution, par laquelle on voit qu'il est absolument nécessaire d'avoir des abeilles; sans quoi *le pistile* des fleurs est *noyé* & en danger de *périr*, & les fruits naissans ne se *forment* point. Car les abeilles sont *nécessaires à leur formation*. Il ajoute qu'on est bien obligé à l'*attention* & à la *discretion* de l'abeille, qui n'enléve que peu à peu le superflu de cette liqueur abondante. Il veut qu'on sache que c'est *à l'érudition très-profonde & à la pénétration peu commune de son respectable Mécene* qui lui a fait cette objection, que le Public est redevable de sa belle & *curieuse digression* sur l'utilité & la *nécessité* des abeilles pour *les fruits naissans*, & pour la conservation des fleurs, qui *périroient* sans leur *attention* & leur *discretion*.

Quoiqu'il y ait dans le Livre dont il s'agit,

d'autres raisonnemens de cette force, on ne laisse pas de trouver dans le cours de l'ouvrage certaines expériences, que l'Auteur a faites lui-même, par raport à la maniére de gouverner les ruches, & dont tout rustique Œconôme peut profiter. Car il assure qu'il a possédé jusqu'à cinq cens ruches.

Il nous apprend, par exemple, que lorsque le miel vient à manquer aux abeilles dans l'hyver, & qu'elles sont en danger de périr de faim, ce qui arrive assez souvent, on peut les nourrir d'avoine ou de sucre, ou d'avoine seulement, dont on couvre la planche sur laquelle la ruche est posée. On peut aussi mettre du miel dans une assiéte creuse, placée dans la ruche, & couverte d'un papier épais, soutenu sur de petites branches, & percé de plusieurs trous, au travers desquels les abeilles puissent sucer le lait, sans risque de s'engluer. Mais l'Auteur, bon juge sur cette matiére, préfere l'avoine & le sucre comme le moyen le plus facile, le plus efficace, & qui lui a toujours réussi.

Virgile prétend que les abeilles vivent jusqu'à sept ans.

Neque enim plus septima ducitur ætas.

Notre Avocat n'est pas de ce sentiment, & il croit qu'elles ne vivent pas plus de trois ans; mais que comme les ruches se renouvellent tous les ans par le moyen des essains, une ruche peut durer dix années.

Il a trouvé un moyen sûr, selon lui, de se guérir de la piqûre des abeilles. Il consiste à tirer promptement de la playe l'aiguillon que l'abeille

y a laiſſé, enſuite à laver l'endroit piqué avec de l'eau fraîche, & à y appliquer une compreſſe trempée dans de l'eau, qu'il faut tenir quelque tems ſur la piquûre. L'expérience lui a fait connoître, dit-il, que c'eſt de tous les remédes le plus prompt & le plus efficace.

Une choſe bien ſinguliére, qu'il nous apprend page 123, eſt que l'aiguillon des abeilles, quoique ſéparé de leur corps, ne laiſſe pas de pénétrer & de s'introduire dans les chairs, ſi on l'applique ſur quelque partie du corps que ce ſoit. J'en ai, dit-il, fait l'expérience pluſieurs fois. Expli» quer, ajoute-t-il, comment & par quelle *vertu* » *inhérente* à l'aiguillon détaché, cela peut ſe fai» re, c'eſt ce que je laiſſe à la déciſion des Sça» vans. « Cet aiguillon, ſelon lui, introduit de cette façon porte le poiſon & la douleur, auſſi loin que s'il étoit dardé par une abeille vivante, & la piquûre eſt également ſuivie de l'enflure. Si un autre que notre Auteur avoit fait cette obſervation, on pourroit prendre la peine de chercher la cauſe de cet effet ſurprenant. Pour lui, il ſe contente de le comparer au phénomene du Pivert d'eau, » qui ſuſpendu, dit-il, par un fil at» taché à ſon bec, a la vertu de ſe mouvoir quoi» que mort & ſec : enfermé hermétiquement il » ſert de bouſſole pour indiquer les vents ; de » façon qu'il ſe trouve avoir toujours le ventre » tourné du côté d'où le vent vient. « Avant de rendre raiſon de ces expériences, il faudroit commencer par les conſtater.

Quoique les ruches vitrées ſoient aujourdui

fort à la mode, l'Auteur préfére avec raiſon à celles-là & à toute autre eſpéce de ruches, celles de paille, comme les plus utiles & les plus durables. Elles ſont plus chaudes durant l'hyver, & conſervent un air tempéré durant l'été.

Nam frigore mella
Cogit hyems, eademque calor liquefacta remittit.

Du reſte, il conſeille ſagement de mettre les premiers eſſains du mois de May dans de grandes ruches, & de loger les eſſains tardifs dans de plus petites. Les ruches vitrées ne conviennent qu'à ceux qui veulent avoir le plaiſir de voir les abeilles travailler.

Je pourrois recueillir ici pluſieurs autres obſervations utiles de M. Simon, telles que celles qui concernent l'expoſition des Ruchiers ; la néceſſité & le tems de changer les abeilles de ruches ; les moyens d'obliger les eſſains pareſſeux de ſe ſéparer de leurs meres ruches, & d'empêcher un eſſain d'y rentrer après s'en être ſéparé; la maniére de loger deux & trois eſſains foibles dans une même ruche; la maniére de ſéparer deux eſſains ſortis en même tems, qui ſe ſont joints en l'air, ou qui ſe ſont attachés à la même place; les moyens de conſerver les eſſains, lorſqu'il ſurvient des tems pluvieux, auſſitôt après qu'ils ſont ſortis de leur mere ruche ; le ſecret d'empêcher une ruche d'eſſainer trop ſouvent ; l'art de connoître les bonnes abeilles, lorſqu'on en veut acheter; la façon & le tems de les tranſporter; les moyens de profiter des abeilles, ſans les étouffer, & la façon

de tirer la cire & le miel des ruches, ſans les détruire, &c. Tout ce que M. Simon enſeigne ſur ces différens articles eſt digne d'un œconôme judicieux & expérimenté. Mais comme ſon Livre, ainſi qu'il le dit lui-même, page 243. & comme il paroît bien, a été plûtôt fait pour des villageois, que pour des perſonnes lettrées, il ne me convien-droit pas d'entrer ici dans tous ces détails ruſtiques. Ce que j'ai dit juſqu'ici ſuffit, pour donner une idée générale de la nature & des propriétés des abeilles, & pour préſerver la jeuneſſe des préjugés populaires touchant ces admirables inſectes.

Fin du premier Tome.

AVIS.

QUelques négligences s'étant glissées dans ma traduction des Georgiques, & les ayant reconnues après l'impression de l'Ouvrage, j'ai mieux aimé composer ce long *Errata*, qui est la liste & l'aveu de mes fautes, que d'induire en erreur ceux qui me feroient l'honneur de se fier à mon Interprétation. J'en userai de même par raport aux Volumes suivans; mais heureusement l'*Errata* y sera moins long que dans celui-ci, parce que je les ai composés plus lentement & avec une attention plus scrupuleuse. D'ailleurs mon goût par raport à la traduction n'étoit pas entiérement formé au commencement de mon Ouvrage, en sorte que j'ai été obligé de faire réimprimer toutes les Eclogues. Malgré mon exacte révision, je demande encore de l'indulgence pour quelques autres lignes des Géorgiques, où je sens à présent que j'aurois pu rendre mon style plus conforme au génie & aux tours de l'Original; ce qui auroit donné à cette partie de mon travail un mérite, qu'il a, je crois, dans toutes les autres.

Fautes à corriger dans le Tome premier.

PAge 8, puisse-tu, *lisez* puisses-tu.
Ibid. lig. 23, Tous les plaisirs que vous m'offrez, &c. *lisez* Quelque chose que l'on fasse, l'amour est toûjours le même.
181 *lig.* 15. Lybie & *aliàs*, *lis.* Libye.
183 *lig.* 17. ourdissent de la toile, *lis.* font de la toile.
191 *lig.* 24. croasse, *lis.* coasse.
201 *lig.* 2 & *aliàs*, Tybre *lis.* Tibre.
203 *lig.* 7. Acheloïs, *lis.* Achelous.
Ibid. Etholie, *lis.* Etolie.
206 après ces mots, Dardanelles, *effacez* l'Hellespont s'appelle Gallipoli.
208 *lig.* 25. mais, *lis.* &.
210 *lig.* 30. éclypse, *lis.* éclipse.
213 *lig.* 10. Je compterois plutôt, &c. *lis.* Que celui qui est curieux de les connoître, le soit donc de sçavoir, combien le vent d'Ouest souléve de grains de sable, ou combien de flots se brisent contre les rivages de la Mer Ionienne, agitée par le vent d'Est.

227 *lig.* 6. Que de pierres ont servi, &c. *lis.* que de Châteaux construits sur des montagnes escarpées!
Ibid. lig. 8. aqueducs, *lis.* égouts.
229 *lig.* 10. du haut d'une colline, *lis.* du haut d'une montagne.
231 *lig.* 9. tranchant, *lis.* soc.
232 *lig.* 30. Phylire, *lis.* Philyre.
233 *lig.* 20. Un autre moyen, *effacez* autre.
237 *lig* 18. C'est ainsi que pour faire des greffes, *lis.* Jamais pour faire des marcottes, &c.
253 *lig.* 11. dont, *lis.* d'où
255 *lig.* 30. fatigué, *lis.* fatiguée.
257 *lig.* 2. ne connût point, *lis.* n'ait point connu.
259 *lig.* 36, 710, *lis.* 71.
260 *lig.* 15. l'écusson, *lis.* le bouton.
Ibid. lig. 24. qui servoit pout le pain & le vin, *lis.* dont on faisoit du pain & du vin,
263 deux fleuves de l'Inde, *dele.*
266 *lig.* 29. des tigres, *lis.* de tigres.
269 *lig.* 19. remplis, *lis* templies.
270 *lig.* 14. Lapythes, *lis.* Lapithes.
271 *lig.* 15. dans la Suisse, *lis.* dans la Suabe.
272 *lig.* 16. le pourpre, *lis.* la pourpre.
273 *lig.* 23. *juvenes*, lis. *pueri*
Ibid. lig. 32. *Gl'ortuli*, *lis.* de *Gl'ortuli*.
275 *lig.* 32. vias, *lis.* iras.
279 *lig.* 23. séparés, *lis.* séparées.
293 *lig.* 28. *æstron*, lis. *æstros.*
294 *lig.* 5. au milieu du jour, *lis* dans la chaleur du jour.
295 *lig.* 8. mis bas leur fruit, *effacez* leur fruit.
297 *lig.* 32. Elei metas, *lis.* Elei campi metas.
301 *lig.* 30. il renverse sa bauge, *lis.* il foule aux pieds sa bauge.
305 *lig* 9. & d'en retirer quelque gloire, *lis.* de traiter noblement cette matiére, & de lui donner de la dignité.
307 *lig.* 20. prairies, *lis.* paturages.
Ibid. lig. 27. rigoles, *lis.* auges.
309 *lig. dern.* glaçons, *lis.* glaces.
315 *lig.* 15 *& alias*, cercles, *lis.* anneaux.
316 *lig* 8. *pluviis*, lis. *fluviis.*
319 *lig.* 4. tuez-la, si vous m'en croyez, *lis.* employez le fer pour guérir son mal.
Ibid. lig. 7. aux diverses maladies qui les menacent, *lis.* aux maladies, *&* *effacez* qui les menacent.
321 *lig. penult.* l'un l'autre, *lis.* eux-mêmes.
329 *lig.* 28. à Colchos, *lis.* en Colchide.
352 *lig.* 16 disputés, *lis.* disputé.
333 *lig.* 25. γεύγνυμεν, *lis.* ζεύγνυμεν.
334 *lig.* 2. Mæcenas, *lis.* Mœcenas.
338 *lig.* 30. Cymmerien, *lis.* Cimmerien.

Ibid. lig. penult. Il femble que Mæotis, &c. *effacez toute cette réflexion qui n'eſt pas juſte.*

341 *lig.* 2. quadrupédes, *ajoutez* & autres.

342 *lig.* 3. Il y avoit une autre Iapidie, &c. *liſ.* l'Iapidie étoit, &c.

357 *lig.* 25. de rochers, *liſ.* de pierres poreufes.

365 *lig.* 30. Didys, *liſ.* Diĉté.

371 *lig.* 17. refpectent, *liſ.* ne refpectent.

373 *lig.* 8. mettez de l'eau tiéde dans votre bouche, *liſ.* que votre bouche les arrofe d'une eau tiéde.

Ibid. lig. 10. un tifon fumant, *liſ.* de la paille enflammée & fumante.

382 *lig.* 25. capæ, *liſ.* cape.

383 *lig.* 10. liquide, *liſ.* humide.

393 *lig.* 8. fi l'enfer fçavoit, *liſ.* fi les enfers fçavoient.

400 *lig.* 7. qui en rélevent, *liſ.* qui rélevent.

Ibid. ce qui peut, *liſ.* ce qu'il peut.

403 *lig.* 9. du mont, *liſ.* des monts.

406 *lig. dern.* des Reines, *liſ.* de la Reine.

407 *lig.* 10. changée dans, *liſ.* changée en.

Ibid. lig. 15. Canopum, *liſ.* Canopus.

408 *lig.* 36. la Palus, *liſ.* le Palus.

409 *lig.* 33. *Apres ces mots*, enrichiffoient extrêmement le pays . *ajoûtez*, ou plutôt à caufe de fes diverfes embouchures.

Ibid. lig. 25. le plus verfé, *liſ.* les plus verfés.

418 *lig.* 1. fœce, *liſ.* fæce.

441 *lig.* 22. où il y ait, *liſ.* où il y a.

446 *lig.* 9. *& paſſim* effain, & effainer, *liſ.* effaim & effaimer.

Fin de l'Errata du Tome premier.





